Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

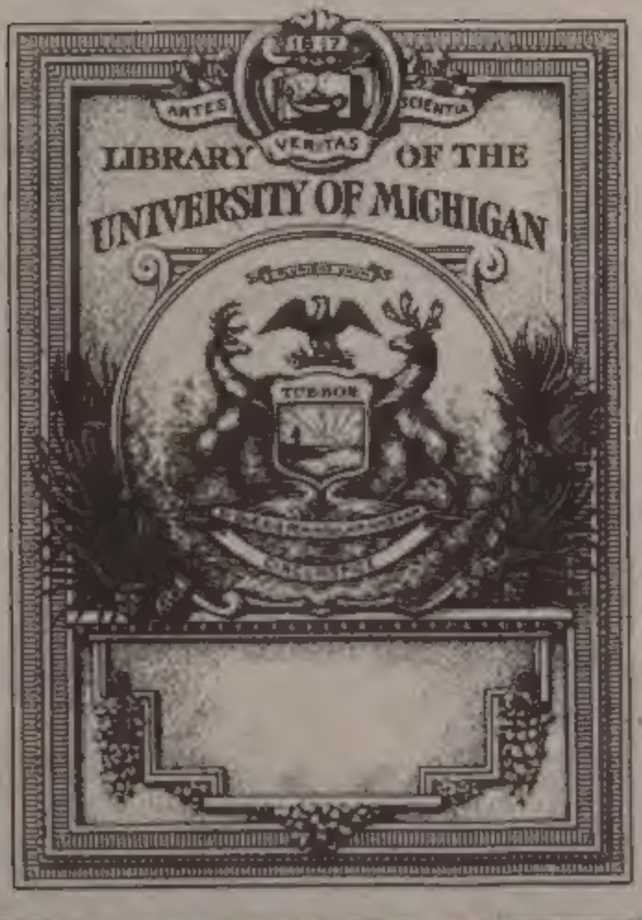
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

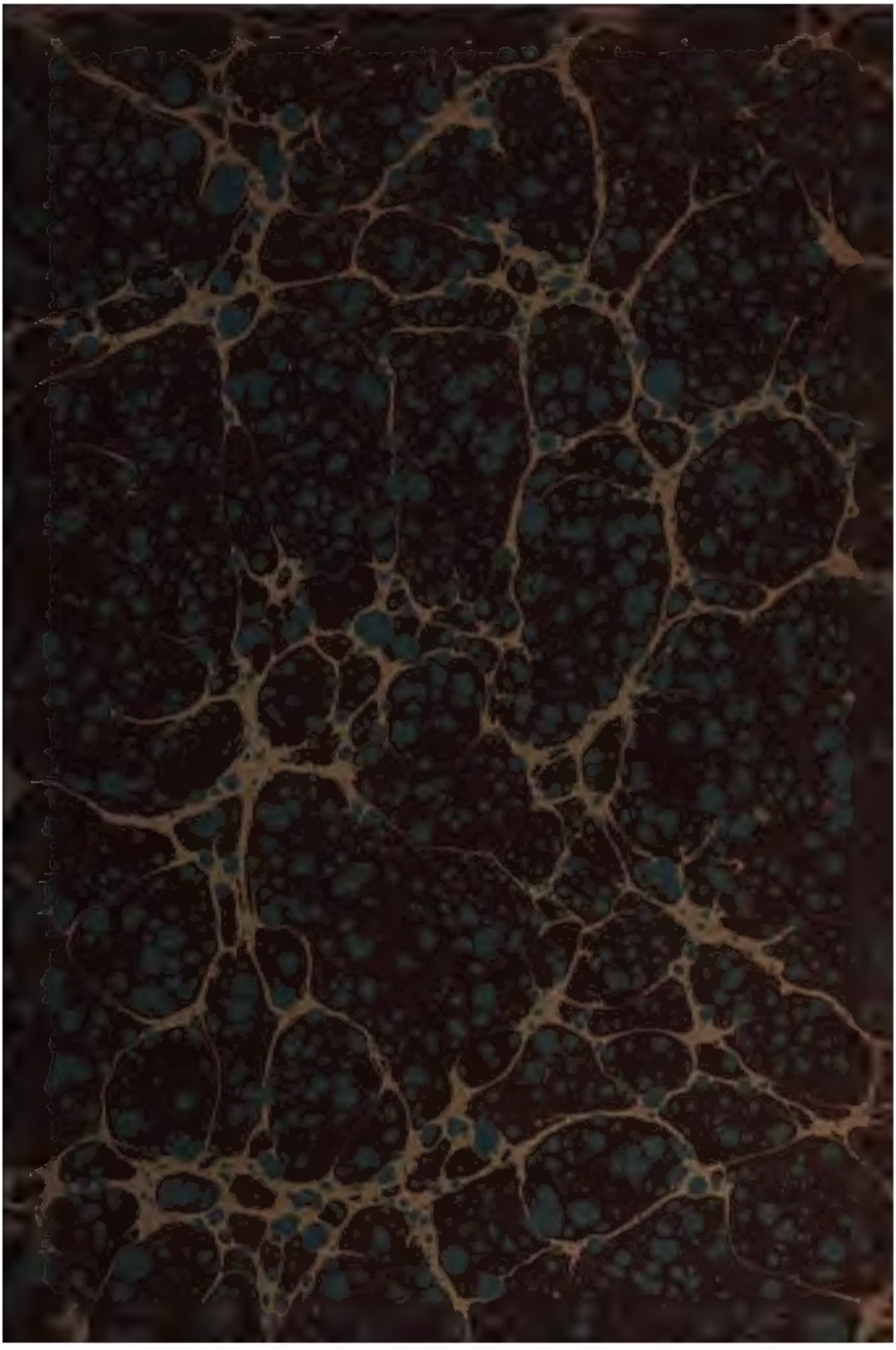
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com


ANTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TURRIS



25.0
Silt
452

ESSAI
SUR L'INFLUENCE
DE LA
POUDRE à CANON
DANS
L'ART DE LA GUERRE MODERNE,

très humblement dédié

à

S. A. S. MONSEIGNEUR

LE DUC FERDINAND,
DUC DE BRONSVIK ET LUNEBOURG,

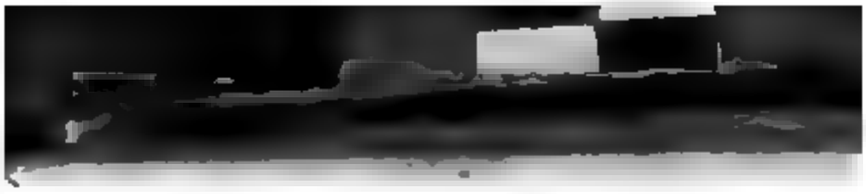
PAR

J. MAUVILLON,

Capitaine au Service de Heſſe, et Membre de la Société des Antiquités de Caſſel.

à Leipſic 1788.

chez Jean Philip Haug Veuve.



MONSEIGNEUR!

Un militaire ne ſaurait donner un préjugé plus avantageux en ſa faveur, que celui d'avoir ſervi ſous VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, *et d'avoir été témoin des occaſions où* ELLE *a acquis cette gloire immortelle, dont l'eclat remplit le monde connu. J'ai eu ce bonheur là,* MONSEIGNEUR. *C'eſt là, que j'ai puiſé le vrai principe des faibles connaiſſances, que je puis avoir acquiſes ſur l'Art de la Guerre. Que de raiſons pour moi, de ſouhaiter, de pouvoir mettre ſous la protection de* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *l'Ouvrage, où j'ai tâché de les développer; et que je me ſens honoré d'en avoir obtenu la permiſſion!*

Je n'oserais me flatter qu'il soit digne d'attirer un régard de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME; ce serait l'élever parlà même au rang des bons Livres. Mais tous mes voeux sont remplis si ELLE *daigne en accepter l'hommage, comme le tribut d'une admiration et d'une réconnaissance également justes et réspectueuses, avec lesquelles j'ose me nommer,*

MONSEIGNEUR,
DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME

le très humble et très obéissant Serviteur

MAUVILLON.

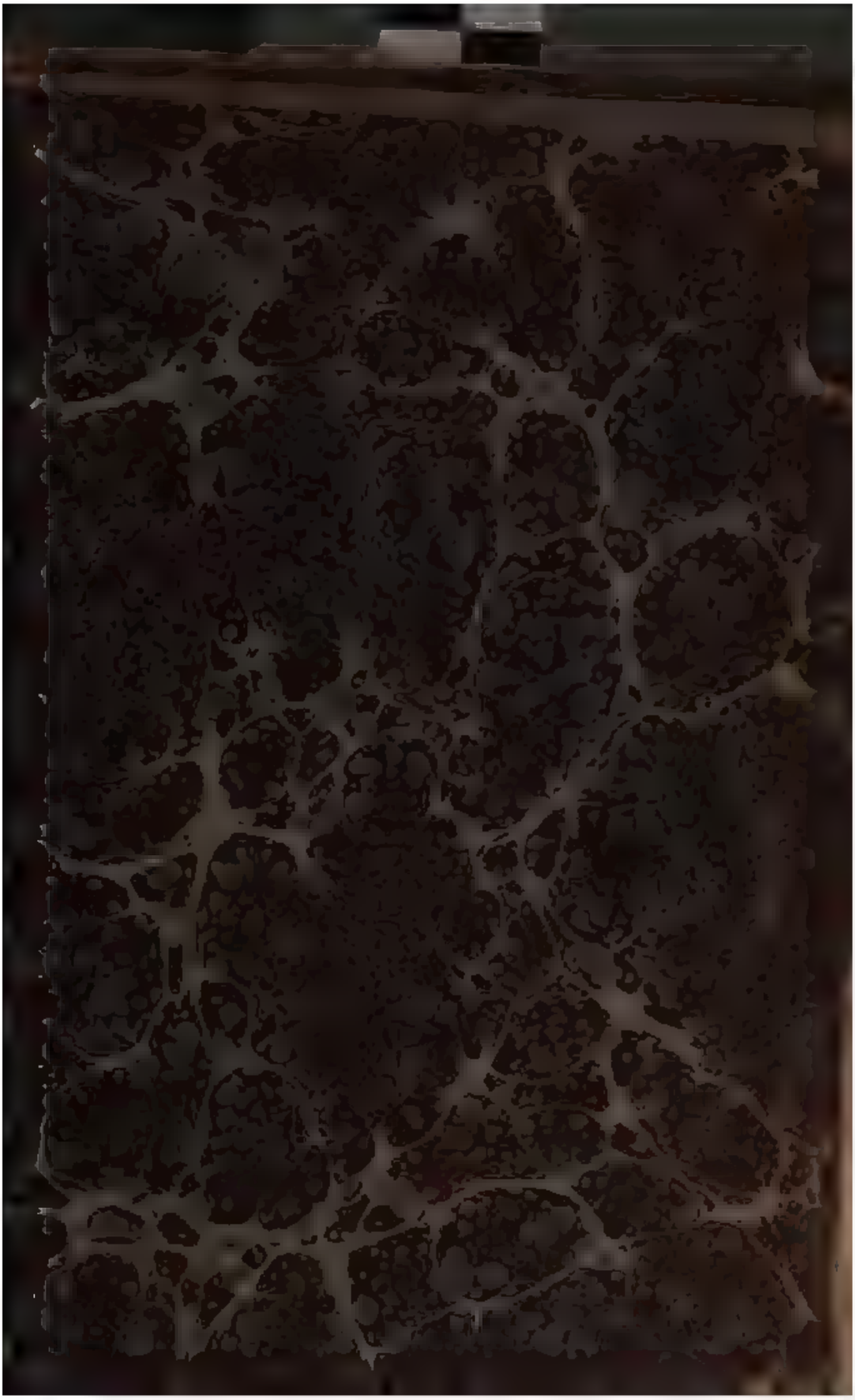
Préface.

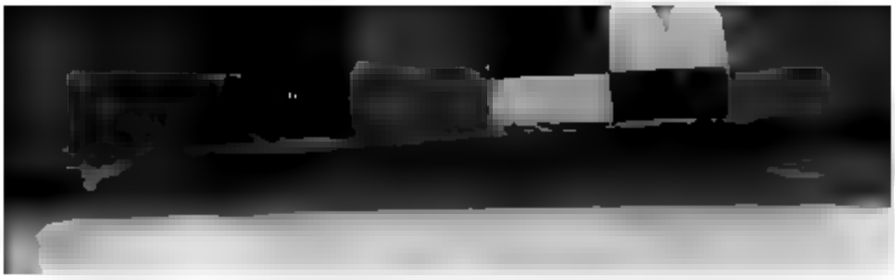
S'il ne me reſte rien à dire, ſur le ſujet et le but de cet Ouvrage, en ayant ſuffiſamment parlé dans l'Avant-Propos, il y aurait bien des choſes ſur leſquelles je déſirerais de prévenir encore le Lecteur, quant à la forme et aux moyens que j'ai employés. Mais malheureuſement on ne lit guères les préfaces. Je me contenterai donc de jetter ici briévement quelques unes de ces choſes ſur le papier, à tout hazard.

La *prémière c'eſt le Style*: Je ſuis étranger; je ſuis Officier. Cela pourra-t-il me ſervir d'excuſe? Il eſt vrai qu'on pourra m'objecter, que je ſuis né de Parens Français, et même d'un Père qui profeſſait cette Langue; et qu'ayant publié quelques Ouvrages, ſur d'autres matières, je ſuis plus connu comme homme de Lettres que comme Officier. Là deſſus il faut conſidérer: Quant au prémier point; que, celui qui eſt né et élévé dans un autre pays, quelque occaſion qu'il ait d'apprendre une Langue, quelque étude appliquée qu'il en faſſe, ne peut jamais parvenir à la parler, ou à l'écrire avec cette pureté, qui eſt le partage de celui, à qui toutes les idées ont été tranſmiſes par le canal de cette ſeule langue, et avec le tour propre

qu'elles y ont. Pourquoi donc écrire en Français, me demandera-t-on? C'eſt un hommage que je rends à l'univerſalité de cette Langue, dont les Français même devraient me tenir compte, en témoignant de l'indulgence pour les fautes que j'aurai pu commettre. D'ailleurs une éducation mêlée de deux idiômes, comme la mienne et celle de tous les enfans de Français en Allemagne, a produit ſon effet naturel; qui eſt de ne ſavoir parler ni écrire aucune de ces Langues purement. J'ai donc penſé que mal écrire, pour mal écrire, autant valait-il, que ce fût en Français qu'en Allemand.

Quant au ſecond point; on voudra bien ſonger, que ſi le déſir de m'inſtruire et les circonſtances ont pu me mettre à même, d'acquérir des connaiſſances, que j'ai oſé communiquer au public dans mon idiome natal; une éducation militaire, et l'âge où on apprend l'art d'exprimer ſes idées avec netteté, avec préciſion, avec élégance, paſſé au Service et à des occupations toutes différentes, ſont des excuſes valables, pour la rudeſſe et le déſordre de mon Style. Sur ce point là je ſuis entièrement un enfant de la nature; je ne ſais exprimer mes idées, que, comme elles s'offrent à mon eſprit, et un Lecteur équitable, voudra bien avoir égard aux raiſons que je lui apporte en juſtification, de façon à faire grace au Style, ſi les idées que je lui préſente ſont capables de l'en dédommager.





25.0
5/4
452

Tel eſt l'eſprit dans lequel j'ai écrit et je publié cet Ouvrage, et le point de vue ſous lequel je prie mes Camarades et mes juges de le conſidérer, s'ils chériſſent l'équité. Si après cela l'Eſprit de Syſtême, ſi la vanité nationale, qui penſe qu'il y a un art militaire propre à une nation, et un autre bon pour le reſte du monde, qui parle d'un *ordre mince* ou *Pruſſien;* et d'un *ordre profond* ou *Français*, juge à propos d'injurier ou de ſe moquer de mon Livre, je m'en conſolerai. J'avoue même franchement, que j'aimerai mieux cela, que de le voir tomber dans l'oubli, quoique je me tienne encore préparé d'avance à ce malheur, comme un homme ſenſé doit toujours faire, à l'égard de tous les accidens fâcheux qui peuvent arriver dans la vie humaine.

Voilà à peu près ce que je voudrais que ſuſſent ceux qui ſe donneront la peine de lire et mon Ouvrage et la préſente préface.

Eſſai ſur l'influence de la Poudre à Canon dans l'Art de la Guerre moderne.

INTRODUCTION.

Les Grecs habitaient un pays très borné. Ils n'en conquirent pas moins une grande partie du continent vaſte et peuplé de l'Aſie. Les Romains, qui au fond n'étaient que les Citoyens d'une ville, ou ſi l'on veut les habitans de l'Italie, ſe rendirent maître de la plus grande partie de l'Univers connu de leur tems. Ces deux peuples développèrent, dans les glorieux exploits qu'il leur fallut éxécuter, pour parvenir à des fins ſi vaſtes, avec de ſi petits moyens, un courage, une induſtrie, qui forment à juſte titre l'objet de l'admiration de tous les ſiècles. On élève jusqu'au ciel les hommes immortels qui portèrent, par leurs travaux accumulés, leurs nations à ce faite des grandeurs, auquel nul peuple Européen n'eſt parvenu depuis, et ne parviendra vraiſemblablement jamais, à moins que quelque révolution phyſique ne vienne nous réplonger dans la barbarie, et effacer de deſſus notre globe les traces des Sciences et des Arts, que notre induſtrie a inventé. On célébre de même les reſſorts que ces Nations ſurent trouver et mettre en jeu, pour s'élever à ce dégré éminent de grandeur et de gloire. Jusques là tout eſt bien, et à moins de vouloir donner dans le ridi-

cule

cule des paradoxes les plus outrés, on ne ſaurait trouver de difficulté, à joindre ſa voix à celle des plus ardens admirateurs de l'Antiquité. Tout homme raiſonnable avoura même avec plaiſir, que ces Nations ont poſé des éxemples aux yeux de la poſterité la plus rêculée, qui forment une ſource inépuiſable d'inſtruction, pour ceux qui les méditent attentivement. Mais, lorsque trop frappés de ces idées, il s'éléve des eſprits, qui veulent, que l'on ſe régle et ſe modéle ſur ces Nations; qui affirment, que ſi on n'éxécute plus de nos jours, ce qu'elles ont executé, c'eſt parcequ'on ne s'attache pas aſſez à les imiter, et à employer les mêmes moyens; et que ſi on ſuivait les routes qu'elles nous ont tracées, on parviendrait de même à ſoumettre, et à conquérir toutes les Nations connues, et au moins celles qui garderaient leurs uſages. Alors ceux qui craignent de ſe laiſſer entrainer trop loin par l'enthouſiaſme, s'arrêtent, pour éxaminer, ſi les changemens, que la ſuite des tems a amenés, à l'égard de tant d'objets phyſiques et moraux, n'ont pas anéanti l'eſpoir d'arriver jamais au même but; ou ſi au moins ils n'ont pas rendu néceſſaire un changement dans les moyens; et ſi on ne choquerait pas la nature même des choſes, en voulant en révenir aux inſtitutions de ces fameux peuples de l'Antiquité, après en avoir adopté d'autres plus convénables, peut-être, aux circonſtances où les hommes ſe trouvent actuellement.

Je

Je ne prétends pas ici trancher du Philoſophe, et rechercher, ſi le but en ſoi même mérite qu'on s'embaraſſe beaucoup des moyens d'y parvenir; et ſi de vaſtes conquêtes ne forment pas au fond un malheur, pour les peuples qui réuſſiſſent à en faire, à force de ſoins, de travaux et de ſang. La voix univerſelle a prononcé ſur cette queſtion, et je dois ſuivre ici l'opinion générale, d'autant plus, que je ne puis m'empêcher de la trouver naturelle eſt juſte. Qu'eſt ce en effet qui forme réellement le peuple? Car il ne s'agit pas ici d'abſtractions idéales et métaphyſiques. Ce ſont, ſans doute, tous les individus de la génération actuelle. Or tous ces individus trouveront toujours bien des conquêtes qu'ils feront; tous y appercevront au moins de grands avantages futurs, une amélioration conſidérable dans leur condition. Même dans un Etat monarchique, le Souverain conquérant aura au moins plus de charges à donner, plus de bienfaits à répandre, et les répandra plutôt ſur ſes anciens ſujets que ſur les nouveaux. La génération actuelle peut et doit-elle s'embaraſſer ſi les conquêtes qu'elle fait, cauſeront dans quelques ſiècles la diſſolution de l'Etat? Cet effet eſt éloigné et incertain: mais quand il ſerai: aſſuré, il n'eſt pas dans la nature, de préférer le bien être d'une génération future et éloignée au ſien propre. D'ailleurs la deſtruction même d'une nation, comme nation, n'eſt qu'un mal paſſager, dont les conſéquences ſont trop problématiques, pour pouvoir déterminer les actions de ceux,

qui

qui n'éxiſteront plus, lorſqu'elle aura lieu. On peut donc admettre purement et ſimplement, que des conquêtes forment le bonheur, autant que la gloire de tous les Peuples, et ſont l'objet de leurs déſirs.

Les Grecs et les Romains durent les leurs, à leur conſtitution politique, et à leurs moeurs, ainſi qu'à celles des Nations, à qui ils eurent à faire. D'autres cauſes encore contribuèrent de leur part à la grandeur étonnante, où s'éléverent ces deux Peuples, auxquels la Nature ſemblait en avoir réfuſé d'abord tous les moyens. Ce ſerait ſans doute un Ouvrage très curieux, que celui qui éxaminerait toutes ces cauſes, et qui dévélopperait tous les changemens que la ſucceſſion des tems y a fait naître; tous ceux que cette dernière a opérés en général dans la condition humaine, et particulièrement dans les rélations des Nations de notre Globe entre elles. Mais un pareil ouvrage ſerait extrêmement vaſte; il le ſerait trop peut-être pour pouvoir être entrepris et éxécuté par un ſeul homme, dans tout le détail qu'un ſi grand ſujet éxige; au moins l'eſt-il beaucoup trop, pour ne pas me faire ſentir de combien il ſurpaſſe mes forces, et ne pas m'ôter juſqu'à la moindre tentation de l'entreprendre.

Mais quelle fut au fond la vraie ſource de la grandeur de ces peuples? N'eſt ce pas la vaſte étendue de pays qu'ils ſe ſoumirent, qui nous les fait admirer? Et ne la durent-ils pas à leurs victoires? C'eſt donc leur

Art

Art de la Guerre; ce ſont leurs inſtitutions militaires, qui au fond les portèrent à cette élévation, à cet éclat, qui nous étonne et nous éblouit. Tout Peuple poſſédant l'art de vaincre, ſera ſur de faire des conquêtes, et de plus il les maintiendra, par cet art, quand même il ſerait très ignorant dans celui de gouverner. Je n'en veux pour preuve, que l'Empire des Turcs, juſqu'à la fin du ſiècle paſſé. Mais ſans ſortir des exemples une fois cités; jamais Peuple ne mérita plus de perdre ſes conquêtes que les Romains. Ce n'eſt pas que leur Politique ait été mépriſable. Aſſurément ils prenaient les arrangemens les plus ſages, pour ſe conſerver la domination des Peuples ſubjugués. Mais les abus que commettaient ceux, à qui la manutention de ces arrangemens était confiée, auraient du leur faire perdre toutes leurs conquêtes, ſi la terreur de leurs armes n'avait reſſerré le joug ſur la tête des peuples, auxquels ces mêmes armes avaient ſu l'impoſer. Que dis-je: les prérogatives dont jouiſſait partout le Citoyen Romain, comme vainqueur, et l'orgueil d'un coté, joint à l'aviliſſement, à la douleur, à l'envie, à la haine la plus furieuſe de l'autre, que cet orgueil et ces prérogatives devaient faire naitre, auraient ſeuls du arracher les peuples conquis à l'empire des Romains, quelque ſage et douce qu'eut été d'ailleurs leur adminiſtration, ſi la victoire qui les y avait ſoumis, ne les y avait tenu attachés.

Mais ſi les victoires des Grecs et des Romains forment la principale cauſe de leur grandeur, les moyens dont ils ſe ſervirent pour ſe rendre ainſi ſupérieurs à tous leurs ennemis, ſont cequi mérite le plus notre attention et nos récherches. Outre que ſur la foi ſeule de leurs effets, nous devons déſirer vivement, de nous les approprier, il ſe trouve encore des hommes, très reſpectables par leurs lumières, qui nous récommandent ces moyens, comme les ſeuls qui puiſſent réproduire pour nous les effets qu'ils ont déjà produits, et qu'au fond du coeur toutes les Nations déſirent. L'autorité de ces hommes éclairés eſt d'un grand poids. Elle s'appuye non ſeulement ſur des raiſonnemens très ſpécieux, mais encore ſur une expérience qu'on ne ſaurait conteſter. Les Grecs et les Romains avec leur Art militaire ont ſubjugué une grande partie de la Terre, ſans aucun moyen naturel pour cela. Aucune Nation Européenne moderne n'a pu ſeulement réuſſir, à réunir ſous ſon Sceptre, ce que les Romains poſſédaient en Europe, quoique pluſieurs d'entre elles fuſſent munies de moyens infiniment plus grands, que leur avait fourni la nature, ou que d'heureux hazards avaient réunis en leur faveur. Des héritages, des découvertes faites par des navigateurs, auſſi heureux que hardis, n'avaient-ils pas mis dans les mains de la Maiſon d'Autriche, des Etats très vaſtes, des richeſſes immenſes; et malgré cela jamais Charles quint ni ſes ſucceſſeurs ne purent ſoumettre, ni la France ni les Proteſtans d'Allemagne,

lemagne, ni conquérir l'Italie, encore moins la Gréce, et l'Angleterre; contrées vaſtes, et qui manquaient à cet Empereur pour parvenir ſeulement à la grandeur des Romains en Europe. De nos jours encore la France, la Maiſon d'Autriche et d'autres Etats, ont des moyens phyſiques bien ſupérieurs à ceux avec leſquels l'ancienne Rome projetta la conquête du monde, et Alexandre celle d'un Empire auſſi vaſte et auſſi peuplé que preſque toute l'Europe. Voit-on cependant que l'un d'entre eux, ait englouti et ſubjugué depuis un ſiècle, une portion de territoire capable de lui faire eſpérer, qu'il parviendra quelque jour à la grandeur des Romains? Il eſt donc très naturel de penſer, que nous ne ſuivons pas la bonne route, dans l'Art des Victoires, et que ſi nous nous réjettions dans celle que ces peuples nous ont tracée, nous égalerions leur puiſſance et leur gloire.

Et c'eſt là préciſément ce que je me propoſe d'examiner. Je rechercherai d'abord quels changemens l'Art de la guerre a eſſuyé parmi nous; en quoi le nôtre diffère de celui des Anciens: je développerai en même tems les cauſes de ces changemens, et j'examinerai s'ils ont du naitre de ces cauſes, ou ſi ce n'eſt que l'erreur et le préjugé qui y a porté les hommes: enfin je réchercherai quels ſont les inconvéniens qui en réſultent; je comparerai les inſtitutions modernes avec les anciennes; et s'il ſe trouve que celles ci méritent la préférence, je tâcherai de

découvrir, ſi les modernes ſont ſi intimement liées avec la nature des choſes, ou avec d'autres avantages ſupérieurs, qu'on ne puiſſe pas les changer, et en révenir aux anciennes, quoiqu'on les réconnaiſſe meilleures à certains égards particuliers. Tel eſt mon projet, et j'apporterai à cette diſcuſſion toute l'impartialité, tout le détachement des préjugés de tems, de Nation et d'uſages, qu'il me ſera poſſible.

Si je réuſſiſſais dans l'éxécution, je pourrais me flatter d'avoir jetté des lumières utiles ſur mon métier, ſurtout depuis que, je ne ſais quel principe, ſoit de vanité, ſoit de mécontentement avec ce qu'on a ſous les yeux, a porté des Ecrivains célébres, non ſeulement, à élever juſqu'aux nues, tout ce que l'Antiquité pratiquait dans ſa milice, mais encore à nous le propoſer pour régle, à vouloir nous y ramener. Il me parait certain que dans la plupart de leurs idées, ils n'ont point eu égard à l'enſemble des cauſes et des effets, et que par là ils ſont tombé dans de très graves erreurs. Cependant les jeunes Militaires liſent ces Ouvrages, célèbres à juſte titre, malgré ces erreurs, par d'autres vérités profondément vues et développées La reputation de l'Auteur, ſon aſſurance dans les idées qu'il débite, ſouvent ſon adreſſe à leur donner un air ſpécieux, le vrai même qui y eſt mélé et que de jeunes eſprits ne ſauraient demêler du faux, leur fait adopter le tout avec enthouſiaſme. Il arrive de là, qu'en voyant

voyant-enſuite la différence de ce qui ſe pratique à ce qu'ils ont lu; ou bien ils ſe dégoutent de l'étude et de la lecture, comme ne fourniſſant que des idées chimériques; ou bien ils dédaignent ce qu'ils voyent faire, le régardant comme le fruit d'une routine aveugle, ignorante, et indigne d'occuper un eſprit qui ſait penſer ſur le métier. S'ils prennent ce dernier parti, ils ſerviront avec dégout, ſans application et par conſéquent ſans honneur, dans les grades ſubalternes, avec tout le goût et tous les talens poſſibles pour le métier des armes, c'eſt ce dont j'ai vu bien des éxemples. Et s'ils arrivent aux poſtes ſupérieurs, ils voudront changer tout ſuivant leurs idées, ce qui peut entrainer les derniers malheurs. L'Auteur de l'Eſſai général de Tactique aſſure par ex. qu'on a été en France *ſur le point d'adopter l'ordre profond.* Je ne doute pas, ſi on l'avait fait, que cela n'eût fourni une excellente preuve de ce que j'avance.

Mon Ouvrage pourrait, s'il était tel que je m'en forme l'idée, ſervir de guide aux jeunes Militaires, dont je parle, pour apprécier les idées qu'ils trouveront dans les meilleurs écrits ſur le métier, et pour y ſéparer le métal des ſcories. Il pourrait auſſi ſervir à porter un jugement ſolide, raiſonné, fondé ſur des principes, concernant tous les projets d'amélioration de changemens, et de réforme dans le Militaire. Car il arrive ſouvent qu'on les adopte ou les rejette au hazard, ſuivant que l'eſprit

ſt porté à s'ouvrir aux nouveautés par le dégout de ce qui eſt habituel; ou que les préjugés et la routine empêchent toute idée nouvelle d'y pénétrer. Mais ſi on trouvait que je porte mes vues trop haut, et qu'à moins de faire l'impoſſible; ſavoir, de réunir tous les ſuffrages, par mon Livre, je n'en dois pas attendre de pareils effets; je me contenterai de l'eſpérance d'avoir peut-être ramené, quelques bons éſprits dans la vraye route, qui ſans cela ſe ſeraît égarés; en leur indiquant ſur quels points, dans notre métier, ils ne doivent point tourner leur activité parcequ'ils ſont chimériques; et les engageant par là, à s'attacher à ce qui eſt vraiment ſuſceptible, d'être perfectionné.

Cet Ouvrage n'eſt ſans doute qu'un Eſſai; tant, parceque la nature de mes connaiſſances et de mes talens ne me permet pas de préſenter autre choſe au Public qu'un Eſſai; faible encore, et qui ne mériterait aucunement ſon attention, ſi le ſujet n'en était neuf et intéreſſant en lui même: que, parceque je ne veux ni ne puis approfondir tous les objets qu'il préſente, ni même épuiſer les détails par rapport à eeux que je traiterai.

Peut-être même s'étonnera-t-on de ce que je donne des vues ſi vaſtes à un Ouvrage dont le titre ne promet que des récherches ſur l'influence de la poudre à Canon dans l'Art de la Guerre moderne? Eſt ce la ſeule cauſe qui ait produit des changemens dans cette partie là?

là? Non ſans doute, mais c'eſt la principale. Et quoique ce ſoit une opinion aſſez univerſellement adoptée, j'oſe avancer qu'on eſt encore à ſavoir, juſqu'à quel point cette invention a influé ſur l'Art de la Guerre. La poudre à canon formant la baſe de toute notre armure, il eſt aiſé de voir qu'elle a du avoir beaucoup d'influence ſur l'art, auquel cette armure ſert de moyens. Mais on n'en ſait pas toute l'étendue. Elle eſt réellement immenſe, et porte ſur tout ce qui concerne la manière de faire mouvoir et agir les trouppes. C'eſt ce que je me propoſe de développer dans cet Ouvrage. S'il obtient les ſuffrages du Public, j'examinerai dans un autre volume, pour lequel j'ai raſſemblé tous les matériaux, les changemens que d'autres cauſes ont operé ſur l'Art de la Guerre. Car il y en a un grand nombre, dont on ne ſoupçonne pas l'influence, et qui y ont pourtant apporté bien des différences, ſoit en rendant impoſſible ce qui ne l'était pas anciennement; ſoit en changeant toute la nature des méſures à prendre pour l'éxécution d'un projet militaire quelconque. Telles ſont par éxemple certaines inventions dans les ſciences ou les Arts, comme les lunettes de longue vue, la poſte, les Gazettes, le linge même &c. Je détaillerai dans cet autre Ouvrage l'influence de l'état actuel des ſciences, des Arts, du Commerce, du Gouvernement, des moeurs, et de la Réligion ſur l'Art militaire. Il formera la ſuite de celui ci, et complettera le *Paralléle de notre Art de la Guerre avec celui des Anciens.*

cions. Mais une défiance naturelle de mes forces fait que je me borne encore à cette première partie de mon Plan, comme à la principale à tous égards. La réception que rencontrera ce volume me déterminera à pouſſer plus loin mes récherches, ou bien à me contenter d'avoir augmenté, par ce Volume-ci, le nombre de ceux qui s'abiment journellement dans l'oubli.

Voilà l'eſprit dans lequel j'écris cet Ouvrage et le plan que je m'en ſuis formé; dont j'ai cru devoir informer le Lecteur, avant que d'entrer dans les récherches qui en ſont l'objet.

Sur

Eſſai ſur l'influence de la poudre à Canon, dans l'art de la guerre moderne.

Chapitre premier.

ARMURE.

Peutêtre les armes de jet ſont elles plus anciennes que les armes de main. A en juger par l'analogie des Animaux c'eſt la Nature même qui enſeigne à en faire uſage. L'Ours, le Singe lancent des Pierres contre l'Ennemi, qu'ils n'oſent ou ne peuvent joindre, et les animaux ne connaiſſent pourtant pas l'uſage de la plus ſimple des armes de main, de quelque groſſe branche d'arbre. Il eſt donc vraiſemblable, que l'inſtinct aura conduit l'homme de la même manière; et qu'il aura lancé des pierres, dans ſes querelles avec ſes ſemblables, avant d'apprendre à employer un agent artificiel, pour augmenter la force et l'action de ſes membres, dans ſes combats corps à corps.

Quoiqu'il en ſoit, dès que l'homme fut cultivé au point, de ſavoir ſe fabriquer des armes de main du métal le plus dur; celles de jet, lancées par ſon bras, ou même au moyen d'un arc et d'une fronde, ne purent entrer en comparaiſon

avec elles. L'effet des armes de jet était bien trop faible; il était trop aiſé à éviter, ſoit par la couverture la plus légére, ſoit en courant joindre ſon ennemi; enfin il était trop incertain, pour pouvoir les égaler aux armes de main. Il eſt vrai que dans la ſuite on inventa des machines pour lancer des corps plus peſans, et d'un plus grand effet, à des diſtances plus conſidérables, comme des baliſtes, des catapultes, etc. Mais ces machines trop compliquées, éxigeaint un maniment trop long, pour être bien terribles. Du point de leur portée, jusqu'à celui, où, en les joignant, on les rendait inutiles, l'eſpace était trop court, pour qu'on en put réïtérer les coups. Une ſeule décharge d'une machine, dont l'effet, contre un corps en mouvement, devait être très incertain, et ne pouvait pas être ni fort meurtrier, ni fort capable par conſéquent d'intimider des hommes réſolus de combattre. La force des troupes conſiſta donc, alors dans les armes de main, et chaque Nation s'en forma de particulières, ſuivant ſes idées, et ſes uſages.

Les Grecs choiſirent pour leur arme principale la Pique. Avec cette perche de plus de dix-huit pieds de long, au bout de la quelle ſe trouvait une pointe de fer bien acérée, dont, par la nature de leur ordonnance, on ne pouvait détourner l'effet, ils ouvraient et enfonçaient les corps oppoſés de l'ennemi. Si celuici était armé d'une épée

ou

ou de quelque autre arme de ce genre, la longueur de la leur, les empêchait d'en être atteint. Mais ſi c'était à des piques, qu'ils avaient à faire, alors la victoire dépendait, comme dans tous les combats à armes égales, du courage, de la force, et de l'adreſſe.

Les Romains s'en tinrent à l'épée. Montécuculi appelle la pique la Reine des armes pour l'Infanterie, comme la Lance l'eſt, dit-il, pour la Cavallerie (*). Malgré la profonde vénération que nous devons à ce grand homme, avouons que cette déciſion eſt chez lui un effet des préjugés. L'homme courageux par inſtinct doit ſans doute préférer les armes de main au mouſquet; parceque cet inſtinct le porte à vouloir joindre ſon ennemi. Un Général d'Armée doit auſſi les préférer, parcequ'en forçant les troupes à ſe joindre, elles donnent une victoire plus complette. Mais du tems de Montécuculi on ne connaiſſait que la pique et le mouſquet: les hellebardes, plus courtes que la pique dont quelques Soldats étaient armés, ne pouvant ſe comparer à elle. Pour les grands eſpadons que portait un très petit nombre de fantaſſins, ils étaient d'un maniment trop lourd, pour qu'on pût avec eux vaincre le piquier, en évitant ſon coup. D'ailleurs le nombre des Soldats ainſi

(*) V. Mémoires de Montec. L. 1. Art. 1. Chap. 2. §. 17.

armés était trop petit, pour avoir jamais pu ſe méſurer contre la pique. Il n'eſt donc pas étonnant que ce Général Auteur, ait adjugé la palme à celle-ci, comme à la meilleure arme connue de ſon tems. Mais dans le fonds c'eſt à l'épée, qu'appartient à juſte titre, le nom de Reine des armes. Non pas à ces eſpadons d'une longueur et d'une largeur déméſurée, dont on arme notre Cavallerie. Non point à ces eſtocs trop longs encore que l'on porte à ſes cotés dans le monde. Mais à une épée courte, qui étant bien dans la main, peut frapper d'eſtoc comme de taille. C'eſt cette arme, avec laquelle un homme adroit, couvert d'un bouclier, pour parer, et conſervant dans le danger ce ſang-froid qui ſait faire éviter ou detourner les coups, eſt à peu près ſûr de vaincre un adverſaire, d'une force corporelle même ſupérieure, mais qui ne poſſéde pas ces qualités au même point, quelque arme que celuici ait en main. Telle était l'épée des Romains, et pour preuve qu'elle eſt la Reine des armes, c'eſt qu'elle ſubjugua la pique entre les mains du peuple de l'Univers le plus courageux; et qui ſavait la manier avec toute la dextérité dont elle eſt ſuſceptible.

Mais quand on eût trouvé une matière, qui, en s'enflammant, développe un fluide, dont l'élaſticité lance les corps les plus peſans, avec une force, qui paſſe l'imagination, et dont toutes les machi-

machines jaculatoires poſſibles ne ſauraient approcher; quand on eût perfectionné les machines, au moyen desquelles on déploye l'activité de cette matière, au point, d'en réiterer les coups, avec une rapidité infiniment plus grande que celle d'engins, qu'il faut virer, dreſſer, bander, à force de bras: alors les armes de jet prirent une ſupériorité decidée, ſur celles de main. Les troupes ne purent presque plus ſe joindre. Avant que l'un ou l'autre parti eût parcouru l'eſpace qui les ſéparait, la mort moiſſonnait communément trop de combattans, pour que le reſte conſervât la fermeté et même l'ordre néceſſaire dans une attaque. Toutes les armes prirent donc cette matière pour leur baſe; l'épée ne fut plus qu'un ornement pour le Soldat, et ſi on ajouta à ſon arme de jet une pointe factice afin de pouvoir s'en ſervir comme arme de main, ce fut en partie en conſéquence des anciens uſages; et puis pour raffermir un peu l'homme contre cet animal ſuperbe, ſur lequel une partie de nos troupes eſt montée, qui cauſant de l'effroi au fantaſſin par ſa force, l'empêche d'ajuſter ſon coup; et qui par ſa vélocité, ſe trouve en état de parcourir tout l'eſpace de la portée de l'arme du fantaſſin avant que celuici l'ait remiſe en état de nuire; de ſorte qu'alors, ſans cette pointe ajoutée au bout, il ſe trouverait abſolument ſans défenſe. Mais ce fût ſurtout pour en faire uſage dans des cas ſinguliers, dans ſes attaques bruſques et de ſur-

 priſe,

priſe, où l'on tombe ſur l'ennemi avant qu'il puiſſe faire uſage de ſon arme de jet; ou bien pour ſe défendre, lorsqu'on en eſt ainſi attaqué.

Nous nous arrêterons un moment à faire voir la ſupériorité de nos armes à feu, ſur les armes de jet des Anciens; puisque des Ecrivains de mérite ont voulu ſoutenir le contraire, quoiqu'il faille pour cela une étrange prévention.

Il n'y a aucune comparaiſon à faire pour la force, ni quant aux petites, ni quant aux groſſes armes de jet des deux âges. Les petites armes des Anciens conſiſtaient en Frondes, en Arcs, en Javelots. La nature des choſes montre que le Javelot des Anciens, ne pouvait faire aucun effet que de fort près; encore ne pouvait-il, à la plus petite diſtance, percer leurs armes défenſives quoiqu'elles fuſſent très minces. Le *pilum* des Romains, n'était redoutable, que parceque le Légionnaire le lançait à bout touchant, pour ainſi dire. Comme c'était un eſpéce de pieu, le mouvement naturel que les premiers rangs de l'ennemi étaient obligés de faire, pour en éviter la chûte ſur leur corps, indépendamment de ſa pointe, devait y mettre du désordre. Alors le Légionnaire, qui tombait presque auſſitôt ſur l'ennemi que ſon *pilum*, en avait bon marché; en l'attaquant avant que celuici ſe fut remis en poſture, pour faire uſage de ſes propres armes, ſoit pique, ſoit hache, ſoit épée:

désordre des premiers rangs ſe com-
iſément aux autres, c'eſt ainſi que les
rent ſouvent leur victoire au *pilum.*
rthes eſt célébre; il inſpira le plus
aux Romains, parcequ'il perçait, dit
aſſe, et leurs autres armes défenſives.
ouve d'abord que c'était une eſpèce
lière, et que les autres n'avaient pas
té. Enſuite il faudrait ſavoir s'il n'y a
ération dans le rapport des hiſtoriens,
:dent pas d'ailleurs ſur la deſcription
e qui indique, qu'ils n'avaient pas des
:n éxacts ſur la nature de cette arme
:ts. Enfin il faudrait ſavoir à quelle
lêches des Parthes produiſaient cet ef-
upes Parthes conſiſtaient en Archers
. s'approchant à la débandade de très
nains, décochaient leurs flêches ſur
ıſtant où ils feſaient volte face pour
rs de la portée de l'attaque de cette
ıfanterie, de ſorte que la plupart de
aient tirées à une petite diſtance, et
ent apparemment que celles-là, qui
:lque fois les armes défenſives. De
ien ſonger que celles-ci étaient très
les Anciens. Pour s'en convaincre,
ıtrer dans nos Arſenaux, peſer un cor-
iquiers, et le comparer ſeulement au
os Cuiraſſiers: on verra que le pre-

mier n'a pas la moitié du poids de l'autre. Il y a pourtant lieu de croire, que le corſelet du Piquier dans le moyen âge, était plus peſant que ni le *Thorax* du Grec ni la *Lorica* du Romain. Pour s'en convaincre, il faut ſonger que le fantaſſin du moyen âge devait être couvert contre l'arbalête, arme alors très commune, et qui ſe bandant au moyen d'une machine, ſurpaſſait ſans doute de beaucoup la portée de tout arc bandé par les forces naturelles de l'homme, et lançoit ſon trait avec une roideur, beaucoup plus grande. On peut, je crois, aſſurer, que de toutes les armes de jet des Anciens, la plus dangereuſe, c'était la fronde. Mais ſon uſage demandait un exercice particulier: d'ailleurs il fallait un eſpace très grand au frondeur pour s'en ſervir, de ſorte que des troupes de cette eſpéce ne pouvaient jamais combattre qu'à la débandade, et qu'on ne pouvait faire de la fronde une arme générale, ce qui ſeul aurait pu la rendre vraiment formidable. D'ailleurs la fronde était d'un maniment aſſes lent, et d'un effet fort incertain vis à vis d'un corps en mouvement, pour avancer. Il faut obſerver en général que ni les javelots ni même la flêche ne volaient en ligne droite qu'à une très petite diſtance. Au moindre éloignement il fallait faire décrire une courbe au projectile. Quant à la pierre ou à la balle que lançait la fronde, elle décrivait eſſentiellement une courbe, et tout projectile lancé ainſi, n'a pour ainſi dire aucune juſteſſe

ê des corps en mouvement. Il ne
un point, qui dépend de la force du
ins qu'il ne ſoit lancé avec une force
ſupérieure à celle que le bras de
s machines qu'il dirige peuvent im-
court ſa carriere ſi lentement, qu'on
vue où il tombera, et en éviter l'at-
mettant en mouvement, en préci-
en s'arrêtant à propos, un corps de
it fort bien éviter les effets de la
ondeurs, et celle ci faite, il pouvait
trop, les empêcher d'en faire une

groſſes armes de jet des Anciens, ſa-
ultes et les Baliſtes, elles n'avaient
le comparable à la force de nos Ca-
s Mortiers ou Obuſiers. Les Cata-
les à nos Canons, en ce qu'elles lan-
es flêches ou des eſpéces de poutres
e droite, ne paraiſſent pas avoir été,
bien grande, ni d'un effet fort ter-
rits des Anciens ne diſent rien de
-deſſus. On trouve que les petites
aient des traits de dixhuit pouces de
grandes de trois pieds. Il eſt fait
lques unes qui jettaient des poutres
. Mais celles-ci paraiſſent avoir
peu d'uſage, ainſi que certains Ca-

nons déméſurément grands, placés anciennement, comme des raretés, dans les Arſenaux. Athenée nous parle de leur portée et la fixe à un Stade. L'ouvrage connu ſous le titre, *Notitia Imperii*, dit, que les traits portaient d'un des bords du Danube à l'autre; reſte à ſavoir en quel endroit; pour déterminer une méſure ſi vague. Car le cours des rivières ſe retrécit et s'élargit différemment. Lucain rapporte que leurs traits perçaient plus d'un flanc; et Céſar dit, que les catapultes des Marſeillois traverſaient les parapets des Ouvrages des Aſſiégeans, et allaient encore ſe ficher en terre. Pour fixer nos idées là-deſſus, et concevoir combien ces machines de jet le cedaient aux nôtres, ſongeons qu'un Stade n'eſt pas la portée d'un fuſil, et que nos canons portent plus de quatre Stades presque de but en blanc. D'ailleurs Céſar parle lui même de ces machines des Marſeillois comme de quelque choſe d'extraordinaire; et cependant un moyen auſſi faible que des matelats dont il couvrit ſa tour, émouſſa tout l'effet de ces ſoi disant terribles machines. Notez encore que les parapets dont parle Céſar n'étaient eux mêmes, qu'un faible clayonnage; et que les Ouvrages des Aſſiégeans, comme leurs tours de charpente, leurs jettées de terre, ne ſe plaçaient, qu'à une très petite diſtance du foſſé. Quant aux Baliſtes elles étaient encore de bien moindre importance. Elles lançaient leur projectile en ligne parabolique, et

tout

tout coup porté de cette manière, eſt toujours très incertain. Lipſe fait ſonner fort haut les maſſes qu'elles lançaient, parce qu'il eſt fait mention de quelques unes qui faiſaient partir des pierres de 100 Pf. et même jusqu'à 360 Pf. Il défie là-deſſus nos piéces d'Artillerie, comme n'approchant pas de cette force. Mais il ne ſavait pas apparemment; qu'il y a eu de tout tems des bombes qui peſaient bien plus que cela; et que quand il n'y en aurait pas, c'eſt que nous n'en voudrions point avoir. Car la poudre dont la force éléve un cone de terre qui peſe des millions de livres, lancerait bien auſſi un boulet de fer, quand il peſerait, un millier, ſi on en voulait faire de ce poids. Il eſt au reſte indubitable qué la baliſte était de peu d'effet, et que les Anciens eux mêmes en feſaient peu de cas, parcequ'ils en avaient toujours bien moins que de Catapultes dans leurs Arſenaux.

D'après ces données on voit inconteſtablement, que toutes ces machines, toutes les armes de jet des Anciens ne peuvent pas ſe comparer aux nôtres. Le fuſil porte ſa balle bien au de là d'un Stade en ligne droite avec une telle roideur, qu'elle fracaſſe les os du corps humain, et le perce de part en part. Elle fracaſſerait de même toutes les armes défenſives portables qu'on lui oppoſerait. Cependant la balle n'a pas de pointe, comme la fléche du Parthe, ce qui facilitait à celle ci le moyen

yen de percer les armes. Car pour les balles, et les pierres lancées par la fronde il eſt connu par des paſſages très clairs, qu'elles ne pouvaient percer les armes, mais qu'elles tuaient ſans faire de playes, par les contuſions; ce qui doit s'entendre lorsqu'elles tombaient ſur la tête, et apparemment parceque les Anciens n'étaient pas bien habiles à guérir ces ſortes de bleſſures. Quant aux canons, je laiſſe à penſer ſi les choſes miraculeuſes que Céſar rapporte des Catapultes Marſeilloiſes, peuvent ſe comparer à ſes effets? Nos piéces renverſent à une diſtance décuple en peu de momens un mur très épais. Elles ne percent pas ſeulement quatre rangs de clayes ou de faſcines, et vont donner en terre; mais elles raſeront à la diſtance de trois à quatre ſtades une terraſſe de 24 pieds d'épaiſſeur, comme les batteries à plein fouet, placées ſouvent dans la première paralléle, contre nos places aſſiégées, en fourniſſent la preuve. Que l'on me diſe un peu ce que des matelats auraient fait, pour garantir la tour de bois et de brique de Céſar de l'effet de nos boulets? tandis qu'ils la mirent en ſureté contre les catapultes. Quant à ce que dit Lucain, que le trait des Catapultes perce plus d'un flanc, qu'aurait-il dit de nos boulets, dont le corps humain n'arrête en rien l'effort. Le Capne Thielke rapporte dans ſon excellent Ouvrage ſur l'Art de la Guerre, qu'un ſeul boulet de canon emporta 40 Ruſſes à la bataille de Zorndorf. Je ne parle pas

pas de nos bombes qui percent et fracaſſent les voutes les plus fortes, les bâtimens les plus durables, qui font un effet ſi grand dans leur chute, quil faut dépaver les rues, et couvrir tous les toits qu'on veut préſerver, de pluſieurs pieds de fumier. C'eſt que la bombe lancée par la poudre ſous un angle élévé monte une centaine de fois plus haut, que la pierre pouſſée par la baliſte.

Enſuite il faut ſonger à la rapidité, et à l'aiſance du maniment. L'humidité en relachant toutes les cordes, et leur ôtánt toute élaſticité devait ſouvent rendre nul l'uſage des arcs et des Catapultes. Elle nuit bien auſſi à l'action de nos armes à feu; mais jamais à ce point là. Le frondeur devait ajuſter une pierre ou une balle dans ſa fronde, et lui imprimer la force centrifuge par un mouvement de rotation; tout cela était ſans doute beaucoup plus long que notre coup de fuſil, qu'un ſoldat éxercé fait partir ſept fois dans une minute. Pour les Catapultes, ce devait être une bien plus grande cérémonie. Il fallait les bander à force de bras, de cordages, et de poulies. Quel tems cela n'éxigeait-il pas! Combien cela devait être ſujet à ſe déranger! Une corde pouvait caſſer; une piéce ſe démantibuler. Adieu alors la Catapulte pour long tems. Tout cela ne ſe trouve pas chez nous. Notre canon ſe charge auſſi vite que le fuſil, lorſqu'on ſe ſert de gargouſſes. Il ne ſe dérange pas

aiſé-

aiſément. Son maniment eſt aiſé. Son coup eſt juſte, et il eſt ſi aiſé de le pointer, ce qui eſt une choſe, qu'il ſemble que les Anciens n'ayent pu faire qu'imparfaitement avec leurs Machines. Ce qui me le prouve, c'eſt qu'ils les plaçaient dans les ſiéges à différentes diſtances des murs de la ville, ſuivant leur différentes portées. Puisqu'ils réglaient la diſtance ſur la portée, il eſt clair qu'ils ne pouvaient pas régler la portée ſur la diſtance. Les Catapultes devaient donc être aſſez inutiles dans le combat, puisqu'on n'avait qu'à changer la diſtance, pour en détruire l'effet. Chez nous un canon emporte à environ 400 toiſes tout ce qui ſe trouve ſur la ligne de direction, et ſi vous le pointez parallélement à l'horiſon, vous êtes ſur de donner dans l'objet, dès que le Canon ſe trouve dans ſon plan vertical. D'ailleurs le moindre coup de maillet pour enfoncer ou retirer les coins de mire; ou bien un tour de manivelle à droite ou à gauche, ſuffiſent pour changer la direction du coup ſuivant la proximité de l'objet. Le changement du plan vertical s'opere auſſi tout de ſuite par un coup de levier, et il eſt ſi aiſé d'y ajuſter la piéce, parceque le pointeur n'a qu'à ſe tenir derrière, pour trouver le prolongement ſur la piéce même. A en juger par les figures qu'on nous donne des Catapultes anciennes, il devait être bien plus mal-aiſé de les placer éxactement dans le plan vertical; et ſuivant les mêmes figures, la plupart des coups devaient

plon-

plonger, puisque le trait parait placé plus haut que la hauteur commune de l'homme. Il n'y avait donc pas moyen de placer la machine dans le plan horiſontal, et il fallait diriger le coup ſuivant les diſtances par le plus ou le moins de tenſion des cordes. Il eſt vrai qu'il ſe trouve auſſi des figures où les traits ne ſont pas placés ſi haut. Mais elles ont le défaut de ne pouvoir être employées que dans une plaine raſe comme la table, et on ne peut s'en ſervir pour tirer ni de haut en bas, ni de bas en haut. On ſent combien cela devait rendre l'uſage de ces machines précaire, et combien il devait être aiſé à des troupes d'en éviter les effets. Mais qu'il eſt difficile de ne pas ſe trouver dans la ligne de direction de nos machines dont les portées ſont ſi longues et ſi juſtes, qui ſe tournent ſi aiſement à droite, à gauche, en haut, en bas, dont il y en a des centaines dans une armée, qui tirent chacune cinq à ſix coups par minute, ce qui peut former aiſément de 10 à 12000 coups dans un combat très court. Il n'eſt pas beſoin je crois d'en ajouter d'avantage pour prouver la ſupériorité de toutes nos armes de jet grandes ou petites ſur celles des Anciens, quoique je n'aye pas ſeulement fait entrer en ligne de compte, ni le ricochet, ni le tir à cartouches, ni la grande ſphére d'action de la bombe et de la grénade d'obuſier par ſes éclats; objets très importans mais que j'omets, pour éviter les longueurs.

Rien

Rien ne s'éléve d'abord au point de perfection. Ainſi tant que les armes à feu ne furent ni auſſi maniables, ni auſſi communes qu'à préſent, leurs effets ne furent pas ſi ſenſibles. Mais dès qu'elles eurent acquis le dégré de perfection néceſſaire pour les faire adopter généralement, elles entrainèrent un autre changement; ſavoir, de faire abandonner toute armure défenſive. Peutêtre les Anciens n'en auraient pas porté non plus, s'ils n'avaient eu en vûe que leurs armes de jet, dont le peu de violence les aurait vraiſemblablement diſpenſé de s'en charger. La pierre ou la balle lancée par le frondeur étant le trait le plus dangereux, un Caſque, pour ſe couvrir la tête, un bouclier léger auraient ſuffi pour les rendre auſſi invulnérables contre de telles armes, qu'un homme de guerre doit ſouhaiter de l'être. Mais comme ils ſe joignaient dans les combats, ils avaient à craindre les effets de leurs armes de main, ſoit piques, ſoit épées. Cependant il ne faut pour ſe garantir des coups de ces armes, qu'une armure défenſive aſſez légére. Un coup d'épée doit être bien fort et bien aſſéné, pour couper la plus mince lamelle de fer: pour peu qu'on manque la juſte ligne de direction, l'épée gliſſe, ou tourne, et tombe à plat. Que dis-je, des matières bien moins dures et bien moins peſantes que le fer peuvent détourner tout coup d'épée, s'il n'eſt porté avec la plus grande juſteſſe. Du cuir bouilli, du linge plié ou piqué ſuffiſent pour cela.

Le

Le coup de pique, s'il n'eſt porté dans la direction la plus perpendiculaire, ne percera pas la plus légére plaque de métal arrondie, comme le ſont les cuiraſſes et les boucliers. Il fallait ſans doute une arme défenſive au Piquier, puisque ni force ni adreſſe humaine ne pouvait détourner la mort dans cette forêt d'armes longues et pointues qui s'avançait ſur lui; le premier rang ne pouvait trouver quelque eſpoir d'échapper au terme fatal, que dans ſes armes défenſives, ſur lesquelles ces pointes gliſſaient aſſez ſouvent. Or ces armes n'étant pas fort peſantes, il y aurait eu de la folie à ne pas ſe précautionner par leur moyen, contre une mort ou des bleſſures, ſans cela inévitables. Mais quand les armes de jet ſe furent perfectionnées au point de former la baſe de tout l'Art militaire, et de rendre les armes de main, presque inutiles: et ſurtout quand on vit qu'il n'était pas poſſible de porter une armure aſſez forte pour garantir le corps de la balle du fuſil, encore moins du boulet; il fallut bien rejetter toutes les armes défenſives.

On ne peut pas douter que ce ne ſoit là la vraie raiſon de ce changement. L'opprobre de la Littérature; un Ecrivain qui a deshonoré quelques talens, mal cultivés par lui, que la nature lui avait donnés, en les employant de la façon la plus indigne: Linguet en un mot *), a oſé ſoutenir, dans ſes ſoi diſant Anna-

*) On n'écrit point avec le feu et le ſtile brillant de Linguet ſans avoir quelques talens. Mais on ne défend

Annales politiques et litteraires de notre Siècle; que c'était l'avarice des Souverains, qui avait fait abolir les armes défenſives; qu'ils eſtimaient moins un homme,

fend pas comme lui, les tyrans les plus atroces, la ſervitude, en un mot tout ce qui eſt en horreur chez les hommes, on n'attaque point avec acharnement ceux qui ont le plus éclairé l'humanité, ſans être le dernier des hommes du côté du caractère. On ne tombe pas dans des fautes auſſi lourdes que Linguet, (comme de traduire ainſi ce paſſage de Grotius. *Sub (nomine facultatis,) continentur poteſtas, tum in ſe quae libertas dicitur, tum in alios, ut patria, dominica poteſtas: La faculté comprend premierement le pouvoir, tant ſur ſoi qui ſ'appelle liberté, que ſur les autres, qui ſe nomme patrie, ſouveraineté.* V. Théorie des Loix Civ. Diſc. prélim. T. 1. p. 157.) ſans avoir très mal cultivé ſes talens. On ne parle pas ſi effrontément de ce qu'on n'entend pas, ni ne blâme avec tant d'aigreur les Auteurs qu'on traduit ſi plattement, comme Linguet a fait de Grotius, ſans être doué d'une impudence rare et qui ferait honneur au plus grand Charlatan. Enfin on ne ſoutient pas le pour et le contre, les opinions les plus folles, en ſe donnant l'air le plus ſage; le crime et le vice, en parlant toujours de vertu; les tyrans, le deſpotisme, la ſervitude, en tombant ſouvent dans la plus abſurde licence; enfin on ne fait pas tout ce qu'a fait Mr. Linguet, ſans être dévoré d'un deſir de célébrité qui va jusqu' à la demence. En voilà aſſez pour juſtifier la façon dont je me ſuis expliqué ſur cet Auteur, dont la grande réputation forme la honte de notre âge.

me, qu'une armure qui leur couterait de l'argent. Ce raiſonnement ne peut éblouir que ceux qui ne connaiſſent abſolument pas le Militaire. Si des armes défenſives, pouvaient, avec la perfection de nos armes de jet, garantir le Soldat de la mort ou des bleſſures dangereuſes; et être en même tems aſſez légéres, pour qu'il fût poſſible de les porter: on en donnerait à nos trouppes, je ne dis pas par humanité, ou par politique; mais par eſprit d'épargne. D'abord un recrue ne remplace que très imparfaitement un vieux Soldat. Si par le moyen des armes défenſives on pourait conſerver des véterans, tandisque l'Armée adverſe, n'aurait que des recrues à la place, on ſe donnerait par là une ſupériorité marquée. Mais ce qui doit frapper encore davantage, c'eſt que l'équipement d'un Soldat tué eſt toujours perdu pour le Souverain; et qu'un recrue coûte toujours plus à faire, à équiper et à transporter au Regiment, qne ne couterait deux armures complettes de fer. D'ailleurs ſi le Soldat eſt bleſſé, il coute encore plus en fraix d'Hopitaux au Souverain, que ne ferait cette armure, que Linguet prétend qu'on lui réfuſe par avarice. Enfin il y a tout à parier, que ſ'il entre un recrue à la place d'un vieux Soldat dans l'Armée, ce recrue tombera malade, formera une nonvaleur dans le nombre des combattans, et coûtera conſidérablement au Souverain. En ſorte qu'il y aurait de toute façon à épargner, ſi l'on pouvait, même à grands frais, trouver un moyen de conſer-

ver la vie au Soldat ou de la garantir de bleſſures graves. Mais outre cela on peut encore, aſſurer, que cette armure en elle-même, procureroit ſurement des épargnes ou ſur la forme ou ſur la matière de l'habillement. Le metal et le cuir qui en feraient la partie la plus conſidérable, ſe répayeraient bientôt par leur indeſtructibilité. Nos Regimens de Grenadiers et de Fuſiliers en Allemagne m'en fourniſſent une preuve. Leurs bonnets ſont une coëffure très chére et bien plus, que ne le feraient des Casques de fer. Cependant les Souverains non ſeulement en font la dépenſe; mais les Chefs y trouvent de l'épargne, en ce que ces bonnets durent bien plus que les chapéaux, même à proportion de leur prix. Il en ſerait de même pour une armure. Au lieu de l'habit de drap le Soldat porterait alors un gilet de cuir, comme les buffles ſous ſa cuiraſſe. Une eſpéce de ſurtout ou de houpelande, moins chére, et plus durable, que nos habits recouvrirait le tout, un casque indeſtructible, remplacerait le chapeau. De manière que l'équipement du Soldat ne reviendrait pas au fond à un plus haut prix qu'à préſent.

On voit par là que ce n'eſt pas par épargne que les armes défenſives ont été abolies, et que Linguet a parlé, comme il fait presque toujours, avec l'impudence la plus déciſive, de ce dont il n'avait aucune idée. Mais un auteur bien autrement reſpectable,

ble, ſurtout en matières militaires, Mr. de Maizeroi, en propoſant de rendre des armes defenſives à l'Infanterie, ſoutient auſſi que ce ne ſont point les armes à feu qui les ont fait abolir, mais la molleſſe des hommes, qui les en dégoûta. Il cite en preuve de ſon aſſertion que d'abord après l'invention de ces armes, au lieu de quitter les défenſives, on les fit plus groſſes et plus peſantes. Je m'étonne que cet Ecrivain eſtimable, n'ait pas vu, que le fait qu'il allégue, prouve juſtement le contraire de l'induction qu'il en tire. On eſſaya d'abord d'armer les hommes à l'épreuve des armes à feu. Ce fut là naturellement la première tentative, parcequ'il y a trop d'avantage à être invulnérable dans le combat, pour y renoncer ſi aiſément. Mais quand on vit qu'il n'y avait pas moyen de porter les armes à l'épreuve, et que des armes ſusceptibles d'être portées, ne garantiſſaient en aucune façon de la mort; alors on les rejetta, et puisqu'on ne prit pas la réſolution de ne plus ſe battre, il fallut bien prendre celle de s'expoſer nud au danger. Pluſieurs faits viennent à l'appui de cette preuve.

D'abord les Soldats qui combattaient avec des Armes à feu, dans le tems où leur uſage n'était pas géneral, n'eurent jamais d'armes défenſives. Plus expoſés aux coups de feu que les autres, ils en ſentirent mieux l'impoſſibilité d'oppoſer à leurs coups une arme portable. Les piquiers en avaient ſans

 doute;

doute; mais ce n'était pas pour ſe garantir des coups de feu: c'était pour ſe couvrir de la pique. Car le piquier n'ayant d'autre deſtination que celle, de charger avec la pique, il devait être armé en conſéquence. Il garda le corcelet non pas contre le coup de feu, mais malgré le coup de feu, et s'il ſe conſerva lui et ſon armure ſi longtems dans les Armées, ce fut par l'attachement naturel que les hommes ont pour leurs anciens uſages, qui va ſouvent plus loin qu'on ne penſe; et ſurtout, parceque la nature des choſes, qui veut que l'on oppoſe arme à arme et qui feſait tirer le mousquetaire contre le mousquetaire plutôt que contre le piquier, avait rendu l'effet du feu moins ſenſible au dernier. D'ailleurs le mousquet était peſant, difficile et lent à manier; on n'avait guères qu'une décharge à en craíndre; et une décharge n'eſt pas capable d'arrêter les gens de coeur. Les piquiers lorsqu'ils ſe trouvaient oppoſés aux mousquetaires, couraient les joindre, au hazard de cette décharge, et ils pouvaient ſe tenir ſurs de la victorie, s'ils avaient le courage de la ſoutenir, parceque le mousquetaire n'avait aucune arme de main. Cela même obligea de maintenir les piquiers, pour ſoutenir les mousquetaires contre la poſſibilité d'être chargés de près, malgré les inconvéniens auxquels ils étaient ſujets d'ailleurs. Il ne faut pas dire que le poids du mousquet, fut ce qui empêcha de donner des armes défenſives au mousquetaire. La pique,

que, cette perche ferrée de dix huit pieds, devait être tout auſſi peſante au moins; et même plus embaraſſante en marche que le mousquet, qui à la fin était devenu aſſez léger pour être couché en joue ſans fourchette. Une autre obſervation, c'eſt que le piquier recevait double paye; ce qui ſe voit, entre autres, parceque les termes de piquiers ou de haute-paye ſont ſynonimes dans les anciens Auteurs militaires. On ne paye le Soldat, qu'en proportion ou de l'adreſſe qu'éxige ſon ſervice, ou du danger, auquel il eſt expoſé. Le ſervice du piquier n'éxigeait pas même le dégré d'adreſſe de celui du mousquetaire, qui risquait d'être brulé s'il était aſſez maladroit ou malheureux, pour mettre le feu à ſon fourniment. Il fallait donc qu'on payât en lui le danger qu'il courrait de la part du mousquetaire, ſans le lui faire partager. Car pour le danger du canon, le piquier et le mousquetaire y étaient également expoſés. Mais l'un devait ſoutenir le feu de l'autre ſans y répondre, ce qui éxigeait une fermeté, qu'on n'achéte qu'à prix d'argent.

Mais quand on eut inventé des armes à feu d'un maniment ſi promt, qu'elles pouvaient être déchargées, dix, douze, qninze jusqu'à vingt fois, avant que l'adverſaire eut parcouru leur portée; quand on eut mis ces armes en état de ſervir d'armes de main en un beſoin; en un mot, quand on eut des fuſils avec des bayonettes à douille, alors les piques furent entièrement abandonnées.

Pourquoi s'obſtiner à nier ce que les faits prouvent? Si les choſes étaient, comme les répréſentent ceux qui s'attachent à un Syſtême; ſi le feu n'était pas plus rédoutable que le dépeint Mr. de Maizeroi, la Nation qui maintint le plus longtems les piques, aurait du ſubjuguer, ou au moins défaire par tout les autres. Mais cette même Nation, dont les Ecrivains priſent ſi fort cette arme, en retira ſi peu d'avantages, qu' elle fut enfin auſſi obligée de l'abandonner. On a beau crier à l'eſprit d'imitation, il n'entraine pas les hommes comme on le dit. Si l'on avait pu ſoutenir les piquiers contre les Fuſiliers avec ſuccès, on ne les aurait point ſupprimés. La verité eſt qu'on n'aurait jamais mené des piquiers à travers quinze à vingt décharges, ni même à travers ſix à ſept, auxquelles ils n'auraient pas pu riſpoſter, jusqu' au fuſilier, pour le joindre. Il n'ya pas de trouppe qui ſoutienne d'avancer, en voyant tomber ſes camarades à coups rédoublés, tandis que l'ennemi ne court aucun danger et ne fait aucune perte; et quand il ſerait poſſible de la conduire jusqu'à l'ennemi, la longueur des piques n'empêcherait pas des fuſiliers, qui tomberaient ſur eux avec leurs bayonnettes, après la dernière décharge faite à bout portant, de les culbuter. Il ne faut pas ſans doute ſuppoſer des poltrons de fuſiliers, et des héros de piquiers; mais un courage égal, qui s'il peut porter ceux ci à avancer malgré le feu, doit auſſi porter ceux là à atten-

approche, comme une bonne Infan-
elle de la Cavallerie.

ur en revenir aux armes défenſives,
e point comment on peut douter que
ıſé leur abolition, puisque les Auteurs
s eux mêmes le diſent expreſſément.
on lit dans Montécuculi: Livr. Ier.
17. §. 3. „Les Cuiraſſes entieres ſont
our rompre et pour ſoutenir: mais
reconnu que ſi ces armes ne ſont à
lles ſervent de peu, et que même, le
e rompre, les morceaux rendent les
s grandes; et qu' au contraire ſi elles
ave, elles ſont trop peſantes et em-
lement la perſonne, que le cheval
le cavalier ne ſaurait s'aider; que d'ail-
ſſards et les cuiſſards rompent les ſel-
nois, bleſſent les chevaux ſur le dos,
nt beaucoup, on a jugé à propos de
x demi cuiraſſes." On ſent bien que
à l'épreuve étaient trop peſantes pour
qui peu d'âges auparavant marchait
de pied en cap; on ne pouvait faire
nure quelconque à l'épreuve au fan-
ait que la ſeule cuiraſſe à l'épreuve
beaucoup davantage, que toute l'ar-
en cap ancienne, que l'on ne ſongea
donner à cauſe de ſon poids, jusqu'

après l'époque de l'invention de la poudre, lorsque ſon inutilité la fit rejetter.

Le fait eſt donc, qu'on ne ſaurait donner d'armes défenſives au fantaſſin, qui le mettent à couvert du coup de feu, et qu'il ſoit en état de porter. Pour peu qu'on veuille éxaminer les choſes, qu'on a ſous les yeux, on s'en convaincra. Le plaſtron de la Cavallerie péſe de 16 à 20 livres. Cependant il eſt très petit, quoiqu'il ne couvre l'homme que depuis la clavicule jusqu' au creux de l'eſtomac. On y trouve à la verité communément un enfoncement à y mettre le pouce, pour marquer qu'il a été éprouvé; mais cet indice eſt extremement ſujet à caution. Il provient bien plus ſouvent d'un coup de marteau donné à la fabrique, que d'un coup de piſtolet. Et quand c'en ſerait un, il a été chargé et tiré Dieu ſait comment, et ne prouve pas du tout que le plaſtron puiſſe reſiſter au coup de fuſil. Que l'on ſonge, qu'en ne donnant qu'un plaſtron au fantaſſin, il faudrait le faire bien plus grand, parceque le fantaſſin n'eſt pas en partie couvert par le cheval, comme le Cavalier. Il devrait être beaucoup plus fort de métal, puisqu'il ſerait deſtiné, non pas contre le coup de piſtolet comme celui du Cavalier, mais contre le coup bien plus roide du fuſil, et qu'il faudrait être bien aſſuré qu'il fût à l'épreuve. Car obſervez bien, que ſi la cuiraſſe ne pare pas le coup, c'eſt la couverture la plus perfide,

fide, puisqu'elle ne ſert qu'à ouvrir, déchirer, envenimer la playe, en y portant les éclats de ſon fer, ou du moins en y cauſant une meurtriſſure, plus mortelle que la playe même, comme le paſſage de Montécuçuli le prouve; et je le cite avec d'autant plus de confiance, que l'expérience d'un âge où ces armures étaient communes, eſt du plus grand poids.

A cela on repliquera peut être deux choſes. „Quand même on ne pourrait pas", me dira-t-on, „donner au fataſſin une armure plus grande ou entièrement à l'épreuve; ce ſerait toujours quelque „choſe de lui en donner une comme à nos Cuiraſſiers. Car n'a-t-on pas ſouvent vu que le plaſtron „du Cavalier, et même le Hauſſecol de l'Officier „ont arreté des balles, dont ceux qui les portaient „auraient été bleſſés!" Ces cas ont exiſté ſans doute; mais quelles balles étaient ce? Mortes, et ſur la fin de leur courſe, le moindre obſtacle ſuffiſait pour les arrêter. Ce ne ſont pas ces balles là qui font des bleſſures fort à craindre, et contre leſquelles on doive prendre beaucoup de précautions. En un mot il faut que l'armure ſoit abſolument à l'épreuve, pour être vraiment utile; et alors il eſt queſtion de ſavoir, ſi le petit nombre de bleſſures réellement dangereuſes, dont un plaſtron, ou même un corcelet pourraient garantir, valent la pèine d'appeſantir une Armée dans tous ſes mouvemens, comme on ferait en donnant un nouveau poids de

30 à 40 livres au moins, à porter à chaque Soldat. Car il faut obſerver qu'une Armée, avec une armure ſemblable, ſerait appéſantie dans toutes ſes manoeuvres, dans la même proportion que le ſerait chaque homme. Mais en ſuppoſant même qu'un Souverain voulut, pour ménager le ſang de ſes Soldats, courir tous les risques de cet appéſantiſſement, et leur donner de telles armes défenſives; il eſt très douteux qu'il trouvât ſes Soldats diſpoſés à les porter. L'homme calcule tout et même le danger. Pour un centiéme de péril de plus, (et c'eſt porter les choſes bien haut) le Soldat ne voudra pas ſe charger d'un poids intolérable pendant toute une campagne; d'un poids, qui, par la fatigue, l'échauffement, le malaiſe de toute eſpéce, l'expoſerait au danger beaucoup plus grand et plus certain de mourir de maladie. C'eſt ainſi que les hommes peſant tacitement le danger et la peine, ne ſe ſoumettent à celle ci, qu'autant qu'elle ne ſurpaſſe pas l'autre. C'eſt ce calcul qui a fait rejetter toutes les armes défenſives pour l'Infanterie dans toute l'Europe, et pour la Cavallerie dans quelques ſervices; ce qui eſt d'autant plus raiſonnable, que par le peu d'attention qu'on fait à la fabrique du plaſtron, il n'eſt presque plus qu'un ornement incommode. *) La

*) La Cavallerie Hannovrienne ne portait plus de plaſtrons dès la guerre de 1756. Elle ne ſe diſtinguait des dragons, que par l'arme à feu et par une petite différence dans la taille des hommes et des chevaux.

Là deſſus on dira encore, et ce ſera la ſeconde objection: „que voilà le mal: que les hommes „ſont trop faibles et trop pareſſeux pour vouloir „porter des armes défenſives." On fera intervenir les Grecs et ſurtout les Romains, pour prouver que les hommes, lorsqu'ils ſont endurcis au travail, peuvent porter des poids bien plus conſidérables. A cela je repondrai, que quand cela ſerait, quand le luxe, la molleſſe, ou je ne ſais quelles cauſes auraient rendu les hommes, moins capables de ſoutenir la fatigue, et leur auraient ôté, ou la force ou l'envie de porter de grands fardeaux, il faut les prendre comme ils ſont, et s'en ſervir en conſéquence. Car vouloir reformer l'eſpèce humaine, c'eſt un projet que des Ecrivains militaires devraient ne pas former.

Mais eſt-il bien vrai que les hommes ayent dégénéré en forces, en courage et en patience a ſupporter des travaux? Le luxe, le libertinage, la molleſſe qu'on reproche tant à notre Siècle, nous ont-ils gâtés au point de nous ôter la force ou la volonté de faire ce que feſaient les Anciens? Il y a bien du vague dans cette queſtion, et c'eſt ce qui en rend la déciſion ſi difficile. Auſſi me contenterai-je de rapporter quelques données là deſſus, que m'a fourni une réfléxion impartiale.

Je ne croirai pas que les hommes ſoient naturellement plus faibles à préſent qu'autrefois. On a

beau

beau parler des effets du libertinage, et du luxe; cela n'a pas augmenté au point de faire dégénérer l'eſpèce humaine. Il y avait ſans contredit plus de femmes publiques, autant de débauche, et infiniment plus d'intempérance dans le moyen âge, où les Cavaliers marchaient armés de pied en cap, qu'il n'y en a à preſent. Il eſt vrai que les gens du monde négligent trop à préſent les éxercices du corps. Mais le Peuple, le Payſan, et même les femmes dans les claſſes inférieures, portent des fardeaux fort peſans. Il eſt poſſible qu'en Italie, où il y avait bien moins de chevaux du tems de la république Romaine, qu'il n'y en a dans nos pays policés, le payſan, l'homme de la campagne fût un peu plus éxercé à porter des fardeaux, qu'il ne l'eſt chez nous. Mais cette différence légére, ne ſuffit certainement pas pour expliquer le phénomène en queſtion, tel qu'on le poſe communément. Il faut donc ſe tourner d'un autre côté; et ſi on veut y réflechir, on trouvera que notre Soldat porte un fardeau aſſez peſant. Son fuſil péſe aux environs de vingt livres. Sa giberne remplie de 60 cartouches péſe huit à dix livres. Il arrive qu'il porte du pain pour cinq à ſix jours, ce qui fait encore dix ou douze livres. Il a ſa pacotille ſur le dos. Il porte le chaudron de chambrée, ſon piquet de tente, ſon flacon, ce qui tout enſemble péſe plus ou moins, mais ne peut guères s'évaluer à moins de 25 à 30 livres. Le tout enſemble forme un poids de 70 à

il ne parait pas qu'un homme qui doit
ent des huit, dix et même douze lie-
notre Soldat, puiſſe en porter beau-
ge. Il eſt vraiſemblable que le far-
t Romain n'était guères plus peſant,
rapporte. Le poids de ſon armure
qu'on s'imagine, lorsqu'on entend
tait de Métal. Il faut bien ne pas
le plaque très mince ſuffiſait pour ar-
s Armes des Anciens. Les cuiraſſes,
les boucliers que l'on trouve encore
naux, du tems que les armes à feu
en uſage, ne ſont pas bien peſans, et
mment plus, que ne l'étaient les mê-
ez les Romains. Le Légionnaire por-
ſa nourriture pour huit, pour quin-
ême davantage. Mais ce n'était que
traordinaires, et puis il la portait en
e, ce qui fait une grande différence.
aut obſerver que notre Soldat a une
il faut qu'il ſe ſerve avec adreſſe et
et s'il était ſi exceſſivement chargé il
t pas. Enfin nos trains d'Artillerie
charrois ont appeſanti nos marches;
ndues bien plus fatigantes. Une ar-
s ces trains là, marchant en une Co-
aucoup plus vite, et dès là les hom-
t porter de plus grands fardeaux, ſans
r. Il faut encore obſerver que la né-

ceſſité

ceſſité de marcher ſur pluſieurs colonnes, haraſſe nos Soldats d'une étrange manière, en premier lieu par les haltes qu'il faut ſouvent faire, pour que les Colonnes ne ſe depaſſent pas, et puis par une autre raiſon toute ſimple. D'un endroit à un autre, il y a toujours un chemin aſſez ferme et bon; et on ſait quelle attention les Romains donnaient à en faire faire pour leurs trouppes. Toute l'Armée prenait ce chemin. Mais chez nous il eſt pour l'Artillerie; et l'Infanterie doit paſſer par où elle peut. On lui donne de préférence les pentes roides et les fonds moux, qu' une armée ſe mouvant ſur pluſieurs colonnes ne peut presque jamais s'empêcher de rencontrer quelque part dans ſa marche. Tout cela pris enſemble, compenſe de reſte un poids de dix ou même de vingt livres, que le Soldat Romain portait peut être en ſus du nôtre, et nous empêche de charger celui ci plus que nous ne feſons. Encore quand on voudrait lui faire porter le ſurplus de poids du Légionnaire, cela ne ſuffirait aſſurément pas pour donner une armure à l'épreuve à notre fantaſſin.

Je conclus de tout ceci, que non ſeulement l'invention de la poudre à canon, eſt la vraie cauſe de l'abolition des armes défenſives, mais encore une cauſe juſte et néceſſaire. Il ne me parait pas que l'on puiſſe raiſonnablement rien changer à notre façon d'armer les trouppes, tant que la poudre forme-

formera la baſe de notre Art militaire; et ſi jamais celle ci ſe voit obligée à céder la place à quelque autre invention, ce ſera ſans doute à une plus meurtrière. Alors on oura peut être des armes offenſives d'une autre eſpèce et d'une autre figure; mais il ſera encore plus impoſſible de faire des armes défenſives capables de leur reſiſter. Ainſi il ſemble que celles ci ont été chaſſées pour jamais, par la poudre.

La Satyre indécente de Linguet, les reproches ſur notre molleſſe, et notre dégénération des Folards, des Maizerois, et d'autres, me paraiſſent donc mal fondées. Les écrivains militaires auraient mieux fait d'éxercer leurs plumes ſur d'autres objets de ce genre, plus ſusceptibles d'amélioration, que celui là. Mais il n'y en a point qu'on ne doive conſidérer attentivement ſous toutes les faces, avant d'y rien changer. Quelque apparence d'avantages que préſente un changement quelconque, dont l'idée nous vient, ou qu'on nous propoſe, il peut y avoir telle circonſtance peu frappante en elle même, mais dont les conſéquences ſeront telles, que les inconvéniens ſurpaſſeront infiniment les avantages que l'on ſe propoſe. J'en vais citer un éxemple qui expliquera mieux ma penſée.

J'ai lu quelque part, ſans pouvoir me rappeller où, que l'on ferait bien de brunir les fuſils de

l'Infanterie. Les raiſons alléguées en faveur de ce ſentiment ſont frappantes. D'abord l'uſage de polir les armes comme un miroir les rend minces, et ſujettes à crever, ce qui ne peut que cauſer de fâcheux inconvéniens. Enſuite des trouppes, ſoit en marche, ſoit en embuscade, ſont bien plus aiſément découvertes, et de très loin, au moyen de ces armes brillantes, que ſi elles étaient brunies. Et ce n'eſt pas tout de déceler les trouppes, elles découvrent la direction de leur marche, elles fourniſſent des lumières ſur leur nombre, ſur leur poſition, enfin ſur une infinité de choſes qu'il convient communément de cacher à l'ennemi. Tout cela ne ſaurait ſe conteſter. Mais obſervons d'un autre côté, que la rouille eſt le plus grand ennemi des armes à feu, et les fait crever bien plutôt et plus ſurement que le frottement; que la malpropreté dans leur entretien, à laquelle la pareſſe ne pouſſe que trop le Soldat, dès qu'on lui ouvre les moindres moyens de s'y livrer, fait bien vite naitre cette rouille; que la moindre tache frappe l'oeil ſur des armes polies, au lieu qu'il en échapperait beaucoup, à une recherche même éxacte, ſur des armes brunies. Ce n'eſt pas tout. Tous les peuples du monde qui ont eu des armes de métal, ont toujours attaché un point d'honneur à leur propreté, et à l'éclat brillant qu'elles jettaient au loin, par le poli qu'ils leurs donnaient. Ils y ont même mis une certaine confiance, par l'idée

de

de l'impreſſion que cet éclat devrait faire ſur l'eſprit des ennemis. Qui ſait; il ſerait peut être bien plus dangereux qu'on ne penſe, d'arracher à la multitude une idée ſi profondément enracinée.

Il y a un autre point dans le Militaire qui parait donner plus de priſe à la Satyre, et ſurtout au reproche de parſimonie: c'eſt l'habillement du Soldat. Il n'eſt même guères poſſible de s'en laver. Je ne parle pas de l'extrême petiteſſe de ſon habit. On dira que cela le rend leſte, et lui donne bonne mine. Mais encore quand il n'a que cela, faut-il bien qu'il en ſoit couvert, et un peu garanti contre l'intemperie des ſaiſons. Or je demande, ſi le Soldat qu'on habille comme un capucin, en ne lui donnant point de doublures dans les coulottes, et dont les basques de l'habit ne tombent pas à ſix pouces au deſſous des hanches, n'eſt pas tout auſſi peu couvert contre le vent et la pluye, que s'il n'avait pas de haut de chauſſes du tout. Car il faut bien conſidérer que le drap dont on l'habille, qui ne peut jamais être que groſſier, n'a point d'étoffe, et laiſſe paſſer l'eau comme un crible.

Auſſi n'eſt ce pas d'aujourdhui que des Militaires éclairés tancent les uſages actuels ſur cet article, et propoſent divers changemens. Leurs raiſons ſont plauſibles, mais il y a pluſieurs conſidérations à peſer avant de ſe livrer entièrement à leurs

conſeils, et quoique cette matière ſoit un peu étrangère à l'objet que je traite, elle ſe préſente ici trop naturellement, pour ne pas détailler un peu les réfléxions qu'elle fait naitre.

Des Ecrivains militaires ont blâmé de ce que nous ſacrifions tant de choſes au Coup d'oeil dans l'habillement du Soldat. Ils ont été jusqu' à trouver à rédire à l'extrême propreté que l'on exige dans ſa tenue. Ils diſent à ce ſujet, qu' à la guerre il s'agit de l'aiſance et de la ſanté du Soldat, et non pas d'un peu plus ou d'un peu moins de bonne mine. Qu'il faut par conſequent que l'habillement du Soldat ſoit commode, et qu'il garantiſſe ſon corps des ſuites de l'intempérie des ſaiſons. Ils diſent encore qu'il n'eſt pas néceſſaire qu'un Soldat ſoit friſé et poudré comme un petit-maitre, et que tout ce qu'il a ſur le corps ſoit ciré, blanchi et luiſant au point où on le prétend aujourdhui. Que cela lui cauſe des frais, et lui prend un tems, qu' avec l'extrême modicité de ſa paye il employerait plus utilement à ſe procurer un entrétien plus aiſé, et plus de jouiſſances. Je n'entre point dans cette dernière conſidération là. Toutes les cordes ſont tendues au dernier point dans tout ce qui régarde la manutention du Soldat; cela eſt indubitable, et il eſt à craindre qu'elles ne rompent. Il eſt probable qu'il faudra inceſſamment hauſſer ſa paye dans la plupart des ſervices. Mais en mettant cet

article là de côté, voici ce qu'il faut conſidérer avant d'adopter et de ſuivre les idées de ces Ecrivains.

Pour faire faire au Soldat tout ce qu'on ſe voit obligé d'éxiger de lui de nos jours avec des armes ſi meurtrières, et ſi peu d'eſpoir du butin, que nos moeurs et notré façon de combattre rendent ſi rare à préſent, il faut abſolument lui inſpirer un point d'honneur tout particulier; c'eſt à dire une fierté, un orgueil, qui le porte à ſe croire une claſſe particulière d'hommes. Le Soldat tiré du peuple, doit ſe diſtinguer de lui par un extérieur frappant. Rien de plus propre à cela que l'élégance de l'habillement et l'extrême propreté. Ainſi tout ce qui touche à ces deux articles, doit être regardé, non comme une choſe de peu d'importance, mais comme un point tout à fait eſſentiel pour le militaire. Le Soldat ſe plait dans un habillement leſte et brillant; En lui en donnant un de mauvais gout, et déplaiſant au coup d'oeil, quelque commode qu'il fût, on risquerait de faire naître du mécontentement dans les trouppes, et d'y introduire la déſertion. Il faut donc bien regarder à ce qu'on fait ſur ce point là.

Je ne parle ici de l'élégance de l'habillement. Car pour la propreté, outre l'avantage de diſtinguer le Soldat, et de le tirer du pair d'avec les gens de ſa claſſe, elle en a un autre encor plus eſſentiel,

ſavoir la ſanté et le bien être du Soldat. On n'arrive jamais à la parfaite propreté de la garniſon en Campagne; cela eſt ſûr; mais il faut en approcher autant que l'on peut: il faut y accoutumer le Soldat en Garniſon, pour qu'il ne puiſſe pas s'en paſſer en campagne. On ne ſaurait y faire trop d'attention. La pareſſe ne pouſſe que trop l'homme à la malpropreté; c'eſt ce qui fait, qu'il faut forcer les enfans à ſe former l'habitude de la propreté. Le Soldat, qu'on eſt obligé de tirer de la dernière claſſe du peuple, parcequ'on en a tant, n'ayant pas puiſé cette habitude dans ſon éducation, il faut l'y plier par la ſévérité. Rien n'eſt bagatelle là dedans. Si on ſe néglige ſur la friſure, le Soldat ne ſera bientôt plus peigné. Si on lui paſſe la moindre tache, il ne lavera plus ni ſon linge ni ſon corps. C'eſt alors que des trouppes ſeront bientôt dans un miſérable état, qui influera même ſur leur courage.

Je préſumerai d'autant moins de donner ici des détails ſur le meilleur habillement qu'il conviendrait de donner au Soldat; que je crois ce point là bien plus difficile à fixer qu'on ne le penſe. Il eſt vrai qu'il y a de ces choſes qui ſautent aux yeux, et on a peine à concevoir, pourquoi on s'obſtine à ne pas ſe rendre à l'évidence. Telle eſt la propoſition de ſubſtituer le casque au Chapeau dans toutes les trouppes ſoit à pied ou à cheval. Je ſuis ſûr qu'on en pourrait inventer qui allieraient la commodité

modité de garantir la tête du ſoleil, de l'humidité, du coup de ſabre, avec les graces de la forme. Nous en avons donné une eſpéce à une partie de notre infanterie, ſavoir nos bonnets de grenadiers, et de fuſiliers. Mais ce ſont les plus informes et les plus incommodes qu'on ait pu imaginer. Les bonnets de peaux d'ours qu'on donne aux Grenadiers dans d'autres ſervices, ſans avoir une forme auſſi déplaiſante n'en ſont pas moins une coëffure très incommode. Cependant ces ſortes de coëffures prouvent que ce n'eſt ni la cherté, ni le poids qui empêche de donner des casques. Qu'eſt ce qui peut donc y mettre obſtacle? On aurait peine à le dire.

Mais ſi ce point eſt ſi clair, au moins en apparence, il n'en eſt pas de même du reſte de l'habillement. Il ſera toujurs très difficile d'allier l'aiſance et même la ſalubrité avec la bonne grace et l'agrément. Il me parait pourtant qu'il y aurait un moyen tout ſimple de réunir ces deux points ſi eſſentiels au bien du ſervice. C'eſt en garniſon que l'élégance intéreſſe le Soldat vivement, et lui procure bien des jouiſſances, dont il ſerait privé ſi on la négligeait. En Campagne c'eſt l'aiſance qui lui importe principalement. Il n'y aurait donc qu' à introduire un habillement différent pour les troupes en Campagne et en Garniſon. On paye et on entrétient différemment les troupes en paix et en

guerre; pourquoi ne les habillerait-on pas différemment auſſi? On ne paraît point dans la vie commune, en ville comme à la Campagne, et on ne ſe met pas pour aſſiſter à une Cérémonie, comme pour faire un voyage. Ainſi les trouppes auraient un habillement de guerre et un de paix ou de garniſon. Celui-ci ſerait tout élégance, il donnerait au Soldat l'air le plus leſte et le plus ſuelte. L'autre ſerait tout commodité; on n'y ſongerait qu'à réunir autant qu'on le pourrait, le ſoin des aiſes et de la ſanté du Soldat, dans toutes les ſituations où le ſervice de guerre le place.

Il ne faut pas m'objecter les fraix que cette double tenue éxigerait. Ils ne ſeraient pas ce qu'on s'imagine, puiſqu'il faut toujours que le Soldat ſoit habillé, et que quand il porterait l'un de ces habillemens, il ménagerait l'autre, qui ſe trouverait en dépot dans les magazins. Il eſt même à croire qu'ils ne paſſeraient pas ceux qu'éxige l'habillement actuel du Soldat. Mais quand ils ſeraient plus grands, on en ſerait amplement dédommagé par l'épargne ſur les fraix d'hopitaux et de recrues.

On devrait d'autant plus adopter cette méthode, que les interêts de l'Europe s'étant repandus ſur toutes les quatre parties du monde, les troupes Européennes ſe trouvent obligées de combattre ſous toutes les latitudes. Le bon ſens fait voir que

que le même habillement ne convient pas à tous les climats. Il faudrait donc ne pas s'attacher à habiller les trouppes en tous tems et en tous lieux de la même manière, mais consulter l'expérience pour leur donner un vêtement analogue et propre au climat où elles doivent faire la guerre. On a sur ce point l'éxemple des Anglais qui ont donné à leur Infanterie en Amerique un vêtement ressemblant fort à celui des matelots, parceque l'expérience leur avait fait connoitre, que cet habillement paraît mieux que tout autre aux inconveniens des pays où on la fesait agir. Si l'habillement de guerre était en général différent de celui de paix, il serait fort aisé de faire varier le premier suivant les lieux où on enverrait les trouppes.

Pour trouver la meilleure manière d'habiller les trouppes en tems de guerre, soit en général, soit pour chaque pays où on voudrait les faire agir en particulier, il faudrait consulter l'expérience, faire des essais, et noter leurs effets. C'est ce qu'on néglige absolument. Il ne faut pas s'imaginer que la routine et l'habitude nous ayent dominé au point, qu'on n'ait tenté aucun changement dans la coëffure ou dans l'habillement. Il y en a eu plusieurs dans ces derniers tems que je peux citer. Dans la guerre de 1756. il y avait à l'Armée Alliée un Bataillon de Grenadiers de Buckebourg qui avait des manteaux, qu'ils portaient entortil-

lés et en bandouillère, lorsqu'il ne feſait ni froid ni pluye. Je ſais bien qu'ils en retiraient de grandes commodités, ſurtout la nuit, et aux bivouacs. On aſſuráit encore que ce bataillon, qui était d'ailleurs un modèle d'ordre et de diſcipline, avait moins de malades et de recrues, qu'aucun autre corps de la même force dans l'Armée. Mais tout cela n'eſt pas aſſez poſitif pour calculer les avantages et les désavantages qu'il y aurait à donner de tels manteaux à toute l'Infanterie. Et où ſont les faits ſur ce point qu'on ait publiés, pour l'inſtruction générale? Il ne s'en trouve pas un mot dans aucun livre. On raiſonne, on fait des ſpéculations à perte de vue, mais il n'eſt jamais queſtion d'alléguer des expériences. Le Comte de Buckebourg avait auſſi un eſcadron de Carabiniers armé particulièrement. Cet escadron avait fait beaucoup de bruit au commencement de la guerre entre les Alliés et les Français, mais par une raiſon aſſez ſimple. Dans la première campagne ils étaient presque les ſeuls qui fiſent le ſervice de trouppes légéres; ils étaient donc partout, et ne pouvaient manquer de faire parler d'eux. D'ailleurs ils avaient alors des chevaux d'une beauté et d'une bonté particulière. Quand nous eumes plus de trouppes légéres, et que ſur ce point là nous fumes au pair avec nos ennemis, il ne fut plus guères queſtion d'éux. Cela donne lieu de croire, que leur armure ne leur fourniſſait pas des avantagés bien marqués. Mais

cela

cela ne ſuffit pas pour aſſeoir un jugement là-deſſus, et il ſerait à ſouhaiter que quelque Officier attentif et intelligent, ayant été à même de ſuivre le ſervice de ce Corps, nous eut fourni ſes obſervations fondées ſur des faits, touchant les avantages et les déſavantages de l'accoutrement particulier de cette trouppe. On ſait encore que l'Infanterie Autrichienne a reçu un habillement différent de celui des autres trouppes en Europe. L'Infanterie hongroiſe porte une veſte; une culotte longue nommée à la Hongroiſe, et des bottines; toutes les trouppes ont une eſpece de petit casque ou de bonnet, au lieu de chapeau; et un manteau. Les campagnes de 1778. et 79. doivent avoir donné bien des lumières ſur l'utilité de cet équipage. Jusqu'ici on n'a rien appris de ce que l'expérience a enſeigné à cet égard, quoiqu'il ait paru pluſieurs ouvrages ſur le Militaire Autrichien, après cette époque. Enfin les Saxons reçurent en 1766. un habillement à peu près ſemblable, ſavoir la culotte longue, les bottines, une veſte courte, avec des eſpéces de ſurtouts, et un chapeau retapé comme les nôtres, mais ayant les deux pointes de coté coupées. Ils le quittèrent peu d'années après; à l'exception de la houpelande qu'ils ont encore; et cependant on eſt encore à ſavoir dans le monde pourquoi ils l'ont pris, et pourquoi ils l'ont quitté. Ce ſeraient pourtant des obſervations précieuſes que celles qui nous inſtruiraient des effets de tous ces

change-

changemens, ſurtout en tems de guerre, ce qui eſt le point eſſentiel. Et comment veut-on que les connaiſſances s'étendent, ſi on ne tient régitre des expériences qui en ſont la baſe, ſurtout en fait de Militaire? Cela vaudrait mille fois mieux, que toutes les ſpéculations auxquelles on s'abandonne ſi légérement et ſi déciſivement ſur la meilleure manière d'habiller le Soldat. Quoique quelques Militaires diſtingués par leur eſprit et par leurs connaiſſances, m'ayent fourni des lumières ſur les avantages et les déſavantages de pluſieurs de ces habillemens, je ne les rapporterai pas, tant par ce que ce n'en eſt pas le lieu, que parceque n'en ayant pas vu les effets moi même je pourrais me tromper de plus d'une manière. Mais j'exhorte bien ces Militaires là et tous les autres qui ont eu occaſion d'obſerver les effets que ces inventions ou d'autres ſemblables touchant l'habillement du Soldat, ont produit dans les diverſes ſituations où il ſe trouve à la guerre; de les publier. Il ne pourront rien faire de plus utile, par ce qu'il n'y a que cela qui puiſſe fixer la meilleure maniére d'habiller le Soldat.

Chapi-

Chapitre ſecond.

ORDONNANCE.

Le peuple qui ſentit le premier, combien la réunion des combattans en un corps, préſentant partout une maſſe impénétrable aux efforts des individus qui l'oſaient attaquer, augmentait leurs forces, fut l'inventeur de la Tactique. Il dut ſubjuguer tous ceux, qui, animés d'une aveugle fureur de barbares, ne ſavaient que courir ſus à leurs ennemis, ſans ordre, et ſans action réunie de forces. Il ne tarda pas à être imité par tous ceux, qui virent et qui éprouvèrent les effets de cet ordre nouveau dans les combats. Peut être auſſi que pluſieurs peuples, portés à attaquer, ou forcés de ſe défendre par les circonſtances où ils ſe trouvaient, furent conduits par les mêmes beſoins au même reſultat.

Il eſt toujours bien certain, que nous ignorons, quel fut ſur notre hémiſphère le peuple, qui inventa l'art de ranger les combattans en bataille. La choſe en elle même eſt aſſez indifférente. Il y en eût peu qui ſurent, par leur manière de ranger leurs troupes, gagner une glorieuſe préponderance ſur un grand nombre d'autres nations. De ce nombre il n'y en a que deux, ſur l'ordonnance desquels nous ayons des notions aſſez éxactes, pour en parler avec connaiſſance de cauſe; ou plutôt qui en ayent eu une digne d'être

éxami-

éxaminée, tant par la gloire dont elle les couvrit, que par la ſageſſe qui y éclata.

Les grecs ayant obſervé ou appris, qu'un corps réuni de mille combattans chaſſait partout devant lui une troupe déſunie dix fois plus forte, qui viendrait l'attaquer à la débandade; parceque ces corps préſentant de tous cotés la force de mille hommes, à tous ces pelotons de 20, de 30, de 50 qui l'attaqueraient, les écraſerait ainſi tous, les uns après les autres, arrangérent leur ordonnance militaire d'après ces notions. Ils penſérent, qu'il ne s'agiſſait que de faire une ordonnance capable de rompre l'ordre des ennemis marchant à eux; parceque ces ennemis une fois rompus, et n'agiſſant plus enſemble, ne pourraient plus combattre, qu'à la debandade et ſeraient écraſés par eux mêmes, ou tués en fuyant, par ceux qu'ils détacheraient à leur pourſuite, et au ſoutien desquels le corps reuni s'avancerait toujours, jusqu'à l'entière deſtruction et diſſipation des trouppes ennemies.

Sur ces principes ils armèrent leurs combattans, ainſi que nous l'avons dit, de longues piques de dix huit pieds, pour s'ouvrir partout un paſſage, et ils les rangerent de la façon ſuivante. De ces trouppes ainſi armées, qu'ils nommaient Hoplites, ou peſamment armés, ils formaient un gros bataillon ſur ſeize rangs. Chaque homme occupait

ce de trois pieds en tout ſens. Trois
ue portaient en arriere du corps pour
epoids aux quinze pieds que le Ho-
t devant lui. De cette manière les
uième rang depaſſaient de trois pieds
ng. Dans la charge ces cinq rangs
ques baſſes, et tout le front était he-
t d'armes pointues. Les autres rangs
our ſoutenir et auraient pu ſe paſſer
ls n'avaient du s'en ſervir, ſoit lors-
ient ceux qui tombaient dans les pre-
it lorsqu'on ſe voyoit obligé inopi-
ire front des deux côtés.

Hoplites d'une armée ſe rangeaient
s au Centre. S'il y en avoit 16384.
qu'on nommait une Phalange com-
r 16 rangs et 1024 files. Cette pha-
dans l'ordre du combat, occupait
ront ſur 48 de profondeur. Sur toute
ıfanterie on ne voyait que trois très
s de quelques pas, que l'on nom-
la phalange, et qui la coupaient en
. Toutes les Armées n'avaient pas
complette; mais la phalange n'en
ins la baſe de l'Ordonnance grecque,
uis le nombre de deux files juſqu'à
mplette, chaque partie et diviſion
avoit ſon nom propre et technique.

Une

Une armée aſſez conſidérable pour avoir trente mille Hoplites, feſait deux phalanges, comme qui dirait deux diviſions, formant corps ſéparément.

Cette Infanterie, dont l'armure et l'ordonnance ne ſervait qu'à percer, à ouvrir, à rompre l'ennemi, aurait gagné les combats, ſans pouvoir jamais profiter de la victoire, ni la rendre complette, ſi elle avait été ſeule. Auſſi ne l'était-elle pas, elle était accompagnée de peltastes eſpéce de fantaſſins plus légérement armés, dont l'emploi était de pourſuivre et de tuer l'ennemi, que les Hoplites avaient rompu. Quant aux gens de trait, archers, frondeurs, et autres armés a la légére; on s'en ſervait pour les escarmouches, pour engager l'ennemi et y mettre un peu de desordre par leurs traits, afin de faciliter davantage la charge des Hoplites. Ils feſaient auſſi les batteurs d'eſtrade, et enfin après s'être retirés, dans les batailles, derrière la phanlange par les intervalles, dèsque celle ci chargeait; ils en reſſortaient avec les peltaſtes, lorsque la charge avait réuſſi, pour pourſuivre l'ennemi rompu, l'empêcher de ſe rallier et tuer ou prendre autant de fuyards qu'ils pouvaient, en un mot pour completter la victoire, dont les Hoplites leur avaient applani le chemin.

Tel était le ſyſtéme d'ordonnance des Grecs pour le combat. Je ne parle pas de l'Ordonnance

de parade, où chaque phalangite occupait un eſpace de ſix pieds en tout ſens; ni du ſynaſpisme, où la phalange ſe reſſerrait au point que chaque Soldat n'occupait qu'un pied et demi de terrain. Ces ordonnances ne ſauraient entrer en ligne de compte; l'une, parcequ'elle n'avait lieu que ſur la place d'éxercice; l'autre parcequ'on ne s'en ſervait, que pour s'approcher d'un lieu fortifié, où l'ennemi placé fort haut, feſait pleuvoir des traits ſur la tête des phalangites. Dans cet ordre ils ſe couvraient tous la tête de leurs boucliers, qui, ſe touchant, formaient comme une couverture écailleuſe, et impénétrable aux traits ordinaires, ſur toute la phalange. Mais d'un autre côté celle ci n'avait plus aucun mouvement, que celui d'une progreſſion lente. Ces trois façons de ranger la phalange n'avaient donc rien de commun entre elles. On ne paſſait jamais de l'une à l'autre à la portée de l'ennemi, et cela était même impoſſible. Pour paſſer de l'ordre de parade à celui de combat en ſe ſerrant ſur une des ailes, il fallait que l'homme de l'aile fit cinq ſtades de chemin. Lors qu'on ſe ſerrait ſur le centre chaque homme de l'aile parcourait deux ſtades et demi. Le paſſage de l'ordre de combat au ſynaſpisme exigeait la moitié de tems à faire, parcequ'on avait la moitié de l'eſpace à parcourir. Pour s'ouvrir, et paſſer du ſynaſpisme à l'ordre de combat, et de là à celui de parade, c'était, comme on le ſent bien la même opé-

ration en ſens contraire. Un tel mouvement formait une vraie marche, car on ne pouvait pas l'éxécuter en ſe ſerrant, ou s'ouvrant par le pas de côté. Pour s'ouvrir ou ſe ſerrer ſur l'une des ailes, tout feſait un à droitè ou à gauche, hors l'homme de l'aile en queſtion, qui reſtait immobile, et on marchait en conſéquençe à pas comptés ét méſurés. Si on voulait s'ouvrir ou ſe ſerrer ſur le centre, la moitié de la phalange feſait à droite et l'autre à gauche, et marchait de même, jusqu'à ce que chacun ſe trouvant avoir fait ſon nombre de pas proportionnel, tout ſe remettait ſur le commandement: *Front.* On ſent bien que de pareils mouvements ne ſont bons à exécuter que ſur la place d'éxercice, et que par conſéquent on peut ſe diſpenſer d'en parler, lorsqu'il s'agit d'arrangement pour le combat.

L'ordonnance des Romains, et ce que j'ai à en dire m'oblige de réléver une très ſinguliere aſſertion de Mr. de Maizeroi. La voici telle que je la trouve dans ſa Tactique discutée Chap. Ier p. 19. „Nous „n'avons jusqu'ici conſidéré l'effet d'une trouppe, „qu'en feſant abſtraction de ſes armes. C'eſt que „ce ne ſont pas les armes qui doivent régler la for„me de l'ordonnance. Il faut commencer par éta„blir celle ci ſur de bons principes et y joindre en„ſuite les meilleures armes poſſibles. Cela eſt ſi vrai, „que j'aimerais mieux combattre avec mes cohor„tes ou des colonnes armées ſeulement de javelots

„et

„et d'épées, qu'avec des bataillons à trois de hau-
„teur, munis des armes les plus rédoutables." Il n'eſt pas poſſible de concevoir une opinion plus erronée. Le choix des armes eſt la choſe principale, celle dont tout le reſte dépend. L'ordonnance vient enſuite, et doit ſe régler ſur elles. Il eſt vrai que quand l'ordonnance s'eſt une fois conſolidée avec les armes, il ſemble qu'on ne puiſſe plus determiner lequel a été le principe de l'autre; parce qu'il eſt tout auſſi poſſible de trouver les meilleures armes pour une ordonnance donnée; que la meilleure ordonnance, les armes étant données. Mais un peu de réfléxion fera voir que l'ordre de la nature et du bon ſens c'eſt que l'ordonnance ſe régle ſur les armes. Abſtraction faite des armes, l'ordre le plus profond eſt toujours le meilleur; car c'eſt celui qui culbutera infailliblement l'ennemi, le percera et le déſunira, ſi ce n'eſt par le choc au moins par ſa ſeule force de réſiſtance. On fera ſurement bien moins reculer cent hommes à la file que cinquante. Mais ſi vous ſuppoſez de bonnes armes aux uns et de mauvaiſes aux autres, les premiers rangs du corps épais et mal armé, ſe jetteront ſur les derniers, et s'ils ne peuvent les renverſer, ils ſe déſuniront et s'écouleront par les flancs, et le corps faible mais bien armé parviendra ainſi à percer jusques au dernier rang. Mr. de Maizeroi convient de cela, mais c'eſt en contradiction de ſon principe. Car ſi, ſelon lui même, ſix rangs

bien armés peuvent en battre seize qui le sont mal, pourquoi trois rangs n'en pourraient-ils pas battre huit dans les mêmes circonstances. Or un trouppe n'est pas mal armée seulement lorsque son arme est mauvaise, elle l'est encore lorqu'une arme, d'ailleurs excellente, ne convient pas à son ordonnance. Mais puisqu'il est évident, d'après l'aveu de Mr. de Maizeroi lui même, que l'ordonnance faible avec de bonnes armes battra l'ordonnance forte avec de mauvaises armes, il est clair, que les armes sont le principal, et l'ordonnance l'objet sécondaire qui doit être déterminé par l'autre. On sentira encore mieux la fausseté de l'assertion de ce Tacticien d'ailleurs estimable en fesant la supposition suivante. Je veux que vous arrangiez votre ordonnance pour le choc, mais que les armes de l'ennemi soient si rédoutables, qu'elles vous empêchent toujours de l'approcher. Il est clair qu'alors votre ordonnance, d'ailleurs la plus belle du monde, ne Vous fera jamais obtenir la victoire. Vous serez obligé d'adopter les armes de l'ennemi, et avec elles son ordonnance. Ainsi l'arme restera toujurs la chose principale.

Je ne détermine pas encore ici, si cette supposition est vraye ou fausse, à l'egard de nos armes: mais telle qu'elle est, et comme pure supposition possible, elle prouve toujours l'erreur dans laquelle est tombé Mr. de Maizeroi.

Si

puis en ne comptant pour rien la dernière minute, parceque la proximité de l'ennemi empêche alors de tirer beaucoup ni bien juſte, et qu'il eſt douteux qu'un coup heureux puiſſe rallentir l'attaque de gens parvenus jusques là: Après toutes ces ſuppoſitions, il y aura eu 75 à 80 boulets lancés contre un tel bataillon. Il faudrait en verité bien de la maladreſſe et de la poltronnerie de la part des Canoniers, ſi de tant de coups, il n'y en avait pas eu au moins quatre ou cinq d'un effet plein et entier, ſans compter ceux qui auraient écorné par ci par là la trouppe.

C'eſt une régle connue et certaine que, lorsque des trouppes ennemies marchent à l'attaque, on doit pointer le canon en avant d'elles. Non ſeulement on eſt plus ſûr de donner dedans, ſi non à la volée, du moins au bond, et par le ricochet; mais encore l'effroi ſaiſit les trouppes qui voyent les boulets rouler ſans ceſſe ſur le terrain qu'elles ont devant les yeux, ſachant qu'elles doivent le parcourir. Tous ceux qui ont vu une canonade, ſavent pourtant qu'on eſquive ſouvent de ces boulets qui viennent en roulant et en bondiſſant. On voit leur direction et les deux ou trois files qui s'y trouvent, s'ouvrant, les laiſſent paſſer. Voilà ce qu'une trouppe ſur ſeize et même ſur huit rangs ne pourra jamais faire. De ſorte que cette manière de pointer ſerait encore bien plus efficace contre des bataillons profonds. Tous les ricochets, tous les boulets roulans y feraient

raient le plus terrible ravage. Les Soldats verraient venir les boulets à eux, et ne pourraient pas éviter la mort ou la mutilation qu'ils leur apporteraient. J'oſe aſſurer qu'aucun n'y reſiſterait. Voici ce qu'on verrait arriver. Les chefs des files ſur lesquelles le boulet viendrait, feraient effort pour forcer ceux qui les ſuivent ou qui ſeraient à leur coté de leur faire place, ou bien ils ſauteraient hors des rangs pour eſquiver le boulet qu'ils verraient venir. Alors ceux qui marcheraient derrière eux le verraient et feraient les mêmes efforts pour l'éviter, enfin cela cauſerait un dérangement dans tout le bataillon. Ou plutôt; on ſe mettrait à crier; *le boulet*, *le boulet*, et tout le bataillon s'écarterait, par la terreur d'en être frappé.

Il faut à ce propos faire une obſervation. Les Anciens retiraient un grand avantage de l'ordre profond, en ce que les derniers rangs ſoutenaient et feſaient avancer même malgré eux les premiers. Mais Mr. de Maizeroi ſe trompe fort en rélévant le même avantage à notre égard. Il n'exiſte point pour nous, par la nature de nos armes. Nos derniers rangs, bien loin de ſoutenir les prémiers, dans le cas que nous ſuppoſons, ſeraient les plus prompts à rendre le désordre général; parcequ'étant expoſés autant que les autres, et ne ſachant, ſur ce cri qu'occaſionnerait un boulet roulant et ricochetant vers le bataillon, de quel coté il vient, ils s'écarteraient

raient et ſe debanderaient tous. Et il faut avouer la vérité, l'épaiſſeur des files feraient qu'il n'y aurait pas moyen d'éviter le fracas terrible d'un pareil boulet ſans une debandade totale du bataillon. Après cela je demande, ſi on pourra le remettre enſuite; ce qu'il faudra faire ſous le même feu qui a occaſionné le désordre? Et ſuppoſé que par l'impoſſible on y réuſſît une fois; le pourra-t-on encore la ſeconde ou la troiſième? Où reſterait alors cette célérité de marche, cette terreur qu'un corps profond toujours avançant doit inſpirer au corps étendu qui l'attend, et que Mrs. les Pléſioniſtes vantent ſi fort? Il eſt clair que tout cela s'évanouïrait dès les prémières décharges.

Voilà, ce me ſemble, comme il faut conſidérer les choſes; et non comme Mr. de Maizèroi; qui ſuppoſant que le coup à cartouche eſt le plus meurtrier, calcule des effets ſur le corps profond et ſur le corps étendu, et veut ſur ce calcul, décider les rapports des deux ordonnances à nos armes, et évaluer en conſequence le dégré de perfection de chacune. Mr. de Maizeroi ſe trompe à plus d'un égard. Le coup à cartouches ordinaire eſt moins terrible que le coup à boulet; car celui ci imprime bien plus d'effroi par les horribles bleſſures qu'il fait, et il eſt infiniment plus juſte. Le premier n'a d'autre avantage que celui d'embraſſer à une petite portée une plus grande ſurface. Voilà pourquoi l'on s'en ſert

à une diſtance de 100 toiſes ou environ, contre un bataillon étendu, ou contre le flanc d'une colonne bien plus longue que large. On ne ſe ſert donc du coup à cartouches, et on ne le regarde comme d'un grand effet à de petites diſtances, que parceque nos bataillons ſont étendus. Encore tous les Officiers expérimentés ſont-ils d'accord, qu'hors pour ainſi dire à bout touchant, le coup à cartouches a plus de réputation qu'il ne mérite, et qu'il n'eſt pas ſi terrible qu'on le dit. Mais ſi on rangeait les bataillons ſur l'ordre profond on ne tirerait point à cartouches préciſement parceque cela ne ferait plus le même effet. On voit donc bien que tout ce calcul de Mr. de Maizeroi ſe fonde ſur une ſuppoſition fauſſe, et ne prouve rien. *)

Je

*) Je ne parle point ici des cartouches de nouvelle invention à groſſes balles de fer battu, adoptées depuis peu d'années dans l'Artillerie françaiſe 1) parcequ'on n'en connait pas encore aſſez les effets pour en parler avec pleine connaiſſance de cauſe. 2) Parceque Mr. de Maizeroi ne les a pas eu en vue dans ſes calculs ſur cette eſpèce de tir. 3) Parceque l'effet de ces cartouches ſerait toujours plus grand contre le bataillon profond, à cauſe du poids et de la matière des balles, capables de mettre plus d'un homme hors de combat, et de ricocheter. 4) Parceque la ſuppoſition contraire ne fait rien à mon raiſonnement. Il ne s'agit, pour l'établir parfaitement, que

Je n'ai pourtant encore conſidéré le corps profond qu'en marche pour fondre ſur l'ennemi, et non pas dans la ſituation d'attendre l'attaque de celui ci, ou bien de ſe tenir en panne devant lui. En cela même les defenſeurs du Syſtême profond doivent reconnaitre mon équité, puisque je le préſente ſous le jour le plus avantageux; et j'ai voulu ne pas m'expoſer à l'objection que quelques uns d'entre eux pourraient me faire; de n'avoir pas obſervé, que dans d'autres occaſions, lorsqu'on ne peut pas joindre l'ennemi, ils dedoublent leur ordre profond pour avoir plus de feu. J'avoue pourtant que ces changemens et ces paſſages de l'ordre profond à l'ordre étendu, me paraiſſent plus aiſés a imaginer ſur le papier, qu'à exécuter ſur le terrain; parcequ'on arrive à la guerre à tout moment dans des ſituations où il faudrait paſſer de l'une à l'autre, ſans avoir pu le prévoir. Un Corps qui avance pour charger, ſe trouve ſouvent tout d'un coup obligé de s'arrêter et de faire uſage de ſon feu; et un autre, qui ſe préparait à faire le coup de feu avec l'ennemi, ſe trouve de même obligé inopinément de charger à la bayonnette. Prétendra-t-on que les trouppes doublent et dédoublent, à chacune de ces occa-

que de prouver qu'il y a une eſpèce de tir auquel le bataillon profond ne reſiſterait pas; parcequ'on ne ſe ſervirait que de celui là, contre cette eſpèce d'ordonnance, et qu'il aurait alors ſon plein effet.

occaſions, ſous le feu de l'ennemi? Voilà ce que perſonne ne ſoutiendra, pour peu qu'il ait les prémieres notions de ce qui ſe pratique à la guerre. Je ne parle pas ſeulement des vuides ou des mouvemens, qu'une telle évolution cauſerait dans une ligne de pluſieurs brigades. Il faut donc je penſe choiſir entre les deux ordres, et s'en tenir conſtamment à l'un ou à l'autre: faute dequoi l'on ſe trouvera aſſurément ſouvent, pris au dépourvu, étant ſur l'ordre étendu lorsqu'on devrait être ſur l'ordre profond, et ſur l'ordre profond lorsque le terrain demanderait celui du feu. Mais en ſuppoſant que l'on voulut adopter pour toujours et dans tous les cas, l'ordre profond, il ſerait encore plus aiſé d'en faire voir le désavantage par rapport à nos armes. Le ricochet, dont on ne ſe ſert point en campagne; peut être parcequ'il eſt très aiſé aux trouppes de l'éviter; les Obuſiers dont presque toutes les Nations, hors les Pruſſiens, ne ſavent pas encore aſſez ſe ſervir, agiraient avec grand ſuccès contre les corps profonds. Car il faut toujours ſonger que l'emploi de l'Artillerie changerait un peu par là; et qu'on rechercherait avec ſoin la manière de s'en ſervir avec le plus d'avantage poſſible, contre la nouvelle ordonnance, et c'eſt ſur ce pied là qu'il faut calculer ſes avantages et ſes désavantages.

Il faut que j'ajoute encore une obſervation contre ceux qui, entêtés de l'Ordre profond, re-

gar-

gardent le feu qu'il aurait à eſſuyer comme une bagatelle. Des trouppes rangées ainſi ne ſauraient marcher vite à moins qu'elles ne laiſſent d'aſſez grands intervalles entre chaque rang, ce qui diminue d'autant l'effet du choc, et les rend beaucoup plus expoſées a être atteintes par les traits qu'on leur lance. Si elles marchaient vite et ſerrées, au moindre accroc, la moitié du bataillon roulerait l'un ſur l'autre parterre. Voilà préciſement ce qui rendait la Phalange ſi lourde, et ſi peu propre à agir dans tous les terrains. Trois pieds d'eſpace pour chaque rang ne ſuffiſaient pas, pour ſe mouvoir vite; tandis qu'avec nos trois rangs, il ne faut que deux pieds. Les Romains pour éviter entre autre cet inconvénient, laiſſaient ſix pieds d'intervalle entre chaque rang. Les Piquiers dans les Armées du ſeizième et du dix ſeptième ſiècle, marchaient avec des intervalles à peu près pareils entre les rangs, qui ſe ſerraient au moment de la charge. Ce dernier point pouvait s'exécuter vis à vis d'autres piquiers qui en feſaient de même. Mais devant nos bataillons avec leurs fuſils, l'envie de faire ce mouvement de halte ou de ralentiſſement pour ſe ſerrer, à bout portant, leur paſſerait bien.

Ceci me rappelle que je n'ai conſidéré que l'effet du canon ſur les corps profonds, et que je n'ai pas encore parlé de celui du fuſil. C'eſt qu'on ne peut pas nier, qu'il ne ſerait pas plus meurtrier contre

contre un tel corps que contre un corps étendu: Il le ſerait même moins, à raiſon de la plus grande ſurface que ce dernier préſente, quoiqu'il ne faille pas croire que ſon effet fut moindre en proportion éxacte de la ſurface des deux corps; car il y aurait bien des coups obliques qui écharperaient la trouppe profonde, ſans y avoir donné de front. Mais ce ne ſerait pas là le plus grand inconvénient. Il y en a un bien plus grand, en ce que le corps profond doit avancer ſur l'ennemi ſans tirer. Soutenir le feu ſans y ripoſter; voir l'ennemi nous nuire ſans lui nuire auſſi; avoir le péril de la mort, toujours ſe renouvellant à chaque décharge que l'ennemi va faire, devant les yeux, ſans en être diſtrait par rien; c'eſt une épreuve un peu trop forte, pour le courage de nos Soldats, et même de tous les Soldats du monde. Il faudrait que d'une diſtance de 350 pas, ils viſſent ſans s'ébranler tomber quelques uns de leurs camarades, à chaque décharge, qu'ils priſſent leur place tranquilement; qu'ils viſſent enſuite l'ennemi ne charger et coucher de nouveau en joue; et cela, non pas une ou deux fois; mais quatorze à quinze fois au moins. Que l'on ſonge un peu comme cet ennemi, qui ſaurait qu'on ne peut pas tirer ſur lui, coucherait en joue avec confiance, ſans ſe démonter; comme les Officiers des pelotons des ailes pourraient recommander à leur gens de coucher en joue dans une direction oblique, pour réunir tous les feux contre le bataillon profond,

fond, et comme ils pourraient veiller à ce que cela s'exécutât! Qu'on ne ſe flatte pas de parcourir ſi vîte cet eſpace. On ne fait point 350 pas au pas redoublé en bataille, ſans tomber dans le plus grand désordre. Cela peut s'exécuter fort bien ſur le papier,. mais non ſur le terrein. Si on commence à courir, et qu'il faille rallentir ſa marche au milieu de la carrière, le rémède eſt pire que le mal. Ce ſerait encore pis s'il fallait faire halte pour remettre le bataillon. Il y a une obſervation à faire, c'eſt que ceux qui tombent par le feu ennemi dans le premier rang d'un bataillon ſur trois rangs ne cauſent ni le désordre ni la ſenſation, que ſi le bataillon était ſur un ordre plus profond. Les deux hommes de la file qui ſuivent celui qui eſt tombé, peuvent aiſément lui faire place ſans que l'ordre ſe dérange le moins du monde. Mais quinze hommes ne le pourront pàs ainſi; ou bien ils le fouleront aux piés, ou il faudra que le bataillon s'ouvre, ou que toute la file reſte en arrière jusqu'à ce que le bataillon ait paſſé en entier devant le mort ou le bleſſé en queſtion; qui n'y rentrera qu'en courant et en désordre. Ce ne ſerait pourtant là que le moindre mal. Le pire ſerait la longueur du tems pendant lequel ce bleſſé ou ce mort ſerait expoſé aux yeux, et frapperait l'imagination de ſes camarades. Deux rangs ont bientôt paſſé, et dès que ceux qui ſont tombés ſont hors de la vue, ils ne font plus d'effet. Mais là, leurs cris et leur aſpect frappe-

peraient la vue de quinze rangs et agirait par conſéquent avec une force octuple ſur l'imagination du Soldat. Ajoutez à cela que ce Soldat n'étant point diſtrait et étourdi par ſon propre feu, eſt entièrement livré aux effets de ſon imagination. Car le feu qu'il fait l'empêche d'entendre les cris de ſes camarades bleſſés et mourans, et d'en être fort affecté.

Ceci me fait douter que la régle générale poſée par l'Auteur de l'Eſſai Général de Tactique, ſavoir qu'il ne faut jamais tirer en marchant à l'ennemi, ſoit toujours applicable. Partout où on peut joindre l'ennemi, il veut que les trouppes de ſa Nation au moins, le chargent à la bayonnette, ſans jamais tirer en y marchant, parcequ'en tirant on s'arrête, et on reſte toujours plus expoſé au feu de l'ennemi. Le principe eſt vrai, et ſi le danger ſe calculait dans l'eſprit du Soldat, on pourrait l'admettre. Il eſt vrai que l'on peut objecter encore à ce principe; que le feu d'une trouppe qui n'en a pas à craindre de l'ennemi, eſt bien plus vif, plus repoſé, mieux dirigé, que lorsqu'on tire auſſi contre elle: que le feu qu'on fait en avançant ſur des trouppes tuant et bleſſant des hommes, facilite enſuite le ſuccès de la charge, lorsqu' après s'être avancé jusqu'à cent pas ou environ en feſant le coup de fuſil, on va bayonnettes baiſſées et au pas accéléré enfoncer l'ennemi. Quoiqu'il y ait du vrai

dans

dans ces obſervations je n'inſiſterai pas là-deſſus; je dirai ſeulement qu'il eſt peut être impoſſible de faire faire 350 pas aux trouppes ſous un feu répeté de l'effet duquel rien ne les diſtrait, ſans leur permettre d'y répondre. J'oſe croire que ceux qui ont introduit dans l'exercice un pas et un mouvement, au moyen duquel le Soldat peut avancer et faire feu en même tems, ont eu raiſon, et ont bien connu la nature humaine. Ils ſe ſont fondés ſur l'opinion qu'il valait mieux perdre quelques hommes de plus que d'expoſer le Soldat au feu ennemi, ſans l'occuper et ſans le ſatisfaire par l'idée, qu'il ſe vange du mal que l'ennemi lui cauſe. Je n'inſiſte pas davantage là-deſſus, parceque c'eſt une choſe que l'expérience peut ſeule décider pleinement; et qui plus eſt une expérience réitérée. On n'en a pas fait jusqu'ici de ſuffiſantes; au moins n'en ai-je pu raſſembler d'aſſez déciſives pour me ſatisfaire. Lorsqu'on a pu s'approcher à couvert de quelque ruiſſeau ou inopinément de l'ennemi, jusqu'à la très petite portée de fuſil, alors des trouppes réſolues ont foncé ſur lui ſans tirer, et encore ſais-je un exemple où un ſeul feu bien ménagé et donné à propos, coucha plus de 150 hommes d'un ſeul bataillon ſur le carreau. Il aurait auſſi infailliblement lâché le pied, ſi les ennemis (c'étaient des Français) n'avaient pas eu la bonté de s'enfuir eux mêmes après cette belle décharge. Mais je n'en ſais point où on ait conduit un corps d'Infanterie contre un feu répété, pen-

dant tout le tems qu'il lui fallait pour parcourir la portée du fuſil ſans qu'il ait tiré à ſon tour. Au contraire le peu d'expériences qu'on a là-deſſus, donnent, ou que dans ce cas l'Infanterie a tiré malgré les ordres du contraire, ou qu'elle a laché le pied à moitié chemin, à moins que la précipitation, ou la peur n'ait rendu le feu de l'ennemi ſans effet, ou ne l'ait porté à fuir après la prémière décharge.

Quant au corps profond, qui n'oſerait jamais tirer, il eſt plus que probable qu'il prendrait ce dernier parti, puisqu'il ne pourrait parvenir à faire ſon effet; à donner ce choc que l'on fait ſonner ſi haut, et qui n'a presque jamais lieu; à charger à l'arme blanche dont on parle tant dans les livres et qu'on employe ſi peu ſur le terrain, qu'avec tous les déſavantages que je viens de détailler. Mais s'il ſe laiſſait emporter à ſa fougue, ſi les prémiers rangs, ennuyés de voir tomber les leurs ſe mettaient à tirer, il ſerait encore plus ſurement perdu; car l'exemple gagnerait les autres rangs, qui ſe mettraient à tirer auſſi, et qui tueraient leurs camarades.

En général la diſpute ſur l'ordre étendu et ſur le profond deviendra plus claire et plus aiſée à décider, ſi on change la queſtion, en demandant s'il ſerait avantageux d'ôter le fuſil à toute l'Infanterie, ou à une grande partie; et de lui donner ou des piques

ques ou des épées, ou quelque autre arme de main. C'eſt changer la queſtion dans l'expreſſion et non pas dans la réalité, de manière à faire ſentir tout de ſuite, l'erreur de ceux qui veulent introduire l'ordre profond dans nos trouppes.

Pour peu qu'on ſe connaiſſe en armes on verra bien que notre fuſil, qui eſt une excellente arme de jet, forme une très médiocre arme de main, et qui n'eſt bonne pour cela que dans le beſoin. Elle a, vis à vis de la pique, le désavantange d'être trop courte; et vis à vis de l'épée celui de n'être pas maniable. L'Auteur de l'eſſai général de Tactique veut qu'on exerce le Soldat à une eſpèce d'eſcrime avec cette arme. Mais de quelle eſcrime peut-il être queſtion, avec une machine auſſi lourde, auſſi mal dans la main qne le fuſil? On ne peut qu'allonger un coup avec, et encore comment le peut-on? pas ſi loin ni ſi roide qu'avec un eſtoc de bonne taille. Si donc les armes à feu ne peuvent arrêter une trouppe d'Infanterie qui s'avance pour charger; ſi toutes les fois qu'on peut joindre l'ennemi il faût l'attaquer à l'arme blanche, et marcher à lui ſans tirer, alors donnons des armes propres pour cette attaque à nos trouppes. „Le mélange des armes „de jet", dit quelque part Mr. de Maizeroi, „avec „les armes de main a formé en tout tems le princi„pe de toute bonne ordonnance." Mais chez nous le fuſil ne porduit pas un tel mélange. C'eſt l'arme

de jet qu'on a ſubſtitué à l'arme de main; puiſque le fuſil, comme je l'ai obſervé, n'eſt vraiment bon que comme arme de jet. Il faudrait donc donner de bonnes armes de main à une partie de l'Infanterie, ainſi que l'ont propoſé bien des partiſans de l'ordre profond, conſéquens au moins en ce point. Ceux qui, frappés de la néceſſité du fuſil, ont voulu réunir l'une et l'autre dans la même main, n'ont pas ſongé au poids énorme et embaraſſant dont on ſurchargerait le fantaſſin, en lui donnant la pique et le fuſil. Mr. de Maizeroi avec ſa pique à feu ne penſe pas non plus, que communément l'inſtant favorable pour l'attaque à l'arme blanche ſuit immédiatement celui de la charge au feu, et qu'avant que ſon piquier eût oté la croſſe et attaché la hampe à ſa pique à feu; cet inſtant ſerait paſſé, et il ſerait culbuté lui même. Tout cela prouve qu'il faudrait en revenir à l'ancienne méthode, mêler les piques aux fuſils; en ſorte, que, quand il s'agirait de dépoſter l'ennemi quelque part, où ſon front couvert par un obſtacle empêcherait de l'aborder, on ferait agir les fuſiliers; et partout où on pourrait le joindre, on ferait marcher les piquiers contre lui. Mais on en a déja fait l'eſſai et on y a renoncé. Peut-on croire que nos Ancêtres ayent été aſſez fous, pour adopter notre ordonnance et rejetter la leur, ſans cauſe, ſans éxpériences faites à ce ſujet, et par pur caprice ou préjugé? Ils étaient à même d'en avoir fait, de ces expériences; puis-

puisque toute l'Europe ne quitta pas au même inſtant les piques. Il y eut des Nations qui les gardèrent plus longtems que les autres; et nommément cette Nation, pour le génie de laquelle, on veut abſolument que cette manière de combattre ſoit particulièrement faite. Elle aurait du alors, avec une armure et un ordre de combat ſupérieur en ſoi même, et ſi fort adapté à ſon génie, battre toutes les autres. Mais on ne trouve pas, que cela lui ait donné de grands avantages. Nous ne pouvons plus citer d'expériences pour prouver que des corps de piquiers ont été forcés de s'en rétourner à mi chémin, contre des trouppes ſur trois rangs qui les attendaient de pied ferme en les fuſillant; parcequ'il n'y a plus de piquiers. Mais il eſt juſte de croire que ce n'eſt que ſur de pareilles expériences qu'on abandonna les piques. Et pourquoi les adhérans de l'ordre profond ne nous citent-ils pas des exemples, où des trouppes dans cette ordonnance ont parcouru tout l'eſpace de la portée des armes à feu ſans ſe déranger, et ont battu celles qui les attendaient, malgré leur feu. C'eſt à eux à alléguer de ces expériences, puisqu'ils veulent introduire un changement. Quant à nous, nous en trouvons aſſez, en ce qu'on a une fois abandonné l'ordre profond; en ce qu'on a toujours augmenté peu à peu les armes à feu dans les armées; ce qui prouve leur ſuperiorité ſur les armes de main, en ce que ce ſont les plus grands Génies militaires,

qui ont fait les pas les plus décidés vers ce changement. Guſtave Adolphe augmenta les mousquetaires, diminua les piquiers, et mit l'Infanterie ſur ſix rangs. Le Mal de Vauban fit abolir les piques en France, et adopter l'ordonnance ſur trois rangs. On dit à cela que des Militaires s'oppoſérent alors à ce changement. En vérité voilà qui eſt fort ſurprenant! Si l'oppoſition aux changemens pouvait prouver, qu'on n'avait pas de bonnes raiſons de les faire; il n'y en a aucun qu'on ne dût blamer, puisqu'il n'y en a jamais eu un ſeul; qui n'ait eſſuyé des contradictions. Mais en bonne foi ce Mal de Montesquieu, qui, ſelon Mr. de Maizeroi, ſoutint les piques tant qu'il put, avait-il médité la guerre, comme Mr. de Vauban; était-ce un homme d'autant de génie? Peut-on croire que ce ſoit par caprice ou ſans expériences faites et à lui connues, que ce grand homme ait conſeillé d'abandonner les piques, pour armer toute l'Infanterie de fuſils; c'eſt à dire de renoncer aux armes de main, à cauſe de la trop grande ſupériorité qu'avaient priſes les armes de jet, qu'il ne permettait plus d'employer celles ci que dans des occaſions rares?

Quant à moi la ſeule preuve de fait que je puiſſe alléguer, de la ſupériorité de nos armes de jet ſur celles de main, au point d'empêcher l'emploi de celles ci, partout où le jeu de celles là peut avoir lieu; c'eſt l'adoption et la multiplication ſucceſſi-

ceſſive des unes, et la rejection des autres. J'y en ajouterai encore une, qui me parait déciſive. J'ai déjà dit plus haut, qu'on donnait double paye au piquier, pour lui payer le danger plus grand qu'il courait avec ſon arme vis à vis du mousquetaire. La guerre eſt un jeu, où l'on joue ſa vie contre ſa fortune ou ſon entretien. Là où les dangers ſont plus grands d'un côté il faut égaliſer le jeu en hauſſant la miſe de l'autre. Cependant la ſupériorité du mousquet ſur la pique était telle, que quoique le mousquetaire fut nud, et le piquier armé, on ne pouvait que très difficilement recruter ces derniers. On trouve dans l'Hiſtoire de la Milice Françaiſe du Père Daniel, que des Ecrivains Militaires Français de la fin du ſeiziéme ſiècle, du tems de Charles IX. et de Henri IV, ſe plaignent qu'on avait beaucoup de peine à trouver des Piquiers. Ce n'eſt pas je le répéte, au poids des armes de ceux ci qu'il faut attribuer cela; le mousquet était fort peſant dans ce tems là, et il n'y a point de poids qui tienne contre une double paye. C'eſt donc le danger plus grand et plus ſenſible, du piquier vis à vis du Mousquetaire, qui feſait abonder les récrues chez ceux ci, et les rendait ſi difficiles à faire pour les autres. Je ne puis m'empêcher d'obſerver encore ici, que cette Nation ſi vaillante, qui ne veut et ne reſpire que l'attaque à l'arme blanche, dont le génie repugne ſi fort au feu, et à tout ce qui peut la tenir éloignée de ſon ennemi, ait re-

 chigné

chigné à la pique, et lui ait généralement préféré le mousquet, dans un tems où les Allemans fourniſſaient, ces célébres Piquiers connus ſous le nom de Lansquenets à toute l'Europe; et où les Suiſſes avaient à peine renoncé au mépris qu'ils feſaient des armes à feu, dont ils ne voulaient d'abord pas entendre parler parmi eux. Il faut enfin obſerver que ce dégout pour la pique, exiſtait dans un tems où le mousquet était peu maniable. Que l'on ſe figure ce que ce ſerait à préſent, où le piquier devrait s'oppoſer à une arme tirant plus loin et au moins dix fois plus vite que le mousquet! Je ne parle pas du canon. Mr. de Maizeroi veut qu'il y en ait eu autant dans les armées du dix ſeptième ſiècle, que de nos jours. Il ſe trompe abſolument. Il n'y en avait pas le quart, ſi l'on compte nos pièces de régiment, qui feraient un terrible effet ſur un corps profond de piquiers. Celui ci n'en pourrait pas trainer avec ſoi, parceque cela rallentirait fort ſa marche; et quand il pourrait s'en faire ſuivre, leur effet ſur le bataillon mince ſerait bien moindre que ſur le bataillon profond.

Enfin il eſt tems de faire ceſſer cette diſcuſſion, ſur laquelle faute de faits, on ne ſaurait alléguer que des raiſonnemens. Ceux-ci ſont toujours ſusceptibles d'être contredits. Car ſi les Pléſioniſtes vous diſent, que l'effet du canon et du fuſil n'eſt pas ce qu'on penſe, que cela fait plus de bruit que

de

de mal; qu'avec leurs armés à la légére ils canarderont les canonniers, et feront taire ainſi leur feu, et mille autres choſes pareilles: s'ils prétendent, que dans le tems où on pouvait comparer, ſur les lieux et dans les combats, les effets rélatifs de la pique et du mousquet, on n'en a pas connu la nature, comme de nos jours, où on ne voit plus de piques; et qu'on a, en aveugles, abandonné l'une pour l'autre: que veut-on qu'on leur diſe? Cependant j'eſpére avoir allégué en faveur de mon opinion des preuves de raiſonnement, que les Officiers expérimentés, et qui poúr avoir lu quelques Auteurs anciens, ne donnent pas dans la vanité trop commune, de ne crier que; *les Anciens, les Anciens:* approuveront, et trouveront conformes à ce que leur expérience leur à montré concernant l'effet du Canon, l'humeur et la façon de penſer du Soldat, et d'autres principes ſur lesquels j'ai établi mes preuves.

On me pardonnera cependant d'être entré dans le plus grand detail ſúr ce point là. C'eſt le plus important de tous: C'eſt le changement principal dans notre Art de la guerre d'où découlent tous les autres. Si j'ai prouvé qu'on ne peut point revenir de celui là, comme je me flatte de l'avoir fait, j'aurai juſtifié les autres, et il me ſera aiſé alors de fixer les bornes, de ce qui eſt néceſſaire et inhérent à notre Syſtême militaire, et de ce qui n'eſt

qu'accidentel, et capable d'être changé, ſi on y trouve des inconvéniens.

Mais en feſant l'apologie de l'ordonnance actuelle, à notre égard, par rapport à nos armes, je ne prétends point la préférer en elle même à l'ordre profond. Si on pouvait venir à oublier l'uſage de la poudre à Canon, il faudrait ſans contredit en revenir à ce dérnier. Je dis plus: dans toutes les occaſions où l'on n'aura rien à craindre du feu de l'ennemi, et ſurtout de ſon Canon, on peut hardiment l'attaquer ſur l'ordre profond, ſi d'autres raiſons ne s'y oppoſent pas. Soit qu'on le ſurprenne ſoit qu'on voye moyen de s'approcher de lui juſqu'à une cinquantaine de pas à couvert d'une hauteur ou de quelque autre rideau, on pourra tomber ſur lui en colonne, parcequ'alors les avantages de l'ordre profond ſubſiſtent ſans ſes inconvéniens.

Encore moins eſt ce mon deſſein de ravaler les Anciens, et de ne pas rendre juſtice à leur induſtrie et à leur prudence étonnante, dans la formation de leur ordonnance. Elle était admirablement adaptée à leurs armes, et cela prouve bien qu'ils ne la devaient pas au hazard, mais à la ſageſſe de leurs réflexions. En voici les preuves.

Les Grecs avaient pris une arme de main très longue et pointue, dont l'uſage ne pouvait être

que

que de percer l'ennemi. Toute leur ordonnance était donc calculée pour le choc. Ils avaient ſans contredit obſervé, que l'effort n'étant pas ſimultané, toute profondeur au-delà d'un certain nombre de rangs eſt inutile pour le choc. En conſéquence ils avaient très ſagement fixé la leur à ſeize rangs, parceque c'eſt à peu près le nombre qui peut faire effet. Cependant comme la multiplicité des rangs à l'infini, ſans ſervir au choc, réſiſte pourtant à l'impulſion, il y avait des cas où ils doublaient la phalange, et la plaçaient ſur trente deux rangs. Plus les rangs ſont ſerrés, plus ils ſont capables d'agir avec réunion d'efforts dans le choc; auſſi ſerraient-ils les leurs autant qu'ils pouvaient; trois pieds pour chaque rang étant le moins qu'on puiſſe donner, lorsqu'on veut marcher ſur une grande profondeur avec quelque célérité. Enfin ils plaçaient les hommes les plus grands, et par conſéquent en général les plus forts au premier rang et les plus petits aux derniers, parceque l'impulſion primitive et principale, vient toujours du premier rang.

Quant aux Romains ils portaient une arme de main très courte, c'eſt à dire une épée, dont l'effet ne conſiſtait point en un ſeul coup, donné tout droit, au moyen de la pure et ſimple impulſion phyſique, mais qui admettait un jeu, un maniment ſuivi, de manière que le premier coup ne portant pas, on pouvait les réïtérer, jusqu'à ce qu'on eut

frappé

frappé l'ennemi. Ils ſoutenaient l'épée, ou plutôt ils lui frayaient le chemin, par une arme de jet, qu'ils lançaient de ſi près, qu'elle ne prévenait que d'un clin d'oeil le coup de l'autre. C'eſt pour cela qu'après avoir lancé cette arme de jet, ils couraient de toute leur force ſur l'ennemi, pour donner à l'épée l'avantage du désordre où le *pilum* l'avait mis. Le choc ne fesant rien à leur attaque, ils ſe plaçaient ſur dix rangs, et ſouvent ſur moins. Ils ne ſerraient ni leurs rangs ni leurs files, car il leur fallait de l'eſpace pour manier leur épée, et *ils ne* craignaient pas que l'ennemi ſe gliſſât entre leurs files; il y aurait immanquablement trouvé la mort.

Mais pourquoi, demandera-t-on, ſi leur ordonnance n'était pas fondée ſur le choc, et n'avait pas ſon effort pour but; comme je crois qu'il eſt demontré, par la grande ouverture qu'ils laiſſaient entre leurs rangs et leurs files; pourquoi, dis-je ſe plaçaient-ils ſur cette grande profondeur. Mettre beaucoup de Soldats en état d'agir avec leur épée contre l'ennemi, et par conſéquent former un grand front, voilà quel devait être naturellement leur but dans le choix d'une ordonnance. Cette obſervation ſerait juſte, ſi l'effort du choc était le ſeul avantage de l'ordonnance profonde, mais elle en a encore bien d'autres.

Un des principaux, et dont nous avons déjà fait mention, c'eſt de faire avancer les premiers rangs,

rangs, même malgré eux contre l'ennemi. Cet avantage n'était ni inconnu aux Anciens, ni ſuperflu pour eux. Les premiers rangs étaient ſi extrêmement expoſés, qu'à la vue du danger, la nature aurait pu reprendre ſes droits chez la plupart, et les porter à fuir. Les derniers rangs qui ne l'étaient presque point dans le combat, et ne pouvaient l'être que dans la déroute, pouſſaient vivement leurs camarades contre l'ennemi. Je reſpecte plus que perſonne la valeur et l'eſprit de Patriotisme des Anciens. Je ſens qu'un Soldat Citoyen doit en général combattre tout autrement, que celui qu'on raſſemble au hazard, et qu'on enrôle de force ou par ruſe, de quelque Nation qu'il ſoit, ſans ſe ſoucier d'autre choſe, que de ſa taille; ou qui, s'il eſt de la Nation même qui combat, maudit ſouvent un gouvernement dur, qui, après avoir exprimé jusqu'à la moëlle des os de ſes parens, le force encore de ſe battre pour des querelles, auxquelles il ne prend, et n'a réellement aucun intérêt. D'ailleurs la manière de faire la guerre des Anciens devait auſſi encourager bien davantage le Soldat, et le rendre plus âpre à la victoire, par l'eſpoir du butin, qui en général eſt peu de choſe de nos jours, parcequ'on ne retire rien des captifs; et qui encore ne tombe guères en partage qu'à nos trouppes légéres, lesquelles trouvent auſſi par cette raiſon, autant d'hommes qu'elles en veulent. Tout cela eſt vrai. Mais les Grecs n'étaient dans bien des guer-

res,

res, que des Mercénaires, qui ſe ſouciaient peu de l'avantage du parti qu'ils embraſſaient, pourvu qu'ils y trouvaſſent leur compte. Et les Soldats Romains n'étaient pas tous Citoyens; tant s'en faut, puisque leurs Alliés formaient les deux tiers de leurs Armées, et que ces Alliés leur étaient ſouvent bien peu attachés. D'ailleurs après la ſeconde guerre Punique, la plupart des guerres ne préſentaient que peu d'objets capables d'enflammer l'eſprit de patriotisme. Enfin ces Romains qui ſe mutilaient pour ne pas aller à la Guerre, et dont le nombre était aſſez grand, pour obliger à réprimer cette honteuſe poltronnerie par des loix, prouvent aſſez que les Anciens pouvaient avoir de bonnes raiſons, de ſe garantir par leur ordre de bataille des mauvais effets de l'inſtinct machinal. Les Romains, que les intervalles entre les rangs et les files, ainſi que ceux entre les petits corps qui formaient la légion expoſaient davantage à ſes effets, s'en garantiſſaient encore en choiſiſſant pour leur *Anteſignani*, ou dans leurs premiers rangs, placés devant les Enſeignes, les plus vaillans Soldats de la Légion; au lieu que les Grecs y plaçaient les plus forts, ce qui n'eſt pourtant pas toujours la même choſe.

Un autre avantage de l'ordre profond, c'eſt qu'il donne plus de fermeté, de conſiſtance et de ſolidité à la marche. Cet article était très important

tant pour les Anciens, puisque la victoire dependait en grande partie de l'alignement. Si une partie de la ligne avait donné avant l'autre, elle aurait été prise en flanc, envelloppée, et la ligne percée aussitôt en cet endroit. Dès là une marche égale et ferme leur était nécessaire, et ils ne pouvaient l'obtenir que par la profondeur. Tout corps mince flotte toujours en marchant.

Pour le premier avantage il est nul pour nous; et cela a déjà été observé; car les derniers rangs ne courent guères ni plus ni moins de danger que le premier, et ce danger est d'autant plus désagréable qu'ils ne sont pas à portée de le voir. Ils sont donc autant et plus tentés de lâcher le pied que celui ci. Aussi est-ce à eux qu'il faut le plus faire attention, et c'est communément là que le désordre commence. En général il faut observer que le corps profond est moins susceptible d'être tenu en ordre, à moins que, comme chez les Anciens, les rangs ne s'y tiennent les uns les autres. Chez nous le désordre commence d'ordinaire par le doublement des rangs. Les Soldats se sentant moins exposés aux coups de fusil, lorsqu'ils sont couverts par leurs camarades, se cachent et se coulent les uns derrière les autres; le tournoyement, et la fermentation que cela y cause, est le premier signal de la déroute. Ce même tournoyement, ce serrement, cette presse aurait lieu, par la nature même de nos

armes,

armes, dès les prémières décharges ennemies, ſi nous placions nos corps dans un ordre profond, et la déroute ſuivrait auſſitôt.

Mais le ſecond article nous importe, et doit nous ôter pour toujours l'idée de placer notre Infanterie ſur deux rangs, comme on dit qu'on en a eu l'idée. En adoptant ce projet on aurait le double avantage, de faire un meilleur uſage de ſon feu et de rendre l'effet du canon encore moins meurtrier. On pourra objecter que les bataillons deviendraient trop étendus; mais cette objection eſt bientôt levée. On n'aurait qu'à les compoſer d'un moindre nombre d'hommes. Cependant en ne les compoſant que de 400 hommes, le flottement d'un corps de 200 files à deux de hauteur, ſerait encore trop grand. On ne pourrait pas faire cinquante pas, ſans que le bataillon ſe rompit. Le troiſième rang empêche beaucoup ce flottement. Il eſt vrai qu'un bataillon ſur trois rangs flotte encore, mais pas tant, et pas aſſez pour ſacrifier les avantages que nous perdrions en y en ajoutant ſeulement un quatrième.

Cependant ſi notre ordonnance eſt bien calculée ſur l'effet actif et paſſif de nos armes, comme je crois l'avoir fait toucher à l'oeil et à la main; il faut avouer que nous ne ſuivons aucun principe raiſonnable dans l'arrangement des hommes. Nos

armes

armes veulent que nous mettions les petits hommes au premier rang et les plus grands au dernier. Ceux qui ont honte d'avouer que nous ne ſuivons là dedans que le principe du coup d'oeil, qui eſt déraiſonnable, alléguent que les hommes de la plus grande taille, doivent être au premier rang pour le choc et la charge à la bayonnette. Mais pourquoi régler notre ordonnance ſur le cas le plus rare, plutôt que ſur le plus ordinaire? Si je ſoutiens, qu'une action ſe décide cent fois par le feu, contre une où l'on employe la bayonnette, je n'en dis pas trop. Et même, ſi l'on donnait au feu une direction plus meurtrière en diſpoſant les rangs d'une façon plus naturelle, les charges à la bayonnette ſeraient encore plus rares. Il y a bien plus. Nos armes et notre ordonnance ſont ſi peu faites pour le choc, que, lors même que deux corps d'Infanterie marchent l'un contre l'autre bayonnettes baſſes, jamais ce choc redoutable ne ſe donne. L'un des deux lâche toujours pied avant qu'il ſoit abordé par l'autre. Cette obſervation, fondée ſur les notions des Officiers les plus expérimentés d'Infanterie, montre encore mieux l'inutilité, de régler la façon de ranger les Soldats, ſuivant l'ordre le plus avantageux, pour un choc, qui ne ſe donne jamais. Chez les Grecs la choſe était différente; le choc ne pouvait manquer de ſe donner, parceque les quinze rangs qui ſuivaient forçaient bien le premier de donner contre l'ennemi.

Ces conſidérations me feraient aſſez gouter le projet de l'Auteur de l'Eſſai gen. de Tactique, de n'avoir aucun égard à la taille en rangeant les Soldats, mais au courage et à la vétérance, qui eſt le meilleur préjugé en faveur du premier. Un premier rang tout compoſé de braves, ferait réculer tout ce qui le ſerait moins, ſoit à la charge au feu, et encore plus à celle à la bayonnette. Mais malheureuſement le peuple eſt ſi totalement abandonné à *l'inſtinct* naturel, pour ce qui concerne la *morale;* que dis-je! on lui en imprime communément *une* ſi fauſſe dès la jeuneſſe, ſurtout rélativement à la mort, et par conſéquent au courage, qui n'en eſt qu'une juſte appréciation: enfin tout courage qui n'eſt fondé que ſur l'inſtinct, eſt ſi journalier, qu'on ne peut en général faire aſſez de fond ſur la valeur de notre Soldat, pour le claſſer et le ranger en conſéquence. L'Auteur cité me fournit lui même une preuve de mon opinion et une objection contre la ſienne, dans les éloges qu'il donne au Régiment Royal Deux-Ponts. Si ce Regiment nouvellement levé a pu donner des preuves d'une fermeté ſi grande, ce n'eſt pas la vétérance qui forme le Soldat ni qui fourniſſe des probabilités bien ſolides en faveur de ſa bonté. L'Auteur le dit lui même; tout dépend des Officiers. Qu'on en ait donc de bons, d'une fermeté eprouvée, animés par le point d'honneur, l'orgueil de leur état, et un eſpoir aſſuré de ſe pouſſer par des ſervices utiles; et

tous

tous les Soldats ſeront bons: ils ſeront tous leur devoir, au premier comme au dernier rang; et la façon de les ranger ſera abſolument indifférente relativement à la fermeté qu'ils feront voir dans les occaſions perilleuſes. Dès lors il n'y a point de manière de les ranger que celle qu'éxige la nature de nos armes, ſavoir de placer les petits hommes au premier rang. Celle que nous ſuivons à préſent n'a d'autre principe que le coup d'oeil, principe ſoutenable en lui même, mais indigne de gens qui penſent, lorsqu'il heurte l'utile dans des choſes auſſi importantes que la guerre.

Un dernier avantage, que je ne puis m'empêcher de réconnaitre dans l'ordre profond, ſurtout lorsque la pique en forme la baſe; c'eſt de reſiſter bien mieux à la Cavallerie. Ce point important mérite d'être éclairci.

Je penſe qu'un homme ſeul et à pied, pour peu qu'il ſoit agile, doit l'épée à la main peu craindre un Cavalier. Il pourra, en ſe tournant à propos, toujours éviter le choc du cheval, et ne jamais ſe préſenter du côté où le Cavalier tient l'épée, parce qu'il ſe tourne plus aiſément que le cheval; et dans peu de momens il réuſſira ainſi à bleſſer celui ci, ce qui doit être ſon premier but. Mais ſi on ſe figure ce même homme fixé à la place où il

ſe trouve, le Cheval le renverſera infailliblement. Quand même il tiendrait ſon épée aſſez juſte et aſſez ferme en avant, pour le percer roide, la ſeule chute du cheval ſur lui, le culbuterait, et de plus l'écraſerait. Ce quadrupéde eſt ſi grand, ſi puiſſant, ſi lourd, qu'il renverſerait de même, trois ou quatre hommes rangés à la file. Mais qu'on en place ſeize, ou dix, ou ſeulement huit ainſi, non ſeulement la force du cheval ne ſuffira pas pour les renverſer tous, mais, en les ſuppoſant, ſe ſerrant les uns contre les autres, il ne renverſera pas ſeulement le premier, parceque celui là ſera appuyé et ſoutenu par les autres. Il eſt vraiſemblable que même il ne le tentera pas, parce que tout animal a un ſentiment intérieur de ſes propres forces, et s'il juge que l'obſtacle qu'on lui oppoſe les ſurpaſſe, il n'en fait pas même l'eſſai. La choſe eſt prouvée par l'expérience à l'égard du cheval; et il faudrait n'en avoir jamais monté pour en douter. Que l'on en conduiſe un, fut ce même au grand galop devant un foſſé; il le méſurera des yeux, et s'il le trouve trop large pour ſes forces, il ſe jettera tout court de côté. Le Soldat dans le rang ſe trouve dans le cas de l'homme qui ne ſaurait eſquiver le choc du cheval; et nos trois rangs ſont ſans contredit trop faibles, pour ne pas en être renverſés. L'ordre profond aurait donc ſur ce point un avantage marqué ſur le nôtre. Mais avant de détailler les

ref-

reſſources que nous avons, contre la cavallerie, il faut encore obſerver que les Grecs par l'ordre de l'armure, étaient bien ſupérieurs aux Romains ſur ce point. D'abord ceux ci laiſſaient entre les files et les rangs un ſi grand eſpace, que les Soldats en étaient presque iſolés. Avec cet arrangement la Cavallerie aurait du pouvoir entrer partout la Légion, ſans deux raiſons, découlant de la ſeule profondeur, et qui devaient à mon avis former toute la force de la Légion Romaine contre la charge de la Cavallerie. La premiere, c'eſt que ce redoublement de rangs devait forcer ceux du premier, à faire uſage de toute leur force et adreſſe, pour réſiſter à l'attaque du cavalier. Or l'homme a de grandes reſſources contre les animaux, lorsqu'il ſe voit forcé de les mettre en oeuvre. La ſeconde, c'eſt que la vue de tant d'hommes armés, les uns derrière les autres, devait effrayer les chevaux, et les empêcher de donner un franc coup de collier dans cette foule. Car pour le Pilum, je ne ſaurais admettre que ſon jet eût eté capable d'arrêter la Cavallerie ennemie. On ne ſaurait déterminer préciſément l'uſage qu'en feſait l'Infanterie Romaine, lorsqu'elle attendait de pied ferme la charge de la Cavallerie; et j'ai peine à croire que cette arme leur fût fort utile dans cette occaſion. Au moins s'ils l'employaient, ce ne pouvait être, que fondés ſur l'appui de la ſeconde des deux raiſons mention-

nées. Sans cela, ſi la vue de tant d'hommes rangés les uns derrière les autres n'avait pas effarouché les chevaux, au point de rallentir la courſe ou de les porter à ſe jetter à côté, jamais le Soldat Romain n'aurait eu le tems de tirer ſon épée, après avoir jetté ſon pilum, dont la portée était ſi courte; et le Cavalier ennemi que le jet du pilum n'avait point arrêté, ſerait tombé ſur lui dans un moment où il l'aurait trouvé abſolument désarmé. J'oſe donc penſer que les Romains attendaient la Cavallerie ennemie l'epée à la main, et ſans faire uſage du pilum. Mais les Grecs joignaient à leur ordre ſerré et profond, une arme longue, qui tenait le Cavalier à une diſtance ſi grande, que le fantaſſin ne pouvait rien en craindre: et la denſité de leur ordonnance donnait une telle force à cette arme, qu'il ne reſtait pas le moindre eſpoir de percer dans les intervalles. D'ailleurs le front que cette ordonnance et cette armure préſentaient devait frapper les chevaux d'une terreur bien plus grande que celle des Romains. Auſſi on peut dire que jamais corps de Phalange, rangé en bataille, ne fut percé par de la Cavallerie.

Chez nous, c'eſt une des grandes diſputes entre les Militaires; „ſi l'Infanterie peut réſiſter au „choc de la Cavallerie ou non." L'un dit; que ja„mais de la bonne Infanterie ne ſera rompue par la Caval-

Cavallerie, et il allègue des exemples où la premiêre de ces armes a reſiſté à l'autre. Un ſecond prétend qu'avec de la Cavallerie il percera telle Infanterie qu'on voudra, rangée et armée comme la nôtre ;, et il a tout autant de contre éxemples à alleguer en ſa faveur. Je l'ai dejà dit: Il ya des choſes, en fait de guerre, où la ſaine raiſon décide mieux, pour ainſi dire, que l'expérience et les faits mêmes; et ce point ci en eſt une. De la bonne Infanterie reſiſtera toujours à de la mauvaiſe Cavallerie; et de la bonne Cavallerie rompra encore plus infailliblement toute Infanterie qui ne vaudra rien. Mais qu'eſt ce que qu'on peut nommer de bonnes ou de mauvaiſes trouppes? Souvent ce ſont celles, qui auront pour ce moment un Chef ignorant ou hai; ou qui auront été découragées par quelque accident. A la bataille de Creveld des Regimens d'Infanterie Hannovrienne réſiſtèrent au choc des Carabiniers, qui forment l'élite de la Cavallerie Françaiſe. L'Infanterie était bonne, et la Cavallerie l'était par elle même auſſi. On aurait pourtant tort de décider ſur ce fait là, le vrai rapport de l'Infanterie à la Cavallerie, parmi nous. Les François venaient d'être chaſſés de toutes leurs conquêtes, et avaient un très médiocre Général à leur tête; Les Hanovriens au contraire étaient commandés par un Héros qui les avait toujours menés, battant leurs ennemis. Cela devait apporter une différence très grande entre l'état naturel de

ces trouppes. Ce n'eſt donc pas par quelques faits que l'on peut décider ce point, parceque les faits ſe contrediſent; que d'autres cauſes y influent, que la nature de l'arme; et qu'il en faudrait rechercher un très grand nombre, pour en tirer des lumières exactes.

Mais ſi on éxamine attentivement la nature des choſes, la conſtitution de l'homme et du cheval, alors on trouvera, que ce n'eſt point ſur la bayonnette, arme beaucoup trop courte, que l'Infanterie peut s'aſſurer contre le choc de la Cavallerie; que quand même on lui donnerait des Piques, de l'Infanterie ſur trois rangs, reſiſterait difficilement au choc d'une maſſe, comme celle du cheval. Mais on verrait auſſi, que l'Infanterie a dans ſon feu, pourvu qu'elle ſache bien le ménager, un inſtrument, pour faire fuir la Cavallerie qui la chargera, plus infaillible que toutes les piques du monde. On a beau accoutumer le cheval au feu; s'il lui ſouffle bien aux yeux et dans les narines, il s'enfuira infailliblement. Auſſi tout feu bien lâché, à 20 ou 30 pas, a-t-il toujours rejetté bien loin la Cavallerie qui chargeait. Mais auſſi, lâché de trop loin, l'Infanterie a été conſtamment renverſée. J'avoue qu'il faut de très bonne Infanterie pour ſoutenir ſon feu jusqu'à l'inſtant déciſif. Elle doit attendre ſans ſe troubler, que la Cavallerie ſoit parvenue à la diſtance néceſſaire, pourque le feu jette

un

un effroi irréſiſtible dans les chevaux; elle ne doit pas même ſe laiſſer ſéduire par quelques inconſidérés, qui lâcheraient leur coup avant le tems, tels qu'il s'en trouvera toujours. Or pour conſerver cet ordre, cette tranquilité, ce ſang froid, lorsque l'orcille et les yeux ſont frappés de l'approche d'une maſſe auſſi capable d'inſpirer de la terreur, qu'un Corps de Cavallerie avançant au galop, il faut un courage plus qu' ordinaire. La coutume peut y faire beaucoup; et les trouppes ſont alors, ce qu'on nomme aguérries. Mais le raiſonnement n'y eſt pas inutile à beaucoup près. Si on feſait mieux connaitre au Fantaſſin en quoi conſiſte ſa force, et que la tranquilité et l'ordre peuvent ſeuls le ſauver; au lieu que la précipitation et l'anxieté cauſeraient infailliblement ſa perte; on pourrait, je penſe, porter même des Soldats de nouvelle lévée, à attendre avec fermeté, l'arrivée de la Cavallerie au point où le feu la culbuterait.

Mais ſi le feu fournit un moyen presque infaillible à l'Infanterie de repouſſer la Cavallerie, dont elle attend la charge de pied ferme, elle ne trouve plus de reſſource ni dans les armes ni dans l'ordonnance; pour ſe mettre en mouvement devant de la Cavallerie en plaine, abandonnée à elle même; ou bien lorsque celle ci eſt parvenue à lui arracher ſon feu d'aſſez près, pour qu'elle n'ait plus le tems de recharger, avant que de l'avoir ſur les bras. Ce

dernier point eſt aſſez facile à la Cavallerie: elle n'a qu'à former deux lignes avec d'aſſez grands intervalles, et les faire avancer en même tems, les eſcadrons de la ſeconde à 100 pas derrière les intervalles de la premiére. Celleci ſera culbutée par le feu, mais la ſeconde ligne ouvrira ſans faute l'Infanterie alors désarmée. Car il n'eſt presque pas poſſible, que la décharge n'ait été générale, et il l'eſt tout auſſi peu, que quand même on pourrait recharger, apprêter et coucher en joue, avant qu'un cheval fit 100 à 120 pas au galop, de l'Infanterie l'exécutât en voyant des escadrons avancer ſur elle. Ce ſerait un prodige d'ordre et de fermeté que de l'Infanterie capable de ménager ſon feu ou de le renouveller dans ces circonſtances. Par bonheur on n'a pas encore ſouvent employé ce moyen presque ſûr de culbuter l'Infanterie malgré ſon feu. Il faudrait pourtant bien qu'elle apprit à le menager ſi on s'en aviſait, et il eſt à croire qu'elle l'apprendrait. Sur ce point l'Infanterie ancienne, et ſurtout la Grecque avait un avantage manifeſte; ſes armes n'étaient pas de nature, à pouvoir être priſes au dépourvu par la Cavallerie la plus rapide, il n'y avait pas là de coup donné imprudemment à une détente, qui pût lui en ôter l'uſage pour quelque tems. Mais ſe retirer et marcher en plaine devant de la Cavallerie a toujours formé un probleme difficile à résoudre pour l'Infanterie. Il eſt vrai que pour peu que le pays ſoit coupé, la longue portée

de

feu nous donne ſur ce point des fa-
grandes que n'en avaient les An-
s armes de jet. Mais il parait pour-
l'ordre profond en général et ſur-
ce ſerrée et l'armure des Grecs leur
de facilités, que nons n'en avons,
r devant de la Cavallerie. On n'a-
alte et les rangs de la queue faire
ite en baiſſant la Pique, pour l'ar-
ter. Le choc manqué, les Fron-
chers s'avançaient, et obligeaient
à ſe retirer. Alors tout ſe remettait
rien changer à l'ordre de bataille.
ne pouvons pas compter ſur nos ba-
ut du fuſil, comme le Hoplite Grec
qui ne pouvons réſiſter, que par le
rie, il ne ſuffit pas de faire demi
our être prêts à recevoir la Caval-
que nos armes ſoient en état. La
dence, un coup de doigt donné à la
en ôte l'uſage, jusqu'au moment où
gées, ce qui, devant un corps dont
ſont auſſi rapides que ceux de la Ca-
conſéquence. De plus il eſt vrai-
notre Cavallerie eſt meilleure que
ns. La Cavallerie Perſanne était des
pendant tous ſes efforts ne purent
ix mille Fantaſſins Grecs de s'ouvrir
ravers des Etats d'Artaxerxe, quoi-
qu'ils

qu'ils fuſſent abandonnés à eux même et ſans Cavallerie. Car on ne prétend pas apparemment que je donne ce nom à quarante des leurs, qu'ils mirent à cheval ſur quelques bêtes de charge qu'ils trainaient avec eux. Ces quarante Cavaliers ne pouvaient abſolument ſervir que de vedettes pour obſerver les mouvemens des Perſes, afin que la Phalange fut avertie aſſez à tems, pour faire volte face lorsque ceux ci voulàient la charger; et qu'elle ne fut pas obligée de s'arrêter inutilement en marche par l'attention qu'elle ſe ſerait vue elle même obligée de donner aux mouvemens de la Cavallerie Perſanne, ſi elle n'avait pas eu cette escouade. Je doute pourtant qu'avec ces quarante chevaux, les dix mille euſſent, exécuté leur retraite, malgré tout l'avantage de leur armure et de leur ordonnance devant un corps de Dragons et de Houſſars de nos jours, ſans autre arme que le Sabre.

On a imaginé bien des inventions pour aſſurer notre Infanterie contre la Cavallerie en marche et en plaine. En dernier lieu encore l'Auteur de l'Eſſai général de Tactique a propoſé des Piquets, auxquels on attacherait des Cordes lâches. Si l'on réflechit à la grande vélocité de la Cavallerie, ſurtout à préſent, on verra bien, que ceux qui devront planter les piquets n'en auront jamais le tems, avant d'avoir les Cavaliers ennemis ſur les bras; parcequ'il faudra que ces Piquets ſoient plantés fer-

fermes, autrement ils ne feront point d'effet. Or pour planter un piquet ferme, dans un terrain qui ne ſerait pas tout à fais mou, il faudrait beaucoup plus de tems, qu' à la Cavallerie pour parcourir la portée du fuſil. Si le terrain eſt dur et pierreux on n'en viendra jamais à bout, et il ſuffit qu'il le ſoit dans un ſeul endrait du pourtour des piquets, pour laiſſer une ouverture dangereuſe au bataillon. Enfin un coup de Sabre ſuffirait pour couper les cordes, quoique lâches. Le mieux ſerait toujours, à mon avis, les Chevaux de friſe portatifs, qu'on avait propoſés et inventés, et dont, ſi je ne me trompe, l'Infanterie Autrichienne et Ruſſe ſe ſont ſervi quelque fois contre les Turcs. On n'aurait qu'à les jetter au hazard devant le bataillon pour rompre l'attaque de la Cavallerie. Mais je ſens trop combien il eſt impoſſible d'en charger l'Infanterie en marche, combien il ſerait diſpendieux et difficultueux de les faire voiturer après l'Armée pour ne pas régarder la choſe même, comme une propoſition ingénieuſe mais chimérique. Et au bout du compte, pourquoi tous ces fraix et cette peine? Pour deux ou trois fois dans toute une guerre, que quelques bataillons iſolés auront à faire une retraite devant de la Cavallerie, ſans pouvoir gagner des lieux ferrés? Il faut à la guerre calculer les divers inconvéniens, et ne pas vouloir rémédier à tout, parceque c'eſt ſouvent là que le réméde eſt pire que le mal. Dans

une

une guerre contre les Turcs, qui ſe fait ſouvent dans des plaines auſſi raſes que déſertes, et où l'on a à craindre mille ſurpriſes de la part d'une Cavallerie légère, innombrable et infatigable, il vaut la peine d'embaraſſer ſa marche de ce train de chevaux de friſe. Car c'eſt contre la Cavallerie, et non pas contre l'Infanterie Turque, comme Mr. de Maizeroi ſe plait à le penſer pour le ſoutien de ſon Syſtême, qu'on les traine avec ſoi. Mais dans nos pays habités et coupés en mille manières ils ne récompenſeraient pas la peine de les charrier partout. C'eſt à l'Infanterie à chercher en elle même et dans le terrain, les moyens de ſe tirer d'un mauvais pas. Si l'ordre profond, ſans armure avantageuſe peut y ſuffire, rien ne l'empêche de l'employer, n'ayant rien à craindre du canon vis à vis de la Cavallerie. Mais je doute qu'avec nos armes, on y reuſſiſſe, même par ce moyen.

Quoiqu'il en ſoit de ces opinions haſardées, que je ſoumets au jugement de Militaires plus éclairés, je me vois conduit naturellement à dire un mot ſur la méthode ancienne et moderne de ranger la Cavallerie, dont je m'étais formé une objection plus haut, en en renvoyant jusqu'ici la ſolution.

Si pour développer au juſte la bonne conſtitution et ordonnance à donner à l'Infanterie, j'ai dit qu'il fallait conſidérer la nature de l'homme, on

ne s'étonnera pas, de me voir ſoutenir, que pour fixer l'ordonnance véritable de la Cavallerie, il faut éxaminer la nature du cheval. Il y a deux différences palpables qui font, que les mêmes principes d'ordonnance ne ſauraient être appliqués à l'Infanterie et à la Cavallerie.

D'abord le Cheval eſt un animal; Il eſt par conſéquent uniquement mû par l'inſtinct. L'homme du peuple, quoique très peu et très mal formé chez nous, par rapport au moral, ne ſaurait pourtant être comparé en aucune maniere à une brute. Les exhortations de l'Officier, l'émulation de courage entre lui et ſes camarades, lui font faire bien des choſes, que l'on ne ſaurait attendre du cheval le plus parfait. Ce n'eſt que quand la vue du danger devient trop frappante, que l'inſtinct rentre dans ſes droits, chez le Soldat; tandis que le Cheval y reſte aſſujetti dans toutes les occaſions.

L'autre différence conſiſte dans la Structure du Corps. Le corps de l'homme portant ſur une petite baſe, peut ſe jetter avec tout ſon poids en avant ou en arrière. Le Cheval, placé ſur une baſe beaucoup plus large, ne peut ni l'un ni l'autre; ou il reſte là, immobile, ſans action en avant ni en arrière; ou bien il avance et récule mais jamais il ne pouſſe. Après avoir fixé ces deux points, je crois qu'il ſera aiſé de développer les vrais principes de l'ordonnance de la Cavallerie.

D'a-

D'abord il s'enſuivra, qu'il faut que la Cavallerie charge toujours vivement, et en carriere. C'eſt le ſeul moyen de pouſſer le cheval contre le danger qui l'attend, de l'empêcher de le voir, enfin de vaincre un inſtinct par l'autre.

Il s'enſuivra encore qu'il n'y a que le premier choc de la Cavallerie qui faſſe effet. Il eſt difficile de croire qu'on puiſſe faire donner un cheval contre l'autre. De mille chevaux, il n'y en a pas un, que l'on faſſe donner en pleine carrière de la tête contre un mur, ni par conſéquent contre un Cheval. Il eſt donc à croire que Cavallerie contre Cavallerie, les Chevaux ne ſe choqueront pas; et qu'il en arrivera comme dit l'Auteur de l'Eſſai général de Tactique; ou que l'escadron le moins ferme ſe dábandera, avant que de donner contre celui qui va le charger; ou qu'ils ſe mêleront, et alors ce ſera l'adreſſe, la force et la bravoure des Cavaliers qui décidera la victoire. Les plus malmenés s'enfuiront, de cette mêlée. En chargeant l'Infanterie, ce ſera encore moins le Choc qui agira. Suppoſé que les Cavaliers pouſſent leurs chevaux jusques ſur la bayonnette, et que l'Infanterie ne s'ouvre ni ne ſe débande avant ce moment, (quoiqu'on puiſſe aſſurer, ou que cela arrivera, ou que les Cavaliers ne parviendront pas jusques là) les chevaux ſe cabreront, et pouſſés par l'épéron, ſe jetteront d'un ſaut ſur cette haye de pointes et ſur ceux qui les tiennent.

Ce ne ſera donc jamais le choc de la Cavallerie, le coup de poitrail qui opérera. Mais en ſuppoſant encore que ce ſoit de là que dépende la victoire, entre trouppes d'une fermeté également inébranlable; il reſultera de la ſtructure du Cheval, que ce ne ſera jamais que le ſeul coup de poitrail du premier rang qui agira dans le choc. Dèsque celui là ſera arrêté, tous les autres s'arrêteront à la file, quand il y en aurait vingt, ſans vouloir ni pouvoir faire le moindre mouvement pour pouſſer les autres en avant. Et en ſuppoſant que les Cavaliers des rangs qui ſuivent fiſſent ſentir l'épéron à leurs Chevaux pour les pouſſer ſur ceux du premier; ou bien ils n'iraient pas, ou bien les autres céderaient et feraient place; il y aurait une cohue, un trépignement de chevaux, mais ſans pouſſée, ſans action en avant.

Voilà donc pourquoi la multiplication des rangs n'a jamais pu ſervir de rien à la force et à l'impétuoſité du choc de la Cavallerie. Je laiſſe aux Officiers de cette arme à décider, ſi la profondeur des rangs ſert à aſſurer la marche, à maintenir l'ordre et l'alignement dans leur Corps comme dans l'Infanterie, et ſi un escadron ſur trois et ſur quatre rangs galoppe plus ferme, que celui qui ne ſerait que ſur deux. La raiſon ſuivante me fait juger que deux rangs ſuffiſent pour cela. Un corps auſſi mince que l'homme perd aiſément ſon alignement.

Deux pas trop grands ou trop petits, ſuffiſent pour le porter en avant ou en arrière de toute ſon épaiſſeur. Mais un corps comme le cheval, qui a huit à neuf pieds de longueur, ne peut pas ſi aiſément ſortir du rang. On pourrait donc penſer que même ſur un rang une Cavallerie bien éxercée aurait toute la fermeté néceſſaire pour ſe maintenir en ligne, et que le ſecond rang n'y eſt que pour remplir les vuides du prémier, et pour préſenter un égal nombre de combattans, à celle qui ſe range ainſi, et qui ayant ſes ailes couvertes, ne laiſſerait point de place à la prendre en flanc, quand même on pourrait la déborder, en doublant les files aux dépens des rangs.

Sans vouloir pourtant rien affirmer ſur ce point, il eſt ſûr que la Cavallerie ſur deux rangs, ayant toute l'épaiſſeur de l'Infanterie ſur ſix et même ſur huit, les autres rangs ne ſauraient être néceſſaires pour lui donner une conſiſtance ſuffiſante.

Mais me demandera-t-on, pourquoi les Anciens la plaçaient-ils ſur huit rangs? Pourquoi nos Ancêtres la rangeaient-ils jusques ſur dix, et a-t-elle diminué de profondeur dans la même proportion et aux mêmes époques que l'Infanterie?

On ſe tromperait également en inférant de là, que les Anciens n'ont pas connu la nature de la Caval-

Cavallerie; ou que nous n'avons pas eu d'autres raiſons pour dédoubler l'Infanterie que la Cavallerie. L'une a changé d'eſſence; en changeant la nature de ſes armes. Les principes de l'autre ſont toujours reſtés les mêmes. La grandeur, la force, la vélocité du cheval en a toujours fait, et en fait encore la baſé unique. Tout cela ne peut ſe déployer que dans le choc; il n'y a donc pas de changement d'armes pour elle. Dès lors il n'y a point non plus de changement d'ordonnance qui puiſſe avoir des raiſons valables. Cela eſt vrai, ſi on parle de l'ordre ſur lequel on combat; mais ſi on entend par ordonnance la manière de placer les trouppes avant qu'elles combattent, pluſieurs raiſons peuvent engager à changer. L'Infanterie combat dèsqu'elle entre dans la portée des armes à feu: ſon ordonnance eſt donc ſur trois rangs. Pour la Cavallerie il n'y a de combat que le choc, elle n'a donc d'ordonnance que lorsqu'elle part pour donner. Les Anciens la plaçaient à la vérité ſur huit rangs, mais ils ne chargeaient pas ainſi. De ces huit rangs il s'en détachait deux chaque fois pour choquer; les autres ſuivaient en diſtance, pour charger l'eſcadron vainqueur, ſi le leur avait ſouffert au prémier choc, et pour établir ainſi les affaires; ou pour prendre en flanc les eſcadrons ennemis, ſi l'occaſion s'en préſentait; ou enfin pour empêcher qu'on ne prit ainſi leurs gens. Quant à nos Ancêtres, ſouvent ils rangeaient toute leur Cavallerie ſur une

ligne, ou quand ils ne le feſaient pas, ils chargeaient conſtamment par rangs. Il eſt vrai que l'enthouſiasme des armes à feu, avait fait oublier les bons principes, puisqu'on feſait tirer la Cavallerie; qu'on avait formé des corps à cheval uniquement deſtinés à faire feu. Mais cet oubli momentané des vrais rapports, ne nous autoriſe pas à croire qu'on ne les eût jamais connus. Les Anciens au moins les connaiſſaient aſſurément, car on trouve la ſubſtance de ce que j'ai développé ici dans leurs Tacticiens.

Après avoir montré que la nature de la Cavallerie n'a pas changé, non plus que les idées qu'on a du s'en former, il ſera aiſé de faire voir, que les Anciens ont pu avoir de bonnes raiſons d'en multiplier les rangs, et nous au contraire les files. Il peut d'abord entrer un peu de routine dans les deux arrangemens. De petits fronts et de grandes files dans l'Infanterie peuvent avoir porté à ranger ainſi la Cavallerie, tout comme l'étendue qu'on s'eſt vu obligé de donner à l'Infanterie, a pu nous porter à étendre la Cavallerie de même. Il y a des avantages attachés à un petit front, qui ont pu frapper les Anciens. Pour nous, dès que nous avons du paſſer les méſures capables de nous procurer ces avantages, par l'extenſion qu'il a fallu donner à l'Infanterie, nous en avons trouvé d'autres à l'étendre encore plus, en dédoublant auſſi la Cavallerie. Enfin

fin l'Artillerie y a pu avoir ſa part. Il eſt vrai qu'on ne doit jamais y expoſer de la Cavallerie ſans une néceſſité preſſante; mais on ne peut pas toujours l'éviter. Et il n'eſt pas douteux, que le Canon n'agiſſe plus terriblement contre une Cavallerie ſur huit rangs, que contre celle qui n'en forme que deux. Outre cela depuis l'invention des Obuſiers, qoi ſouvent font un ſi bon effet contre de la Cavallerie, il n'y a ni couvert ni rideaux qui puiſſent la garantir. Et aſſurément les Grénades que ces machines lancent ſeraient plus terribles en raiſon de la profondeur de la trouppe. En un mot bien des raiſons ont pu amener cette différence dans la manière d'arranger la Cavallerie ſur le champ de bataille, qui n'en eſt point une dans l'ordonnance, ou dans la manière de combattre.

C'eſt par là que je finirai ce que j'avais à dire touchant les effets de la poudre à canon ſur notre ordonnance; avertiſſant toujours, que je ſoumets mes opinions au jugement de militaires plus éclairés; et en particulier, ce que j'ai oſé hazarder ſur la Cavallerie.

Chapitre III.

EXERCICE.

Ce qu'on poſſede ſur le Militaire des Anciens, et ce que l'on peut en découvrir par l'étude de leurs Hiſtoriens, ne ſuffit pas à beaucoup près, pour prononcer déciſivement ſur bien des points qui le concernent, et qui rendraient plus complet le tableau comparatif dont cet Ouvrage doit former l'eſquiſſe. L'éxercice eſt préciſément un de ces points là.

A la fin de la Tactique d'Elien et de celle d'Arrien on trouve les paroles de commandement, dont on uſait pour la Phalange. Leur nombre eſt très petit. Comme par *éxercice* je n'entends ici que le maniment des armes; il ne ſe trouve que le commandement, de hauſſer et de baiſſer la pique, qui réponde à ce que nous comprenons ſous cette dénomination. Tous les autres commandemens régardent ce que je rangerai ſous l'article des évolutions.

Chez les Romains nous trouvons encore moins de traces d'un maniment des armes ſemblable au nôtre; c'eſt à dire; fait avec cette préciſion d'égalité, ce compaſſement de tems, que nous éxigeons du Soldat.

Cependant nous obſerverons, que nos Ancêtres, dès les premiers tems du rétabliſſement de l'Art

l'Art de la Guerre, le pratiquaient avec une éxactitude presque auſſi grande que la nôtre, et qu'ils y mettaient beaucoup de pédanterie. Walhauſen décrit le maniment de la pique et du mousquet avec la même préciſion, avec laquelle celui du fuſil ſe trouve dans les réglemens ſur l'éxercice; et ce maniment éxigeait bien plus de mouvemens et de cérémonies que le notre.

Si on oſait croire à une eſpèce de tradition militaire, qui, ayant paſſé des Grecs et des Romains aux trouppes de l'Empire d'Orient, ait été ramenée dans l'Europe barbare par les Croiſés; on pourrait penſer que les Anciens ont connu ce genre d'éxercice et qu'il s'eſt tranſmis ainſi parmi nous, où il n'a fait que changer avec la nature des armes; puisque nous le trouvons presque dans l'enfance de notre Art militaire, où il ſemble qu'on n'aurait pu l'avoir inventé, et introduit avec cette perfection, ſi on ne l'avait puiſé d'ailleurs. Quoiqu'il en ſoit de cette tradition, que certains faits hiſtoriques, étrangers à mon ſujet ſemblent confirmer, tandisque d'autres y répugnent: et quoiqu'on puiſſe dire encore que certainement les paſſages cités d'Elien et d'Arrien ne contiennent pas tout l'éxercice qu'on feſait faire à la Phalange; on doit conclurre ſur les preuves que l'on a en main, que l'éxercice militaire des Anciens différait eſſentiellement du nôtre. Voici ce que leurs écrits nous apprennent à ce ſujet.

Les Grecs commençaient par éxercer leur corps dès leur enfance à acquérir toute la force, l'agileté et l'adreſſe poſſibles. Cela formait une partie de l'éducation, chez un peuple où chaque citoyen était Soldat. Obligés bien plus que nous de ſe baigner pour prévenir des maladies cutanées, ils nageaient tous. Ainſi la nage, la courſe, la lutte, le ſaut, qu'on a voulu ránger quelque fois ſous la claſſe des éxercices militaires des Grecs n'y appartiennent proprement point; mais plutôt à la formation de l'homme. C'étaient des talens que leurs Soldats poſſédaient, avant de l'être.

Rangés enſuite dans la Phalange, l'éxercice conſiſtait à bien tenir ſon rang et ſa file, à marcher dans un parfait alignement, en conſervant toujours les diſtances, et même au beſoin d'un pas accéleré; enfin à faire les converſions et les évolutions néceſſaires. Quant aux armes, il parait, que presque tout le maniment s'en bornait, à les bien employer contre l'ennemi, ſans s'embaraſſer d'une éxactitude et d'une uniformité ſcrupuleuſe dans la façon de les manier.

Mais toute l'Infanterie n'avait pas les mêmes armes. La pique formait celles du Phalangite, et il ne s'agiſſait guères que de la hauſſer, ou de la porter en attitude de marche; et de la baiſſer, ou de la placer en attitude de charge. Auſſi ſont-ce les

ſeuls

ſeuls temps pour lesquels nous trouvions des commandemens. Il eſt vrai qu'il devait y avoir une manière la plus avantageuſe, de laiſſer tomber et de porter cette énorme perche en poſture de charge, et de la réléver, ſans bleſſer ſes voiſins; et que par conſéquent les Hoplites devaient baiſſer, hauſſer et tenir leur Sariſſe dans toutes ces poſitions, à peu près de la même manière. Mais on ne peut pas conclurre de là que cela ſe ſoit fait en pluſieurs tems égaux, et marqués, ou par des commandemens particuliers, ou par des ſignaux; comme le maniment des armes ſe fait chez nous. Au contraire, on pourrait juger par induction, qu'une telle éxactitude n'avait pas lieu dans l'éxercice des Anciens. Elien et Arrien recommandent tous les deux, expreſſément dans leurs Tactiques de ne point commander: *Faites l'évolution à la Lacédémonienne*, ou, *à la Crétoiſe:* mais: *A la Lacédémonienne*, *A la Crétoiſe faites l'évolution*, pour éviter les confuſions. Cela ſemble prouver, que les mouvemens s'éxécutaient chez les Grecs tout de ſuite, dès que l'ordre en ſortait de la bouche du Commandant, ſans attendre le mot de, *Marche;* ou quelque ſignal pour les commencer. L'un ou l'autre eſt pourtant néceſſaire, pour parvenir à l'égalité et à la préciſion dans l'éxercice et dans les évolutions, qn'on y éxige de nos jours.

Quant à l'Infanterie légère des Anciens, comme Archers, Frondeurs &c. tout leur éxercice con-

ſiſtait à bien tirer de l'arc, et à lancer juſte leur pierre ou leur balle chacun en ſon particulier; ſans s'embaraſſer, s'ils le feſaient en même tems que leurs camarades, ou avant, ou après; ou bien s'ils tenaient leur arc, et s'ils feſaient tournoyer leur fronde de la même manière qu'eux; ou autrement. Ils combattaient toujours à la débandade, comme font communément nos trouppes légères.

Chez les Romains c'était à peu près la même choſe. Le Soldat continuait d'abord les éxercices de ſon éducation: la courſe, le ſaut, la nage &c. Mais l'éxercice vraiment militaire conſiſtait dans la marche, tant celle de route; que celle en ordre de bataille, qui devait être parfaitement égale et alignée. C'eſt de la première que parle Végéce, lorsqu'il dit; qu'on éxerçait le Soldat à faire 20, et tout au plus 24,000 pas Romains en cinq heures d'été, comme je le ferai voir ailleurs. Faute de faire attention à cela, bien des Ecrivains ſont tombés dans l'erreur au ſujet de de la marche des Anciens, lorsqu'ils ont voulu la comparer à la nôtre. L'épée formant la baſe de la Tactique Romaine, le maniment des armes des Légionnaires conſiſtait en en une véritable escrime. On leur feſait planter un pieu de hauteur d'homme devant eux pour s'éxercer à le frapper de pointe, à la hauteur des parties du Corps, où le coup eſt plus mortel, ou plus aiſé à porter. Il y avait des maitres de cette escrime

me dans les Légions; et elle parait avoir formé avec l'éxercice de lancer roidement et bien juſte le *Pilum* en courant, tout le maniment des armes du Légionnaire. Quant aux Vélites, aux Archers, aux Frondeurs; leur éxercice à la débandade conſiſtait à lancer; comme ils l'entendaient, leurs javelots et leurs autres traits, auſſi juſte et auſſi loin que poſſible.

Si d'après ce tableau aſſez exact de ce que c'était que l'éxercice chez les Anciens, nous conſidérons, ce qu'il eſt chez nous; on dirait, que nous éxerçons très mal notre Soldat, et qu'il faut entièrement changer de ſyſtême ſur ce point. Aſſez d'Ecrivains ont ſoutenu cette opinion, pour ne pas manquer d'autorités, ſi je voulais m'y ranger. Mais je penſe qu'il ne faut pas décider ſi vite une queſtion auſſi compliquée; et qu'il faut auparavant rechercher, s'il n'y a pas dans nos armes, et dans notre manière de ranger les trouppes des raiſons ſenſées de notre méthode ſur ce point. C'eſt ce que nous allons éxaminer.

Le peu de profondeur, que l'invention de l'Artillerie nous a obligé de donner à notre ordonnance, et le deſir d'employer toutes nos armes, nous ont obligé, l'une à ſerrer les files, l'autre à ſerrer les rangs comme nous feſons. Si nous laiſſions un plus grand eſpace entre les files, notre front

déjà trop étendu, le ſerait encore d'avantage. Il faudrait ou faire les bataillons trop faibles; ou bien il n'y aurait pas moyen de les mettre en mouvement ſans désordre, et de plus il y aurait trop peu d'hommes capables de s'en faire entendre, et de les commander. D'ailleurs l'étendue que l'on donne au bataillon, influe ſur toute l'armée; et le front des nôtres eſt déjà bien trop immenſe pour ne pas éviter ſoigneuſement tout ce qui pourrait l'étendre davantage. D'un autre côté nous ſommes obligés de faire extrêmement ſerrer les rangs, afin que le bout du fuſil du troiſième rang dépaſſe le premier; faute de quoi les Soldats de l'un en tueraient infailliblement beaucoup de l'autre, et c'eſt même un malheur que nous n'évitons pas entièrement. Ce ſerrement des rangs et des files éxige beaucoup d'adreſſe dans le maniment d'une arme longue et peſante, dont l'uſage rend une grande complication de mouvemens néceſſaire. Si le Soldat n'eſt pas très adrait et parfaitement rompu à l'habitude de manier ſon arme d'une façon courte, ſerrée et rapide; en couchant en joue il donnera de ſon fuſil ſur la tête à celui qui eſt devant lui; ou bien ſi l'un charge quand l'autre tire, ſi l'un paſſe ſon fuſil du coté gauche quand l'autre amorce, ils ſe donneront de leurs fuſils dans le viſage et ſur les bras. En un mot les inconvéniens du défaut d'adreſſe et de préciſion dans les mouvemens que le Soldat eſt obligé de faire, pour combattre ſeraient innombrables avec notre ordre ſerré en rangs et en files. D'a-

la il me ſemble, que ce que nous
rement le maniment des armes, (en
idgriffe) eſt ſuffiſamment juſtifié par
eſſe et d'éxactitude; d'autant plus
des mouvemens en ont pourtant
ıe uſage. Ce maniment forme l'A.
, qui lui apprend, outre l'adreſſe,
juſteſſe dans les mouvemens, l'at-
ımandement et au moindre ſignal.
d'habituer notre Soldat à ne jamais
dans aucun cas, que de la manière
ıit être la plus courte, la plus ſerrée
aux inconvéniens poſſibles. Il eſt
les gens ſavent lire, on ne les fait
ıinſi quand le Soldat eſt entièrement
t plus le tourmenter avec le mani-
, à moins qu'on n'apperçoive qu'il
il l'oublie. Mais voilà auſſi comme
ent; et ſi on en feſait autre fois un
sque, on eſt revenu d'un préjugé,
aire alors, pour le rétabliſſement
ipline; et qui a operé quelque choſe
puisque c'eſt à l'attention qu'on a
é là, que nous devons ſans doute,
t de tirer auſſi vite que nous fe-
ın ne regarde plus au maniment des
qu'il convient. Après l'avoir en-
on ne lui en fait faire que les tems
e, et autant qu'il faut pour qu'il

ne

ne les oublie pas. En un mot on s'en ſert véritablement à l'uſage que j'ai marqué; c'eſt à dire, à rompre le Soldat; et comme d'élémens pour le conduire à l'éxercice de charge, qui ſans doute eſt le ſeul vraiment néceſſaire.

Quant à cet éxercice de charge, c'eſt là préciſément que nous ſemblons donner abſolument dans l'erreur, par notre manière d'y procéder. Cependant en y feſant attention, on verra, que nous avons d'aſſez bonnes raiſons à alléguer en ſa faveur et qu'au moins ce que nous feſons vaut beaucoup mieux pour nous, que ce qu'on nous conſeille ſi généralement de faire, de quelque apparence ſpécieuſe que ces conſeils ſoient appuyés. C'eſt ce qui vaut la peine d'être expliqué.

Que prétend-on d'une arme de jet, ſi ce n'eſt d'attrapper le but que l'on a en vue: ce qui, à moins que l'arme ne ſoit mauvaiſe, dépend toujours de l'adreſſe de celui qui tire? Ainſi l'éxercice principal de celui qui veut ſe ſervir d'une arme pareille, devrait être d'en lancer le trait avec juſteſſe. Auſſi était-ce là, à quoi s'éxerçaient tous les gens de trait des Anciens. Mais nous, qui avons du faire des armes de jet la baze de tout notre Art militaire; chez qui elles forment l'armure univerſelle de toute l'Infanterie, nous exerçons le Soldat à tirer vite et nullement à tirer juſte. Cela ne ſemble-t-il abſurde?

Effecti-

Effectivement cela le parait ſi bien au premier coup d'oeil; que presque tout le monde le penſe ainſi; ſurtout lorsqu'on conſidère le peu d'effet de notre feu rapide, en comparaiſon de la multitude innombrable de coups que l'on tire. Tous nos Auteurs militaires veulent qu'on éxerce le Soldat à tirer juſte, en le feſant tirer à la cibe, ou à un but quelconque. L'Auteur de l'Eſſai général de Tactique, prouvant très bien par le méchanisme du fuſil, que lorsque l'objet eſt éloigné il faut viſer plus haut que le but; que lorsqu'il eſt à une moyenne portée, il faut y viſer tout droit; et que lorsqu'il eſt proche il faut baiſſer l'arme; veut que l'on enſeigne au Soldat à ſe ſervir de ſon arme, en conſéquence de ces notions, ſuivant l'éxigence du cas. Tous s'accordent à ſoutenir, que ce n'eſt pas un feu rapide, mais un feu meurtrier qui procure la victoire, et que les batailles ne ſe gagnent pas par le bruit. Je ne nierai pas cette dernière aſſertion, dont la vérité ſaute aux yeux: mais je n'en oſerai pas moins ſoutenir, que nous ne pouvons guères faire ſur ce point que ce que nous feſons; et l'on s'en convaincra aiſément pour peu qu'on y réfléchiſſe.

D'abord pour tirer vraiment juſte, il faut un uſage aſſez continuel. Dix ou douze coups tirés par an, ne ſuffiſent pas pour cela. A-t-on bien calculé ce que ces éxercices à la cibe ou aux toiles tendues couteraient à un Souverain, s'il voulait par ce

moyen apprendre à bien tirer à toute ſon Infanterie? Cela ne coutera pas trop, me dira-t-on, ſi c'eſt un moyen aſſuré d'obtenir la victoire. Je l'avoue; mais ſi l'on avait ſujet de douter, qu'elle en ſerait le fruit, cette dépenſe mériterait bien d'y réflechir avant que de l'eſſayer au hazard. Et ſi au contraire il était vraiſemblable qu'on n'en retirerait aucun avantage, on aurait ſans doute grand tort de l'entreprendre. Or voilà ſelon moi le cas où nous nous trouvons.

Il ne faut pas nous comparer ſur ce point aux Anciens. Chez ceux ci, les gens de trait ſe trouvaient tout éxercés, tout formés; on ne feſait que les lever et les enrégimenter. Chez nous il faudrait entièrement y dreſſer le Soldat, qui cummunément n'a pas brulé une amorce, avant d'être entré dans les trouppes. Les cauſes de cette différence ſont manifeſtes. L'emploi de nos armes eſt couteux. Chez les Anciens, celui des leurs n'éxigeait aucun fraix. Un fuſil en lui même coute une ſomme pour un homme du peuple; au lieu que chacun peut ſe faire une fronde et même un Arc lui même. Nos balles ſont ſi petites, leur portée ſi longue, qu'on les perd presque toutes en tirant; et la poudre eſt entièrement conſumée; tout cela rend un ſeul coup aſſez cher. Mais les flêches et les javelots ne pouvaient pas ſe perdre, étant bien plus grands, et l'oeil pouvant les ſuivre dans toute

leur

leur portée; et quant à la perte des pierres lancées par la fronde, on ſent bien qu'elle ne ruinait pas ſon homme. D'un autre côté la chaſſe était libre chez les Anciens, et l'exercice de tirer juſte rapportait par conſéquent un avantage ſenſible, deſorte que quand même l'uſage des armes de jet leur aurait couté quelque choſe, ils en auraient été payés. Auſſi voyons nous encore, que dans les pays où la chaſſe eſt libre, le peuple ſe fournit d'armes et apprend à tirer juſte. Mais ces pays ſont fort rares en Europe. Dans la plupart on a fait de l'action de tirer un animal nuiſible, un crime à peu près capital. De plus, il n'y en a presqu' aucun, où on ſouffrit ſeulement que le peuple ſe procurât des armes, quand ſa pauvreté le lui permettrait, et quand l'inutilité de ce meuble pourrait lui en laiſſer concevoir l'envie. Par ces raiſons et par bien d'autres, notre Soldat eſt presque toujours tout à fait ignorant dans l'emploi de ſon arme, lorsqu'il entre au ſervice, ce qui augmenterait de beaucoup les fraix qu'il faudrait, pour le rendre bon tireur.

Mais ces conſidérations miſes à part; la nature de nos armes, et les circonſtances qui accompagnent l'uſage que nous en feſons dans le combat, rendent l'acquiſition de cette adreſſe tout à fait inutile: au lieu que rien de pareil n'empêchait les gens de trait des Anciens, d'employer contre l'ennemi, celle

qu'ils avaient acquiſe dès leur jeuneſſe. D'abord nos armes occaſionnent une fumée épaiſſe et peſante, qui ne ſe diſſipe qu'avec peine. A la troiſiéme décharge, une trouppe ſe trouve enveloppée dans une atmosphère ſi opaque, qu'elle ne voit plus l'ennemi, et n'en eſt plus vue. Comment diriger ſes coups contre lui, quand on ne le voit pas, et qu'on ſe trouve ainſi que lui dans un tourbillon de fumée qui dérobe tous les objets à la vue? Encore n'y aurait-il jamais que le premier rang de capable d'ajuſter ſon coup, parcequ'il n'y a que lui qui voye l'ennemi, et qui ſoit à peu près le maitre de tenir ſon fuſil comme il le veut; et qu'il barre la vue, autant qu'il eſt incommode aux autres, lorsqu'ils veulent coucher en joue. Chez les Anciens il n'y avait point cette fumée, et les gens de trait n'étaient pas placés ſur pluſieurs rangs. Ils combattaient à la débandade, de ſorte qu'aucun ne génait l'autre dans ſes mouvemens, et ne lui ôtait la pleine vue de l'ennemi. Ce dernier défaut eſt encore augmenté par notre façon particulière et j'oſe dire déraiſonnable de ranger les Soldats, en plaçant les plus grands hommes au premier rang. Cela empêche encore plus les autres de voir l'ennemi, et d'ajuſter leur coup, quand ils le verraient. Outre cela les files et les rangs ſont ſi ſerrés chez nous, que je défie le plus habile tireur de tirer juſte dans cette ſituation. En effet comment le peut-il, lorsqu'il ſe ſent preſſer et pouſſer de tous côtés. Tout ce

qu'il

qu'il peut faire, c'eſt de ſe hâter de tirer, pour ne pas attrapper un coup ſur la tête de celui qui eſt derrière lui; ou dans la phyſionomie de celui qui charge et qui apprête ſes armes à ſes côtés.

On conviendra bien enſuite, que pour peu qu'on veuille tirer juſte, il faut connaitre ſon arme; il faut charger également, il faut bourrer également ſa charge. Rien de tout cela éxiſte-t-il; peut-il éxiſter dans les combats? A la guerre, où la conſommation des armes eſt très grande, le Soldat a à tout moment une autre arme, qu'il ne connait pas. En ſuppoſant que toutes les cartouches ſont également faites, le Soldat en l'ouvrant, et en amorçant répand toujours de la poudre. Il en répand tantôt plus, tantôt moins. Tantôt il appuye bien la baguette ſur la charge, tantôt il l'appuye mal, d'autres fois il oublie entièrement de s'en ſervir. Je demande à ceux, qui ſavant tirer, ſi dans de pareilles circonſtances le plus habile tireur peut faire le moindre uſage de ſon adreſſe?

D'un autre côté encore nos fuſils ſont trop longs et trop peſans, pour qu'on puiſſe s'en ſervir comme il faut, ſurtout dans ces occaſions de tumulte. Soit l'idée où l'on eſt que la longueur de l'arme augmente ſa portée; ſoit le déſir de faire du fuſil une meilleure arme de main; il eſt ſûr qu'on lui donne une longueur, et par conſéquent un,

poids énorme, dans la plupart des ſervices. C'eſt en cela que l'on a tort, ſi je ne me trompe. Il eſt vrai en ſoi même que plus une arme à feu eſt longue, plus elle porte loin. Mais il y a d'autres moyens d'augmenter la portée, indépendamment de la longueur. Je veux pourtant que ces moyens n'éxiſtent pas, ou qu'ils ſoient trop couteux, et ſujets à d'autres inconvéniens; il me ſemble encore qu'il eſt aſſez indifférent, qu'un fuſil porte 50 pas plus loin, dèsque ſon poids le feſant baiſſer, le coup donne en terre, avant d'avoir parcouru le quart de la portée. Quant à l'autre point, je ne penſe pas qu'on puiſſe jamais faire du fuſil une bonne arme de main, capable de porter ſon coup aſſez loin, pour que deux corps d'Infanterie ſe joignent, à la pointe de la bayonnette, et donnent ce choc rédoutable dont on parle tant, et qui n'a jamais lieu; et encore moins capable de répouſſer de la Cavallerie, qui en chargeant s'avancerait jusqu'à cette pointe là. L'arme du Soldat devrait être légère, parcequ'il s'en ſert pendant le tems du combat rapidement et ſans intervalle de repos, portant encore communément une charge conſidérable ſur le dos. Dans ces circonſtances avec un fuſil peſant il tirera toujours en l'air ou à terre.

Je ne finirais pas, ſi je voulais détailler tous les inconvéniens de nos armes telles qu'elle ſont et dans la Situation du fantaſſin de ligne dans le

combat, pour en ajuſter le coup. Mais quand la plupart de ces inconvéniens n'exiſteraient pas; a-t-on ſongé à la ſituation d'eſprit, où ſe trouve le Soldat dans le feu? et penſe-t-on que le plus habile tireur fût là dans une aſſiette à faire uſage de ſon adreſſe? Il y a une grande différence entre tirer à la cibe, que l'on ſait qui ne tire pas; ou contre un ennemi avec une arme ſemblable à la nôtre. Pourquoi dans tant de combats ſinguliers au piſtolet, aucun coup ne porte-t-il, même entre gens qui tirent bien? C'eſt que l'idée, que l'autre tirera à ſon tour, ne rend pas la main bien ferme. Cependant on tire communément l'un après l'autre, et ce ſerait encore bien pis, ſi c'était à qui tirerait le premier. Mais puisque dans une bataille, ce n'eſt pas un adverſaire que l'on a, mais des centaines, et qui aſſurément n'attendent pas que leur tour vienne pour tirer; que l'on ſe figure l'anxieté et la précipitation qui doit naître de l'idée; que ſi on ne ſe hâte de tuer ces gens là, on en ſera tué. On m'objectera peut-être que s'il en eſt ainſi, l'adreſſe des gens de trait des Anciens, leur aurait auſſi du être inutile, puisqu' apparemment ils ne tiraient pas, ſans qu'on ne tirât auſſi ſur eux. Je penſe bien ſans doute que les Archers et les Frondeurs anciens tiraient bien mieux dans leurs éxercices que dans le combat; cela n'empêche pourtant pas que la différence ne ſoit fort grande. Les armes des Anciens ne feſaient pas ce grand fracas, capable de

bouleverſer des têtes bien organiſées. Leurs coups n'étaient ni ſi rapides, ni ſi multipliés, ni ſi dangereux; et même on en pouvait éviter un grand nombre, rien ne génant les mouvemens des armés à la légére, qui combattaient à la débandade. D'ailleurs les gens de trait des Anciens tiraient plutôt, et par plus d'une raiſon ſur l'Infanterie de ligne, que les uns ſur les autres. Mais chez nous où tout tire; où il n'y a pas moyen de parer un trait mortel, et tout au moins exceſſivement dangereux et douloureux; qui vient frapper le Soldat nud, comme la foudre; et qui ne ſaurait s'éviter quand même on le verrait venir, parce qu'on eſt ſerré de tous cotés, à ne pouvoir ſe rémuer: dans cette ſituation dis je, on ſent bien, que le Soldat eſt mille fois moins dans l'aſſiette néceſſaire pour viſer et pour tirer juſte, que ne l'étaient anciennement les gens de trait.

Je conclus de ceci, non ſans fondement je penſe, que s'il y a parmi nous une eſpèce de troupes pour qui l'art de tirer juſte, ſoit réellement utile, c'eſt notre Infanterie légère. Elle combat à la débandade, et elle eſt communément poſtée de manière à être couverte ou cachée contre le feu de l'ennemi. Cela laiſſe au Soldat de la liberté dans ſes mouvemens; à chacun de voir l'ennemi; le garantit de la grande fumée; rend le danger beaucoup moindre; et ne le prive par conſéquent pas tant de reflé-

reflexion et de sang froid, que le fantassin de ligne; qui, par le fracas de l'Artillerie et du nombre incroyable de coups de feu, dont il entend les balles lui siffler autour des oreilles, est toujours comme hors de soi.

En révanche d'après ce qu'on vient de lire, sur quoi j'en appelle à tous les Officiers qui ont de l'expérience, je crois pouvoir soutenir, que quand on formerait des régimens entiers de purs chasseurs, ils ne tireraient guères mieux que nos trouppes de ligne, supposé qu'on les armât, qu'on les rangeât, et qu'on les fît combattre comme celles ci. Je n'ai point d'expériences à alléguer sur ce sujet, parceque partout où on a formé des corps de gens habiles à tirer, on en a fait des trouppes légères. Mais cela même prouve le sentiment qu'on a eu en tout tems, de la vérité de mon opinion. Cependant on aurait pu faire là-dessus une observation dans le Service de France. Cette puissance a depuis assez longtems un Régiment, sous le nom de Royal-Corse, dont la plupart des Soldats sont de cette île, où l'on assure, que tous les hommes sont chasseurs nés, et tirent on ne peut pas mieux. Ce Régiment a-t-il fait dans les affaires où il s'est trouvé, et où il a combattu en ligne, une éxécution remarquablement plus grande, par son feu, que les autres Régimens? Je n'en ai pas entendu parler. Il semble pourtant qu'il aurait du mettre en fuite,

tout ce qu'il aurait eu devant lui, ſi mes raiſonnemens portaient à faux. Mais s'ils ſont vrais, je donne à penſer, s'il vaudrait la peine, de faire la dépenſe néceſſaire, pour apprendre à tirer juſte à nos fantaſſins?

Les coups tirés par nos trouppes de ligne, ne peuvent donc jamais être des coups ajuſtés, et par conſéquent on raiſonne juſte en les multipliant, parcequ'il n'y a que la multitude, qui puiſſe réparer ce qui leur manque du côté de la juſteſſe. Nous trouvons d'abord cette multitude dans le nombre de nos Soldats, qui étant tous armés de fuſils, et pouvant tirer tous, font partir un très grand nombre de coups à la fois. Nous la trouvons encore dans la rapidité de notre feu. Dix mille hommes peuvent ſans trop ſe preſſer, tirer 40,000 coups de fuſil dans une minute. On fait fort bien d'éxercer le Soldat à ce feu rapide, parcequ'un feu plus lent n'en ſerait pas plus ſûr dans les circonſtances où il ſe trouve et ne ferait qu'effrayer celui qui le ferait, et qui ſerait attaqué par un feu mieux nourri que le ſien.

On ne ſaurait pourtant nier que l'effet de nos armes à feu, au moins du fuſil, ne ſoit trop peu de choſe, en comparaiſon de la multitude des coups qu'on tire. On peut compter que de cent coups qui ſe tirent dans une bataille à peine y en a-t-il un ſeul qui porte. On doit par conſéquent ſonger à le rendre plus efficace. Mais ce n'eſt point

en

en apprenant à tirer aux Soldats comme le prétendent presque tous les Auteurs militaires. Il y a pour cela des moyens plus analogues à la nature des choſes, et par conſéquent plus réels, à employer.

Si nous conſidérons d'abord nos armes et l'objet que le Soldat a devant ſoi; nous verrons bien qu'il n'eſt pas beſoin d'en faire un habile tireur, pour rendre ſon feu meurtrier. L'objet a entre 300 et 400 pieds de large ſur 5 de haut. Le fuſil forme une ligne à peu près droite, et dèsqu'on eſt placé devant un pareil objet, il n'eſt presque pas poſſible de le manquer autrement qu'en tirant trop haut ou trop bas. Il ne s'agit pas même d'être grand tireur pour cela, il ne faut que tenir le fuſil dans le plan horiſontal de l'objet, parceque la balle décrit une ligne qui ne s'écarte ſenſiblement de la droite qu'au commencement ou vers la fin de ſa portée. Les armes de jet des Anciens n'avaient pas à beaucoup près cet avantage. Ils avaient aſſurément beſoin de plus d'adreſſe pour atteindre un objet avec un javelot, une fleche, ou le trait d'une fronde; puisque pour peu qu'il fut éloigné ils devaient faire décrire une courbe ſenſible à leurs traits. Il leur fallait pour cela, méſurer la diſtance de l'oeil, et régler là deſſus la direction de leur coup. Voilà ce qu'on n'acquiert qu'à force d'exercice.

D'après ces notions, on voit bien qu'il ne s'agit pour rendre notre feu très meurtrier, que de trouver une manière de tenir le fuſil, au moyen de laquelle la balle parcoure toute ſa portée ſans s'éléver nulle part à plus de cinq pieds au deſſus de l'horiſon, et d'obliger le Soldat à tenir toujours le fuſil dans cette poſition. Alors les coups ne pourront manquer de donner dans un objet tel que nous venons de le décrire, à quelque diſtance qu'il ſe trouve, en deça de la portée des armes. Voilà ce qu'il faut; et non pas apprendre au Soldat à tirer, comme un chaſſeur. C'eſt une idée chimérique. Le chaſſeur tire contre un objet iſolé à une diſtance très grande. C'eſt une choſe qui demande beaucoup d'adreſſe, et par conſéquent d'éxercice. L'objet du fantaſſin de ligne eſt toute autre choſe; et quant à la diſtance, quelque variation qu'elle puiſſe apporter à la manière de tenir le fuſil, il ne faut jamais y avoir égard, parceque la fumée la cache au Soldat, et que le tumulte du combat l'empêchera toujours de l'apprécier, et d'arranger la façon de coucher en joue en conſéquence, quoiqu'on lui apprenne à ce ſujet. Il faût trouver la meilleure manière de tenir le fuſil pour en diriger le coup dans toute ſa portée contre un objet tel que celui que je viens de décrire; et rendre cette manière de le tenir abſolument machinale au Soldat. Il eſt à croire qu'en éxerçant beaucoup les trouppes à charger, et en apportant la plus grande attention et même

ſévé-

ſévérité à ce qu'aucun Soldat ne couche autrement en joue, que de la façon qu'on lui aura montrée, on réuſſira à empêcher que la plupart ne tirent mal; car il n'y a que ce qui eſt machinal qui n'abandonne pas les hommes, dans les occaſions, où le danger leur ôte la puiſſance de réfléchir.

Je ne ſais ſi je me trompe, tant la choſe me parait inconcévable; mais j'ignore ſi ce point, que l'on peut nommer capital à la guerre, a été jamais convénablement éxaminé. Je ne vois pas qu'on ait aucun principe fixe ſur la manière de coucher en joue. On y ſuit une eſpèce de routine, qui, à la vérité, a du bon; mais qui n'eſt pas ce qu'elle devrait être, ni même aſſez déterminée, aſſez fortement inculquée dans les ordonnances, et aſſez généralement ſuivie; pour croire, qu'on l'ait fondée ſur des notions juſtes et ſolides de l'arme dont nous nous ſervons.

Notre fuſil a la figure d'un cône tronqué et l'on ne ſaurait fixer ſa poſition que d'après le prolongement de la ligne ſupérieure du canon. Mais cette ligne fait un angle avec l'axe de l'ame: de ſorte qu'à une petite diſtance, la balle qui ſuit la direction de l'axe, s'éléve au deſſus de ce prolongement et qu'elle s'en éloignerait toujours davantage, ſi la gravité ne la forçait à baiſſer auſſi toujours vers l'horiſon, jusqu'à ce qu'elle recoupe ce prolongement,

pour

pour tomber enfin à terre. La hauteur à laquelle la balle monte au deſſus de cette ligne; la diſtance à laquelle elle s'élève le plus, et celle où elle recoupe la ligne: tout cela différe ſans doute, ſelon le fuſil, et la charge. Mais on n'a fait nulle part des éxpériences à moi connues, à ce ſujet, avec les fuſils et la charge d'ordonnance dans aucun ſervice; ce qui eſt pourtant le ſeul moyen de connaitre avec préciſion la manière de faire faire en joue au Fantaſſin de ligne. Tout ce que nous ſavons; c'eſt qu'à une petite diſtance, il faut pointer plus bas que l'objet auquel on tire, pour donner dedans; qu'à une diſtance moyenne, il faut y viſer droit; et qu'enfin à une grande diſtance, il faut tenir l'arme un peu plus haut que l'objet.

Cela poſé, on ne ſaurait nier que la façon de coucher en joue, adoptée dans nos ſervices en Allemagne, ne ſoit en général aſſez conforme à la nature de notre arme. Nous feſons baiſſer les fuſils au premier rang. Il eſt vrai que ce n'eſt ni d'une façon bien déterminée, ni uniforme dans tous les ſervices, ni même parmi les trouppes de la même nation; ce qui parait bien étonnant, puisque tous les autres mouvemens que l'on fait avec cette arme, quoique bien moins importans, ſont ſi éxactement compaſſés. Communement on la fait trop baiſſer. Il ſe trouve des Militaires inſtruits qui prétendent là-deſſus, que comme on apprend au Sol-

le fuſil dans une poſition horiſon-
e, au même inſtant où il touche à
alle, n'étant pas encore hors du ca-
e direction, et raſe l'horiſon à cette
i doit rendre le coup auſſi juſte qu'il
J'avoue que je ne ſaurais me perſua-
penſe qu'il n'en eſt que mieux, ſi le
r lequel cette ſuppoſition s'appuye,
eſt pas poſſible de porter ainſi le fu-
, ſans lui donner une ſecouſſe qui
chè; de ſorte que ſi la balle ſe trou-
ıs le canon, comme on le ſuppoſe,
iraient, plus ou moins haut, en l'air.
: lieu de croire que la balle eſt de-
ıe le Soldat ait pu faire ce mouve-
ɔn a obſervé que les coups des troup-
t fort les armes en couchant en joue,
re à une petite diſtance. Il ne faut
e baiſſer extrêmement les fuſils au
mais un peu, à cauſe de l'élévation
deſſus de la ligne prolongée du ca-
balle parcourra une centaine de pas
ration pour atteindre un objet à hau-
. On les fait moins baiſſer au ſe-
C'eſt ſans doute une routine; / peut
a ne vient-il, que de ce que le ſe-
ouvant derrière le premier, il ne peut
ment. Enfin le troiſième rang tient
une poſition horiſontale, et même

un

un peu élévée apparemment encore parceque ſa ſituation á l'égard des autres rangs l'empêche de les tenir d'une autre manière. Je ne parle point des effets du feu, lorsqu'on fait mettre un genou en terre au premier rang, ni n'en ferai mention nulle-part dans cet ouvrage; parceque ce mouvement ſi commun à la place d'éxercice, ne s'éxécute jamais à la guerre, dont il eſt uniquement queſtion ici.

En comparant cette manière de coucher en joue avec ce qui a été dit ſur la nature de notre arme; on trouvera que le premier rang doit frapper tout ce qui ſe trouve en deça de cent pas. Si tous les rangs tenaient leurs armes dans une poſition horiſontale, les balles paſſeraient vraiſemblablement par deſſus la tête à tout ce qui ſe trouverait dans cet eſpace, à hauteur d'homme. Le ſecond rang en baiſſant un peu, mais presque inſenſiblement le fuſil, doit atteindre tout ce qui ſe trouve entre 100 et 200 pas de diſtance. Le troiſième rang en tenant le fuſil horiſontalement et même un peu élévé atteindra depuis 200 pas jusqu'à la plus grande portée. Il eſt vrai que de cette façon, tous les coups du troiſième rang ſont perdus là où ceux du ſecond et du premier frappent, et au rebours. Mais je ne penſe pas qu'on puiſſe en demander davantage, ſi non que le feu des trouppes ſoit bien reparti ſur tout l'éſpace de la portée du fuſil; et c'eſt ne pas connaitre bien cette arme, que de prétendre qu'il

manière de la tenir, au moyen de
en parcoure toute la portée à hau-
Toujours eſt-il ſûr, qu'une ma-
joue, qui ferait que toujours la
des balles frappât l'ennemi, d'un
e du fuſil à l'autre; ſurpaſſerait de
ſe pratique à préſent.

mandera ſans doute; „pourquoi no-
ire tant de coups ſans effet, puis-
nême la façon de coucher en joue
a nature de nos armes." J'obſerve-
Que quoique notre façon de faire
en général aſſez à la configuration
uſage; elle n'eſt pas à beaucoup
d'une manière fixe, et fondée ſur
elle devrait l'être. 2) Que nous
s pas aſſez à la rendre abſolument
ldat. On devrait l'y éxercer bien
, et donner la plus grande attén-
s les fuſils ſe trouvent tout de ſuite
préscrit; en puniſſant le Soldat,
e, le tiendrait autrement qu'il ne
, quoique la manière de faire en
ement capital, de la juſteſſe du-
l'effet du feu de nos trouppes de
pas tout, et qu'il ne faut pas qu'il
de circonſtances qui en rendent
ible. Or il éxiſte de ces circon-
ſtan-

ſtances. D'abord nos fuſils ſont trop lourds, et trop peu maniables. Avec le poids qu'on leur donne, il n'eſt pas poſſible qu'un homme d'une force ordinaire, ne tire en l'air; ou ne le laiſſe tomber en avant et ne tire à dix pas en terre, s'il veut éviter l'autre défaut. Je le répète quand nos fuſils peſans porteraient à 50 pas plus loin, à quoi cela ſert-il, ſi presqu'aucun de leurs coups n'atteint le but? En ſecond lieu, notre manière biſarre de ranger les Soldats, en mettant les plus grands au premier rang, tandis qu'ils devraient être au troiſième, et les plus petits au premier, empêche à jamais l'obſervation de toute régle ſur la manière de faire en joue. Cela fera toujours que les deux derniers rangs tireront en l'air; et la peſanteur du fuſil fera toujours donner les coups du premier rang en terre; de ſorte qu'avec ces deux inconvéniens, il n'eſt pas poſſible que le feu des trouppes devienne jamais bien meurtrier. Peut être que ſi on eſſayait d'alléger les armes à une trouppe, et qu'on la rangeât les petits hommes au premier rang et les grands au troiſième; et qu'on les éxerçât enſuite à ſe rendre la meilleure façon de faire en joue bien habituelle, on ſerait étonné de l'éxécution que ferait ſon feu.

Quoiqu'il en ſoit de ces idées, on devrait au moins faire de ces eſſais. Puisque c'eſt par des eſſais qu'on a perfectionné l'Artillerie, pourquoi ne s'en ſert-on pas pour perfectionner l'arme et l'éxercice

nterie? Voici ceux que je régarde
nſables. Il faudrait faire fabriquer
verſe longueur, et de différent poids
les ouvriers en ce genre à augmen-
té du fuſil, ſans en diminuer la por-
oyens qui ne rendraient pas l'arme
ıſe, et qui n'obligeraient pas à la
ntement. Il faudrait d'abord eſſayer
tir et la portée de ces fuſils, dans
ions poſſibles, et à toutes les diſtan-
l faudrait diſtribuer de ces armes à
et les faire charger avec, éxacte-
ière dont on charge et dont on fait
nbats; tantôt en les rangeant com-
, tantôt en mettant les petits hom-
rang et les grands au dernier, en
les armes, de la façon qu'on aurait
ıe la plus avantageuſe, par les eſſais
s avec chaque eſpèce de fuſil en par-
alors qu'il faudrait faire tirer les Sol-
ıntre des planches pour voir l'effet
ɔn pas, comme on l'a fait quelque-
apprendre à tirer. Ces eſſais de-
ɔr plus d'une fois, et toujours avec
rées tantôt d'un corps, tantôt d'un
mment on pourrait parvenir à dé-
manière fixe et raiſonnable, les
s à donner à l'Infanterie de ligne;
nière de ranger les Soldats, et de

leur faire tenir les fuſils, lorsqu'ils veulent tirer. J'avoue qu'il eſt inconcévable que tout cela ſoit encore à faire.

On doit s'attendre à tout; je m'attens par conſéquent auſſi, qu'on m'objectera; que l'idée de rendre une façon fixe de faire en joue, habituelle au Soldat, ne peut être avantageuſe, que dans la ſuppoſition que les trouppes des deux partis ſe trouvent ſur un terrain de niveau; qu'il faudra la varier ſi les ennemis ſe trouvent placés ou plus haut ou plus bas; et que pour que le feu ſoit meurtrier dans tous les cas, il faudra toujours apprendre à viſer et à tirer juſte au Soldat. J'avoue que cette objection me paraitrait ſingulière ſi elle venait de la part de ceux qui veulent qu'on éxerce les Soldats à tirer à la cibe. Pour tirer contre un objet placé plus bas, il n'y a qu'à baiſſer d'autant le fuſil; et à le lever lorsque l'objet eſt plus haut. Cela n'eſt pas bien difficile, et ſi les Officiers ont ſoin d'en prévenir les Soldats, et qu'ils faſſent attention que leurs ordres s'éxécutent; cela aura tout l'effet qu'on pourra déſirer. Mais ſi l'on prétend que le trouble du Soldat, dans le combat, eſt ſi grand, qu'on ne ſaurait lui faire éxécuter de pareils ordres; à quoi aura-t-il ſervi de lui apprendre à viſer, puisqu'alors il ſera également beaucoup trop troublé, pour faire le moindre uſage de ce talent. En général j'ai fait voir trop clairement ſon inutilité à l'égard des Sol-

Soldats de nos trouppes de ligne, pourqu'on puiſſe encore inſiſter là-deſſus. J'obſerverai pourtant encore; que ſi l'inégalité du terrain ſur lequel ſe trouvent deux Corps de trouppes ennemies, n'eſt pas conſidérable, le feu ne perdra pas ſenſiblement de ſon effet en tirant d'après la façon ordinaire de coucher en joue. Au contraire; la péſanteur du fuſil feſant baiſſer la bouche, et tirer trop bas, au premier rang ſurtout, rendra le feu de celui ci vraiſemblablement plus efficace. Mais ſi la troupe qui tire eſt placée beaucoup plus haut, et que le feu ſoit plongeant, il ne pourra jamais avoir un bien grand effet. Il en eſt de cela comme du feu de biais. On a une manière de l'éxécuter; on y éxerce auſſi les trouppes, de tems en tems. Mais notre ordonnance, et encore plus la ſituation d'eſprit du Soldat dans le feu y répugnent. L'une et l'autre repugnent de même, à ce qu'un feu plongeant ſoit jamais bien efficace. Surtout notre façon de ranger les Soldats y eſt contraire; car comment veut-on que les petits hommes du ſecond et du troiſième rang tirent juſte contre un objet placé dans le fond, que le premier rang les empêche abſolument de voir? Il eſt toujours ſûr que la façon de ranger les hommes, que je propoſe d'après pluſieurs excellens Tacticiens, ſerait bien plus avantageuſe, pour ce cas très commun à la guerre. Quant au feu de bas en haut; il ne vaudra jamais rien, quoiqu'on

faſſe; c'eſt une choſe connue; auſſi presque toute la ſcience des poſitions roule là deſſus.

En feſant en général l'apologie de notre manière de tenir le fuſil pour tirer, telle qu'elle eſt introduite dans la plupart de nos ſervices, je ne prétends pas du tout, qu'on ne puiſſe en trouver une différente et meilleure. Si l'opinion de pluſieurs Militaires, dont j'ai parlé, ſavoir, que le coup acquiert la plus grande jnſteſſe poſſible, par la poſition horizotale, dans laquelle le Soldat place le fuſil au moment où il touche à la détente, etait fondée; il vaudrait mieux porter le fuſil tout de ſuite dans cette attitude pour tirer; ce qui ne ſerait pas difficile. Cependant je doute que cela augmentât de beaucoup l'effet du feu; parceque cette direction bien horiſontale ſerait fort difficile à attrapper; et que pour peu que le Soldat tint le canon du fuſil ou baiſſé ou élévé par devant, le coup irait donner en terre à dix pas, ou paſſerait à vingt piés par deſſus la tête des ennemis. Je penſe donc que notre manière de tenir le fuſil pour tirer eſt la meilleure, ainſi que la plus naturelle. Mais cela n'empêche pas qu'on ne doive eſſayer toutes celles qu'on pourra raiſonnablement imaginer, et entre autres celle dont il eſt queſtion; parcequ'il n'eſt pas douteux qu'on ne puiſſe tenir un fuſil peſant bien plus ferme de cette manière, ce qui peut produire de bons effets. Enfin il ne faut point ſe laſſer, par

des

des expériences réitérées, de découvrir la meilleure de toutes les attitudes pour tirer, qu'on puiſſe faire prendre au fantaſſin de ligne. Peut être quelque changement à l'affutage, l'invention de quelque petit engin, pour fixer le fuſil dans la juſte poſition, pourrait-il mettre notre Infanterie en état de tirer avec beaucoup plus d'effet, qu'à préſent.

Chez les Anciens, les Officiers ne feſaient pas une claſſe auſſi éminemment élévée au deſſus des Soldats que chez nous. C'était un effet de leurs moeurs et de leur Gouvernement. On en parlera en ſon lieu. Encore moins étaient-ils différemment armés que le Soldat; au lieu que dans presque tous les Services Européens, on n'arme point du tout les Officiers dans l'Infanterie; car je ne ſaurais appeller arme ce faible eſponton, et l'épée encore plus faible et courte, qu'ils portent dans les combats, ſans pouvoir en retirer le moindre uſage. C'eſt encore une de ces différences rémarquables, provenue de l'invention de la poudre. Chez les Anciens dès que les Officiers avaient mené leurs Soldats dans la mêlée, le plus fort était fait. C'était à ceux ci enſuite à voir comme ils s'en déméleraient, et ils étaient aſſez portés d'eux mêmes à y faire tous leurs efforts, puisque en fuyant ils couraient à une mort inévitable. Il ne s'agiſſait donc que d'amener les Soldats en ordre à ce point, et il n'y avait rien dans les armes des Anciens, qui empêchât

pêchât les Officiers d'y donner toute l'attention néceſſaire. L'action de leurs armes était telle, que même dans la melée, rien ne rendait l'attention des Officiers à maintenir l'ordre dans leur trouppe impoſſible, à moins qu'ils ne fuſſent actuellement occupés à combattre eux mêmes. Il parait même que chez les Grecs les Officiers, ou au moins ce que nous nommerions les bas Officiers, ſe tenaient à la queue des files; puiſqu'il eſt dit qu'on plaçait les plus prudens au dernier rang de la Phalange, pour maintenir l'ordre dans les files et empêcher qu'elles ne ſe mêlaſſent. Or comme il n'y avait proprement que les premiers rangs qui combattaient, rien n'empêchait ceux qui étaient au dernier de veiller à l'ordre, de voir et d'entendre tout ce qui ſe paſſait, et d'y rémédier. Il ne pouvait donc venir dans l'eſprit aux Anciens de ſe priver ſans raiſon d'un nombre de combattans utiles, en ne donnant point d'armes, ou ce qui eſt la même choſe, des armes inutiles à leurs Officiers. Nous avons cependant de très fortes raiſons d'en agir autrement.

On a ſouvent propoſé, pour augmenter le feu de l'Infanterie, et le rendre plus efficace; de donner des fuſils aux Officiers et aux bas Officiers, ce qui augmenterait non ſeulement le nombre des tireurs en général, mais y ajouterait encore tout ce qui, par ſon adreſſe et par ſon courage, eſt le plus capable de tirer juſte. Le Maréchal de Puiſégur

ſout-

ent cette opinion dans ſon Ouvrage
guerre, et en effet elle eſt des plus
uis c'eſt encore ici une preuve, que
ſte à ne point adopter des projets
qu'on a ſouvent de fortes raiſons con-
quoiqu'elles ne frappent pas autant
p d'oeil, n'en ſont pas moins très ſo-
en plus important dans le combat,
ordre parmi les trouppes, que d'aug-
bre des tireurs, et même jusqu'à
l'effet du feu. Cela éxige toute
Officiers, et des bas Officiers, de la
dépend plus qu'on ne ſaurait dire
es: parceque le bruit des coups de
rien obſerver, ſi l'on n'a continu-
ux ſur ſa trouppe; parceque ce mê-
e moindre désordre plus difficile à
onſéquent plus dangereux; et enfin
nement dans lequel on combat, ren-
ins dangereuſe à nos Soldats les y
age ſi les Officiers n'étaient toujours
ntenir. Si on donne des armes à
nature humaine porte trop à nuire
nuit, et ſurtout les hommes cou-
ils puiſſent réſiſter à l'envie de ti-
emi; ils tireront donc, et ne feront
eur trouppe, qui pendant ce tems
et ſe débandera à la fin d'une façon
Ce ſera la conſéquence infaillible

de la façon propoſée d'armer les Officiers et les bas Officiers, ſoit qu'on leur donne ces armes exprès pour tirer, comme le veut le Mal de Puiſégur; ſoit qu'on ne les leur donne que pour leur défenſe, comme le prétendent d'autres; qui trouvent qu'il eſt bien triſte pour ces braves gens de n'avoir pas la moindre défenſe, lorsqu'ils ſont pourſuivis dans une déroute par quelque Soldat iſolé, ou dans d'autres occaſions de cette nature. Cela eſt triſte ſans doute; car comme on l'a dit, l'eſponton n'eſt point une arme, et l'épée n'en eſt pas une non plus, contre le Sabre du Cavalier ou le fuſil du fantaſſin: mais cela eſt néceſſaire, puisque malgré la plus grande rigueur des ordres, jamais on ne parviendrait à empêcher des hommes armés de fuſils de tirer dans la mêlée. J'ajoute encore qu'on n'augmenterait pas par là l'effet du feu d'une façon ſenſible. Les mêmes cauſes qui empêcheront toujours le Soldat de faire uſage de ſon adreſſe à tirer dans les combats d'Infanterie, empêcheront auſſi les Officiers de s'en ſervir; outre qu'il s'en faut de beaucoup que tous les Officiers, ni même la plus grande partie ſoient de fort adroits tireurs.

Notre ſiècle philoſophique pourrait bien blâmer toutes ces recherches, ſous prétexte que le feu de l'Artillerie et de la Mousqueterie n'eſt déjà qu'aſſez terrible, ſans rechercher ſi éxactement les moyens de le rendre plus meurtrier encore. A quelque

que point que je ſois enthouſiaſte de mon état, je ne me cache point que la guerre eſt une cruelle choſe, un fléau affreux; qu'elle ne doit être déſirée et approuvée par perſonne, pas même par ceux qui aiment à la faire; et qui en attendent les deux grands objets des déſirs de tous les hommes, l'honneur et la fortune. Voilà comme je penſe, et j'abhorrerais autant que qui que ce ſoit, les moyens de la rendre plus cruelle et plus terrible encore, ſi je n'y voyais en même tems ceux de le rendre au moins plus rare et peut être de la faire finir à jamais. C'était une pitié très mal entendue; qui guida Louis XV. ſi l'anecdote qui ſe trouve dans quelques Ouvrages eſt vraie. La voici. On raconte qu'un Dauphinois, nommé Dupré, avait inventé un feu ſi terrible qu'aucune eau ne pouvait l'éteindre, et avec lequel on était en état de conſumer des armées, des villes, des provinces entières. Il en fit des eſſais devant Louis XV. Ce Monarque acheta le ſecret, à condition qu'il ne le découvrirait jamais, et on dit qu'il eſt enſeveli actuellement avec l'inventeur. Je ne doute pas que ce Roi n'ait eu l'ame aſſez compatiſſante, pour faire cette action; mais cet homme qui poſſéde un ſecret ſi merveilleux, qui ſe le fait payer pour le faire; et qui ſans être mis dans une priſon fort étroite, ne le découvre à perſonne; me paraiſſent des choſes aſſez peu vraiſemblables. Quoiqu'il en ſoit, et donnant cette anecdote comme je l'ai trouvée (dans une brochure

intitulée: *Aux Mânes de Louis XV.*) je ſoutiens que celui qui inventerait un moyen ſûr et inévitable de détruire tout d'un coup, ou toute une armée ou toute une province, rendrait le plus grand ſervice à l'humanité. La guerre ceſſerait tout à fait. Les Souverains ne trouveraient plus perſonne qui voulût la faire; aucun peuple ne ſerait plus d'humeur de la ſouffrir, quand même il ſe trouverait des Monſtres animés d'une fureur aſſez atroce, pour vouloir s'expoſer à perdre leurs Sujets et par conſéquent leur puiſſance, plutôt que de faire le ſacrifice de leurs prétenſions. On ne s'imagine peut-être pas la révolution que ferait une telle invention dans toutes les affaires d'ici bas; mais il eſt toujours ſûr que ce ſerait le moyen le plus infaillible de faire réuſſir le projet de la paix perpétuelle.

Ce ſecret admirable ſera peut être un peu long et difficile à trouver; en attendant celui, qui fournirait les moyens de tirer ſans manquer ne ſerait guères moins avantageuſe, ſuivant le proverbe des Soldats Allemands; qui dit: *que ſi toutes les balles portaient, perſonne ne voudrait être Soldat*; et j'ajoute que ſi perſonne ne voulait être Soldat, les Princes ne pourraient plus ſe faire la guerre. Je me flatte d'avoir fait voir, qu'on n'y réuſſira pas en faſant tirer le Soldat à la cibe, quand on l'y éxercerait au point de le rendre le plus adroit tireur du monde. Mais je ſuis loin de faire un crime de cette opinion,

nion, à ceux qui l'ont propoſée, et je ne crois point, qu'on veuille m'en faire un, d'avoir avancé la mienne ſur les moyens de rendre le feu plus meurtrier. Ce qui m'étonne pourtant extrêmement, c'eſt que ceux qui propoſent de faire de chaque fantaſſin un chaſſeur, qui veulent qu'on dépenſe de la poudre à lui apprendre à tirer, ſe ſont recriés, de ce que les Alliés lévérent en 1757. un corps de trouppes légères, compoſé d'excellens tireurs, ſous le nom de Chaſſeurs, et armés de Carabines qui portaient fort loin. Ce préjugé eſt indigne de gens de guerre, où il ne s'agit jamais que de faire le plus de mal poſſi- à l'ennemi, avec la moindre perte de ſa part. Où aurait été la honte dans l'inſtitution de nos Chaſſeurs? Etait ce à tirer juſte? Non; puisqu'on propoſe d'y éxercer le Soldat. Etait ce à avoir des armes d'une longue portée, et à s'en ſervir en conſéquence? Encore moins; car je demande, où ſerait le Général qui refuſerait des armes d'une plus longue portée, ou qui ne commencerait à s'en ſervir, que lorsqu'il ſerait lui même à la portée de celles des ennemis? Enfin ce n'eſt point à s'être tenu dans les bois, derrière les hayes, et en général dans des lieux fourrés, puisque c'eſt là le propre de l'Infanterie légére, et qu'on ne fait pas un crime à des trouppes de ſe ſervir de leurs armes de derrière des retranchemens; ce qui eſt au fond la même choſe. On voit donc bien que ce n'eſt qu'un préjugé, qui tient plus du courage barbare de nos Ancêtres, que

de

de la véritable valeur; préjugé d'autant plus triſte, qu'il a couté la vie à un bon nombre de braves gens de ce corps de Chaſſeurs, qui ont été la victime du reſſentiment de leurs ennemis, pour avoir fait leur devoir lorsqu'ils ont eu le malheur de tomber entre leurs mains et qui par conſéquent mérite bien d'être rélévé. Il eſt vrai, qu'il s'eſt à peu près évanoui; ſurtout lorsqu'on a reconnu, que ces Chaſſeurs n'étaient pas ſi terribles qu'on le penſait, quand on ne s'en laiſſait pas canarder, comme firent quelques Régimens Français à Sangershauſen, et qu'on marchait à eux; car leurs coups auſſi lents qu'ils étaient ſûrs, ne pouvaient pas ſe répéter ſouvent, même dans leur grande portée. Cela n'empêche pas qu'il ne ſoit bon d'en montrer l'injuſtice et le ridicule, puisqu'il peut reparaitre ſous une autre forme. Car c'eſt le même, que celui qui portait le Chevalier Bayard à tuer touts ceux, qui, de ſon tems, combattaient avec des armes à feu dans les armées. Il eſt donc utile de faire voir, que ceux qui ſe ſervent d'armes nouvelles et d'un plus grand effet, dont l'invention n'eſt pas impoſſible, ne font que leur devoir, en s'en ſervant au plus grand débriment des ennemis, et au plus grand avantage de leur parti; qu'en général ils travaillent à accélerer le but de la guerre, qui eſt une bonne paix; et que par conſéquent c'eſt une fureur barbare que de ſe venger perſonnellement du mal qu'ils font, et de les traiter autrement que les autres Soldats.

Obſer-

Obſervons encore que celui qui conçut l'idée de prendre des chaſſeurs pour en former un corps de trouppes légéres, fut guidé par un ſentiment très juſte de la nature de nos armes et de leurs effets. Il eſt vrai, qu'il ne penſa peutêtre, qu'à l'avantage qu'auraient des gens élévés à parcourir les pays les plus coupés, pour faire le Service que nous demandons de nos trouppes légéres; mais il n'en eſt pas moins vrai que ce n'eſt qu'à elles, que l'adreſſe à tirer peut être de quelque utilité. Il n'y a qu'elles que l'on puiſſe comparer ſur ce point, aux armes à la légére des Anciens, quoique toute notre Infanterie ſe ſerve comme eux d'armes de jet. Quelques Militaires ont auſſi propoſé de tirer de chaque bataillon une trouppe choiſie armée et éxercée pour tirer juſte à de grandes portées, qu'ils veulent faire combattre à la débandande et en avant de la ligne avant que celle ci puiſſe charger, comme feſaient les Vélites des Anciens. Peut être ne retireraient-ils pas de cette invention tout le fruit qu'ils en attendent; parceque l'Artillerie pourrait bien y cauſer un mécompte auquel ils n'ont pas ſongé. Mais au moins il n'y a rien dans ce projet qui paraiſſe incompatible avec les vrais principes, découlant de la nature de nos armes, comme dans celui d'éxercer le fantaſſin de ligne à tirer juſte, pour rendre le feu plus efficace qu'il ne l'eſt. C'eſt un avantage qu'on ne doit attendre que de la multiplicité des coups, jointe à une manière fixe et générale

nérale de tenir le fuſil, rélativement à la nature de l'objet que nous voulons frapper, et à l'éloignement de tout ce qui peut mettre obſtacle à cette manière de tenir le fuſil pour tirer, ſuppoſée la plus avantageuſe.

Si je ſuis parvenu à raiſonner juſte ſur ce point, cela pourra ſervir de preuve, ſous combien de faces il faut conſidérer les projets militaires les plus plauſibles, avant de ſe décider en leur faveur. Car enfin quoi de plus ſpécieux que la néceſſité d'exercer les Soldats à tirer au blanc, pour donner un plus grand effet au feu de notre Infanterie. Cela me raméne pour un moment au maniment des armes, que quelques militaires propoſent tant de négliger pour ne s'attacher qu'à ce qui eſt eſſentiel. Je crois encore cette idée ſujette à bien des inconvéniens. J'ai deja dit que ce maniment était utile, pour apprendre au Soldat à ſe ſervir de ſon arme, dans toutes les ſituations néceſſaires, ſans s'en bleſſer ni lui même, ni ceux qui ſont autour de lui. Outre cela il s'y trouve pourtant des temps, qui ſont d'un uſage indiſpenſable; par ex: ceux qui ſont deſtinés à rendre certains honneurs militaires; comme de préſenter les armes, de les porter à l'enterrement &c. Or ces temps étant néceſſaires, je ne vois pas pourquoi on ne les ferait pas d'une certaine façon déterminée et uniforme. Il ſerait peut être bien plus dangereux qu'on ne penſe, de laiſſer

faire

faire quoique ce ſoit au Soldat ſous les armes, autrement qu'avec la plus rigide éxactitude et préciſion. Cela l'entretient dans l'habitude ſi néceſſaire du Silence, de l'attention, de l'obéiſſance la plus prompte au moindre commandement ou ſignal; et c'eſt là ce qui forme la trouppe bien disciplinée. Toute trouppe où on ouvre ſeulement la bouche lorsqu'on eſt ſous les armes; où un ſeul homme, Soldat ou Officier, ſonge à quoique ce ſoit, qu'à éxécuter ce qu'on va lui ordonner, ne vaut rien du tout, et il n'y a pas d'autre moyen d'obſerver le défaut d'attention et de discipline, qu'en feſant faire tous les mouvemens, avec la plus grande préciſion. Si l'on ſe néglige là dédans, dans une occaſion; ſi l'inſtant où lon ſe place ſous les armes, et où l'on commande: *Garde à vous!* n'eſt pas conſacré irrévocablement à raſſembler toutes ſes idées ſur ſon devoir; on ſe relâchera bientôt dans d'autres, et la discipline ſe perdra infailliblement.

Ce ſont des choſes que les Anciens ſavaient comme nous. Leurs Tacticiens recommandent le parfait ſilence ſous les armes comme la choſe la plus importante. „Rien n'eſt plus utile, dit Elien, „pour que tout s'éxécute avec préciſion et ſans déſ„ordre, que le ſilence. C'eſt pourquoi il faut com„mander avant tout; *ſilence et attention.*" Homére nous l'enſeigne déjà, lorsqu'il loue à ce ſujet lès Grecs; diſant: „qu'à peine on eut penſé que toute

„cette

„cette multitude de Combattans eut ſu former un „ſon, tant la vue de leurs Chefs leur imprimait de „reſpect.“ C'eſt ainſi que parlent Elien et Arrien vers la fin de leur Tactique. Si à cela on ajoute que les Anciens avaient aſſurément certains tems de parade, dont ils feſaient uſage dans d'autres occaſions, que dans les combats; on trouvera peut être probable qu'ils ayent auſſi eu un maniment des armes analogue au nôtre. Je n'en citerai qu'un exemple. Lorsqu' Enée envoye le corps du jeune Pallante, tué par Turnus, à ſon père Evandre, il eſt dit que ceux qui accompagnaient le convoi portaient leurs armes renverſées.

Tum moeſta phalanx, Teucrique ſequuntur,
Thyrrenique duces, et verſis Arcades armis.

Aen. Lib. XI, v. 92. et 93.

Sans vouloir faire remonter cet uſage jusqu'aux tems fabuleux d'Evandre, on ne ſaurait douter, ſur la foi de ce paſſage qu'il n'ait ſubſiſté depuis bien des ſiécles, du tems du Poëte, chez les Grecs et chez les Romains; ſans quoi il n'aurait jamais pu l'attribuer aux Arcadiens de cet âge fabuleux. Les Grecs et les Romains avaient donné un eſpèce de maniment des armes de parade. Mais l'éxécutaient-ils avec la préciſion, que nous y mettons? Il ne me parait pas poſſible de résoudre cette queſtion autrement que par des probabilités. Il eſt ſûr que le paſſage cité de Virgile en fournit une très forte en faveur de la tradition, qui aurait perpétué les uſa-

ges

ges et les principes de l'Art Militaire jusqu'à nos jours, de la manière dont il a été dit au commencement de ce Chapitre. Il n'y a point une analogie si forte entre la douleur de la perte d'un Compagnon d'armes, et l'action de porter ses armes tournées; pour que les Grecs et les barbares du Nord dont nous descendons, eussent du s'en aviser chacun en particulier, pour en faire une cérémonie funéraire. On peut encore faire valoir cet argument-ci: savoir; qu'il n'est pas possible que des Nations aussi profondément versées dans l'Art de la Guerre; aussi éxactes sur les moindres détails de l'ordre et de la discipline militaire que les Grecs et surtout les Romains, l'ayent été moins que nos barbares Ancêtres, dans le maniment des armes. Quant à ce qu'il ne se trouve pas d'autre parole de commandement qui réponde à notre maniment des armes, que ceux de hausser et de baisser la pique, dans les Tactiques d'Elien et d'Arrien, cela ne prouve pas ce qu'on pourrait en inférer; puisque nous trouvons ailleurs des traces de certains mouvemens de parade qu'ils fesaient avec leurs armes. D'ailleurs tous les Ouvrages militaires qui nous restent des Anciens, ne traitent que ce qui a rapport à la guerre directement; ne parlant pas même de ce qui concerne la manutention des trouppes et le service de garnison; encore moins de ce qui ne pouvait être uniquement que pour la parade; et de plus ils sont par eux mêmes, médiocres et insuffi-

ſans à l'excès. En un mot, c'eſt un point ſur lequel je m'en remets au Lecteur de ſe choiſir une des deux opinions que je lui ai préſentée; n'en ayant aucune de fixe moi même, parceque les preuves ſont inſuffiſantes des deux côtés; pourvu qu'on m'accorde, que notre maniment des armes eſt utile à plus d'un égard; et qu'on ferait mal de le négliger et d'en revenir ſur ce point, à ce qu'on ſuppoſe, avoir été lés maximes et les uſages des Grecs et des Romains.

Chapitre IV.

EVOLUTIONS.

Les évolutions ſe réglent ſur l'ordonnance; c'eſt une verité inconteſtable. Nous ne connaiſſons pas à beaucoup près toutes celles des Anciens, et dans le deſſein où ſe ſuis de les comparer aux nôtres, je me verrai ſouvent obligé de rechercher quelles évolutions ont pu avoir lieu ſuivant leur ordonnance, ſans pouvoir affirmer qu'ils les ayent réellement mis en uſage. Je les comparerai avec celles dont nous nous ſervons, ou que notre façon de ranger les trouppes comporte. Car on ſent bien, et je le ferai voir encore mieux, que l'ordre étendu admet des évolutions, impoſſibles à éxécuter avec l'ordre profond. Cela étant, il ſera aiſé de voir en quoi la poudre à Canon a influé ſur les évolutions.

Elle

Elle n'a pas pu changer l'ordonnance ſans faire adopter une tout autre manière de faire mouvoir les trouppes.

Outre la profondeur il y a encore la diſtance qu'on laiſſe entre les rangs et les files à obſerver, qui met une grande différence entre les évolutions. Cela mettait une différence très grande entre la Tactique des Grecs et celles des Romains, et ne ſaurait en mettre qu'une plus grande encore entre la nôtre et celle de ces peuples. Cette différence ne peut encore être conſidérée, que comme un effet de la poudre à canon, puisque notre manière de ſerrer les rangs et les files, eſt une conſéquence de cette invention, comme je l'ai fait voir plus haut.

La baſe de toutes les évolutions c'eſt la marche: c'eſt donc par là que nous commencerons nos recherches. Quoique nous n'ayons presque rien ſur la Tactique des Romains, c'eſt pourtant d'eux que nous ſommes obligés de tirer nos notions ſur la méſure de la marche des Anciens; parceque les Tacticiens Grecs ne nous ont rien laiſſé ſur cet article, quoiqu'ils nous ayent transmis aſſez de détails ſur la manière de faire mouvoir les trouppes. Végéce nous rapporte, qu'on exerçait le Soldat Romain à faire 20000 à 24000 pas Romains en cinq heures de tems On pourrait ſuppoſer à la vérité qu'il s'agit du pas de route dans cet endroit, parce

qu'on ne marche ſurement pas cinq heures en bataille, et qu'ils avaient un autre pas, plus lent pour les évolutions. J'avoue que cette opinion ne me parait pas deſtituée de fondement. Cependant l'expreſſion de Végéce donne lieu de croire, qu'ils faiſaient leurs évolutions d'un pas à peu près ſemblable. Voici ſon paſſage, tel qu'il ſe trouve Liv. Ier. Chap. IX. *Militari ergo gradu, viginti millia paſſuum, horis quinque duntaxat aeſtivis conficienda ſunt. Pleno autem gradu, qui citatior eſt, totidem horis viginti quatuor millia peragenda ſunt. Quicquid addideris jam curſus eſt, cujus ſpatium non poteſt definiri.* Le terme de *Militari gradu* me ſemble indiquer qne c'était là le pas dont ils ſe ſervaient, lorſqu'ils étaient en bataille, et alors ce ne peut avoir été que celui avec lequel ils faiſaient toutes leurs évolutions. Cépendant je ne veux pas l'affirmer parceque cette opinion rencontre des difficultés que je détaillerai. Mais il faut commencer par fixer la méſure de la marche des trouppés Romaines d'après les données qu'on trouve dans ce paſſage.

Je prens pour baſe, l'évaluation que le Colonel Quintus Icilius donne du pas Romain, (V. Mem. Crit. et Hiſt. &c. T. Ier. p. 157.) ſuivant laquelle il eſt à la toiſe = 34 : 45. et je trouve que 20000 p. Rom. font à peu près 15112 toiſes, et 24000 p. R. 18134. c'eſt à dire l'un plus de cinq et l'autre plus de ſix grandes lieuës de France. Le pié du Rhin étant

étant au pié de Roi = 1000 : 1039, je trouve que les 15112 toiſes donnent 7850 et les 18134 t. 9420 Verges du Rhin. Le pas de nos troupes eſt tel, que l'on compte que cinq pas font une verge du Rhin; ce qui donne 39250 pas communs de nos Soldats pour parcourir les 20000 pas Romains et 47150 pour les 24000. Si on diviſait cela par cinq de nos heures, cela ferait une marche de 130 à 157 pas par minute, ce qui n'eſt plus une marche, mais une courſe très rapide, impoſſible à ſoutenir pendant cinq heures pour un homme ſeul; bien moins encore pour une trouppe. Il ſerait encore bien plus impoſſible de faire uſage de ce pas dans la marche en bataille, et dans les évolutions. La trouppe qui le tenterait ſe culbuterait ſur elle même, et ne pourrait garder aucune eſpèce d'ordre ni d'alignement. Mais les Romains partageaient la révolution diurne du Soloeil en deux parties: l'une depuis ſon lever jusqu'à ſon coucher, qu'ils nommaient le jour; l'autre du coucher au lever de cet aſtre, qui formait la nuit. La prémière ſe partageait en toute ſaiſon en douze heures; de ſorte que les heures d'été étaient plus longues que celles d'hyver et même que celles des équinoxes, tems où les heures des Romains étaient égales aux nôtres. En mettant, pour faire compte rond, que le jour d'été ait quinze heures en Italie, les cinq heures d'été dont parle Végéce (*Horis quinque duntaxat*

aeſtivis) font $6\frac{1}{4}$ d'heures des nôtres, ce qui donne pour méſure au pas militaire des Romains 105 pas, et à leur pas accéléré 125 pas par minute.

J'aurais bien ſouhaité pouvoir alléguer quelque choſe d'auſſi précis, ſur la marche des Grecs, mais cela m'a été impoſſible. Cependant le bon ſens fait voir que cette marche a du être plutôt moins que plus rapide que celle des Romains. Plus un bataillon eſt profond et ſerré en même tems, plus ſa marche doit être lente, car dans cette ſituation il faut abſolument que tout marche du même pied, et que le Soldat reſte entièrement maitre de ſon corps. Si Vous négligez le premier de ces points les hommes s'eſtropieront à force de ſe marcher ſur les pieds les uns les autres; et le defaut du ſecond fera qu'au moindre accroc la moitié du bataillon roulera l'un ſur l'autre par terre. Or ces deux points ſont incompatibles avec une marche rapide. On voit donc bien que les Grecs qui ſe mettaient ſur ſeize rangs, à trois pieds d'eſpace par homme en rang et en file ont du marcher plus lentement que les Romains placés ſur dix rangs, et ſouvent ſur moins, à ſix pieds d'eſpace. On peut donc admettre, je penſe, que le pas de charge des Grecs, cette courſe dont parle Xénophon, dans ſa rétraite des dix mille; et dont l'aſpect effraya tant la Reine de Cilicie et les barbares de ſa cour, n'a pu être que de 100 pas minute tout au plus. Je me fonde ſur

ce

ce qu'un pas plus accéléré ne laiſſe pas le Soldat maitre de ſon corps, et ne lui permet pas de marcher du même pied, et que l'un et l'autre était néceſſaire dans l'ordonnance des Grecs. Même à 100 pas par minute on ne peut parcourir qu'un aſſez petit eſpace ſans confondre les piés. Il ne faut rien conclurre de contraire du paſſage cité de Xénophon; car un corps de dix mille Hoplites s'avançant à 100 pas par minute, avec ce front hériſſé de cinq rangs de ſariſſes en échélon, était bien en état d'effrayer des femmes et des Courtiſans, et même des trouppes Aſiatiques, ſans qu'il ſoit beſoin de ſuppoſer une marche plus rapide.

J'allégue ceci pour me juſtifier d'avoir fixé à 100 pas par minute la marche d'un corps profond qui parcourrait l'eſpace de la portée de nos armes à feu. Car Meſſieurs les pléſionniſtes donnent des ailes à leurs trouppes, & les font mouvoir à 150, à 200 pas par minute & même davantage, s'appuyant ſur l'éxemple des Anciens. Il a fallu montrer que rien n'autoriſe à ſuppoſer chez ceux-ci une rapidité de marche auſſi inconcévable.

Notre pas militaire eſt pourtant beaucoup plus lent que celui des Anciens. On ſait que le pas de marche ordinaire eſt de 70 à 75 pas, & celui de charge de 90 à 100 pas par minute. D'où vient cette plus grande lenteur dans nos mouvemens, qui

eſt toujours un inconvénient ? Les raiſons en ſont palpables. Nous avons ſerré les rangs & les files autant qu'il eſt poſſible. Cela nous oblige à garder un pas très méſuré, pour que tous les Soldats puiſſent marcher conſtamment du même pié. Et quoique le peu de profondeur de notre ordonnance nous diſpenſe de la néceſſité de laiſſer le Soldat ſi fort maitre de ſon corps, cette même raiſon jointe à l'étendue de notre front nous y oblige d'un autre côté, pour garder l'alignement. Si le Soldat n'eſt entièrement maitre de ſon corps en marchant, une ligne de deux cens files ſur une ſi petite profondeur non ſeulement flottera, mais ſe déſunira même. Voilà les raiſons qui nous empêchent de marcher & de faire nos évolutions avec la même célérité, avec laquelle les Romains les éxécutaient vraiſemblablement.

La nature de notre ordonnance & celle de nos armes nous ont mis dans la néceſſité d'inventer encore pluſieurs eſpèces de pas. La première c'eſt le pas de peloton qui eſt manifeſtement un produit de la nature de nos armes. Comme les armes de jet ſont dangereuſes & très effrayantes, on ne ſaurait y laiſſer le Soldat expoſé ſans l'occuper & ſans lui donner occaſion de ſe ſervir de ſon arme auſſi, dont le maniment eſt trop compliqué pour le faire en marchant. Cependant lorsqu'on attaque il eſt néceſſaire d'avancer toujours. C'eſt d'après ces princi-

pes

pes qu'on a imaginé le pas de poloton, qui pourtant n'eſt pas d'un grand uſage à la guerre. La longueur de la file, lorsqu'on marchait par le flanc & l'ordre ſerré des Soldats avait fait imaginer un pas raccourci qui ſe faiſait en ployant le genou, pour rémédier au trépignement. Il était commode pour de petites diſtances. On l'a aboli, parcequ' effectivement une très grande éxactitude dans la marche ordinaire le rend ſuperflu. Mais auſſi cette éxactitude doit être ſi grande, qu'il eſt presque ſans éxemple qu'une trouppe s'y aſſujetiſſe pendant 200 pas ſeulement. On voit presque toujours ce marche par le flanc flotter & ſe déſunir. Enfin la troiſième eſpèce de pas, c'eſt l'oblique, que notre ordonnance nous rend ſouvent néceſſaire autant que pénible. Cette difficulté eſt telle qu'on ne peut s'en ſervir que pour de très petites diſtances. Quant aux moyens de ſe mouvoir en ligne oblique, comme ils peuvent former une eſpèce d'évolutions, nous en parlerons ailleurs. Mais ſi on nous demande ſi les Anciens avaient auſſi cette multiplicité de pas, il faudra avouer notre ignorance. Cependant nous pourrons dire, que nous ne le penſons pas, parceque leurs armes & leur ordonnance ne leur en faiſaient pas une néceſſité. Il eſt pourtant probable que leur marche, lorsque la Phalange formait le Synaſpisme, & la Légion la Tortue, devoit beaucoup reſſembler à notre pas de poloton.

comme à tout Officier qui a dreſſé des récrues, qu'avec de l'attention, on peut faire tenir la tête à droite ou à gauche, la faire jetter d'un côté & de l'autre, ſans que la ligne des épaules & du Corps ſe dérange le moins du monde. On peut encore, quoique cela ſoit plus difficile, habituer des hommes à marcher droit devant ſoi, la tête ainſi tournée; pourvu qu'on employe beaucoup de ſoin à y rompre parfaitement le Soldat. Mais je me crois autoriſé à ſoutenir, que de tous les expédiens, pour garder l'alignement, le plus mauvais, ſerait de s'en rapporter au ſentiment que le Soldat a de ſa ſituation à l'égard de ſes voiſins, dans ſes coudes. D'abord ce moyen ne lui indique pas, ſi c'eſt lui qui perd l'alignement ou ſon voiſin. Si en ſentant échapper le coude du voiſin, c'eſt par la faute de celuici, & qu'il veuille y rémédier par un mouvement, cela engendrera un nouveau défaut dans l'alignement qui de proche en proche doit ſe communiquer, & augmenter au point, de ne pouvoir remettre la trouppe que par une halte. Mais il y a plus. Je penſe que rien n'eſt plus perfide que ce contact des coudes. En voici la raiſon. Ce qui dérange à préſent le plus l'ordre & l'alignement d'un corps de trouppes quelconque en marche, c'eſt la pareſſe du Soldat, qui le porte à s'appuyer ſur ſon voiſin. Que l'on ſe figure, ce que ce ſerait, ſi on lui en faiſait une néceſſité par la manière de garder ſon alignement! Cela augmenterait encore

ce

ce flottement des files à droite & à gauche, que l'on n'obſerve déjà que trop, lorsqu'on voit la marche d'une trouppe d'Infanterie par devant, & qui eſt tout auſſi pernicieux, & même davantage que le défaut d'alignement, qu'il entraine tout de même toujours après lui.

Mais quelque opinion qu'on embraſſe là-deſſus, ſoit celle de l'Auteur cité ou là mienne; il eſt clair qu'on n'expliquera par ce moyen, la manière dont les Anciens en uſaient pour garder l'alignement en marche; puisque leurs Soldats ne ſe touchaient pas le moins du monde. J'avouerai pourtant qu'il y a trop de gêne, quelque choſe de trop guindé dans notre manière de marcher la tête tournée à droite, pour que je puiſſe me figurer, que les Anciens s'en ſoient ſervi. Il fallait donc qu'ils euſſent d'autres moyens pour cela, que nous ne connaiſſons pas. Voici quelle eſt ma conjecture à ce ſujet. Je penſe qu'ils donnaient un ſoin extrême à enſeigner au Soldat à marcher bien ferme, bien droit devant lui, & d'un pas bien égal. Avec ce ſoin je ſuis bien perſuadé, que leur ordonnance même, ſuivant laquelle aucun Soldat ne touchait l'autre, facilitait extrêmement le maintien de l'alignement, et les diſpenſait de tenir les yeux fixés, ſur un point comme nous. Car le Soldat obligé de ſe repoſer pour ſon ſoutien ſur ſes propres forces les y employera, et d'un autre côté il ne ſera pas

gêné ni pouſſé par ſon camarade; et de cette façon il marchera béaucoup mieux, que ſerré comme il l'eſt dans notre ordonnance. Alors il pourra avoir la tête libre en marchant, feſant pourtant toujours attention, et jettant ſouvent en marche les yeux, à droite ou à gauche, dans ſon rang, ſuivant le point déterminé pour règle; pour voir s'il eſt toujours aligné. La profondeur rend encore la marche d'un corps ferme et ſolide; c'eſt une verité inconteſtable. Je penſe auſſi qu'elle devait beaucoup contribuer à conſerver l'alignement dans la marche de la Phalange, cette ligne énorme qui occupait plus de 500 toiſes, ſans presque aucun intervalle. Mais elle ne pouvait pas ſervir de grand' choſe aux Romains, à cauſe des grands intervalles qu'ils laiſſaient entre les rangs et les files, ce qui empêchait abſolument un rang de ſoutenir l'autre. Sans le moyen dont je parle, ou quelqu'autre, que je laiſſe à expliquer à quelque Tacticien plus habile, à peine auraient-ils marché à 200 pas, que, files et rangs, tout aurait été confondu.

Quoique je n'entrevoye que ce moyen là dont les Anciens et ſurtout les Romains, ayent pu ſe ſervir, pour garder l'alignement, je n'ai pas la préſomption d'imaginer, qne ce ſoit abſolument le ſeul; et j'exhorte autant qu'il eſt en moi les Officiers éclairés à faire des récherches, et même des eſſais là-deſſus, car il n'eſt pas douteux, que celui dont

nous

nous ſervons n'ait de grands inconvéniens. Ce
tien, la tête tournée à droite et les yeux fixés
n voiſin, pour garder l'ordre et l'alignement
arche, quoique moins pernicieux, ſelon moi,
e ſentiment que le Soldat en aurait dans ſes
es, n'en eſt pas moins très génant, au point
e pauvre Soldat y eſt comme à la torture, et
n ne ſaurait le faire éxercer plus d'une demie
e de ſuite ſans lui donner du relâche. Il ſe-
ort utile d'y en ſubſtituer un plus commode.
:e point eſt très eſſentiel. Avec nos armes, le
dre défaut dans l'ordre des rangs et des files,
ſe ceux de devant à être tués par ceux des deux
s rangs. Mais un moyen qui obligerait les
ats à ſerrer encore plus qu'ils ne font ſerait,
répéte, le plus dangereux de tous. Le Sol-
n'y eſt déjà que trop porté par la peur, dans le
bat; cherchant par ce moyen à doubler, et à
acer derrière ſes Camarades. Et c'eſt ce dou-
ient, que les Officiers ont la plus grande peine
npêcher, qui éxige toute leur attention, et
occaſionne ou pronoſtique toujours la déroute
e troupe. Ainſi il faut abſolument ſe garder
out ce qui pourrait l'occaſionner, ou y ſervir
rétexte.

A cet égard, et à bien d'autres, il vaudrait ſans
e beaucoup mieux, ouvrir davantage les files
nous ne faiſons. Cela a auſſi ſans doute, bien

ſes

ſes inconvéniens. Notre ordre de bataille n'eſt déjà que trop étendu, une armée ſeulement de 50000 combattans n'occupe déjà qu'un trop énorme eſpace pour ſonger à l'augmenter encore par l'eſpace que l'on donnerait aux files. Il eſt bien vrai que pour obliger le Soldat de marcher ſans ſe toucher, il ne s'agirait que d'ajouter quelques pouces à l'eſpace que chaque file occuppe, ce qui n'augmenterait pas bien ſenſiblement l'étendue d'une armée. Il eſt encore vrai que, quoique la Tactique moderne éxige qu'il n'y ait que de très petits intervalles entre les bataillons et les eſcadrons et que depuis qu'on a imaginé de faire paſſer un bataillon à travers d'un autre, il ne ſoit plus queſtion de ſe ranger en ligne tant pleine que vuide; malgré cela, dis-je, l'inſatiable envie qu'on a de s'étendre pour déborder l'ennemi ou pour ne pas en être débordé, jointe à la difficulté de trouver des poſitions bien couvertes et propres au nombre de trouppes qu'on a, font qu'on ſe voit communément obligé de donner bien plus de diſtance aux corps, que ne veulent les régles d'une ſaine Tactique. En ce cas-là, qui eſt le plus ordinaire de beaucoup, on pourrait tout auſſi bien augmenter la diſtance des files, que celle des corps.

Quoiqu'il en ſoit de cette idée, qui nous ramenerait peut être aux moyens dont les Anciens ſe ſont ſervis pour garder l'alignement, choſe ſi im-

por-

ante pour eux; il eſt ſûr que nous y parviendri-
bien mieux, ſi nous éxercions davantage le Sol-
à marcher droit devant lui, d'un pas méſuré
et ferme, en les feſant marcher avec des di-
:es entre eux, et cela très ſouvent et pendant
longtems. Peut être que des gens éxercés de
: manière n'auraient pas beſoin de tenir la tête
)urs tournée et les yeux fixés ſur un point,
· être dans l'alignement. Mais nous nous em-
ons beaucoup trop à faire entrer le récrue dans
ng. Au lieu de ne pas lui mettre d'arme à la
ı la prémière année, et de le faire marcher
lant tout ce tems là journellement de toutes fa-
et ſur toutes ſortes de terrain; on le dreſſe
èrement en ſix ſemaines ou deux mois, et on
ace tout de ſuite dans le bataillon. Je ſais ſans
e que des interêts pécuniaires empêchent qu'-
e faſſe autrement. Il faudrait entrétenir con-
ment un dépot de récrues en paix et en guerre
: effet. Mais tous les reſſorts des dépenſes ſont
tendus dans nos gouvernemens, pour permet-
u'on employe des fonds à un établiſſement ſim-
ıent utile. Il paraît même qu'on ne connait
énéral, pas aſſez les conſéquences de ce ſerre-
t des files, et de l'abandon des Soldats les uns
es autres, en marchant, qui en eſt la conſé-
ıce. Je le penſe, parcequ'on voit presque tou-
ı ceux, qui veulent diriger ou juger la marche
e trouppe, ſe placer ſur l'aile. Mais la vraye

art, dont les détails ſont infiniment plus vaſtes que ceux d'aucun autre. J'en vais indiquer quelques unes ſur le point en queſtion, dont les détails, que j'ignore ſeraient bien intéreſſans à connaitre.

Un Officier Pruſſien très éclairé m'a conté que l'on ne faiſait plus porter la tête ſi fort tournée à droite au Fantaſſin dans leur Service; qu'il la tenait à préſent presque droite, et obſervant la droite du coin de l'oeil ſeulement, et que cela faiſait fort bien. Cela prouve qu'on a trouvé des inconvéniens à cette attitude et qu'elle n'eſt pas néceſſaire pour garder l'alignement. C'eſt apparemment ainſi qu'en uſaient les Anciens; car pour l'oeil ils n'ont pas pu ſe diſpenſer de l'avoir fréquement et comme fixé dans le rang et ſur un point déterminé; autrement une marche alignée aurait été impoſſible.

Un autre fait très curieux; c'eſt qu'en Amérique les Anglais ſe rangent à la Romaine à trois ou quatre pieds de diſtance entre les files, pour rendre l'effet du canon moins meurtrier. C'eſt ce que m'ont aſſuré des Officiers qui y ont ſervi. On ſent bien que cela ne peut s'éxécuter, que dans un pays, où on fait la guerre presque ſans Cavallerie; vis à vis d'un ennemi, que le terrain ou bien ſon humeur empêchent de faire autre choſe, que de canonner et de ſufiller de loin; et enfin avec des bataillons faibles et une petite Armée, ſurchargée d'Offi-

ciers ſupérieurs, qui peut étendre ſon front, ſans dévenir une machine ingouvernable. Mais s'ils ſe rangent ainſi, il faut bien qu'ils marchent et qu'ils faſſent tous les mouvemens qui peuvent avoir lieu le jour d'un combat, de même. Il ſerait très curieux de ſavoir; comment ils y réuſſiſſent; comment on dreſſe les récrues en Angleterre à cette façon de ſe ranger et de marcher, ou du moins les Soldats qui vont ſervir en Amérique; ſi on parvient à les faire marcher aſſez bien pour qu'ils ne perdent ni l'alignement ni les diſtances, en parcourant un eſpace raiſonnable, tel que celui que l'on a occaſion communément de parcourir ſous les armes. Je n'ai pu m'informer avec certitude de ces détails, et tout ce que je ſais, c'eſt que la choſe éxiſte; que par conſéquent elle ne peut occaſionner un déſordre bien ſenſible; et qu'en feſant des converſions, (par petites ſections ſans doute) ils ſe ſerrent ſur l'aile qui fait le pivot, et reprennent leurs diſtances dès que la converſion eſt achevée. Cela ne ſuffit pas ſans doute, et il eſt fâcheux qu'on n'ait pas là deſſus des détails plus ſatisfaiſans. Mais je n'ai rapporté ces faits que pour réveiller l'attention des Militaires, ſur ce qui ſe paſſe dans le monde, et pour encourager ceux qui voudront bien me lire, à ne pas laiſſer paſſer ces choſes ſans obſervation, et ſans communiquer leurs obſervations au Public, pour l'avancement, et la fixation des principes du premier des Arts.

Après

Après avoir recherché ainſi ce qui concerne la marche, tant des Anciens que des Modernes, nous pouvons paſſer aux Evolutions, qui toutes ſe reduiſent à ces points ci : Faire front où l'on feſait queue; Faire front ſur l'un ou l'autre de ſes flancs; paſſer de l'ordre de bataille à celui de marche, et *vice verſâ*; autrement dit; défiler, et ſe réformer, dans tous les ſens et dans toutes les ſituations.

En ſuppoſant un corps de trouppes quelconque rangé en bataille, le mouvement le plus ſimple et le plus facile de tous, devrait être celui de faire front où l'on avait la queue. Il ne s'agirait que de faire demi tour à droite ou à gauche. Effectivement cela ſerait ainſi, ſi tous les hommes étaient égaux tant en force, qu'en courage ou en eſprit. Mais l'inégalité des hommes ſur ces points là, fait qu'il peut être très important, d'avoir tels hommes au premier et tels autres au dernier rang. Voilà pourquoi ce mouvement doit s'exécuter ſouvent d'une façon plus compliquée.

Chez les Grecs où tous les Phalangites du prémier rang étaient des hommes choiſis pour la taille et pour la force, et où, dans ceux du dernier rang on avait égard à la prudence, à la capacité de maintenir l'ordre et la fermeté dans la Phalange; il était très important de préſenter toujours le même arrangement de rangs à l'ennemi. En feſant ſimplement volteface,

cet ordre des rangs aurait été tout à fait renverſé. Les Grecs ſe virent par conſéquent obligés d'inventer d'autres manières de faire front au côté oppoſé, ſans que l'ordre et la ſuite des rangs ſe trouvât dérangée. Ils avaient imaginé à cet effet trois évolutions.

La première qu'ils nommaient la Macédonienne s'éxécutait ainſi. Le chef de file feſait demi tour, ſans bouger. Les autres paſſaient derrière lui par ſa droite; et, lorsqu'ayant fait un certain nombre de pas, ils étaient arrivés chacun à la diſtance réquiſe, ils ſe plaçaient dans leur premier ordre, la face tournée du coté oppoſé, par un demi tour.

La ſeconde, nommée l'évolution Lacédémonienne, était plus eſtimée, en ce que la Phalange ſe portait en avant, vers le nouveau côté où elle voulait faire front, et non en arrière, comme dans l'autre. Le chef de file, en ſe tournant, paſſait à coté de ceux qui ſe trouvaient derriere lui; et ceux ci, à méſure que leur tour venait, ſe tournaient auſſi et ſuivaient le chef de file ou ceux qui marchaient après lui. Quand le chef de file avait marché ainſi l'eſpace de la double profondeur de la Phalange il s'arrêtait; le Serrefile feſait demi tour ſans bouger et tout ſe trouvait à ſa place.

Dans

Dans la troiſième évolution nommée la *Créoiſe*, la *Perſane*, ou *le Choréus*, le chef de file ſe mettait en marche en ſe tournant; toute la file le ſuivait, chacun tournant là où il avait tourné; il parcourait ainſi la profondeur de la Phalange, et ſe trouvant alors à l'ancienne place du ſerrefile, il s'arrêtait, et le mouvement était achevé; car le ſerrefile ſe trouvait en même tems à l'ancienne place du chef de file. Cette évolution était à juſte titre la plus eſtimée; parce qu'avec les avantages de la ſeconde, elle avait celui d'être plus courte de moitié que les deux autres. *)

Il s'en faut bien que nous ne poſſédions ſur la petite Tactique des Romains les mêmes détails, que ſur celle des Grecs, ainſi nous ne ſaurions dire préciſément comment ils s'y prenaient pour faire volte face. Mais, ſi les mêmes cauſes produiſent les mêmes effets, il eſt probable qu'ils s'y prenaient de la même manière ou à peu près au moins, dans les tems, où leurs légions ne ſe rangeaient plus par manipules de Haſtaires, de princes et de Triaires, mais par cohortes. Du tems des manipules le volte face des Légions devait être une aſſez longue contremarche, puiſqu'elles ſe trouvaient placées ſur trois lignes inégales, et dont les Haſtaires devaient toujours former la prémiére, les Princes la ſeconde,

*) V. Pl. I. qui repréſente les trois évolutions éxécutées par la ſection de la Phalange nommée Xénagie.

et les Triaires la troiſième. Mais même dans l'ordre des cohortes, un ſimple demi tour, ne devait pas leur ſuffire pour faire volte face. Car on ſait que les Enſeignes étaient placées dans le centre des Cohortes; et que les *Anteſignani*, ceux qui formaient les rangs placés devant les Enſeignes étaient des hommes d'élite, non pour la taille, comme chez les Grecs, mais pour la valeur, ce qui eſt au moins tout auſſi important, et une raiſon ſuffiſante pour vouloir préſenter toujours le même ordre de rangs à l'ennemi. Etant donc difficile de trouver une manière de renverſer l'ordre des rangs en même tems que le front, avec une ordonnance profonde et files ouvertes, comme celle des Romains, plus naturelle que les mouvemens adoptés par les Grecs; il eſt vraiſemblable que les Romains s'y prenaient à peu près de la même façon.

Quant à nous, qui n'avons aucune raiſon bien preſſante; de vouloir que les rangs ſe préſentent à l'ennemi, dans leur ordre naturel plutôt que dans l'ordre renverſé; un demi tour à droite peut nous ſuffire. Lorsqu'en renverſant ainſi le front, il nous importe que les Officiers et les bas Officiers ſe trouvent dans le premier arrangement ſoit dans les rangs, ſoit ſur les devants et les derrières du bataillon, rien de plus aiſé que de les faire paſſer à leur place, ou par l'un des flancs, ou par les endraits où les Officiers et bas Officiers ſe trouvent placés

entre

entre les pelotons, qui donnent paſſage un moment, à ceux qui doivent changer de place, ſans que cela dérange en rien l'ordre du bataillon.

Mais ſi nous ſuivions un principe militaire quelconque dans l'arrangement de nos rangs, nous aurions un interêt pareil à vouloir préſenter toujours le même ordre de rangs à l'ennemi, en renverſant le front. Il ne ſera donc pas inutile d'éxaminer comment on pourrait y parvenir avec la promptitude néceſſaire, dans notre ordre ſerré et mince.

L'utilité d'une pareille récherche n'eſt pas douteuſe; elle aurait même déjà du être faite par bien des militaires. Tels ſont par exemple ceux qui ont propoſé de donner des piques à un des rangs, ſoit au premier, ſoit au troiſième, pour mettre l'Infanterie mieux en état de réſiſter à la charge de la Cavallerie. Il faudrait alors, qu'en feſant volte-face, les piques ſe trouvaſſent toujours au même rang. S'il était vrai, comme quelques Militaires le prétendent, qu'en plaçant les plus grands hommes au premier rang, nous avons égard à la charge de la bayonnette, il faudrait encore toujours préſenter ce même rang à l'ennemi. Sans doute, il doit paraitre ſingulier, qu'on range toujours les Soldats, relativément à une façon de combattre qui n'a lieu que très rarement; tandis que cette manière de les ranger eſt eſſentiellement contraire à la façon jour-

nalière dont ils combattent. Nous l'avons déja dit, les petits hommes devraient être au prémier rang et les grands au troiſième.

Cet arrangement eſt le plus naturel le plus convenable à notre arme, au moyen duquel elle pourrait avoir le plus grand effet. Dès lors il ſerait encore utile de trouver une manière de faire volte face, en préſentant le même ordre de rangs à l'ennemi. Mais il y a plus encore; c'eſt que le même mouvement qui opérerait cela, nous mettrait en état de renverſer l'ordre des rangs, lorsqu'on le jugerait à propos. Il n'y aurait pour cela qu'à faire faire encore un demi tour à droite au bataillon, après l'avoir éxécuté. Il ſe trouverait alors faire front là où il le feſait auparavant, les rangs étant renverſés. On pourrait donc s'en ſervir, ſuppoſé que l'on voulût introduire deux ordres des rangs; l'un pour la charge au feu, où les petits hommes ſe trouveraient au premier rang et les grands au dernier; l'autre pour la charge à la bayonnette, où les plus grands hommes formeraient le premier rang. Par ce mouvement on paſſerait de l'un de ces ordres à l'autre ſans difficulté, dèsqu'on le jugerait à propos. Quant à moi je ne cite cet avantage que pour ſatisfaire tout le monde; car je ne prétends pas le réléver fort haut, parceque j'ai deux raiſons pour croire, que l'arrangement des rangs dans la charge à la bayonnette nous doit être aſſez indifférent.

it. D'abord il eſt inoui que les trouppes ſe joig-
nt véritablement avec cette arme. Un des par-
prend toujours la fuite avant que l'autre l'ait at-
nt. Enſuite avec nos trouppes ſur trois rangs,
naſſe des forces reſte toujours la même, ſoit que
hommes les plus vigoureux ſoient au prémier
au dernier rang; car ce n'eſt que lorsqu'il y a un
nd nombre de rangs que l'action des derniers
d ſenſiblement de ſa force, et qu'il importe de
:er les hommes les plus forts devant. Mais en
.nt voir qu'il eſt poſſible d'éxécuter le mouve-
nt dont je parle avec rapidité, j'y trouve un mo-
n de lever la dernière objection que l'on pour-
: faire, contre la manière de ranger les fantaſ-
s, que je régarde comme la plus favorable.

La première façon d'éxécuter cette évolution,
nit la contremarche avec tous les rangs à la fois,
qui forme un mouvement très facile, lorsqu'on
ſt que ſur trois rangs; mais qui aurait été impoſ-
e pour les Grecs; parceque chaque file occup-
nt un eſpace de 48 piés, le tour d'une telle file
ait équivalu à une demi converſion de 24 de nos
s; et ce tour là n'eſt pas petit. Chaque phalan-
e du premier ou du dernier rang, ſuivant le côté
quel on aurait voulu faire la contremarche, au-
t eu 72 pas à parcourir. Pour faire faire cette
ntremarche à 100 files ſeulement, il aurait fallu
:ems de faire 7200 pas; ce qui, même à 200 pas

par

par minutes, aurait éxigé plus d'une demie heure de tems. Mais chez nous le fantaſſin extérieur n'ayant que deux ou trois enjambées à faire, pour parcourir ſon petit demi cercle, peut les faire aſſez rapidement pour que cela ne rétarde pas trop ſenſiblement la marche. Cependant en feſant faire la contremarche à tout le bataillon, que je ſuppoſe de 200 files, il faudra toujours, au moins trois minutes, avant que tout le mouvement ſoit achevé. On peut le rendre beaucoup plus court, en l'éxécutant par pelotons. Le bataillon étant ſur quatre ou ſur cinq diviſions, aura huit à dix pelotons d'une vingtaine de files chacun. Il ne faudra donc pas une minute, ſoit pour tourner le front et les rangs de tout le bataillon, ſoit pour renverſer ſeulement l'ordre de ceux ci, lorsqu' au lieu de leur faire faire front, après la contremarche, du côté oppoſé, on les fait remettre là, où ils faiſaient front auparavant. *) On pourrait propoſer d'accélerer encore ce mouvement, en l'éxécutant par de plus petites ſections. Mais cela ſouffrirait de grands inconvéniens; ou plutôt cela ne ſerait pas poſſible parceque pour exécuter une contremarche avec plus d'un rang, il faut faire un certain nombre de pas pour donner aux files qui ſuivent le tems et l'eſpace néceſſaires pour tourner; et ces petites ſections auraient parcouru la longueur de leur front, avant que toutes les files euſſent fait le tour. Les inconvéniens

*) V. Planche II. Fig. 1. et 2.

niens ſeraient, la confuſion que cela pourrait occaſionner; le derangement qu'il y aurait à l'égard de l'emplacement des Officiers dans le bataillon; enfin celui que cela cauſerait dans l'ordre des files de chaque peloton. Quant à ces deux derniers inconvéniens, ils ne feraient pas un objet. Les Officiers n'auraient qu'à demeurer immobiles tandis que les demi, ou les quarts de pelotons feraient leur contremarche. Le dérangement de l'ordre des files ne ſerait encore d'aucune conſéquence, ſi l'on y accoutumait le Soldat. On ne m'objectera pas qu'il choquerait le coup d'oeil. Il ne faut jamais oppoſer le coup d'oeil à ce qui peut être avantageux dans le combat. D'ailleurs, ſuppoſé que ce dérangement dans l'ordre accoutumé des files, pût cauſer quelque confuſion lorsqu'il s'agirait de faire des évolutions compliquées, il n'eſt point queſtion de cela ici. Ce dérangement ne ſerait jamais que momentané, et n'aurait lieu que dans des inſtans où il s'agirait de combattre ſoit au feu ſoit à l'arme blanche.

Je n'aurais pas eu beſoin de m'arrêter à peſer le dégré d'importance de cet inconvénient-là, ayant commencé par dire, que la contremarche, par ſections de pelotons était impoſſible à éxécuter, ſi je n'avais deſſein de propoſer une manière bien plus prompte et plus facile de faire volte face en conſervant l'ordre des rangs vis à vis de l'ennemi, ou de renver-

renverſer l'ordre des rangs en gardant ſon premier front, et qui n'a d'autre inconvénient, que celui de deranger l'ordre des files. C'eſt la Cavallerie qui nous en donne l'éxemple, lorsqu'elle veut promptement faire volte face. Elle fait des demi converſions ſur huit files, et elle pourrait même les éxécuter ſur ſix en égard à la longueur et à la largeur du Cheval, ſi elle le voulait; c'eſt a dire elle les fait communément par quart d'eſcadrons; et elle pourrait les faire par demi quarts d'eſcadrons, en les ſuppoſant de 100 maitres. Ainſi l'Infanterie pourrait faire des demi converſions par demi, et même par quarts de pelotons. Il ne faudrait alors pas plus de dix ſecondes pour éxécuter tout ce mouvement. Rien de plus facile que de faire prendre les ailes des pelotons et leur emplacement convénable aux Officiers et aux bas Officiers, dans quelque vue que l'on exécutât cette évolution. Les Officiers et bas Officiers ne changent-ils pas de même de place entre eux, lorsque le bataillon fait demi tour à droite, pour avancer vers le coté oppoſe à ſon premier front; et cela cauſe-t-il le moindre dérangement? Je crois donc pouvoir affirmer, que pour peu qu'on voulût y éxercer un bataillon, cette évolution s'éxécuterait avec la dernière viteſſe et facilité. Le Lecteur trouvera les détails néceſſaires, pour mieux concevoir mon idée, dans les Fig. 3. èt 4. de la Planche II. et dans le renvoi qui y appartient.

Après

Après avoir ainſi montré comment les Anciens feſaient volte face, ſuivant l'eſprit de leur tactique, et comment nous le feſons ou pourrions le faire, ſi nous ſuivions comme eux quelque principe réel dans la diſpoſition des rangs entre eux, il s'agit de comparer la manière de faire front ſur les flancs, ſuivant les deux tactiques. Ce mouvement eſt toujours long et difficile à proportion de l'étendue du front. Celui des Anciens étant plus petit à nombre égal d'hommes, ils avaient un avantage évident ſur nous dans cette évolution. Ce n'eſt donc pas le nombre d'hommes, ni même le nombre de files, c'eſt la longueur du front en piés qu'il faut comparer, car les Anciens eſpaçaient les files plus que nous. La Phalange entière occupait un front égal à celui de ſix de nos bataillons, en donnant même un eſpace de 50 pas entre chaque bataillon. Un bataillon iſolé occupera à peu près le front de quatre Xénagies, et celui d'une cohorte Romaine, qui ſur ſoixante files, à ſix piés par file, tenait 180 pas communs. Voilà comme il faut d'abord fixer les points fondamentaux du paralléle; qui ſera pourtant plutôt idéal, que réel; parcequ'on n'eſt pas exactement inſtruit de la manière dont les grands corps d'Infanterie des Anciens, ou leurs parties ſe formaient ſur leur flanc, ſoit en marche, ſoit ſur la place. Je me verrai déjà reduit ici à montrer comment ils ont pu le faire ſuivant la nature de leur ordonnance, ſans pouvoir fixer préciſement la manière dont ils l'ont fait.

La

La manière la plus ſimple de faire front ſur le flanc, c'eſt par un quart de converſion. Mais les corps d'Infanterie des Anciens étaient trop grands, pour éxécuter un pareil mouvement en entier. Une telle converſion aurait du ſe faire avec un rayon de la grandeur de ſix de nos bataillons; ce qui eſt impoſſible. Cependant les converſions formant en général la baſe de cette évolution, il n'eſt pas hors de propos, d'éxaminer, ſur ce point, le rapport de notre ordonnance avec celle des Anciens.

C'eſt une choſe connue, que l'ordre profond n'admet que des converſions par grandes ſections; et toute converſion ſur un front étendu eſt un mouvement fort difficile. Auſſi parait-il qu'il était peu en uſage chez les Anciens, quoiqu'il ne leur fut point inconnu, comme on le voit par leurs écrivains Militaires. Il y a même lieu de croire, qu'ils ne s'en ſervaient dans le fond pas du tout, à cauſe de pluſieurs inconvéniens particuliers que nous allons détailler. On dira à la vérité: qu'on n'aurait pas imaginé une évolution, dont on ne ſe ſerait pas ſervi; et qu'elle n'aurait pas pu paſſer dans les Ouvrages des Tacticiens Grecs qui en parlent, ſans qu'ils euſſent au moins dit un mot de ſon inutilité. Mais cette objection n'eſt point ce qu'elle ſemble. Les Tacticiens Grecs ne ſont pas ſi ſcrupuleux. On trouve dans leurs ouvrages des arrangemens de trouppes d'Infanterie et de Cavallerie, qui n'ont pu

: lieu réellement, et qu'ils vantent comme fort
s et fort importans. Quoiqu'il en ſoit, et en
oſant qu'ils ayent fait des converſions, au moins
a place d'éxercice; il faut rechercher la manière
: ils pouvaient s'y prendre, ſi on ignore celle
ils s'y prenaient.

La prémière queſtion qui ſe préſente à ce ſu-
et ſans laquelle on ne peut rien décider; c'eſt
ſerraient les rangs et les files, lorsqu'ils vou-
t faire des converſions. Et voilà le malheur, on
ouve rien à ce ſujet dans les Auteurs; on en eſt
it aux conjectures. L'extrême étendue que les
ains donnaient à leurs rangs et files, les obli-
:nt apparemment à les ſerrer, avant d'éxécu-
les converſions, ſuppoſé qu'ils en fiſſent, car
n'en ſavons rien de poſitif; puisqu'il n'eſt que-
de rien de pareil dans leurs Auteurs militaires,
e les idées ſur leur Tactique, que nous tirons
urs Hiſtoirens, ne ſont communément que des
ctures ingénienſes. En ce cas là ils gagnaient
:oup, et ils ſe trouvaient en état d'éxécuter des
erſions ſur un front aſſez petit en feſant ſer-
ir ſon pivot chacune des ſections, dans lesquel-
; partageaient la cohorte.

Quant aux Grecs, quoiqu'ils parlent beauc
nverſions, nous ignorons abſolument, s'
ent avant de les éxécuter. Leur ordre de ba-

taille n'était pas assez étendu pour comporter un serrement considérable. Car quoique le synaspisme réduisit la Phalange à la moitié de l'espace qu'elle occupait en bataille, ce qui est beaucoup ; il faut observer que ce serrement était tel, qu'il ne souffrait plus aucun mouvement, qu'une progression lente, en avant, vers le point dont on voulait s'approcher à couvert. Il était particulièrement impossible de faire des conversions en se serrant ainsi, par une raison qui rend en général ce mouvement fort difficile à des corps profonds. Pour ne pas confondre les files, il faut que les rangs de derrière en se tournant, se jettent vers l'aile qui tourne, par des pas obliques. Cette obliquité déjà sensible au troisième rang ainsi que nous l'éprouvons journellement, devient énorme pour le seizième. Cela seul forme un inconvénient extrême pour les conversions dans l'ordre profond. Mais si on se représente avec cela les hommes serrés en Synaspisme, chaque homme n'occupant qu'un pied et demi, en tout sens, ou verra bien qu'ils s'estropieraient, ou qu'ils tomberaient les uns sur les autres, s'ils tentaient de faire ainsi une conversion. On voit l'inconvénient général qui resulte de là pour ce mouvement, rélativement à l'ordre profond. En serrant les rangs et les files, le trépignement le rend dangereux ou même impossible ; en les ouvrant il devient extrêmement difficile, à cause de l'étendue du front de l'obliquité extrême avec laquelle les derniers rangs doivent se mouvoir,

et

et du peu d'appui que les Soldats ont pour garder l'alignement, et empêcher que ce qui tourne ne créve par le centre, de manière ou d'autre.

Il nous reſte un moyen de former des conjectures aſſez vraiſemblables, ſur l'art de la Guerre des Anciens, et nommément ſur leurs évolutions, c'eſt de conſulter les Auteurs militaires du ſeizième et du dixſeptième ſiecle; tems où la guerre commençait à avoir des principes, et où on rangeait les trouppes ſur l'ordre profond. Mais ce moyen nous laiſſe ici en défaut. Après avoir conſulté bien des Livres d'éxercice de ce tems là, et tous les Tacticiens que j'ai pu me procurer, je trouve que la plupart n'en font aucune mention, ou n'en parlent que d'une façon très légére; et ceux qui en parlent plus au long ſe contrediſent. Walhauſen, dans ſon Livre, intitulé *Kriegskunſt zu Fuſz*, rapporte expreſſement que bien des Militaires rejettaient les converſions comme impraticables. Il eſt vrai qu'il prend vivement leur parti. Mais la néceſſité où il eſt d'en prouver la praticábilité, et la manière dont il le fait, font aſſez voir, que ce mouvement était peu en uſage de ſon tems. Obſervons pourtant; que, dans les préceptes qu'il donne à cet égard, il veut que les rangs et les files ſerrent avant de faire la converſion. Mr. de Loſtelneau dans ſon Maréchal de bataille parle auſſi des converſions, et en défend non ſeulement la paticabilité ſur la place

d'éxercice, mais il cite encore un éxemple d'une converſion éxécutée par tout un bataillon, ſur le champ de bataille. A cela il n'y a rien à repondre; il faut convenir, que les converſions s'exécutaient quelque fois, au moins avec des corps conſidérables. Mais c'eſt la ſeule induction que l'on puiſſe tirer de tout ce qu'il dit à ce ſujet. On ne ſaurait en conclurre qu'alors on ſe ſoit ſervi des converſions pour rompre les corps d'Infanterie ſur un petit front, ni qu'on en ait fait la millième partie de l'uſage que nous en feſons. Quand un corps, quand un bataillon voulait ſe former ſur ſon flanc, il ſe faiſait quelque fois en entier un quart de converſion, le moins mal que poſſible; voilà tout ce qu'on peut conclurre de ce que dit Mr. de Loſtelneau, qui d'ailleurs ſe fait connaitre comme un grand viſionnaire en Tactique, par la 3ème partie de ſon Ouvrage. Mais la plus grande difficulté, c'eſt qu'il ne fait point ſerrer les rangs et les files pour éxécuter les converſions. Le voilà ſur ce point en contradiction avec Walhauſen. Auquel entendre? D'après lequel peut on faire des conjectures ſur la manière de faire cette évolution chez les Anciens? On s'y trouve aſſurément bien embaraſſé. *) En géné-

*) On peut appuyer Loſtelneau par Mr le Mal de Puiſégur, qui fait faire toutes les converſions décrites et deſſinées dans le Ier Vol. de ſon Art de la Guerre ſans ſerrer les rangs. Tout ce qu'on trouve dans cet excel-

général on eu peut conclurre que l'ordre profond eſt défavorable aux converſions, puiſqu'il ne donne pas lieu à en fixer les principes, comme on a fait, depuis l'introduction de l'ordre mince. Voici au reſte qnelques probabilités ſur ce point que je préſente au Lecteur.

Si les Grecs ne ſe ſerraient pas avant de faire les converſions, ils ne pouvaient les faire que ſur un front double de leur profondeur, tout au moins; et même en ſe gênant; parceque ſeize rangs ne ſe dégagent pas auſſi vite que trois. Mais en ſe ſerrant ils pouvaient ſe rompre ſur un front égal à leur profondeur. V. Pl. III. Figg. 1. 2. et 3; et le renvoi. J'ai ſuppoſé dans la Fig. 3. que ce ſerrement n'allait pas jusqu'au point du Synaſpisme, par les raiſons alléguées; et je l'ai fixé à deux piés par homme en rang et en file, comme chez nous, ce qui reduit l'eſpace de chaque ſection de la Phalange aux deux tiers de celui qu'elle occupait en ordre de bataille. Mais quand même on aurait pu faire des converſions en Synaſpisme, et par conſéquent ſur un plus petit front encore, cela aurait été inutile, parceque la converſion faite, il faut réprendre ſes diſtances, et cela ne peut ſe faire, ſi on ne ſe rompt ſur un front au moins égal à ſa profondeur.

excellent Ouvrage ne dément par la concluſion qui ſuit. J'en appelle à tous les Connaiſſeurs.

Quoique nous ayons parlé avec incertitude de l'uſage que les Romains feſaient des converſions, parceque réellement nous n'en ſavons rien d'aſſuré, il eſt pourtant très probable qu'elles leur étaient aſſez familières Il ne faut jamais oublier de diſtinguer deux époques dans leur Milice. La première, lorsque leur Infanterie, diviſée en Haſtaires, en Princes et en Triaires, ſe rangeait par manipules, en quinconce avec des intervalles entre chaque manipule égaux à leur front. Dans cet arrangement les converſions devaient être faciles à imaginer et à éxécuter, et il eſt plus que probable qu'alors elles ont du leur être familières. Lorsqu' enſuite leur Infanterie ſe rangea en cohortes, formant 60 files ſur dix rangs, avec ſix piés d'eſpace pour chaque Soldat, en tout ſens, cela changea l'état des choſes. Mais, quoique ce front ſoit trop étendu pour comporter par lui même un uſage habituel des converſions, et que peut être ſi les Romains avaient commencé par ranger ainſi leur Infanterie, ils n'en auraient pas fait celui qu'ils en ont vraiſemblablement fait; il eſt pourtant croyable, qu'après avoir connu un mouvement auſſi commode en bien des rencontres, ils ne l'abandonnèrent pas. Il devait leur être particulièrement précieux, par l'uſage où ils étaient de marcher en Epagogue, au lieu que les Grecs marchaient autant qu'ils pouvaient en Paragogue ou par leur flanc. Cet uſage des Romains de marcher en Epagogue tirait auſſi vraiſemblablement

ment ſon origine, de l'ordre de bataille des manipules. Mais quand cela ne ſerait pas, il ſera toujours ſenſible pour ceux qui ont un peu approfondi la matière des évolutions, que la Nation qui marche communément en Epagogue doit faire uſage des converſions; qui au contraire doivent être presque inconnues chez celle qui marche tant qu'elle peut en Paragogue. Cependant s'il eſt probable que les Romains ont connu et pratiqué les converſions, il n'eſt pas poſſible de dire comment ils les feſaient. Avec leur ordre de bataille étendu, ils auraient pu en faire ſur un front égal à leur profondeur, en ſe ſerrant avant de les éxécuter; et même, ſur un front moindre, ſi ce n'avait été la néceſſité de réprendre les diſtances, la converſion faite. Mais on ne gagne rien, par des converſions ſur un front égal à la hauteur. C'eſt éxactement comme ſi on s'était tourné par un ſimple à droite ou à gauche; au moins lorsqu'il s'agit de ſe mettre en marche après s'être rompu par de telles converſions; et qu'on ne les exécute pas, pour ſe former enſuite ſur ſon flanc par le déployement. Il eſt donc probable que les Romains feſaient leurs converſions avec un front double de leur hauteur, c'eſt à dire de vingt files. Cela l'eſt d'autant plus, que ce front forme juſtement le tiers de la cohorte, l'ancienne manipule avec laquelle ils avaient du être habitué de faire des converſions. La cohorte ſe partageant alors en trois ſections, pouvait ſurtout ſi

chacune ſe ſerrait ſur ſon pivot, aiſément ſe rompre par des converſions.

Voilà ce qu'on peut dire de plus probable ſelon moi, ſur l'uſage des converſions chez les Anciens. qui quoiqu'elles ayent été plus ordinaires chez les Romains que chez les Grecs, ne l'étaient pas à beaucoup près autant que chez nous, parceque l'ordre profond en général y répugne naturellement par la grande obliquité et la gêne du mouvement des derniers rangs; et l'ordre des Romains en particulier, à cauſe de la difficulté que ceux ci devaient trouver, ſoit à les exécuter ſans ſe ſerrer, ſoit à ſe ſerrer et a réprendre enſuite leurs diſtances.

Tout ceci bien conſidéré, il eſt difficile de dire comment ils s'y ſont pris pour ſe former ſur leur flanc. Ce mouvement eſt toujours long et difficultueux de quelque façon que l'on range les troupes. Le peu de profondeur de notre ordonnance ayant exceſſivement étendu notre front, la difficulté et les longueurs ont du augmenter de beaucoup à cet égard pour nous. Cependant ce n'eſt pas à beaucoup près en raiſon de ce plus d'étendue. Autrefois on feſait faire la converſion à tout un bataillon à la fois. Ce mouvement trop difficile à cauſe de la grandeur du rayon, a été changé en un autre bien plus commode. On fait décrire à chaque peloton un demi quart de converſion; celui de l'aile

du

du pivot excepté, qui acheve tout le quart. Les autres, arrêtés dans cette poſition oblique, marchent enſuite en avant et en echélons, par la diagonale, jusqu'au flanc du peloton voiſin. V. Pl. III. Fig. 4. où on a marqué les pelotons entrant chacun dans leur nouvel alignement en achevant leur quart de converſion. Mais il faut obſerver. que ſuivant les arrangemens les plus modernes, chaque peloton doit retenir en marchant l'aile du pivot, et porter l'autre en avant, pour entrer ainſi tout de ſuite à ſa place et s'y trouver aligné. Dans la Planche on a ſeulement voulu ſe conformer à la manière la plus commune et la plus naturelle de concevoir et de deſſiner ce mouvement. En l'examinant, on doit voir qu'il pourrait s'éxécuter en un beſoin avec pluſieurs bataillons tout comme avec un ſeul.

Etait-ce là la manière dont les Anciens ſe formaient ſur leur flanc? Ils auraient pu l'employer, ſans doute; mais il n'eſt pas dans l'eſprit de leur Tactique. L'uſage des converſions ne leur était vraiſemblablement pas aſſez familier, pour employer une méthode, qui n'a été même chez nous qu'un fruit aſſez lent de la facilité de nous rompre par des mouvemens de converſion ſur le front qui nous plait. En ſuppoſant que pour ſe former ſur le flanc, les Romains au moins, ſe ſoyent d'abord rompus par des mouvemens de converſion, il eſt probable que chaque ſection achevoit le quart de con-

verſion, et qu'elles ſe formaient enſuite par le deployement en tiroir. Soit qu'ils ſerraſſent ou ne ſerraſſent pas avant de tourner, le mouvement n'en devenait pas plus long, puisqu'ils étaient toujours obligés de parcourir les deux cotés du quarré, au lieu que nous ne parcourons que la diagonale. V. la Fig. 6. de la Pl. III. avec ſon renvoi.

On pourrait imaginer à la verité une autre manière de ſe former ſur le flanc par la diagonale, dont la Phalange, ce grands corps, ſans presque aucune diſtance, et accoutumé à marcher en Paragogue aurait bien pu ſe ſervir. Pour la Légion, la choſe eſt différente. Les grandes diſtances entre chaque fantaſſin, et encore plus celles entre les cohortes, l'auraient rendu impoſſible à la Légion en entier; et ſi chaque ſection l'avait éxécuté en elle même, cela n'aurait point abrégé le mouvement pour toute la légion. Cette évolution, qu'on nomme quelque fois le déployement en éventail, et en Allemand, *Aufmarſchiren*, conſiſte, en ce que la trouppe ſe trouvant en colonne ſur ſon flanc, on fait ſortir chaque fantaſſin, en lui faiſant décrire ſa hypothenuſe reſpective; pour aller ſe placer ſur l'aile de celui qui ſe trouvait devant lui. L'homme de l'aile ſur laquelle on ſe forme peut ne pas bouger; mais il vaut mieux qu'il avance à très petit pas, parceque ſans cela le mouvement rétrograde des derniers rangs, dans l'ordre profond ſurtout,

tout, ſerait extrêmement penible. Les Grecs ont pu ſe former ainſi ſur leur flanc; *) mais l'ont-ils fait? Voilà le point, et on ne ſaurait le decider. Il parait impoſſible qu'ils ayent fait éxécuter ainſi cette évolution à toute la Phalange. Il a du être trop difficile d'éviter alors la confuſion, quelque rompus que l'on ſuppoſe les ſerrefiles à dreſſer les files, ce qui était leur emploi. Nous mêmes, avec nos trois rangs, qui ne ſauraient ſe confondre, nous ne l'éxécutons que par petites ſections du bataillon, qui ſe forment enſuite entre elles, ſoit par le déploiement, ſoit par le pas oblique. C'eſt ainſi que les Grecs ont pu en agir auſſi, et la difficulté d'imaginer une autre manière d'éxécuter ce mouvement, que leur marche en Paragogue devait leur rendre aſſez habituel, me fait croire, qu'ils l'ont réellement fait.

Quoique l'uſage conſtant des Anciens de ſe former par le deployement direct et à tiroir, nous porte à juger qu'ils ont employé de manière ou d'autre, la même méthode, pour faire face au flanc; après avoir formé les ſections de leurs grands corps d'Infanterie; je ne dois pas omettre, qu'ils ont pu le faire par le pas oblique, ce qui aurait rendu ce mouvement auſſi court pour eux, qu'il l'eſt pour nous, proportionellement au front; car alors ils ſe ſeraient auſſi formés en ne parcourant que la diagona-

*) V. Pl. III. Fig. 5.

gonale. Ils le pouvaient d'autant mieux qu'ils avaie
des facilités pour ce pas que nous n'avons pas,
qui méritent qu'on s'y arrête un moment.

Nous nous ſervons fort bien du pas oblique
pour faire vingt à trente pas, comme pour rega
ner les diſtances entre des bataillons, qui le
un peu perdu, ou autres choſes pareilles. Mais
nous eſt impoſſible de l'employer pour parcourir de
eſpaces plus conſidérables. Cependant cela nou
ferait fort utile, quand ce ne ſerait que pour le ca
très ordinaire, de ſe porter en avant, parallélement
au premier alignement, mais plus vers la droite ou
vers la gauche. C'eſt ce que nous ne pouvons faire
qu'en parcourant les deux cotés du quarré ou d
rectangle, ce qui eſt toujours bien plus long que
parcourir la diagonale. Pour les Anciens, leur
donnance leur facilitait beaucoup les moyens d'ex
cuter tous les mouvemens de cette nature par
plus court chemin. Suppoſons qu'un manipul
dut ſe porter de AB en CD. Tout le premier ran
n'avait qu'à faire face vers le nouveau point de vu
L'homme de l'aile B marchait droit vers D. Le
autres hommes du premier rang ne régardaient e
marchant qu'à garder leur diſtance et leur ſituatio
à l'egard de leur voiſin du coté B. Les rangs ſu
vans ſe portaient d'abord en avant, jusqu'à ce qu'i
fuſſent arrivés à l'emplacement du premier rang
alors ils ſuivaient la direction de ceux qui les préc

daien

aient et le manipule ou la cohorte en mouvement ormait un Rhomboide, qui ſe remettait en rectan- le, en dreſſant les files, dès que le premier rang rrivé en CD. avait fait front au nouvel alignement. *) es Romains; avec ſix piés de diſtance entre cha- ue file, pouvaient éxécuter ce mouvement avec la lenière facilité; et il ne devait pas même être im- oſſible aux Grecs, quoiqu'ils ne donnaſſent que rois piés à chaque file.

De la façon dont nous ſerrons les files, ce mouvement eſt impraticable pour nous. Mais nous pourrions je crois fort bien nous mouvoir obliquement de la façon ſuivante. On ferait faire un mouvement de converſion par pelotons, feſant faire halte au moment où l'on ſerait en face du nouveau point de vue vers lequel on devrait ſe mouvoir. Cela fait, le peloton de l'aile marcherait droit vers le point où cette aile devrait s'appuyer. Les autres ſuivraient, chacun ne ſongeant qu'à garder ſa diſtance et ſa ſituation à l'égard de celui qu'il aurait devant lui. Cela éxigerait de grandes attentions de la part de celui qui dirigerait le peloton, mais cela ne ſerait pas impoſſible. Garder les diſtances, c'eſt une choſe à laquelle les Officiers et les bas Officiers, et même les ſimples Soldats doivent être habitués. Pour conſerver ſa ſituation à l'egard du peloton qui précederait, voici dequoi il ſerait queſtion. L'homme

*) V. Pl. IV. Fig. I. et le Renvoi.

me de l'aile de chaque peloton devrait compt
quantième file du peloton précédent ſe trouve
devant lui, et obſerver de reſter toujours droit
rière la même file. En marchant ainſi, tous le
lotons ſe trouveraient avec l'aile, qui ſe ſerait j
en avant, aux points a. a. a. a. du nouvel al
ment GH, où ils entreraient, par un mouve
de converſion égal au premier, mais en ſens
traire. *) Cette manière, de nous porter obli
ment en avant, me parait d'autant moins imp
ble, qu'elle a beaucoup de rapport à celle do
fait tous les jours, le quart de converſion avec
un bataillon.

On voit bien, par tout ce que nous venon
dire, que nous ne pouvons fixer préciſément la
nière dont les Anciens feſaient front ſur leur f
Il nous ſuffit d'avoir détaillé les moyens que leu
donnance leur fourniſſait pour cela. Il en réſulte
jours, que ce mouvement moins long à éxéc
pour eux, à cauſe de l'étendue de notre front,
fait avec plus de facilité dans notre ordonna
qui le rend moins compliqué et dès là moins f
aux dérangemens.

Il s'agit d'éxaminer à preſent, comment les
ciens ſe mettaient en Colonne de marche, et c
ment de là ils ſe remettaient en ordre de batai

*) V. Pl. IV. Fig. 2. et le Renvoi.

ou en d'autres mots, comment ils défilaient et ſe reformaient, dans toutes ſortes de ſituations, et de comparer leurs uſages ſur ce point avec les nôtres. Quoique nous ayons quelques notions ſur la manière de ſe mettre en marche de la Phalange Grecque; quoique les ſavantes recherches du Colonel Quintus Icilius ayent jetté bien des lumières ſur la matière des marches chez les Romains, on ſent bien que beaucoup de détails doivent nous manquer, et que je ſerai ſouvent réduit à des conjectures. Mais ces conjectures ſeront toujours tirées de la nature de l'ordonnance, et fondées ſur l'argument que des trouppes rangées de telle et telle manière, n'ont pu éxécuter tel mouvement, que de telle ou telle façon.

Le Colonel Quintus nomme la Phalange un corps fléxible, et la Lègion un corps diviſible, et avec raiſon. Une maſſe formant une chaine de 1024 files ſur ſeize rangs, ſans presqu' aucune interruption, devait trouver beaucoup plus d'aiſance à ſe mouvoir enſemble qu'à ſe rompre; elle recherchait donc ſingulièrement tous les moyens d'y réuſſir dans ſa marche, et le plus ſimple c'eſt de marcher par le flanc, après avoir fait à droite ou à gauche. C'eſt auſſi celle dont la Phalange ſe ſervait communément. Les Grecs la nommaient Paragogue droite, lorsqu'ils marchaient ainſi par la droite, et Paragogue gauche, lorsqu'ils avaient fait à gauche

che pour ſe mettre en marche. Cependant comme il n'était pas poſſible d'employer cette manière de marcher dans toutes les ſituations où la Phalange pouvait ſe trouver, ils en avaient une autre, qu'ils nommaient épagogue. La Phalange était diviſée en ſections, ſuivant une progreſſion géometrique, dont le premier membre, et l'exponent étaient = 2. et dont chacune avait ſon nom particulier. La file ſe nommait *Lochos* ou *Stichos*. Deux files, que je regarde comme le premier membre de la progreſſion, ſe nommaient *Dilochie*. Le ſecond membre de quatre files, ſe nommait *Tétrarchie*. Le troiſième membre de huit, *Taxiarchie*. Le quatrième, de ſeize, *Syntagme* ou *Xénagie*. Le cinquième, de trente deux, *Pentacoſiarchi*. Le ſixiéme de ſoixante-quatre, *Chiliarchi*. Le ſeptième de cent vingt huit, *Merarchie*, ou *Télarchie*. Deux *Merarchies*, c'eſt à dire, 256 files formaient la *Phalange*. La *Diphalangarchie* était la moitié de la *grande Phalange*, et elle avait 512 files. Lorsque la Phalange ſe portait en avant, c'était ſans doute le plus ſouvent en front de bataille; mais ſi elle devait le faire en Colonne, elle ſe rompait ſur telle de ces diviſions que le terrain admettait, toutes ſe mettant en marche à la queue l'une de l'autre, ſuivant que le tour de chacune venait. Cette marche ſe nommait Epagogue. On ne ſaurait douter que lorsque le chemin, où la Phalange voulait entrer, ſe trouvait du côté de l'aile droite, c'était la ſection de

la droite qui prenait la tête; et que lorsque ce chemin était vers la gauche, celle de la gauche marchait la première. Mais les détails de la façon dont ils ſe mettaient ainſi en Colonne, nous ſont inconnus. Tout ce qu'on peut aſſurer, c'eſt qu'ils ſe reformaient par le déployement à tiroir; méthode un peu longue mais ſimple et qui n'admet presque pas de dérangemens.

Si chez les Grecs la Paragogue était plus en uſage que l'Epagogue, c'était juſtement le contraire chez les Romains; effet naturel de la différence dans la manière de ranger les trouppes. La Phalange formait un ſeul Corps ſans aucune interruption, et rangé ſur une ſeule ligne. En marchant par le flanc ce corps conſervait tout ſon arrangement et ſe retrouvait tout formé par une ſimple halte, et un; *Remettez vous.* Mais la Légion était diviſée en ſections ſeparées par des intervalles égaux à leur front. Elle ſe rangeait ſur deux ou même ſur trois lignes. L'infanterie Romaine aurait donc été aſſujettie en marchant par le flanc à former plus d'une Colonne et à garder ſes intervalles; ou bien à ſe remettre par de longs mouvemens, ſi elle les avait perdus, en marchant. Auſſi ne ſe ſervaient-ils que très rarement de cette manière de marcher; et même, lorsqu'une de leurs armées marchait entierement par le flanc, il eſt très probable, que les cohortes ſe mettaient en Colonne, et ſe reformaient

maient par des quarts de converſions; parce que les Soldats plus éxercés à marcher de front, devaient être plus en état de garder leur ordre et leurs diſtances, les Sections étant à la queue les unes des autres; que ſi l'ordre de marche uſuel avait été dérangé, et qu'on eût marché par le flanc. On n'a qu'à voir les détails que le Colonel Quintus donne à l'occaſion d'une marche de flanc, faite par le Conſul Metellus dans la guerre contre Jugurtha, pour ſe convaincre de la vérité de ce que j'avance. V. Ant. Mil. T. I. p. 141. ſuiv.

Quant à nous, nos bataillons formant des corps diviſibles, et même préparés d'avance à ſe diviſer en très petites ſections, nous ne trouvons aucune difficulté à nous mettre en marche en avant ſur tel front que nous voulons. Mais la marche par le flanc, ſi commode à bien des égards, nous eſt impoſſible, dèsqu'il s'agit de parcourir une diſtance médiocrement grande, dans un terrain un peu inégal. Deux raiſons s'y oppoſent qui n'exiſtaient pas chez les Anciens. La première c'eſt le peu de profondeur de nos trouppes. Un bataillon ſur trois rangs marchant par le flanc, ſerpente et flotte ça et là comme une corde que l'on trainerait par la campagne; et bien plus une ligne de pluſieurs bataillons, qui ſe ſuivraient ainſi. La ſeconde c'eſt la façon de ſerrer les files. Une file de 200 hommes, chaque rang n'occuppant que 22 pouces ou

deux

ix piés d'eſpace, ne ſaurait ſe mettre en marche
s ſe déſunir ou ſans que les gens ne ſe marchent
les piés; en un mot, ſans qu'il ne s'y mette
ntôt du désordre. On a à la vérité imaginé
eſpèce de pas, qui rémèdie en partie à cet in-
vénient, mais qui eſt lui même ſi incommode,
'on ne peut s'en ſervir que pour de fort petites
ances. Mais ce désavantage ſe compenſe et au-
à par la facilité que nous avons de rompre le ba-
llon par des quarts de converſion, ſur tel front
'il nous plait. Ce mouvement eſt ſi facile, ſi
mpt que l'on s'en ſert la plupart du tems pour
marches en avant, auſſi bien que pour celles
le flanc.

Pour prouver les avantages que nous retirons
la facilité de nous rompre ſur tel front que nous
alons, par des quarts de converſion, on n'a qu'à
miner les ſituations où les Anciens pouvaient ſe
ver dans leurs marches. Nous donnerons là-
ſur quelques détails.

Suppoſons la Phalange marchant en Parago-
e pour ſe couler ſur ſon flanc. Rien de plus aiſé
e cela tant que le chemin admettait ſeize filés, le
mbre d'hommes de ſa profondeur. La Phalange
mettait en mouvement toute à la fois, et il ne
lait qu'un ſimple; *Halte*; *Front*; pour la remet-
Mais comment s'y prendre pour paſſer des

défilés plus étroits? Supposons en un, où il ne pût entrer que huit files. La Phalange devait s'allonger du double de son front pour le passer. Si dans la marche ordinaire il fallait le tems de faire 1536. pas avant que la queue arrivât au lieu où se trouvait la tête, le passage d'un pareil défilé exigeait un tems double; et si on suppose le défilé une fois plus étroit et n'admettant que quatre files, il s'écoulait une espace de plus d'une heure entre le tems où la tête était entrée dans le défilé et celui où la queue y entrait. Non seulement la queue était obligée d'attendre tout ce tems là à l'entrée du défilé, mais encore la tête devait s'arrêter à la sortie, pour donner le tems à la Phalange de se remettre en ordre. Car il fallait sans doute que la Phalange passât par sections quelconques, à huit ou à quatre files, suivant la largeur du défilé. Lorsque la première section avait passé ainsi toute entière, la seconde passait à son tour, et puis la troisième et ainsi des autres chacune tout entière à son tour. Sans cet arrangement la Phalange n'aurait pu manquer de devenir un Cahos indébrouillable au passage d'un défilé. Et si après s'être reformée la section de la tête n'avait pas fait halte, la Phalange se serait trouvé coupée en plusieurs sections, avec de grands intervalles dans toute sa marche au delà du défilé.*)

En marchant en avant, l'ordonnance des Grecs était sujette à d'autres inconvéniens. La marche

et

*) V. Pl. V. Fig. I. avec le renvoi.

en Paragogue ne pouvait avoir lieu alors, même pour les chemins qui admettaient toute la profondeur de la Phalange, ſans cauſer un rétard conſidérable, au moment d'entrer dans le chemin. Chaque file aurait du décrire un quart de cercle avec un rayon de plus de vingt pas. Il fallait donc que chaque file eût le tems de faire trente pas au moins, avant d'entrer dans le chemin. Il aurait fallu le temps de faire 30000 pas, c'eſt à dire, quatre heures tout au moins, avant que la dernière des 1024 files eut été à l'entrée du chemin, que la Phalange devait enfiler. On voit bien que cela ne ſe pouvait pas faire ainſi. Toutes les marches en avant devaient donc ſe faire en Epagogue, mais cela même avait ſes difficultés et ſes longueurs. Si le chemin que la Phalange devait prendre n'admettait pas un front égal à ſa profondeur, elle s'étendait, en Colonne bien plus longue que ſon front; et la formation de cette Colonne devait être lente et pénible, ſurtout lorsque l'ennemi ſe préſentait ſur ſon flanc, ce qu'on ne pouvait pas toujours éviter. Mais qand même le chemin aurait admis de front, la profondeur du corps de Hoplites, la marche devait toujours éprouver des retards dans le commencement. Tout le tems que les ſeize rangs de la première ſection employaient à parcourir leur profondeur le reſte de la Phalange reſtait arrêtée. Après cela elle ſe mettait en mouvement par le flanc pour que la ſeconde ſection prit la place de la première;

et ce n'était que quand celle là avait parcouru tout le front de l'autre, qu'elle pouvait la ſuivre. La ſeconde ſe portant en avant le reſte de la Phalange s'arrêtait encore jusqu'à ce qu'elle eût parcouru ſa profondeur, enſuite la troiſiéme s'ávançait pour prendre ſa place, et ce n'était qu'après l'avoir priſe qu'elle pouvait ſuivre la ſeconde. Il en était de même pour la quatriéme, cinquieme, ſixieme ſection &c. jusqu'à ce que toute la Phalange ſe trouvât dans le chemin, qu'elle devait prendre. Si la premiére ſection et les ſuivantes ne feſaient pas des haltes pour donner le tems aux dernières de ſe joindre à elles, la Phalange devait occuper en marche le double de l'étendue de ſon front et ſe trouver coupée en ſections, marchant avec des intervalles à la ſuite l'une de l'autre. *) Si le chemin au lieu de ſeize hommes de front n'en comportait que huit, de plus grands retards devaient avoir lieu, ou bien la Phalange être coupée de même et allongée du triple de ſon front. **)

Je ne parle pas de la manière dont les Romains pouvaient opérer ces mouvemens, et des inconvéniens qu'ils devaient y rencontrer. Leur Tactique nous eſt bien moins connue que celle des Grecs. Ils pouvaient éviter quelques uns de ces inconvéniens par les intervalles, qu'ils laiſſaient entre

*) V. Pl. V. Fig. 2. avec le renvoi.

**) V. Pl. V. Fig. 3. avec le renvoi.

tre les parties de la Legion, ſoit manipules ſoit Cohortes. Il parait même que les grandes routes qu'ils s'empreſſaient de faire faire partout où leurs Armées pouvaient avoir occaſion de ſe porter, avaient pour but de les mettre en état de marcher ſans défiler. Il eſt vrai que les marches et les contremarches qu'on fait dans le fort d'une Campagne contre l'Ennemi, ne pouvait pas toutes ſe faire ſur les voies militaires; et que c'eſt préciſément là, qu'il devait leur importer le plus de ne pas tomber dans les inconvéniens dont nous parlons. Mais il faut ſur ce ſujet obſerver une choſe, qui entre autres peut ſervir à expliquer, pourquoi les Tacticiens Grecs n'ont pas daigné parler de la manière dont la Phalange ſe rompait pour défiler et pour ſe réformer, ſoit dans la marche en Paragogue ou en Epagogue. C'eſt que dans des pays moins cultivés que le ſont ceux d'Europe de nos jours, il devait ſe trouver bien moins de défilés que nous n'en rencontrons à preſént, et qu'avec des armées auſſi petites, auſſi peu embaraſſées que les leurs, tous les retards poſſibles, ne devaient pas être aſſujettis à de bien grands inconvéniens, ou dangers.

Cependant on ne peut s'empêcher d'obſerver que l'ordre mince fournit ſur ce point beaucoup d'avantages, dont nous allons faire le détail.

La facilité que nous avons de nous rompre par des quarts de converſion ſur tel front que nous

voulons; nous met évidemment en état d'entrer par notre flanc dans tel chemin que nous voulons; n'eût-il que quinze à vingt piés de largeur; ce que je regarde comme le défilé le plus étroit, pour tout ce qui n'eſt pas un ſimple détachement. De cette façon nous ne nous étendons pas au de là de notre front, et nous pouvons nous remettre par le même quart de converſion par lequel on s'était rompu.

Mais cette facilité de ſe rompre ainſi eſt encore d'un grand àvantage pour la marche en avant. De cette façon tout un bataillon, toute une ligne peut ſe mettre en mouvement à la fois; ce qui eſt bien mieux que lorsque la marche eſt à tout moment interrompue par des haltes, comme elle le ſerait, ſi toutes les ſections d'un bataillon, et encore plus celles de pluſieurs bataillons, placées ſur une ligne, devaient entrer tout droit dans le chemin. D'ailleurs la colonne s'allongerait conſidérablement au de là de la longueur de ſon front; ce qui étendrait encore nos colonnes déjà trop longues par elles mêmes. Pour s'en convaincre, il faut ſeulement conſidérer, que tandis que chaque ſection du bataillon parcourt ſa profondeur, toutes celles qui la ſuivent s'arrêtent, et qu'en comptant qu'elle parcourt toute la longueur de ſon front, avant que celle qui doit la ſuivre ait rempli ſa place, chacune gagne ſon épaiſſeur ſur celle qui la ſuit, de ſorte que le bataillon s'allonge au moins de la profondeur

de

de toutes les ſections ſur lesquelles il marche. V. Pl. V. Fig. 4. Let. AA. et le Renvoi.

D'ailleurs il ſe trouve un autre avantage dans les intervalles qui reſtent entre les ſections du bataillon, lorsqu'il s'eſt rompu par converſions. Cet avantage conſiſte à pouvoir paſſer les défilés ſur quelque front que l'on marche, ſans que la colonne s'allonge, ni qu'on ſoit obligée de s'arrêter à l'entrée du défilé ou de courir à ſa ſortie. C'eſt un avantage que la tactique moderne a ſu tirer de notre ordre mince. V. Pl. V. Eig. 4. Let. BB. On n'a qu'à comparer les deux Figures jointes enſemble pour ſentir la différence. Dans la première les diviſions arrivant les unes ſur les autres, ſont obligées de s'arrêter à l'éntrée du défilé la colonne s'allonge au debouché, et ſi les ſections veulent regagner leurs diſtances, cela ne peut ſe faire que par une nouvelle halte, ou par une courſe à perte d'haleine. Au lieu de cela, comme on voit dans la partie marquée B. B. tout ce qui ne peut pas paſſer, ſe met par un à droite ou un à gauche à la ſuite de ce qui entre de front dans le défilé; ce qui ne cauſe pas le moindre retard. Dès qu'enſuite le chemin s'ouvre, les ſections ſe reforment, ce qui peut ſe faire ſans précipitation et ſans courſe; et chacune ſe retrouve dans ſa diſtance naturelle. Cette façon d'entrer dans un défilé ne ſaurait avoir lieu qu'avec l'ordre mince ſur trois rangs, et lorsqu'on marche avec les

distances naturelles entre chaque section, après s'être rompu par des quarts de conversion. Car si on a serré les distances, il n'est pas possible de se rompre sans que la queue fasse halte; ni de se reformer en resserrant les distances, sans que la tête s'arrête au débouché.

Quiconque a vu des Armées éxécuter des marches, doit avoir observé, à combien de retards elles sont assujetties, dèsqu'il faut passer un défilé, et comme il faut que les trouppes du centre et de la queue des Colonnes courrent au débouché lorsqu'on ne veut pas doubler la longueur de ces retards, en fesant arrêter la tête au sortir du défilé autant que la queue a été obligée de faire halte à son entrée. Quant à moi au moins j'en ai vu des éxemples presque dans toutes les marches, auxquelles j'ai assisté, et l'expérience m'a convaincu qu'il n'y a rien de plus pernicieux, que ces alternatives de halte et de course. Cela fatigue le Soldat bien plus qu'on ne saurait le croire, et ne peut qu'augmenter les mauvaises conséquences des marches fatigantes; comme maladies, mécontentement du Soldat, déser-tion, maraude; &c. Les courses l'echauffent et le haraſſent; et s'il a l'imprudence de boire, c'est un homme mort. Les haltes le fatiguent, l'exténuent, l'accablent, au lieu de le reposer. Car s'il peut se décharger du fardeau qu'il porte, et se coucher par terre, cela ne fait que roidir ses membres et aug-

men-

menter ſon malaiſe, lorsqu'il doit ſe rélever et continuer la marche. Encore dans ces ſortes de halte, ne peut-on pas ſe repoſer véritablement. Comme à meſure que les trouppes antérieures entrent dans le défilé, la queue doit s'en rapprocher et avancer; ces haltes ne conſiſtent proprement qu'en alternatives de petits repos de deux ou trois minutes, et de petites marches de dix à vingt pas, et on ne ſaurait s'imaginer rien de plus fatigant, de plus déſeſpérant que cela. Mais tout cela n'eſt rien, lorsqu'on ſonge à ce que cela devient, quand le terrain où l'on doit faire halte ainſi eſt humide et fangeux. Le Soldat ne pouvant ſe coucher par terre, ni ſeulement y dépoſer ce qu'il porte; jusqu'à mi-jambe dans la boue, et accablé ou plutôt écraſé par le poids qui pend ſur ſes épaules; forme alors un être, vraiment digne de pitié, et pénétré du ſentiment le plus cuiſant du malaiſe, qu'on puiſſe s'imaginer. Tout ce qui peut lui épargner ou au moins lui alléger cette ſituation ſi fréquente à la guerre eſt donc très digne d'occuper l'attention du Tacticien.

Je ne ſuis pas ſans doute à ſavoir que les mouvemens qu'invente le Tacticien, ne s'éxécutent pas ſur le terrein, avec la préciſion avec laquelle il peut les concevoir, et les deſſiner. On ne les éxécute pas avec des hommes, même ſur la place d'exercice, comme ſur le papier, avec la régle et

le

le compas. En manoeuvrant devant l'ennemi on ne les fait pas, comme à la place d'éxercice; et enfin dans le pas de route ordinaire dont on ſe ſert en marche, et avec tout l'attirail qui s'attache aux trouppes lorsqu'elles ne vont pas proprement au combat, ils s'exécutent encore avec moins de régularité, qu'en manoeuvrant devant l'ennemi. Cela eſt bien certain et bien connu. Mais il n'en eſt pas moins vrai, que la perfection des mouvemens, eſt dans toutes les occaſions homogénes, en raiſon des réſultats que donnent leurs paralléles ſelon la préciſion géometrique. Je m'explique. Sur un plan, je fais marcher un bataillon ; après s'être rompu par pelotons, gardant toujours ſes diſtances; chaque peloton arrivant juſtement ſur le terrein de celui qui le précéde, lorsque celui ci a achevé ſa converſion; tournant éxactement ſur le même pivot; ce pivot n'avançant ni ne réculant ne cedant ni à droite ni à gauche. Tout cela ne ſe fera point avec cette éxactitude ſur la place d'exercice; encore moins en guerre le jour d'un combat; et bien moins encore en marche. Les têtes gagneront de l'avance ſur les queues; celles ci courront, celles là s'arrêteront. Il y aura toujours bien des défauts à redreſſer. Mais lorsqu'en comparant un tel mouvement avec tel autre ſur le papier, je trouve, que l'un eſt plus court, moins ſujet à des inconvéniens que l'autre dans la préciſion géométrique; je puis con-

conclurre qu'il ſera proportionellement moins ſujet aux mêmes inconvéniens dans toutes les occaſions mentionnées, ce qui eſt tout ce que je puis déſirer pour en déterminer le mérite. D'un autre côté quoiqu' aucunes trouppes du monde ne puiſſent apprendre à exécuter tous les mouvemens avec l'éxactitude géométrique, cependant celles qu'on y aura le plus éxercées, éxécuteront les leurs dans toutes les occaſions avec une préciſion rélativement plus grande que d'autres. Ajoutons auſſi que ce ſeront celles qui ſeront ſous la plus éxacte diſcipline; où les Officiers en marche s'écarteront le moins de leurs pelotons, y feront la plus grande attention, et en éloignant tout ce qui peut charger la marche du Soldat, comme valets, femmes, équipages, &c. obligeront ce même Soldat à ne jamais s'écarter des régles, qui peuvent rendre la marche plus aiſée et plus prompte. Voilà tout ce qu'on peut exiger et de l'éxercice des trouppes, et de la comparaiſon des différentes manières d'éxécuter la même manoeuvre, ou de deux différens manoeuvres tendant au même but. C'eſt ſur ces principes que je vais conſidérer quelques évolutions de marche moderne.

Quelques Tacticiens de notre tems ont conçu une très petite idée de la façon de ſe mettre en marche en rompant les Trouppes en colonne, et de

peut entrer ſans retard ſenſible dans tous les défilés les plus étroits, qu'une colonne ait à paſſer, de la manière dont il a été dit plus haut ſi on ſerre les diſtances entre les ſections; ces haltes auront lieu non ſeulement à l'entrée et à la ſortie de tous les défilés, mais encore à tous les recoudes du chemin: et il s'en trouve de tels à toutes les grandes routes, dans les pays les plus ouverts; à plus forte raiſon, lorſqu'il faut faire des chemins pour pluſieurs colonnes, qui ne doivent ni ſe croiſer, ni trop s'approcher ou ſe ſéparer, dans des pays coupés. Chacun de ces recoudes éxige des parties de converſions; et tandis qu'elles s'exécutent, la queue s'avance. Le quart de converſion ne peut s'achever qu'à peu près dans le tems où on parcourrait en ligne droite un eſpace égal à ſon front. Donc, ſi les intervalles ſont plus petits entre les ſections; celle qui ſuit devra s'arrêter, pour laiſſer achever la converſion à celle qui précéde, pendant un eſpace de tems plus ou moins grand, ſuivant la grandeur du front et la petiteſſe proportionnelle de l'intervalle; et ce tems, multiplié par le nombre des ſections, donnera la longueur du retard que la marche eſſuyera par-là.

Pour ſe mettre ſur un front auſſi petit que l'exigent les chemins que l'on donne aux Colonnes d'Infanterie, ou que l'on ouvre communément pour elles; il n'y a pas de mouvement plus naturel, que celui de ſe rompre. Un bataillon ſeul ne ſaurait

guè-

ères ſe plier en colonne que par diviſions. Il eſt
ii qu'abſolument parlant, après s'être plié ainſi
colonne, il peut ſe rompre en ſe portant en
ant ſur tel front qu'il veut, mais ce mouvement
a toujours aſſujetti à plus de longueurs, et de re-
ds; que celui de ſe rompre par des quarts de con-
rſions, ſuivant lequel toute la colonne ſe trouve
: le front qu'elle veut, avec les diſtances préciſes
'elle doit avoir, et à même de commencer la mar-
er toute enſemble. Si les Soldats ſont accoutu-
és à une marche égale; ſi les Officiers donnent
ttention réquiſe à empêcher le derangement;
les recoudes, ni même les défilés qu'on pour-
it trouver en chemin, ne retarderont jamais con-
lérablement la marche. V. Pl. V. Fig. 4 et le
nvoi. Il me ſemble donc être en droit de ſoute-
r, que le mouvement, de ſe mettre en marche
rès s'être rompu en colonne par des quarts de
nverſion, n'eſt pas uniquement un mouvement
parade. J'ajoute qu'il y a des occaſions où ſon
age eſt indiſpenſable; c'eſt lorsqu'on marche en
éſentant le flanc à l'ennemi. C'eſt le ſeul mo-
n de ſe rompre, de façon à pouvoir ſe remettre
ſez vîte, pour n'avoir rien à craindre même d'un
nemi aſſez proche.

Je ſais bien que de quelque façon qu'on s'y
renne, l'action de paſſer un défilé cauſera toujours
uelque retard, et qu'il faudra, ou courir, ou s'ar-

rêter, ou tout au moins ralentir le pas au debouché. Je ſais encore, qu'en marchant après s'être rompu en colonne, la colonne s'allongera presque toujours; que la queue ſera obligée de courir, ou la tête de marcher au petit pas, et que chaque fois qu'il y aura des converſions à faire, il y aura auſſi de défauts à redreſſer. Mais ce ſera toujours du plus au moins; ſuivant la façon dont on aura éxercé les trouppes à ces mouvemens; et encore plus, ſuivant l'attention avec laquelle on les leur fera éxécuter.

Quant aux défilés, il eſt rare qu'ils ſoient de plein pied avec le reſte du chemin. La difficulté qui ſe rencontre à leur entrée, que ce ſoit montée ou deſcente ou telle autre choſe, cauſe un petit retard dans la marche, de la part de tout ce qui doit paſſer. Cette ſomme de petits retards en forme à la fin un grand. Il arrive ſouvent que la marche doit ſe rallentir dans toute la longueur du défilé, comme lorsqu'on a un chemin embaraſſé, un pont vacillant ou un peu délabré à paſſer. Un pareil ralentiſſement ne peut qu'arrêter la queue, qui n'étant empêchée par rien, arrive d'un pas plus rapide, ſur ce qui y eſt encore engagé. La tête d'un autre coté ayant déjà ſurmonté cet obſtacle reprend ſon pas ordinaire, et ne peut que gagner beaucoup de chemin, ſur ce qui eſt encore dans le défilé, et qui marche d'un pas rallenti. Toutes ces avances et ces retards doivent ſe conſidérer com-

me

me des progreſſions géométriques, dont le premier membre eſt un infiniment petit, mais dont ceux qui s'en éloignent deviennent conſidérables, parceque chacun étant un produit du précédent et de l'expoſant, ce nombre d'opérations multiplicatoires, produit à la fin une grandeur énorme. Voilà ce qui fait encore, que, les premières files ayant vite regagné ce qu'elles avaient perdu, en accélerant un peu la marche, les diſtances augmentent de plus en plus; et j'ai vu des marches de Colonnes où les troupes du centre étaient déjà obligées de faire des quatre, des cinq cens pas et davantage à toutes jambes, avant de pouvoir rejoindre ceux qui les précédaient. Qu'on juge, comme la queue devait courir? Il n'y a d'autre reméde à cela que d'accoutumer les troupes à marcher, même en route, au petit pas ou au pas rallenti lorsque cela eſt néceſſaire; et à donner attention que les têtes ſe ſervent de ce pas en ſortant d'un défilé, ou même toutes les fois que la nature du chemin a occaſionné un ralentiſſement dans la marche. Il ne faut pas marcher en ne regardant que devant ſoi, ſans s'embaraſſer de ce qui ſuit, comme cela ſe pratique aſſez communément: mais il faut que ce qui ſort d'un défilé, ou d'un paſſage embaraſſant, conſerve aſſez longtems un pas méſuré, pour donner le tems au reſte de le joindre, jusqu'à ce qu'on puiſſe préſumer que tout en eſt dehors. C'eſt là l'affaire des Officiers de touts grades chargés de conduire les parties des Colonnes; mais

ſurtout de l'Officier Général qui les méne, et qui doit à chaque endroit pareil par où il paſſe lui même, donner les ordres néceſſaires, pour épargner ces haltes et ces courſes ſi ruineuſes aux trouppes. Car il faut, autant que poſſible, que tout reſte en mouvement durant la marche; il vaut mieux que ce mouvement ſe rallentiſſe, que non pas qu'il ceſſe et qu'il ſe renouvelle. On me dira peut être que le paſſage du défilé ne s'en fera pas plus vite. Quand cela ſerait, il ſera moins incommode, et c'eſt beaucoup. Mais encore cela n'eſt-il pas, et en voici une raiſon ſenſible. Si le retard dure quelques minutes, et que le terrain le permette, voilà tout de ſuite les Soldats qui ſe couchent. Alors quand leur tour vient d'entrer dans le défilé, il s'écoule toujours plus de tems, pour les faire reléver et les remettre en mouvement que s'ils y étaient reſtés. On peut au moins aſſurer qu'en marchant avec les diſtances naturelles, et en réglant un peu le front et le pas ſur les chemins que la colonne aura à faire; chaque Officier ayant attention à bien garder ſes diſtances, et à avertir ce qui le précéde et ce qui le ſuit, d'arranger ſa marche ſur ſa ſituation; ces retards et ces courſes n'auraient pas lieu, et on épargnerait des fatigues affreuſes au Soldat, et ſurtout au pauvre Fantaſſin.

Quant aux dérangemens que les converſions peuvent cauſer, c'eſt une queſtion, qui mérite quel-

quelques détails. La diſtance naturelle entre les ſections d'une trouppe qui s'eſt rompue en colonne, eſt égale à leur front. Si après s'être ainſi rompu, il ſe trouve encore une converſion à faire; il faut que la ſection qui précéde la faſſe dans le tems que celle qui ſuit met à parcourir l'intervalle afin que dés que celle ci arrive ſur la place où elle doit tourner, elle puiſſe le faire ſans s'arrêter; faute de quoi les ſections ſuivantes gagneront du terrain les unes ſur les autres; et de ſections en ſections les intervalles diſparaitront tout à fait, et la queue ſera obligée de faire halte. La tête cependant avance, et la colonne ne pourra manquer de s'allonger exceſſivement. Si ce défaut ſe répétait avec une Colonne étendue par elle même, elle ne garderait plus aucune proportion. Pour cet effet on a accéléré le pas de converſion, et par ce moyen on rémédie aſſez à tout. Cependant je ne ſache pas qu'on ait clairement déterminé le principe que l'on ſuit dans cette accelération, ni qu'on s'en ſoit bien nettement rendu raiſon. Voici ce que mes réfléxions et mon éxpérience m'ont fait concévoir là-deſſus.

La Tactique pruſſienne veut que le pas ordinaire de l'Infanterie ſoit de 75 pas par minutes, à cinq pas pour deux toiſes courantes; et le pas accéléré de charge à la bayonnette de 90 pas par minute, ce qui donne ſix pas accélérés contre cinq pas ordinaires. Les prémieres notions de la géo-

métrie prouvent que le pas de conversion doit être plus rapide encore. L'homme de l'aile qui fait le grand tour, décrit un quart de cercle dont le rang est le rayon; il parcourt donc au moins 1½ fois la longueur du rang. La section qui suit n'ayant que la longueur du rang à parcourir pour arriver au point de pivot, il faut que le pas de la section qui tourne soit au pas de celle qui suit, comme 3:2. au moins. Mais cela ne suffit pas encore. Car il faut à la section qui tourne le tems de faire halte, et de se remettre, et celui d'avoir entièrement vuidé la place où celle qui suit doit tourner, avant que celle ci ait parcouru l'intervalle. Ce dernier article seul demande, lorsqu'on marche en ordre de bataille quatre, et en ordre de parade huit pas. Il résulte de là, que le pas de conversion doit être au moins double en célérité du pas de marche; et tel est celui qu'on employe à présent, généralement. Il y a plus; C'est que si les sections sont petites, et n'ont pas seize à vingt files au moins, cela ne suffira pas, et l'on ne pourra empêcher la Colonne de s'allonger.

On a voulu proposer un autre moyen qui est effectivement ingénieux, mais en même tems sujet à tant d'inconvéniens qu'on ne saurait je pense, l'adopter. Ce moyen, c'est que l'homme du pivot ne doit pas rester immobile comme nous l'exigeons absolument: On veut au lieu de cela lui faire faire à cha-

chaque converſion trois pas en avant, tandis que la ſection tourne. Alors on n'aurait pas beſoin de redoubler le pas dans les converſions. Car quoique la ſection tournante, n'eût pas achevé ſon tour lorsque celle qui ſuit aurait parcouru l'intervalle, elle ne l'empêcherait pas de commencer le ſien; et comme chacune aurait un nombre de pas égaux en tems égaux à parcourir, ſans ſe retarder les unes les autres, elles ne pourraient manquer de ſe trouver à des diſtances toujours égales lorsqu'elles auraient toutes fait leur tour et qu'elles ſe trouveraient en pleine marche.

Je penſe pourtant que le réméde eſt pire que le mal, et que la manière accoutumée, ſurtout en obſervant de donner toujours plutôt un peu trop que trop peu de rapidité au pas de converſion, vaut infiniment miéux. Le défaut ordinaire, lorsqu'une troupe défile, après s'être rompue par quarts de converſions, et ſurtout lorsqu'elle eſt dans le cas de tourner encore en marche; c'eſt que la colonne s'allonge. Il eſt inoui qu'elle ſe ſerre, et qu'il faille faire rallentir le pas à la queue, qui doit au contraire toujours courir. Cela vient de pluſieurs cauſes. Quelques peines qu'on ſe donne à rendre le pas des Trouppes égal, il ne peut jamais l'être parfaitement. Surtout cela eſt impoſſible à la moindre inegalité de terrein. Le pas devient alors plus court. Si ceux qui ſuivent continuaient alors de marcher;

ils perdraient leur intervalle; mais la juſte méſure ſe rétablirait, pourvu que ce raccourciſſement de pas ne durât pas aſſez longtems, pour donner le tems à la queue de joindre abſolument ce qui précede; au moyen de quoi elle ſerait ſans doute obligée à la fin de faire halte. Mais c'eſt ce qu'on ne fait pas; Quand on voit qu'on gagne diſtance ſur ce qui marche devant, on rallentit le pas, ſoi même; tant parcequ'on ignore ce qui en eſt la cauſe, que parcequ'on ne ſonge pas que quand on ſera ſur la même place, on ſe verra auſſi obligé de marcher plus lentement. Au ſortir de l'endroit difficile la tête reprend ſon pas ordinaire; et alors elle gagne diſtance parceque les autres n'en ſont pas encore dehors; chaque ſection en gagne ſur celle qui ſuit, et la colonne ſe file à perte de vue. Mais dans le terrein le plus égal, lorsqu'une parade defile, la colonne s'allonge dès les premiers pas, par ce qu'on ne part pas comme on le devrait tous enſemble. Les dernières ſections piétinent, tandis que les premières marchent. Lorsqu'on marche à rangs ouverts avec un et ſouvent deux Officiers entre les ſections, et que celles ci ſont de dix à douze files ſeulement, la choſe ne peut ſe faire autrement et il eſt impoſſible que la colonne ne s'allonge. Mais lorque les ſections ſont grandes, elles devraient partir toutes en même tems; et ſurtout lorsqu'elles marchent en ordre de bataille. Une autre cauſe c'eſt, que ceux qui conduiſent les ſections n'ont ſouvent

pas

pas le coup d'oeil assez juste pour bien juger de la distance, et qu'ils la prennent presque toujours du troisième rang qn'ils voyent, ce qui ne peut manquer d'allonger la colonne. Voilà une partie des raisons qui font qu'on perd la distance même en ligne droite. Lorsqu'on doit tourner, il n'y a d'autre moyen de la garder, qu'en marchant droit sur le pivot de la section qui précede; en ne dérangeant point son pivot en tournant; et en ne décrivant exactement que le quart de cercle, afin que le pivot ne soit point déplacé par l'action de se remettre. L'inobservance de l'une ou l'autre de ces régles allongera toujours la colonne. Suivant la façon proposée de faire les conversions, que nous venons de citer, on n'en pourrait observer absolument aucune, parceque le point du pivot variant dans la conversion, ni la section qui tournerait, ni la suivante n'auraient de point fixe, pour diriger l'une son tour et l'autre sa marche. Chaque section ferait son tour à un autre point, ce qui n'arrive déjà que trop souvent; et qui dérange toujours l'ordre de marche.

Avec tous ces arrangemens, avec toute l'adresse et l'attention de la part des Officiers et des Soldats, que la discipline la plus sévère et un éxercice continuel peuvent faire acquérir, il ne sera jamais possible d'atteindre la perfection sur ce point; on ne pourra qu'en approcher. Les colonnes s'allongeront toujours, il faudra faire arrêter les têtes;

les queues ſeront obligées de faire halte au défilé et de courir au débouché. Mais en obſervant les précautions qu'indique la nature des choſes, ces fautes ſeront de peu d'importance, et bientôt rédreſſées. En attendant je ne puis m'empêcher de regarder comme un grand avantage de notre ordonnance, de nous fournir les moyens de nous mettre en colonne, de manière à pouvoir nous former à l'inſtant ſur le flanc de la marche; à pouvoir paſſer un défilé ſans en boucher l'entrée et ſans nous arrêter à la ſortie; *) à pouvoir pourtant auſſi nous former en avant avec toute la viteſſe qu'admet l'étendue de notre front; et enfin, à pouvoir nous mettre en marche, ſoit en avant, ſoit ſur l'un des flancs, ou en arrière, d'une façon uniforme, ſuivant tel arrangement que nous voulons donner à nos trouppes, ſans en déranger l'ordonnance qu'au moment même où elles doivent ſe mettre en marche, et ſans leur faire faire un ſeul pas inutilement. Nos armées ſont énormes; leur front eſt déméſuré; leur attirail de guerre paſſe toute imagination, et ſans cet avantage de notre ordonnance, elles ſeraient comme immobiles. Au moins eſt-il ſûr que les marches où on préſentait le flanc aux ennemis ont dû être beaucoup plus difficiles, dans des pays coupés, où la Legion et ſurtout la Phalange ne pouvaient pas marcher ſur un front égal à leur profondeur: et il eſt bien certain, que des Armées auſſi nombreuſes que les

*) V. à ce ſujet Pl. V. Fig. 5. et le renvoi.

les nôtres, avec tout leur train, rangées ſur le Syſtême des Anciens et aſſujetties à leurs manoeuvres, ne pourraient ſe mouvoir que très lentement, ni ſurtout préſenter le flanc en marche à l'ennemi. Il faut avouer auſſi que c'eſt là le ſeul avantage que nous retirions à cet égard de notre ordonnance; qui nous offre d'ailleurs aſſez de difficultés à combattre, pour qu'on ne doive pas nous l'envier.

Je ne puis m'empêcher d'obſerver comme un grand avantage de la facilité de nous rompre en colonne avec des intervalles, les moyens, qu'on a ſû tirer dans la Tactique moderne, de prendre en marche et rapidement une ordonnance oblique et d'employer tel point de la colonne que nous voulons, comme pivot, pour donner un autre direction à la marche, et nous former enſuite par de ſimples quarts de converſions. Mais il faudrait que j'entraſſe dans tous les détails de cette Tactique, pour développer, à quel point le grand Génie qui à formé le Militaire de nos jours, a ſu tirer parti de notre ordonnance; et en particulier de la facilité qui en découle, de nous rompre par quarts de converſion, et de marcher dans cet ordre. *) Ce n'eſt pas là mon deſſein, je n'ecris-

*) Pour en donner une idée aux Militaires qui ne les connaiſſent pas encore, j'ai ajouté à cet Ouvrage la Fig. 6. de la Pl. V. et les trois Fig. de la Pl. VI. que je prie le Lecteur de vouloir conſulter, ainſi que le renvoi qui y appartient, et où on trouvera des détails intéreſſans.

n'écris que pour ceux à qui ces détails ſont familiers. J'en conclus ſeulement que ceux qui ont voulu revaler cet arrangement de marche, ne l'ont pas aſſez medité. Il eſt le ſeul qu'on puiſſe employer pour une marche de flanc: Hors de portée de l'ennemi, il eſt encore unique, pour faire marcher les trouppes avec le moins d'incommodité poſſible; et leur faire paſſer les difilés ſans ces alternatives de retard et de courſe; qui les ruinent. Enfin même vis à vis de l'ennemi, une colonne dans cet ordre de marche eſt ſouvent bien plus capable d'éxécuter promptement un mouvement déciſif, de former un ordre de bataille ſavant et inattendu pour l'ennemi que celle qui eſt placée dans l'ordre du déployement, ſi éxalté par ces mêmes écrivains; et qui ſans doute a ſes grands avantages, dans bien des occaſions.

Je penſe en avoir dit aſſez ſur les évolutions, telles qu'elles ſe font de nos jours, et télles qu'elles ſe feſaient ou pouvaient ſe faire, ſuivant ce que je nommerai l'eſprit de l'ordonnance Grecque et Romaine. Je n'ai pas beſoin, je crois, de m'engager dans de plus grands détails là-deſſus. Ce que j'ai dit ſuffit pour que des militaires inſtruits voyent les caractéres diſtinctifs des deux ordonnances, la profonde et la mince, ſur l'article des évolutions; et c'eſt là l'unique but que je me ſuis propoſé. Si je voulais éxaminer en détail toutes les manoeuvres que les Tacticiens Grecs font faire à la Phalange,

non ſeulement je m'engagerais dans des longueurs ſuperflues; mais encore je ſerais obligé ſouvent de promener le lecteur dans le pays des chiméres; car il eſt évident qu'une grande partie des évolutions que l'on trouve décrites dans Elien n'ont été qu'idéales, ou tout au plus qu'elles n'ont été exécutées que ſur la place d'éxercice.

On me reprochera avec quelque apparence de raiſon de n'avoir parlé abſolument que de la Tactique de l'Infanterie, et de n'avoir fait aucune mention de celle de la Cavallerie. Je répondrai, qu'outre que je ne parle qu'avec crainte d'une arme que je ne connais qu'imparfaitement; on peut dire que la nature de celle ci n'ayant point eſſentiellement changé, comme la nature de l'Infanterie, la Tactique en eſt reſté la même. Il eſt vrai que les Anciens rangeaient la Cavallerie autrement que nous. Mais cela n'a pu qu'influer fort peu ſur les mouvemens de cette eſpéce de trouppes, tant par la vélocité de l'animal qui en forme la baſe, que parceque les Anciens en formaïent des eſcadrons d'un très petit front, avec des intervalles conſidérables, auxquels toutes les eſpéces de mouvemens devaient être fort aiſés à éxécuter.

Il me reſte pourtant une obſervation à faire ſur les manoeuvres décrites par Elien, qui eſt importante pour le ſujet que je vais traiter. C'eſt qu'el-

qu'elles prouvent toutes combien c'était un article eſſentiel dans la Tactique des Grecs de préſenter toujours le même ordre de rangs à l'ennemi, et de ne jamais être obligé à en venir aux mains avec lui, dans l'ordre renverſé de la Phalange. Sans entrer dans un détail éxact des manoeuvres, dont on trouve la déſcription dans cet Auteur militaire, que j'ai voulu éviter; j'en appelle au témoignage de tous ceux qui les ont étudiées. Car quoique une partie de ces manoeuvres ſoient imaginaires, ou n'ayent été que pour l'exercice; par ex: celle qui eſt nommée, l'ordre lunaire, ou bien la phalange courbe et la phalange briſée, elles ne peuvent que confirmer la conſéquence que j'en tire; puisqu'elles ont du toutes être imaginées dans l'eſprit de la Tactique grecque. On peut donc avec raiſon tirer de là des inductions ſur cet eſprit, dont l'obſervation que je rapporte fait un point eſſentiel.

Enfin, après avoir donné ſur les évolutions en général, telles qu'elles peuvent s'éxécuter dans l'eſprit des différentes ordonnances, tous les éclairciſſemens que j'ai cru convénables; je crois devoir finir ce Chapitre par quelques obſervations ſur une évolution, qu'on a autrefois regardé comme très importante, et qui, quoique les idées que l'on en avait commencent à changer, eſt pourtant encore en uſage. C'eſt le bataillon quarré que je veux dire. Les Anciens le connaiſſaient et s'en ſervaient très bien dans les occaſions. Les

Les Grecs en particulier, ſur la tactique desquels nous avons plus de détails que ſur celle des Romains, formaient très bien le bataillon, quarré. Ils le nommaient *pléſion* ou *plinthion*. Ils s'en ſervaient dans les retraites, devant un ennemi ſupérieur, en Cavallerie; et ſurtout pour couvrir le bagage, qu'ils plaçaient au centre de leur quarré. Car les Grecs, grands pillards de leur naturel, donnaient une très grande attention à conſervér le produit de leurs rapines. Avec un ordre auſſi profond que le leur, ils auraient du peu craindre les charges de la Cavallerie dans quelque ſituation qu'ils fuſſent. Ainſi il ne parait pas qu'il eût été néceſſaire à la Phalange, de s'embaraſſer de quel coté viendrait l'ennemi; et elle pouvait toujours garder ſon ordre de marche ordinaire. Mais nous avons obſervé, qu'ils attachaient une grande importance à préſenter toujours leurs chefs de file à l'ennemi; c'eſt pourquoi le moyen de faire faire volte face aux huit rangs de derrière, pour faire tête à l'ennemi, auxquels ils auraient oppoſé par là des Serre-files, n'était jamais qu'une dernière reſſource, contre des cas imprévus. Il eſt bien vrai, que dès qu'il s'agiſſait d'une attaque, qui ne conſiſtait pas uniquement en harcellement de Cavallerie, la Phalange double valait beaucoup mieux, pour ſe porter des deux cotés en avant vers l'ennemi; repouſſer vigoureuſement et prévenir même ſon attaque, le mettre en desordre; le pourſuivre au moins autant

tant qu'il fallait, pour achever ſa défaite: et tout cela n'aurait pu ſe faire que très imparfaitement par la Phalange ſimple à deux fronts. Auſſi dèsque les Grecs ſuppoſaient la poſſibilité d'une attaque ſur les deux flancs ils doublaient la Phalange. Quand ils craignaient d'être attaqués de trois cotés, alors ils marchaient triphalangie, c'eſt à une partie de l'Infanterie rangée en double phalange à front oppoſé, et marchant par le flanc; et le reſte marchant en Epagogue, les chefs de file à la tête; ou bien s'ils prévoyaient une attaque en queue c'étaient les ſerrefiles qui avaient la tête; ſelon le rapport de leur marche avec la ſituation de l'ennemi. Enfin craignaient-ils une attaque de tous cotés ils formaient la pléſion, la tétraphalangie, ou le véritable bataillon quarré.

Le plus célebre bataillon quarré des Grecs dans l'Hiſtoire, c'eſt celui que les dix mille formèrent au commencement de leur retraite. Mr. le Cointe, qui a écrit ſur cette fameuſe retraite ſa foi diſant Commentaire, mais qui n'explique preſque rien de ce qui concerne ce mémorable fait d'armes, prétend que ce n'était pas un bataillon quarré; et que les Grecs marchaient ſur quatre colonnes, avec le bagage entre deux. On pardonne à Mr. le Cointe de ne pas entendre le Grec, mais on ne ſaurait lui pardonner de parler de ce qu'il n'entend pas: on ne ſaurait lui pardonner de ne pas

mieux

mieux faire attention à ce qui ſuit, par où on voit clairement que c'eſt véritablement cette figure que les Grecs ont formée dans leur marche, pour ſe retirer devant les Perſes. Enfin ce qui parait encore plus impardonnable c'eſt l'incongruité de citer des expreſſions latines, diſant; *le Grec porte ainſi;* et de décider ſi poſitivement ſur des choſes, où il devait ſentir ſon peu de connaiſſance. Le terme πλαισιον ἰσοπλευρον, qui eſt celui de l'original, ne ſaurait abſolument ſignifier qu'un bataillon quarré à cotés égaux. En adoptant pour baſe de notre calcul, que les Grecs formaient dix mille combattans ſur ſeize de hauteur, le coté extérieur de ce quarré était de 172 files, formant une étendue de 516 pieds; Le côté intérieur avait 140 files ou 420 piéds de longueur, ce qui donne 176400 piés quarrés pour le vuide intérieur de ce bataillon; et 266256 p. quarr. pour tout le terrain qu'il occupait. La deſcription que nous donne Xénophon des inconvéniens de ce quarré, prouve clairement que c'en était un, et confirme en même tems ce qui a été dit ſur la nature de l'ordre profond dans le paſſage de defilés. Voici le réſumé de ce qu'on trouve à ce ſujet dans cet Ecrivain.

Il faut ſe rappeller que les Grecs avaient deux manières de mettre la Phalange en mouvement: l'Epagogue, qui conſiſtait à la couper par ſections, marchant de front, et à la queue les unes des autres:

tres: et la Paragogue ou marche par le flanc. Xénophon rapporte, que les Grecs remarquèrent, pendant les trois marches qu'ils firent à la vue de Tissapherne et de ses trouppes; que le bataillon quarré à cotés égaux, n'est pas une ordonnance fort commode, lorsqu'on a l'ennemi à ses trousses. „Car „lorsque les ailes se resserrent, dit-il, ce qui arrive „nécessairement à toutes les espèces de défilés, les „Hoplites ne peuvent plus garder leurs rangs, ils „marchent avec peine, tant parcequ'ils se sentent „pressés, que parcequ'ils sont derangés; de sorte „qu'ils ne sont bons à rien dans la confusion où ils „se trouvent. — Mais lorsqu'ensuite les ailes s'ou„vrent dérechef, le désordre qui naissait tantôt de „ce que les Hoplites se serraient trop, recommence „parcequ'ils se séparent, de sorte qu'il se trouve „vuide au milieu des ailes, ce qui est un grand „convénient, pour ceux à qui cela arrive, en pre„sence de l'ennemi. Et s'il y avait un pont, ou „quelque autre endroit serré à passer, chacun se hâ„tait, et tâchait de passer avant les autres, ce qui „les mettait dans le cas d'être aisément culbutés par „l'ennemi." Tel est le passage de Xénophon, et voici les conséquences, qui me paraissent en découler.

Si par le mot de *κεραται*, ailes on entend, comme il le faut absolument, et comme tous les Interprêtes le rendent, les cotés du quarré qui préfen-

taient

taient le flanc au défilé, on ſentira qu'il fallait que le coté qui arrivait de front au défilé le paſſât en Epagogue, ſe formant dèsqu'il l'avait paſſé; mouvement qui ſe fait lentement mais ſans désordre. Cela eſt manifeſte, puisqu'il n'eſt pas fait la moindre mention, du dérangement de cette partie du quarré; mais ſeulement de celui des deux flancs. Pour ceux là, ils paſſaient ſans doute le défilé en Paragogue; mais apparemment, autant qu'on en peut juger par le paſſage de Xénophon, ſans arrangement fixe; tous les deux à la fois, ſuivant qu'ils arrivaient au pont; ce qu'ils ne pouvaient faire tous les deux qu'en ſe ſerrant.

On me fera obſerver peut être que cela ne donne pas une idée fort avantageuſe du Militaire Grec, que de n'avoir pas mis plus d'ordre dans leur manière de paſſer les défilés avec un bataillon quarré. Mais ce jugement ſerait un peu précipité. La Tactique des Grecs pouvait connaitre des méthodes de paſſer les défilés avec un quarré, ſans qu'il fût poſſible de les mettre en éxécution dans la ſituation de ce corps de Mercénaires, dont le Chef, l'ame, enfin celui qui les payait, avait été tué.

Il faut avouer, qu'un tel quarré avec du bagage au centre devait faire en toute occaſion une machine très ingouvernable. Les trouppes les mieux exercées de ce ſiécle auraient bien de la pei-

ne à éviter les confuſions dans cet ordre de marche, quoiqu'on puiſſe dire, que nous avons ſur ce point là, de bien plus grandes facilités, ainſi que je vais le faire voir.

Pour peu qu'on ait d'idées de cette évolution, on ſentira, qu'il nous ſerait impoſſible de former un bataillon quarré de dix mille hommes, ou de trouver, même dans les Steppes de la Tartarie, les moyens de le faire mouvoir l'eſpace d'une lieue ſeulement, ſans qu'il allât ſens deſſus deſſous. Un tel quarré occuperait ſuivant notre ordonnance 300 toiſes courantes en tout ſens et 90000 toiſ. quarr. ce qui donne un coté qui eſt à celui du quarré grec comme 7:2. et la ſurface = 12:1. Le quarré des Grecs devait donc trouver partout bien plus de terreins capables de lui laiſſer une marche libre, que n'en trouverait le notre, à nombre égal d'hommes. Et ce qui eſt encore bien plus important, c'eſt qu'une profondeur de ſeize rangs donne beaucoup plus de ſolidité à la marche, que ne font trois rangs. Cela eſt au point, que je ne penſe pas, qu'une ligne continue de plus de 300 files ſur trois rangs, puiſſe faire mille pas, même ſur un terrain aſſez uni, ſans ſe rompre abſolument: tandisque la ſolidité de l'ordre profond eſt telle, que les 1024 files de la Phalange Grecque rangées bout à bout, devaient marcher avec plus d'aiſance et de fermeté qu'un de nos bataillons.

Mais ſi indépendamment de la grandeur du quarré on ne parle que de la facilité à en faire mouvoir un en général, et de le conduire à travers les défilés, de le faire rompre, remettre, de le plier même et de le réétendre enſuite; aſſurément ſur ces points là, notre ordonnance l'emporte de beaucoup. On peut dire que pourvu que le défilé comporte la marhe de ſix hommes de front, la promptitude avec laquelle ce qui dépaſſe l'entrée du défilé, peut s'attacher tout de ſuite à ce qui y entre de front, par un ſimple à droite ou à gauche, permet au front de ſe replier ſur lui même, d'y entrer, de le paſſer ſans s'arrêter, et de ſe reformer tout de ſuite en débouchant. La mcrohe n'en ſerait pas arrêtée mais ſeulement un peu retardée, autant qu'il faudrait pour laiſſer au front et à la queue, le tems de ſe reformer, et aux ailes celui de s'étendre après avoir paſſé. Cela ne ſe pouvait pas chez les Grecs. Dès que le défilé n'admettait pas 32 hommes de front, mais ſeulement la moitié, je ſuppoſe, il fallait faire paſſer lentement la tête par ſections, dont la marche était encore retardée, parcequ'il fallait à chacune le tems de ſe mettre devant le défilé pour y entrer. Seize rangs ne forment pas une ligne ployable comme trois qui puiſſe tourner court dans un chemin, après avoir fait un à droite; ce mouvement étant toujours pour eux, une converſion avec un rayon de 50 ou tout au moins de 30 piés de diametre, ce qui ne peut manquer de cauſer un retard

énorme, ainſi que je l'ai fa[illegible]t voir; au lieu
petit tour de trois rangs ſe[illegible]rés comme les r
ne retarde pas la marche d'[illegible]n ſeul inſtant.
rait encore fallu faire paſſer une aile après l'a
ou bien alternativement des ſections des deux ai
et tout cela ne peut que cauſer bien des longueu
Je prie le Lecteur de vouloir examiner la Pl. VI
Fig. I. où j'ai tâché de donner une idée de l'arrange
ment dont un pareil quarré aurait pu ſe ſervir, pour
paſſer un défilé à peu près égal à ſa profondeur, ſans
désordre. On verra par la figure et le renvoi, que
ſi le défilé n'admettait que huit hommes de front,
les retards et les attentions pour éviter la confuſion
devaient ſe multiplier à l'infini. Quoique cet ar-
rangement ne ſoit qu'une idée, elle eſt ſi analogue
à la nature de l'ordonnance, que je mets en fa
qu'on n'en ſaurait imaginer qu'une ſemblable, (
auſſi lente, pour allier l'ordre et la ſureté au paſſag
d'un défilé de la part d'un quarré rangé de cette ma-
nière. Que l'on compare à cela la Fig. 3. de la mê-
me Planche avec ſon renvoi, où un quarré ſur l'or-
dre mince paſſe un défilé de la même largeur; on
ſentira la différence des deux manières de ranger les
trouppes à cet égard. Quoique ce quarré ſoit plus
petit que le Grec, cela ne met aucune différence
dans les principes du manoeuvre même.

Nous l'avons déjà dit: notre ordonnance n'ad-
met pas la formation d'un grand quarré; parce qu'
une

une piéce étendue et ſi mince, ne pourrait ſe mouvoir ſans ſe rompre incontinent. Un quarré de quatre bataillons me parait le plus grand que l'on puiſſe admettre. Son pourtour ſerait au pourtour de celui des Grecs comme 4:5. et ſon aire comme 2:3 à peu près, quoiqu'il ne contint que 2400 combattans, c'eſt à dire à peine le quart du quarré Grec. Ainſi ce ne ſera jamais une évolution à faire avec un corps conſidérable, comme cela l'a été anciennement; mais ſeulement avec quelque partie de trouppes, abandonnées à elles mêmes, et obligées à ce dernier effort pour ſe ſauver des mains de l'ennemi. Mais ſi, ſans calculer le nombre des combattans ſur un eſpace donné, on ne ſuppoſe que deux quarrés, égaux ſi l'on veut quant à l'eſpace qu'ils occuppent, dont l'un ſoit ſur l'ordre profond et l'autre ſur l'ordre mince; on ne pourra conteſter que celui ci ne ſoit le plus maniable de beaucoup.

Les curieux en fait d'Antiquités militaires ne ſeront, je penſe, pas faché, que je leur détaille un peu les moyens dont les Généraux des dix mille ſe ſervirent pour rémédier aux inconvéniens, auxquels la marche de ce quarré ſi grand et ſi profond, était ſujettte, en paſſant des lieux étroits et des défilés. Voici ce qu'on trouve à ce ſujet dans Xénophon.

„Les Généraux Grecs ayant obſervé cela,"
(c'eſt à dire, ces mêmes inconvéniens dont il a été
parlé) „formèrent ſix Compagnies de cent hommes
„chacune, et y attachèrent des Capitaines, et des
„Lieutenants commandant cinquante hommes, et
„des chefs d'eſcouade. Les Capitaines avaient or-
„dre, lotsque les ailes ſe reſſerraient dans la mar-
„che de faire halte, et de les couvrir contre tou-
„ce qu'on pourrait entreprendre ſur elles. Ce
„pour cela qu'ils marchaient, en dehors des ail
„S'il ſe formait une trouée dans les ailes du qua
„ils la bouchaient; à ſavoir par compagnies lor
„elle était étroite; par demi compagnies, qu
„elle était plus grande; et ſi elle ſe trouvait très
„ge, par eſcouades; de façon que l'intervalle
„trouvait toujours rempli. Par ce moyen il n'y
„avait point de confuſion lorsqu'il s'agiſſait de paſſ
„un pont ou un défilé: car les chefs des compa
„nies paſſaient chacun à leur tour. Et lorsqu'il s'a
„giſſait de former la phalange, ils ſe trouvaient
„prêts. Ils firent quatre marches de cette manière."

Il eſt trés difficile de ſe faire ſur ce paſſage une
idée juſte de la façon dont les ſix compagnies s'y
prenaient, pour rémédier aux désordres qui naiſ-
ſaient dans la marche du quarré. Ils n'avaient lieu
qu'aux ailes ſuivant l'hiſtorien, et ne conſiſtaient
qu'en ces deux choſes: à ſe ſerrer outre meſure dans
le défilé; et à s'ouvrir de même en en ſortant. L'em-
ploi

toi de ces ſix Compagnies était donc de cotoyer es flancs du quarré. Lorsque des hauteurs ou quelue ravin en reſſerraient la marche ils le longeaient ur le ſommet de la trouée. La preſſe arrêtant alors a marche du quarré et l'empêchant de ſe mettre en éfenſe, ces Compagnies feſaient front du côté de nnemi, et le couvraient ainſi. A méſure que a tête ſortait du défilé, elles la ſuivaient dans ſa arche, mais avec attention de masquer toujours e défilé, jusqu'à ce que les flancs du quarré euſſent ntièrement paſſés.

Cela ſe comprend aiſément, et il n'eſt même as poſſible de s'en faire une autre idée; parcequ'utre l'emploi de couvrir les flancs, ces compagnies vaient encore celui, d'en boucher les trouées, ce ui n'avait lieu qu'au débouché, qui ne manquait urement jamais d'y arriver. Ce qui eſt bien plus ifficile à comprendre, c'eſt la manière dont cela réxécutait, et ce ſont les expreſſions mêmes de Xéophon, qui forment la difficulté. Je ſuis fort étonné qu'aucun Commentateur, ni Traducteur ne s'y ſoit trouvé arrêté, et n'ait propoſé quelque correction du Texte. Car enfin comment pouvait-on boucher les petits vuides par compagnies, et les grands par eſcouades? Je penſe donc que les mots de κατα λοχους et κατ' ἐνωμοτιας ont ſouffert une tranſpoſition par une erreur de copiſte et qu'il faut lire et traduire: „S'il ſe formait une trouée aux ailes

„ils la bouchaient; à ſavoir par écouades lorſqu'elle „étoit étroite; par demi compagnies quand elle „était plus grande; et ſi elle ſe trouvait très large „par compagnies." Sans cela j'avoue que je ne ſaurais me faire aucune idée de cet arrangement. Suivant celle que je m'en fais, on faiſait entrer dans ces occaſions des hommes de ces compagnies dans ces trouées, d'où il fallait ſans doute qu'ils reſſortiſſent dès que la trouée pouvait ſe refermer par les troupes même du quarré, ce qui ſe faiſait alors, à meſure qu'il en ſortait du débouché.

Cependant il faut bien diſtinguer ces occaſions du paſſage des défilés plus étroits, et qui coupent le quarré, comme ponts et autres de cette eſpèce. Il eſt clair que là, où les ailes avaient bien de la peine à paſſer chacune, ſeules, les ſix compagnies ne pouvaient pas couvrir leur marche en les ployant, car cela n'aurait fait qu'augmenter la confuſion, au lieu d'y rémédier. Xénophon dit pourtant en termes formels, que ces ſix cens commandés y rémédiaient auſſi dans ces occaſions là. Je m'en remets à de plus habiles de ſe faire une idée éxacte de la manière dont cela s'éxécutait; et j'avoue que je n'ai que des conjectures à propoſer là-deſſus.

Il faut établir pour baſe, que la deſtination de ces ſix Compagnies était, de couvrir les ailes du quarré dans le désordre du paſſage des défilés et de bou-

ucher les ouvertures qui s'y formaient. L'un ait lieu à l'entrée du défilé, et l'autre à ſon iſſue. urais penſé qu'elles faiſaient l'arriéregarde au paſ- des ponts et de tous les autres défilés, où elles pouvaient pas cotoyer les ailes, et qu'alors elles aient les dernières; ſi je ne faiſais réfléxion, alors elles n'auraient pu remplir que le premier nt de leur diſtination. Si d'un autre côté elles ent paſſé les premières, elles auraient fort bien remplir les trouées aux débouchés, mais elles raient pas couverts les ailes à l'entrée du défilé. ut donc penſer, ſurtout puisqu'il eſt dit; qu'elles aient chacune à ſon tour: que les deux premiè- compagnies paſſaient à la tête du tout, ou au ins à la tête des ailes; les deux ſuivantes, lorsque oitié des ailes avait paſſé; et les deux dernières après les ailes, ou même à la queue du tout, nant les dernières trouppes de l'arrière-garde. ne parait même vraiſemblable, que ces com- nies détachées, n'avaient pas ſeulement ordre de vrir les ailes, contre les entrepriſes de l'enne- i, et de réparer les désordres qui y pouvaient nai- , mais encore de les empêcher, et de faire ob- rver l'ordre néceſſaire dans le paſſage de ces for- s de défilés, pour éviter la confuſion.

Car enfin il faudrait avoir bien mauvaiſe opi- on de la Tactique des Grecs pour penſer, qu'ils connaiſſaient pas de méthode moins compliquée,

pour

pour faire paſſer les défilés à un quarré que celui
Il n'eſt même pas poſſible de ſe l'imaginer. Le qu
ré était une évolution connue, ayant ſon nom co
me toutes les autres, et qu'on pratiquait par c
ſéquent de même dans les éxercices. On dira
que la Tactique Grecque n'était pas encore p
fectionnée du tems de Xénophon, et qu'elle re
de grands accroiſſemens, par Philippe et Alex
dre le Grand. Cela eſt inconteſtable; ces
Rois eurent à l'égard de la Tactique grecque ce
ont été Fréderic Guillaume, et le Roi de Pruſſe
nant pour nous, dans le Siécle préſent. Mais
n'empêche pas que du tems de Xénophon on
du connaitre un arrangement ſuivant lequel
quarré, même avec des équipages au Centre,
vait pouvoir paſſer un défilé, et un pont, ſans
fuſion et ſans donner priſe à l'ennemi.

Pour bien concevoir, l'arrangement pris
les Généraux Grecs, afin de garantir le quarré
ſage des défilés, on n'a qu'à ſe retracer la ſitu
de ce Corps de trouppes, qui devait l'empêcher
trêmement d'obſerver un ordre même très co
dans ces occaſions. D'abord les meilleures tro
pes du monde ne font pas leurs évolutions de
l'ennemi comme ſur la Place de parade, et il n
pas étonnant qu'on ait recours alors à des moy
extraordinaires pour empêcher le désordre et y
médier. Mais c'eſt là le moindre des objets à
ſa

dérer dans le cas préſent. Les Grecs ne manoeuvraient pas ſeulement devant leur ennemi. Ils devaient faire une retraite en le combattant. Cet ennemi les entourait de tous côtés, et il était très puiſſant ſurtout en Cavallerie. Cette retraite n'était pas celle d'un jour; ils avaient encore une route immenſe à faire avant de pouvoir ſe dire en ſureté. Dans cette ſituation, la peur et la précipitation qu'elle fait naitre, avaient beau jeu, pour empêcher la régularité dans une évolution auſſi difficile que le paſſage d'un pont avec un quarré de dix mille combattans, ayant du bagage au centre. Outre tout cela, obſervons que dès la mort de Cyrus, tout le Corps ne fut plus compoſé que de Volontaires, qui quoiqu' obéiſſant encore aux Généraux et aux Officiers qu'ils avaient, pour leur interêt commun à tous, ne leur étaient pourtant pas aſſez ſoumis, pour ne point déranger l'ordre dans des occaſions auſſi critiques, que le paſſage des défilés, où tout devait ſe précipiter, dans l'opinion de trouver plus de ſureté au de là. Il me ſemble que le moyen qu'employèrent les Généraux Grecs était parfaitement analogue aux difficultés qu'ils avaient à ſurmonter, et qu'on vient de lire; et cela rend, je penſe, l'opinion, que les ſix cens Commandés devaient auſſi bien maintenir l'ordre au paſſage que réparer le désordre, plus que vraiſemblable.

Quoiqu'il en ſoit, tout ceci démontre clairement les difficultés que l'ordre profond oppoſe au paſſa-

paſſage des défilés à des troupes qui l'ont adopté
général, ſurtout lorsqu'elles marchent en qua
et dont l'ordre mince eſt exempt. Malgré cet av
tage, qui dans certains cas peut être inapréci
il y a d'autres cauſes qui rendent cette évolu
bien moins utile pour nous, que pour les Anci
Ces raiſons, ce ſont nos armes et notre ordonn
On ſe forme en quarré lorsqu'on ſe voit entou
d'ennemis, qui peuvent nous attaquer de tou
tés. Si ces ennemis ſont des Fantaſſins, les a
empêcheront le quarré de reſiſter. Les Coups
feu, et ceux de Canon en particulier, parta
quarré en divergeant ne feront qu'un très peti
fet; au lieu que ceux qu'on tirera ſur lui, l'éb
peront, l'enfileront, le prendront à revers, l
qu'il puiſſe y rémédier. Auſſi n'eſt ce pas ſou
aſpect que l'on vante les avantages du quar
ne prétend l'employer que quand de l'Infa
ſe trouve iſolée et entourée par de la Cavallerie, d
mains de laquelle elle veut s'échapper. Nous a
fait voir ci-deſſus, que notre Infanterie a dans
feu un moyen ſur de repouſſer les charges de la C
vallerie; mais que hors de ce feu, nos armes et
tout notre ordonnance la rendent incapable d'y
ſiſter. Or je penſe que ſi la Cavallerie fait ſon d
voir, et ſi elle ſait ſe mouvoir avec la célérité d
cette arme eſt ſuſceptible, il ſera impoſſible à
l'Infanterie de manoeuvrer en quarré devant ell
ſans être renverſée. Il ne s'agira que de dépa

le quarré de ſon feu, dans quelque partie, ce que ne peut manquer de réuſſir; et alors le quarré étant obligé de reſiſter par ſon ordonnance et ſon arme de main, ne manquera pas d'éprouver les conſéquences naturelles de la faibleſſe de l'une et de l'autre.

Voudrait-on conſeiller de doubler, de tripler, de quadrupler même la profondeur dans ces occaſions, pour rémédier aux défauts de notre ordonnance? On pourrait ſoutenir ce conſeil de bien des raiſons plauſibles. Il eſt vrai que le quarré perdrait de cette manière cette flexibilité de l'ordre mince, ſi utile pour s'adapter au terrein, ſoit qu'il se rétréciſſe ou qu'il s'ouvre. Mais on dira à cela que quand il s'agit du ſalut, il n'eſt pas queſtion, de plus, ou de moins de célérité ou de commodité dans la marche; qu'on paſſerait les défilés plus lentement, mais qu'on ne les en paſſerait pas moins, et plus ſurement ſous la protection d'une ordonnance plus forte. On dira que ce qui nous a fait abandonner cette ordonnance c'eſt le ravage qu'y peut faire l'artillerie; que n'en ayant rien à craindre dans ce cas là, rien n'empêche qu'on n'y revienne alors. Tout cela eſt vrai. Mais il y a un inconvénient à cette idée qui me paraît impoſſible à ſurmonter. C'eſt l'impoſſibilité d'allier ces deux ordonnances ſi eſſentiellement différentes, dans l'eſprit du Soldat et même des Officiers, au point

de

de les rendre capables de manoeuvrer ſans confu-
ſion ſur les principes de l'une et de l'autre. Ce
ſont les premiers principes qui différent au point
que l'ordre profond veut qu'on donne un plus
grand eſpace au fantaſſin en rang et en file que
l'ordre étendu; et dans l'application de ces prin-
pes, les différences ne peuvent que ſe multiplier.
Comment faire paſſer le Soldat de l'une de ces or-
donnances à l'autre et lui enſeigner la manière de
ſe comporter dans toutes les deux, ſans confuſion?

Cette réflexion doit, à mon avis, faire voir
l'impraticabilité du projet des Tacticiens qui veu-
lent qu'on allie les deux ordonnances. Cela ne
parait impraticable en ſoi, et ſurtout lorsque, de
près cette idée, on propoſe de changer notre arme,
de l'appéſantir, ou de lui donner une forme plus
propre à l'action du feu: ou bien, ce qui est en-
core plus mal imaginé, de ſurcharger le Soldat
d'une autre arme, capable de mieux reſiſter à la
Cavallerie, mais inutile à tous autres égards. L'ex-
ceſſive rareté des cas, où de l'Infanterie ne pourra
ſe ſauver que par là, ne ſaurait contrebalancer le
moins du monde les inconvéniens journaliers qui
en réſulteraient.

Mais ſi notre Infanterie ne peut pas faire un
uſage fort avantageux du quarré, elle a dans ſes ar-
mes, d'autres reſſources pour ſe rétirer devant la

la Cavallerie, pourvu que ce ne ſoit pas dans une plaine abſolument raſe; reſſources, que les Anciens ne connaiſſaient pas. La longue portée de nos armes de jet, fait qu'une troupe aſſure la marche d'une autre, en balayant le terrain que l'ennemi doit parcourir pour joindre celle ci. De cette façon un bois, une maiſon, un ravin, une hauteur, un foſſé, un enclos, une haye, tous ces objets que l'on trouve partout dans des pays cultivés, peuvent ſervir à y jetter un détachement qui couvre la retraite dans tout l'eſpace qu'il flanque par ſes armes. En jettant ainſi des poſtes dans tout ce qui peut ſervir de protection à méſure que l'on ſe retire, et repliant ſur ſoi, en même tems, tout ce qu'on y avait jetté lorsqu'on n'en attend plus de protection; on fait ſa retraite auſſi ſurement que commodément. Où tout cela manque, il reſte encore la reſſource de la retraite en échiquier, qui roule auſſi toute entière ſur la nature de nos armes; et qui était inconnue aux Anciens. Qu'on ne m'objecte pas que la Cavallerie, pour qui les armes de jet ſont comme nulles, a auſſi adopté le manoeuvre des retraites en échiquier. On doit voir que la velocité de l'animal compenſe et égale ici en quelque manière l'effet d'une arme de longue portée, dans la main d'un corps, obligé de ſe mouvoir lentement. Sans armes de jet comme les nôtres, la retraite en échiquier ſerait impraticable pour l'Infanterie, avec ſes mouvemens lents et compaſſés

Je finirai ces conſidérations ſur les évolution
dans l'eſprit des deux ordonnances, par obſerve
que, quoique nous ne puiſſions pas les allier toute
les deux, nous pouvons dans certains cas, nou
procurer quelquesuns des avantages de l'ordre pro
fond, par la charge en Colonne. La différenc
qu'il y a entre une Colonne, et un corps rangé ſu
une grande profondeur, c'eſt que l'une eſt une mul
tiplication de ſections d'Infanterie marchant à l
ſuite les unes des autres, avec des intervalles aſſe
petits pour ſe ſoutenir, ſe pouſſer et ouvrir ainſi l'en
nemi lorsque la tête eſt arrêtée; mais auſſi aſſe
grands, pour que chaque ſection n'ait pas à ſe mou
voir autrement que dans l'ordre mince: au lie
qu'un Corps profond, eſt une ſuite quelconque d
rangs à égale diſtance les uns des autres, et forman
une maſſe indiviſible. Rien ne nous empêche d'em
ployer l'ordre de Colonne pour charger dans cer
tains cas; il ne s'agira même communément que d
le garder, puisque c'eſt à peu près l'ordre habituel
de marche, ſurtout en approchant de l'ennemi. Le
avantages qu'on en retirera, feront la force d'im
pulſion et de réſiſtance particulière à l'ordre profond
dont nous avons parlé. On ouvrira, on percera, o
entrainera un ennemi rangé ſur l'Ordre mince pa
tout où on l'attaquera en Colonne. Mais les ravage
que le Canon fairait dans une telle Colonne, ren
dant inutile cette force d'impulſion en la mettan
dans l'impoſſibilité de joindre l'ennemi; il eſt clai
qu

que ce n'eſt que dans les occaſions, où l'on n'a rien à craindre de l'Artillerie, qu'on peut s'en ſervir utilement. Des éxemples rendront, je penſe, encore mieux mes idées.

Mr. de Feuquières blâme le Prince d'Orange de n'avoir pas attaqué les Français, en Colonnes, à la bataille de Steinkerque; au lieu de perdre du tems à déployer et à ſe mettre en bataille avant de marcher à eux. En ſuppoſant les faits tels, que ce ſavant Militaire les rapporte, on ne ſaurait s'empêcher d'être de ſon avais. L'Artillerie d'une armée ſurpriſe n'eſt pas fort rédoutable, et outre tout le tems qu'il aurait gagné, il aurait été ſûr de cette façon là de culbuter tout ce qu'il aurait rencontré. Il eſt à croire que ſi le Prince d'Orange, grand homme d'ailleurs, et même à certains égards grand Général, avait mieux connu la nature de l'ordonnance de ſon tems, et celle d'un ordre plus profond, il aurait pris ce parti là, qui lui preſentait une victoire aſſurée. Mais il parait, qu'alors on n'avait pas encore aſſez réfléchi ſur la Guerre; et qu'il y regnait encore plus qu'à préſent une routine, dont le Prince d'Orange n'était pas aſſez grand homme de Guerre, pour s'écarter.

D'un autre côté, ce même Ecrivain plus digne d'éloges, par ſes lumières que par ſon impartialité blâme peut être à tort Mr. de Tallard, d'avoir atta-

qué l'ennemi à Spire tout de ſuite en Colonne, et ſans lui donner le tems de ſe réconnaitre, en prenant lui même celui de ſe former.

Ces éxemples ſuffiront pour faire concevoir les occaſions où de telles attaques en Colonne ſeraient décidément avantageuſes. Ce ſerait encore lorsqu'on pourrait s'approcher de lui à couvert de ſon Artillerie, et enfin lorsqu'on ne peut pas faire autrement; lorsqu'on n'a que le choix de cet effort pour percer, ou de ne point attaquer du tout c'eſt à dire à l'attaque de retranchemens; entrepriſe d'un ſuccès fort rare lorsqu'ils ſont bien conſtruits, et que les plus grands Généraux balancent toujours à éxécuter.

Je crois en avoir dit aſſez pour rendre ſenſible l'influence que la poudre à canon a éxercée ſur notre ordonnance, ainſi que les conſéquences qui en dérivent, quant aux évolutions. Pour s'en faire une idée plus complette encore, je prie le Lecteur de vouloir bien jetter les yeux, ſur les Planches, et ſur le Renvoi, qui y appartient; dans lequel j'ai détaillé des objets, qui n'ont pu trouver place convénablement dans ces recherches mêmes. En ramenant tout aux vrais principes, je me flatte de n'avoir pas travaillé inutilement à l'avancement de l'Art, mais j'y aurais encore mieux réuſſi, ſi mes idées engageaient des Militaires plus éclairés, à

en

n reprendre le fil, à les rectifier, et à en appliquer
: réſultat à la pratique de l'art de la Guerre.

De cette façon j'ai terminé mes recherches,
uchant les effets de l'invention de la poudre ſur
rmure, l'ordonnance, le maniment des armes,
les évolutions, que l'on peut nommer les élémens
l'Art Militaire. Je paſſe à l'examen de ce que
tte même invention a opéré ſur les parties qui en
rment l'eſſence, et que je reduis à quatre: Savoir
; Camps, les Marches, les Paſſages des Rivères
autres défilés, et les batailles.

Chapitre V.

MARCHES.

a théorie des évolutions des corps particuliers
nt une Armée eſt compoſée, formant la baſe
marches; et ces évolutions ayant été examinées
c autant de ſoin dans le Chapitre précédent; on
ſera pas étonné s'll ne me reſte pas beaucoup à
e ſur les marches des armées tant anciennes que
dernes. Je tâcherai pourtant de raſſembler là
lus toutes les notions intéreſſar'es dont ce ſujet
ſuſceptible.

La perfection d'une marche conſiſte en ce
elle ſe faſſe ſurement, promtement, et commo-

dément. Si on marchait en ligne, elle se ferait avec beaucoup de lenteur et d'incommodité: il faut donc marcher en colonne. Mais l'ordre de colonne, étant un état de faibleſſe pour des trouppes, avec un front ſi petit et un flanc ſi long et ſi ſuſceptible d'être entamé; il faut s'arranger de manière, à pouvoir ſe former en bataille avant d'être attaqué par l'ennemi. Ainſi la ſureté de la marche éxige, que l'on puiſſe ſe former, auſſi promptement, que poſſible, et au moins aſſez vite pour qu'on le ſoit pleinement, entre le tems où l'on eſt averti de la marche de l'ennemi et de ſon arrivée. C'eſt là deſſus qu'il faut prendre ſes précautions et tous ſes arrangemens. De ce prineipe découlent les conſéquences ſuivantes. 1) Plus les Colonnes ſeront étendues en profondeur, et plus il faudra de tems pour ſe former en bataille. 2) Plus le front qu'il faudra former pour ſe mettre en bataille ſera étendu en longueur, plus ce même mouvement éxigera de tems. 3) Plus il faudra de tems pour ſe mettre en bataille de quelque façon et par quelle cauſe que ce ſoit, plus il faudra prendre de précautions dans la marche, pour n'être pas pris au dépourvu, et pour être, dans tous les cas, averti aſſez à tems de l'arrivée de l'ennemi, afin de pouvoir ſe former en bataille avant de l'avoir ſur les bras.

On voit par ce ſeul expoſé que les Anciens avaient pluſieurs avantages ſur nous dans ce point. La

La grândeur des Armées en ces derniers tems a été pousſée à un dégré abſolument inconnu des Grecs, et même des Romains. Premièr inconvenient, toutes choſes égales d'ailleurs. Nos grandes Armées rangées ſur un ordre très mince et très étendu, ſouvent même avec des intervalles aſſez grands entre les corps qui les compoſent, ont beſoin de beaucoup plus de tems pour ſe former, qu'une Armée dont les trouppes ſe mettaient ſur dix rangs; et bien plus que celle où l'Infanterie formait une maſſe ſur ſeize rangs, ſans presque aucun intervalle. Quant à l'allongement des Colonnes, il dépend du front ſur lequel on marche; et les Anciens n'avaient, par rapport aux trouppes, aucun avantage réel ſur nous, là dedans. Car ſi nous marchons avec des intervalles et que nous donnions à nos Colonnes la même étendue en profondeur qu'elles devraient avoir de front, c'eſt notre volonté: c'eſt qu' apparemment nous avons des raiſons pour le faire; ſoit que nous faſſions une marche par le flanc où nous voulons nous tenir toujours prêts à nous former par de ſimples quarts de converſions: ſoit que nous prevoyions des défilés où il faudra rompre l'ordre de marche, et que nous voulions épargner à la queue une longue et tédieuſe halte, à l'entrée du défilé; et à la tête le même inconvénient au débouché. Ces circonſtances là exceptées, il dépend de nous de faire marcher les troupes ſur le front que nous voulons, et alors elles n'occuperont en marche pas plus de

profondeur, que n'aurait fait un pareil nombre de trouppes anciennes.

Mais ces différences, quoiqu' elles réſultent au fond toutes, (le grand nombre de trouppes excepté) de l'invention de la pondre à canon, ne ſont pourtant que peu de choſe en comparaiſon de celle qui en provient plus directement; je veux dire le nombre immenſe de charrois que notre Artillerie éxige, et que les Anciens ne connaiſſaient pas. L'étendue que les trouppes donnent à une colonne n'eſt rien en comparaiſon de celle qu'occupe une Colonne de chariots. On ne ſaurait atteller plus de deux chevaux de front; chaque couple de chevaux prend au moins dix à douze pieds d'eſpace en longueur. Mettons qu'une pièce de 24 montée ſur ſon affut avec ſon avantrain, ait dix huit pieds de long. Je veux qu'elle ne ſoit attelée que de ſeize chevaux. Ces chevaux demandent un eſpace de 30 à 100 pieds dans l'attelage; cela fait de 100 à 120 pieds de long qu'occupe une ſeule pièce de 24en marche. Si vous donnez dix huit pieds de large au chemin, comme on donne communément aux chauſſées qui conduiſent aux premières capitales, vous pourrez bien y faire paſſer deux voitures ſans s'accrocher, mais vous n'y pourrez faire marcher qu'un chariot ou qu'une pièce de canon de front. Car il y a une grande différence entre paſſer à coté l'un de l'autre, et entre faire ainſi une marche de pluſieurs lieues.

L'un

L'un n'éxige que l'attention d'un moment ; l'autre en éxigerait une très longue dont perſonne n'eſt capable ; et dont les valets d'Artillerie ne ſont abſolument pas ſuſceptibles. D'ailleurs les pièces ſont entourées de tant de perſonnes, qu'on ne ſaurait les faire marcher comme des chariots, qui n'ont que leur conducteur. Enfin pour éviter les retrards, il faut garder un paſſage à coté des pièces lorsque cela eſt poſſible, afin que ſi une vient à verſer, elle n'arrête pas toute la Colonne. Or ces retards arriveraient, ſi on feſait marcher l'Artillerie à deux piéces de front partout où cela ſerait abſolument parlant poſſible. Si le chemin venait à ſe rétrécir, ce qui arriverait à tous les ponts que l'on trouve à tout moment ſur les chauſſées, la marche eſſuyerait un retardement terrible, par la néceſſité où l'on ſe verrait de ſe remettre à un chariot de front, ſurtout ſi on voulait doubler, encore, après avoir ainſi dédoublé. Mais le comble du malheur ſerait, ſi les deux piéces venaient à s'accroche, comme cela ne manquerait pas d'arriver à la moindre inadvertance des conducteurs. Car alors toute la colonne ſe trouverait arrêtée tout court, pour un tems aſſez conſidérable, et cela retarderait néceſſairement la marche de toutes les autres Colonnes de l'Armée. Voilà des choſes auxquelles un Tacticien célébre parait n'avoir pas ſongé, lorsqu'il trouve étrange, qu'on ne faſſe jamais marcher l'Artillerie et touts les équipages, que charroi par charroi, quoique le chemin égale

ſouvent la largeur de deux piéces ou chariots. S'il y avait bien fait réfléxion, il aurait conçu qu'il n'y a que peu de chemins au monde, qui permettent une autre marche que celle là. Quoiqu'il en ſoit à 18 pieds de large et 120 de long pour une piéce de 24 elle occupe la place de 540 hommes en marche de route, en donnant quatre pieds à chaque homme en tous ſens, ce qui eſt un eſpace plus que néceſſaire. Je ne fais pas ici le calcul pour les chariots à poudre, à boulets, à cartouches; les piéces de Regimens, avec leur attirail, les autres chariots de tous genres. Cela m'entrainerait dans des détails inutiles. Ce que j'en ai dit ſuffit, pour ſervir d'échantillon ſur ce point; et pour faire avouer; qu'en comprenant tout ce train, on peut poſer qu'une Armée occupe en marche plus du double du terrain, que n'occuperaient les trouppes ſeules ſi elles n'avaient que les équipages qu'elles auraient eus dans l'Antiquité; de ſorte qu'une de nos Armées de ſoixante mille hommes eſt égale, quant au terrain en marche, à une Armée Grecque ou Romaine de 120,000 h. et davantage.

L'étendue de notre front, jointe à l'immenſe extenſion des colonnes par les Charrois, a donc obligé de les multiplier; pour regagner par cette multiplication des Colonnes, ce que l'on perdait par ces inconvéniens. Les Anciens marchaient communément ſur une Colonne, très rarement et tout

tout au plus ſur trois. Le Colonel Quintus Icilius prouve à la verité que l'expreſſion de, *exercitum triplici acie ducere*, ſignifie marcher avec l'armée ſur trois Colonnes. Mais cette façon de marcher était, ſuivant ce qu'il en dit lui même, fort rare chez les Romains. Elle l'était encore plus chez les Grecs, où l'on n'en a que l'exemple de la marche de Philopoemen contre Machanidas, qui même fut faite dans un temps aſſez moderne, pour qu'on eût pu en prendre l'idée des Romains. La Diphalangie, et la Triphalangie n'étaient pas proprement des marches ſur pluſieurs colonnes, par divers chemins; mais une marche par le flanc, après avoir fait doubler et tripler l'Infanterie en profondeur. Voilà au moins ce que c'était originairement que cette manière de marcher; quoique je ne prétende pas nier, que les Grecs n'ayent pu ſe ſervir de ce mot pour exprimer la marche ſur trois Colonnes des Romains, ce qui fait une fort grande différence. Cette Colonne unique devait être rarement dans le Cas de s'étendre beaucoup, et ſi l'on en excepte le paſſage des rivières ou de quelque gorge étroite, elle ne devait presque jamais s'allonger, au de là de la grandeur du front. Le front lui même était peu étendu, et devait être vite formé. La légion occupait 272 toiſes en bataille, de ſorte qu'une armée de quatre légions occupait 1000 toiſes ou le tiers d'une lieue de France. La Phalange formée ſur ſeize rangs occupait encore moins de front et devait être

encore

encore plutôt formée. Il faudrait qu'un pays fut extrêmement ſerré, pour qu'une ſeule Colonne ne peût pas toujours marcher ſur un chemin aſſez ferme et aſſez uni; de façon à ne trouver aucun retard en marche, et à faire la route dans le même tems à peu près, où la ferait un ſeul voyageur. Il devait être même aſſez aiſé à une ſeule Colonne d'éviter les défilés très reſſerrés qui pouvaient ſeuls apporter du retard aux marches des anciens, ſurtout des Romains: car pour la Phalange, ſa conſtitution l'expoſait à pluſieurs inconvéniens en marche, qui pouvaient l'allonger; ſi on n'avait l'attention de faire faire des haltes à la tète, comme je l'ai fait voir. Les trouppes qui ſe diviſent en corps plus petits, et qui rangent ces Corps avec des intervalles obvient par là à bien des inconveniens en marche; et leur Tactique plus maniable offre plus de reſſources dans tous les cas.

Voilà donc comme l'Artillerie a introduit de très grands inconvéniens dans nos marches, qu'il convient de détailler. Trente bataillons et 50 escadrons en première-ligne, occupent le bataillon avec les intervalles convénables à 500 piés et les eſcadrons à 300 un front de 5000 toiſes, ou de plus d'un mille d'Allemagne. Si nous voulions former une ſeule colomne d'une Armée de 50000 h. avec tout ſon équipage et ſon train d'Artillerie, la tête ſerait au nouveau camp, que la queue n'aurait pas encore remué.

mué. Il a donc fallu multiplier les Colonnes. Il n'y a plus que des Corps médiocres qui marchent ſur trois Colonnes. Une Armée entière ne peut guères ſe mouvoir que ſur quatre ou cinq Colonnes, et ſi elle marche à l'ennemi, ou dans l'attente de le rencontrer, elle en forme encore d'avantage. J'en excepte toujours les marches où on préſente le flanc à l'ennemi qui éxigent des arrangemens particuliers. Cette multiplication des Colonnes a de ſon côté produit pluſieurs inconvéniens qui ont rendu les marches bien plus difficiles, et voici comment.

Dans tous les pays cultivés il y a toujours un chemin qui méne à l'endroit où on veut parvenir. Mais il n'y en a presque jamais davantage, et au moins jamais autant, qu'en demande le nombre des Colonnes que nos Armées doivent former. Il faut donc faire ouvrir des routes. Cela ſe fait ſoit avant, ſoit pendant la marche.

Avant la marche, outre le travail qu'il faut faire, et pour lequel on entrétient communément un Corps de travailleurs à part, cela peut très ſouvent trahir les deſſeins qu'on a. Il n'y a de reſſource contre cet inconvénient, que de faire ouvrir des marches de tous les cotés, ce qui augmente conſidérablement et très inutilement la fatigue des Officiers de l'Etat major, du Corps des Guides, des Pionniers et quelquefois des trouppes de Ligne;

et

ſurtout s'il y a un ſeul defilé à paſſer. Je dis un ſeul, car ſi ce defilé ſe trouve ſeulement ſur la route d'une Colonne, il arrête l'Armée; comme ſi elles devaient toutes le paſſer; parceque les têtes des Colonnes ne doivent pas ſe dévancer. Le déployement ne ſaurait donc s'en faire avec rapidité, ſurtout ſi on conſidére l'étendue du front de nos Armées. La choſe devient encore plus longue, ſi le terrain a forcé les colonnes à reſſerrer leur marche, ce qui peut arriver à pluſieurs répriſes dans la même marche, lorsque le terrain eſt coupé. Mais il faut prendre les arrangemens convénables rélativement à l'ennemi pour toutes les ſituations, où l'on peut ſe trouver dans une marche. Il ne ſuffit pas d'avoir pris des précautions pour être informé de l'approche de l'ennemi, autant d'avance qu'il le faut, afin d'avoir le tems de ſe former en bataille, dans tels et tels points de ſa marche. Il faut s'arranger de maniére à recevoir avis de ſon approche aſſez à tems pour pouvoir ſe former, ſoit en avant, ſoit en arrièee, quand même on ſe trouverait dans un engorgement des Colonnes, ou dans un defilé quelconque, parmi tous ceux que l'on ſait devoir rencontrer. Cela oblige d'entrétenir un grand nombre de trouppes légéres, pour pouvoir les pouſſer en avant, autant qu'il faut pour cela. La peſanteur de nos marches nous rend ces trouppes légéres, et leur nombre multiplié, encore néceſſaires d'une autre façon; c'eſt à dire en ce que cela fait, que nous

n'avons

n'avons que le moyen de nous en envelopper comme d'une nuée, pour dérober quelque mouvement à l'ennemi, et frapper quelque grand coup inattendu à la guerre. Sans cela nous pourrions presque tout auſſi bien, à chaque mouvement que nous feſons, envoyer, au moment où nous nous mettons en marche, un Courier au Général ennemi, et lui faire ſavoir que nous allons là ou là.

Ce n'eſt pourtant pas encore là le tout. Les marches dépendent en grande partie des arrangemens à prendre pour combattre. Lorsque le terrain y fait peu de différence, et ne ſaurait donner de grands avantages, ni à l'un ni à l'autre des Partis, alors on peut calculer ſes arrangemens de façon à n'être averti de l'approche de l'ennemi qu'autant de tems qu'il faut, pour ſe former, ſur l'endroit même où l'on ſe trouve. Mais l'Artillerie a apporté là dedans un grand changement dans notre art de la guerre. D'abord elle nous a forcé d'étendre notre ordonnance. Il nous faut donc un champ de bataille bien plus vaſte, où l'Armée aye les ailes appuyées, et où aucune de ſes parties ne ſoit coupée et ſéparée de l'autre, ce qui ne ſe rencontre pas partout. Mais il y a plus; c'eſt que l'emplacement fait un point ſi important par rapport au feu, ſoit de mousquetterie, ou de Canon, que cela éxige la plus grande attention. Tous les points d'une marche ne ſeront donc pas à beaucoup près convéna-

bles pour s'y former. Il n'y en aura peut être que trois ou quatre, dans une marche où cela pourra ſe faire. Il faudra donc s'arranger de manière, à avoir des nouvelles de l'ennemi d'autant à l'avance qu'il le faut, pour gagner ſoit en avant, ſoit en arriere un de ces points là; ce qui éxigera très ſouvent une demie lieue et peut être une lieue de marche en avançant ou en retrogradant, avant de pouvoir ſe ranger en bataille.

Tels ſont les changemens que l'invention de la poudre à canon a apportés dans cette partie de notre Art de la Guerre. Et ſi le Lecteur veut ſe donner la peine de réfléchir à la grandeur des conſéquences de ce point; d'avoir appéſanti toutes les marches, et de nous avoir presque oté tous les moyens d'en faire de ſecrettes et d'en derober une ſeule à l'ennemi; il verra que peu de faits d'armes et d'exemples des Anciens, ſoit d'attaques de ſurpriſe, ou de retraites hardies, peuvent nous ſervir de modéles, et que bien des préceptes des Tacticiens modernes, tirés des exemples des Anciens, ſont chimériques. Je n'en veux alléguer pour preuve que la ſeule retraite des dix mille de Xenophon.

Ces Dix mille hommes d'Infanterie auraient formé 20 bataillons, car il faut compter que c'était le reſte de 14000 hommes que Cyrus avait pris à ſa ſolde, et conduit jusqu'au coeur de l'Empire Perſan.

Vingt

Vingt bataillons montés ſur le pied d'à préſent auraient trainé au moins 50 piéces de canon après eux. Ajoutons à cela les chariots de munitions néceſſaires à un train pareil. On ne peut pas mettre à moins de mille chevaux tous ceux que ces 10. m. h. auraient trainés avec eux. Il faut des fourages pour ces 1000 chevaux; nouveau train de charroi que cela aurait éxigé. Je ferai voir ailleurs peut être que dans un ſiécle d'aiſances, on ne force pas le Soldat, et encore moins l'Officier, de vivre comme des Chartreux, et que ces grands rétranchemens d'équipage, que nos Tacticiens propoſent, ſont inadmiſſibles, quelque utiles qu'ils ſoyent à certains égards. Je ne mets donc pas trop haut le nombre de chevaux que je ſuppoſe à mes dix mille hommes. Qu'on ſe figure un peu combien ce ſeul attirail appéſentira la marche. Donnons outre cela du canon à l'ennemi. Je veux qu'il ſoit poltron comme l'étaient les Perſes à l'égard des Grecs. Il n'approchera pas, mais il enverra rapidement ſon Artillerie, ſur des hauteurs en deçà de la portée de ſes pièces, ſous leſquelles les Grecs devront paſſer. Comme on ne marche pas comme cela ſous le feu du Canon, il faudra dépoſter l'ennemi. Je veux que dèsqu'on l'approche il ſe mette à fuir. Mais la portée du canon eſt aſſez grande poúr qu'on puiſſe obliger une Infanterie, de s'arrêter et de ſe fatiguer aſſez avant qu'on ſoit dans la néceſſité de rétirer ſes piéces. Si cela ſe repéte pluſieurs fois par jour; les trouppes

qui ſe battront en retraite n'auront pas beau jeu; outre qu'elles perdront toujours monde à chacune de ces actions. Qu'on ſe répréſente ſeulement, quel obſtacle les défilés et les gorges forment, lorsqu'elles ſont heriſſées de bouches à feu. Jamais les Grecs n'auraient paſſé celles des Carduques et des Taoqnes, ſi ce peuples avaient connu l'Artillerie. Car on peut enfiler des défilés tout autrement et de bien plus loin avec du canon, que quand on n'a que des pierres qu'on roule en bas pour les défendre.

Mr. le Cointe a donc tort de ne pas vouloir admettre le parallele de la retraite du Mal. de Belleisle à Prague, avec celle des dix mille. Je ne ſuis point admirateur enthouſiaſte de la nation françaiſe, et encore moins de ſes qualités militaires, que de bien d'autres qu'elle poſſéde. Non qu'elle ne ſoit généralement parlant très brave; mais c'eſt que cela ne ſuffit pas pour faire l'excellent Soldat, et que les uſages militaïres en France l'empêchent à mon avis d'acquérir la première de toutes les qualités guerrières; cette obéiſſance pleine et totale, ſans laquelle le plus brave homme eſt un mauvais Soldat. Quoiqu'il en ſoit, il faut dire les choſes comme elles ſont. Il parait évidemment que cette retraite, quoiqu'elle n'ait été que d'une trentaine de lieues, et celle des Grecs de bien des centaines; quoique l'Armée Autrichienne ne fut pas ſix fois plus forte que le corps des Français, tandis que Xerxès avait

peut

peut être trente fois plus de monde que les Grecs: Il parait, dis-je, que la retraite du Mal. de Belle-isle a exigé plus de Génie, plus de moyens et d'invention que celle des dix mille. Il fallait d'abord dépayser Mr. de Lobkowitz, et empêcher qu'il n'eût aucune penſée du deſſein qu'avaient les Français; car pour peu qu'il eût pris d'arrangemens, la retraite ne pouvait plus ſe faire. On avait à trainer après ſoi un gros train d'Artillerie, et tout l'attirail qu'éxige une Armée Européenne moderne, quelque éclopée qu'elle puiſſe être. Il fallait combattre, outre ces difficultés, toutes les incommodités de la ſaiſon la plus rude. Tout cela a ſans doute exigé un ſoin et des attentions infiniment plus grandes, que les Grecs ne paraiſſent en avoir mis dans leur retraite. Ajoûtons à cela; que le corps des Grecs était frais, et n'avait fait autre choſe qu'une marche longue mais commode, et avec les agrémens qui accompagnent les marches en avant dans un pays fertile, ſous un Général qui paye bien: au lieu que les Français avaient ſoutenu un ſiége meurtrier, et enſuite un blocus très facheux, qui aurait du naturellement les décourager autant qu'il devait les avoir exténués. Sans ce point là, j'avoue que je ne ferais pas non plus de comparaiſon entre ces deux retraites. Mais cela ſeul me parait les égaliſer: et voici pourquoi.

Ce qu'il y a d'admirable dans la retraite des Grecs, à mon avis, ce n'eſt pas l'éxécution. Elle

leur fut tellement facilitée, par la ſottiſe inconcevable de leurs ennemis, qu'on a bien de la peine à imaginer la ſituation des choſes, qui entraine une ſuite d'événemens auſſi peu vraiſemblables. Je veux croire que la prudence des Généraux Grecs, et la bravoure des Soldats, aurait été capable de ſurmonter des obſtacles bien plus grands, que ceux qu'on leur oppoſa. Mais on ne ſaurait comprendre comment un Souverain; qui avait tant d'interêt d'empêcher ces dix mille Grecs de retourner dans leur Patrie; et tant de moyens d'y réuſſir, s'y prit ſi mal adroitement; et comment ſes ſatrapes craignirent ſi peu, et eurent ſi peu de honte, de laiſſer échapper cette poignée d'étrangers, qu'ils ne leur livrèrent pas ſeulement un ſeul combat pour les arrêter. Cette retraite fut ſans doute la cauſe de la ruine de l'Empire des Perſes; car jamais Aléxandre n'en aurait entrepris la conquête, s'il n'en avait réconnu la faibleſſe extrême, par cet événement. Artaxerxe pouvait bien ſentir quelles ſeraient les conſéquences de cette retraite, à cet égard; puiſqu'un Soldat de l'armée des dix mille eut la pénétration de les dévélopper, comme on le voit par un paſſage de Xénophon, écrit longtems avant Aléxandre et ſes conquêtes. Quant aux Satrapes; ſuppoſé que l'interêt de l'Etat, ſur lequel ſe fondait pourtant leur éxiſtence, ne les eût pas autrement touché; ils devaient craindre que leur Roi ne les fit punir capitalement pour leur mauvaiſe conduite ſi ces

Grecs

Grecs leur échappaient. Quoiqu'il en ſoit des cauſes de tous ces effets inconcevables; au moins les Grecs ne pouvaient ni ne devaient les prévoir. Ils devaient ſe figurer qu'on ferait bien d'autres efforts pour leur couper la retraite. En conſéquence de ce raiſonnement, c'eſt leur courage que j'admire. Au centre de la Perſe; entourés d'une Armée ennemi; qui, quelque éxagéré que ſoit le nombre qu'on lui attribue, était ſans aucune proportion avec leur Corps; perſuadés qu'on a le plus grand interêt à tout ſacrifier, plutôt que de ſouffrir qu'ils remettent le pied dans leur patrie: Dans ces circonſtances, n'écouter aucune propoſition de rendre les armes au Roi, même ſous des conditions avantageuſes, et prendre la réſolution de ſe frayer un chemin à travers ſes états, et de perir plutôt que de ſe rendre priſonniers; cela éxige, dans des troupes, une fermeté de courage, toujours belle, grande, rare et digne d'admiration.

Il faut bien obſerver que la retraite des dix mille ſe fit à la barbe des Perſes, et abſolument malgré eux; et que dans celle des Français à Prague, il s'agiſſait plus d'escamoter la retraite que de la forcer. Cela forme ſans doute une grande différence et qui anéantirait peut-être tout le paralléle, ſi on ne devait ſonger en même tems; que des trouppes qui avaient ſouffert touts les perils d'un Siége, tous les déſaſtres d'un long blocus, devaient être bien

fermes, bien animées du point d'honneur, de périr plutôt que de ſupporter l'ignominie de ſe rendre; pour entreprendre une marche auſſi pénible, par un tems auſſi rigoureux, dont les fatigues ſeules devaient couter la vie à pluſieurs milliers d'entre eux: ſans compter encore les dangers, dont, malgré toutes les précautions poſſibles ils ſe voyaient menacés de la part d'un ennemi, pourvu d'un nombre conſidérable de trouppes légéres, très faciles à mêttre en mouvement en tous lieux, et en tout tems. C'eſt là ce qui forme à mon avis la gloire de la Nation Françaiſe dans cette retraite; et qui l'autoriſe à juſte titre, à comparer cette gloire, avec celle dont ſe couvrirent les dix mille Grecs, par leur intrépidité.

Quant à la gloire des Généraux, elle doit ſe fonder ſur l'éxécution, et elle eſt par conſéquent d'un genre différent. Ceux des Grecs eurent le bonheur qu'on ne leur oppoſa que peu d'obſtacles à ſurmonter. Ils les ſurmontérent heureuſement et avec prudence. Il ſerait injuſte d'affirmer que ceux qu'ils vainquirent, formaient la méſure de ceux qu'ils auraient pu vaincre; et que ſi on leur en avait oppoſé de plus grands, ils auraient ſuccombé. Au contraire: il parait par la façon dont ils ſe rendirent ſupérieurs à ceux qu'ils rencontrèrent, qu'ils en auraient ſurmonté bien d'autres; et effectivement ſans le ſentiment intérieur de cette capacité,

ils

ils n'auraient pas eu le courage d'entreprendre une retraite ſi difficile en apparence. Mais en comparant les deux actions, et le dégré de gloire qui en rejaillit ſur ceux qui en eurent la conduite; on ne ſaurait s'empêcher de donner l'avantage au Général Français. Sa retraite plus difficile, éxigeait plus de combinaiſons, et ſans avoir peut être plus de talens que les Généraux Grecs, il eut au moins l'occaſion d'en développer davantage.

Quoique mon deſſein ne ſoit que de faire un paralléle de l'Art de la guerre, conſidéré comme Art, et que je faſſe abſtraction totale de la valeur perſonnelle des combattans, que je ne conſidére point ici comme des êtres moraux mais comme des machines mouvantes; je ne ſaurais m'empêcher de faire, au ſujet de cette retraite, une obſervation, rélative au point de vue du courage des trouppes, et du principe qui le met en jeu. Outre l'avantage d'être frais et diſpos, tandis que les Français étaient exténués de miſére, ce qui fait une grande différence par rapport aux réſolutions courageuſes; les Grecs avaient un motif de plus, et un motif bien preſſant à ſe reſoudre au parti qu'ils prirent. Quelque accord qu'ils euſſent fait avec le Roi de Perſe, il était fort douteux qu'il l'eût tenu. Les perfidies envers les ennemis étaient alors bien plus ordinaires que de nos jours; parceque dans un âge, où on ne connaiſſait pas l'imprimerie; où les hommes

n'avaient aucun commerce entre eux; elles n'éclataient point, et ceux qui les commettaient n'avaient jamais occaſion d'en rougir. Outre cela le ſort qui attendait des priſonniers de guerre, dans ce ſiècle là était terrible; il n'y en avait point d'autre que l'eſclavage ou la mort. Telle était la deſtinée, qui attendait les Grecs, s'ils tombaient de force entre les mains du Roi de Perſe; et ils devaient le craindre même en ſe rendant à lui par capitulation. Dans ce ſiècle ci nous ne connaiſſons rien de pareil. Les capitulations ſont ſacrées, parceque le violateur, fut ce le plus grand Roi du monde, eſt ſûr de ſe couvrir d'infamie aux yeux de toute l'Europe, où les Gazettes publieront le fait tout de ſuite: Les priſonniers ſont traités preſque auſſi bien qu'on peut l'être chez ſoi, au ſein de ſa famille. Il n'y avait donc aucun malheur réel à craindre pour les Français, en ſe rendant aux Autrichiens; et il y en avait mille très éminens à rencontrer dans la retraite. Cependant ils choiſirent le dernier parti: et ſi le ſacrifice de tout ce qui eſt cher à la nature, ſi la conſtance à s'expoſer à tous les maux et à la mort, plutôt que de faire ce qu'on croit digne de blâme, méritent des éloges; on ne ſaurait ſe diſpenſer d'en accorder de très grands aux Français dans cette occaſion. Les Grecs combattirent pour leur vie et leur liberté; les Français entreprirent une retraite plus pénible et plus dangereuſe, purement pour maintenir leur honneur.

Obſer-

Obſervons à cette occaſion la différence réelle qui ſe trouve entre nous et les Anciens. Ceux ci étaient plutôt portés à combattre vaillamment par les ſentimens naturels; ſoit de ſureté pour leur vie et leur liberté; ſoit de déſir du butin; ſoit enfin de défenſe de leurs femmes, de leurs enfans, et de leurs poſſeſſions. C'était chez eux presque toujours la raiſon, que le M^al^. de Schomberg dit une fois à ſes Soldats, au moment d'une bataille, qui les feſait agir. *Mes enfans*, dit il, *voici les ennemis: Si Vous ne les tuez, ils Vous tueront.* Quant à nous, nous y ſommes presque toujours portés, uniquement par la chimére du point d'honneur. Lequel des deux eſt préférable? Il y a du pour et du contre dans cette queſtion, et je ne prétends pas la décider. Mais admirons toujours l'homme, que la nature a rendu ſusceptible d'être mis en mouvement par des idées de ce geure, dans une direction contraire à celle de ſes premiers principes, l'amour de la vie et du bien être phyſique. Quand je parle du motif du point d'honneur, c'eſt l'Officier que je veux dire. Le Soldat n'en eſt pas ſusceptible, au moins à un certain point, et au point où il faut l'être, pour faire de ces actions que l'on voit journellement faire à nos trouppes. Il doit être mis en mouvement par l'Officier, et nous voyons que cela eſt poſſible. Mais il parait, ou que l'Officier d'alors n'était pas en général animé de ce ſentiment, comme il l'eſt de nos jours; ce qu'il faut ſans doute attribuer à l'eſprit

l'eſprit de Chevalerie : ou, qu'il n'avait pas le même empire ſur le Soldat. Le développément de cette queſtion ne ſaurait avoir lieu ici.

L'éxamen que nous avons fait ici de la retraite des dix mille à l'occaſion des marches d'Armées anciennes et modernes, ſuffira je penſe pour donner une idée des attentions qu'il faut faire, ſoit en comparant des faits d'armes anciens à d'autres modernes, ſoit en propoſant les premiers pour ſervir d'éxemples, de modéles et de régles, dans la conduite préſente des guerres. Les Anciens avoient des moyens, et des facilités, pour éxécuter bien des choſes, dont nous ſommes fort éloignés, et auxquelles il faut bien faire attention, avant de s'embarquer ſur la foi de leur éxemple dans des projets, qui manqueraient ſurement.

Ce qui a été dit, ſuffit auſſi, pour faire voir; qu'à l'égard ſeulement des marches, les changemens que l'invention de la poudre à canon y a apportés, en a fait une partie très difficile de l'art de la guerre, ce qu'elle ne parait pas avoir été anciennement. Le Chevalier de Folard, connaiſſeur en fait de guerre, loue le M^al de Villeroi d'avoir poſſédé éminement cette partie. Cependant il n'en était pas moins mauvais général, parcequ'il ne poſſédait pas les autres. Nous ne trouvons pas qu'aucun Ecrivain ancien loue un Général Grec ou Romain

main d'avoir été particulièrement habile dans une partie de l'art de la guerre, et notamment dans celle des marches, ce qui prouve par parenthéſe, combien la conjecture du Colonel Quintus Icilius eſt juſte, lorsqu'il dit, (Mémoires crit. et hiſt. ſur pluſieurs points d'Ant. mil. Tom. I. p. 112. ſuiv.) à propos du même ſujet des marches: „Il ne me ſied „pas au reſte d'éxaminier, ſi cette pratique des An„ciens, très bonne dans leur tems, le ſerait encore „aujourdhui, depuis que l'uſage des armes à feu a „donné lieu à une tactique différente de la leur, ou „s'il vaut la peine de les imiter et même de les étu„dier; mais j'oſe remarquer que les Généraux avaient „pour lors bien plus de moyens, qu'à préſent de mon„trer leurs talens et d'éxécuter avec promtitude des „projets hardis et déciſifs. Aujourd'hui l'art de con„duire des Armées eſt bien plus difficile et éxige „plus de connaiſſances et d'induſtrie que dans ces „temps, vu que plus la machine eſt compoſée, plus „a-t-on de beſoin pour la diriger, de cet eſprit de „détail, que les génies ſupérieurs n'acquiérent qu'„avec peine. C'eſt peut-être la raiſon, pourquoi „il y avait en même temps dans les beaux jours de la „Republique pluſieurs grands Capitaines, tous capa„bles de commander des armées, et qu'il ſemble, „que dans les temps où nous ſommes, le nombre „n'en eſt pas ſi grand." On ne ſaurait parler plus juſte, et le préſent Ouvrage ſervira ſi je ne me trompe de Commentaire à ce texte. En attendant je

vais

vais continuer à crayonner quelques traits des différences que la poudre à Canon a apportées dans le détail des marches, entre nos Armées et celles des Anciens.

Le léger calcul des trains de charrois qu'une armée traine après ſoi, et que j'ai esquiſſé plus haut, doit faire ſentir à quel point les marches de nos armées ſont devenues lentes et empêchées. Il ne leur eſt plus poſſible de parcourir, comme autrefois des eſpaces de pays conſidérables, pour ſurprendre l'ennemi ſoit au commencement d'une guerre, ou d'une campagne, et encore moins dans le fort des opérations militaires. On voudra peut être me ſoutenir le contraire; on me citera des marches faites avec une célérité ſurprenante dans ces derniers tems. Telle eſt celle où le Roi de Pruſſe accourant du fond de la Siléſie pour battre les Français à Rosbach, reparcourut avec la même rapidité cette grande étendue de pays, et vainquit les Autrichiens un mois après à Breslau. Telle eſt encore celle que fit le Prince héréditaire de Bronswik pour aller aſſiéger Weſel en 1760. qui s'éxécuta avec une viteſſe et un ſecret également ſurprenant. Ces deux marches, et d'autres ſemblables, tout admirables qu'elles ſont, ne prouvent rien contre ma theſe. Pour s'en convaincre, voici les reflexions qu'il faut faire. L'un et l'autre de ces Princes ne marchaient qu'avec des Corps d'armées; car le Roi n'amena que 20 à 22000 hom-

hommes avec lui de Siléſie, et le Prince héréditaire ne marcha qu'avec 18000 au plus au Siége de Weſel. Ils avaient allégé leur Corps autant que poſſible, n'ayant aucun train d'Artillerie avec eux, ni aucuns charrois pour leurs ſubſiſtances, qu'ils étaient ſûrs de trouver partout en route. Cela eſt ſi vrai, que tout le train de ſiége n'était pas encore arrivé à l'armée du Prince héréditaire, lors de l'affaire de Cloſter Campen, quoique ce Prince ſe trouvât depuis aſſez longtems devant Weſel. Ce qui prouve bien la vérité de l'appéſantiſſement des marches par l'Artillerie, puisque ſi le Prince héréditaire avait pu conduire ſon Artillerie de Siége avec lui, Weſel aurait été pris vraiſemblablement avant le ſecours qu'amenait M^r. de Caſtries, vu la faibleſſe de la garniſon et le mauvais état d'approviſionnement de la place. L'une et l'autre de ces armées enfin ne marchaient qu'avec le ſouci de rendre leur marche aiſée et prompte, n'ayant rien à craindre de l'ennemi en route: et elles ſuivaient de grandes routes ſans aucun beſoin d'en faire ouvrir. Malgré cela, leur marche n'égala pas en rapidité, pluſieurs marches des Anciens faites avec des corps plus nombreux, et dans des circonſtances moins favorables. La rapidité de leur marche n'alla point jusqu'à ſurprendre l'ennemi qu'ils couraient attaquer, comme il y a des éxemples d'attaques de cette eſpéce, chez les Anciens, dont l'ennemi ne reçut d'avis que par l'attaque même.

J'a-

J'avoue qu'il eſt difficile pour d'autres raiſons, qui appartiennent à la ſeconde partie de cet Ouvrage, de faire de nos jours des traites comme de Breslau à Leipzic, ou ſeulement de la Dimel jusqu' à Weſel, ſans que l'ennemi en ſoit informé aſſez à tems, pour n'être pas tout à-fait ſurpris, quand même on marcherait avec toute la légérité des troupes de l'antiquité. Auſſi les marches, telles que je viens d'en citer, concernent-elles bien moins le ſujet que je traite, que les marches qui ſe font avec toute l'armée contre un ennemi à portée de joindre ou d'être joint par une ſeule marche; et qu'il faut faire avec des précautions égales pour arriver à ſon but, et pour ne pas recevoir un échec ſoi même, en voulant porter un coup à l'ennemi. Quelques éxemples que je vais citer de préférence, parceque j'en ai été témoin oculaire, ſerviront de preuves à qui voudrait douter d'une choſe que je regarde comme décidée; et ſi j'avais voulu raſſembler ceux que fournit l'hiſtoire, j'en aurais pu compoſer un Volume.

Après avoir cédé au nombre, et s'être vu obligé par là d'évacuer la Heſſe, Le Duc Ferdinand, qui s'était ſu ſoutenir ſur la Dymel malgré les efforts des ennemis, conçut le projet, de regagner la ſupériorité ſur l'ennemi par une irruption dans ſes quartiers, ſoit en ſe remettant en poſſeſſion des places du Landgraviat, et s'y établiſſant de nouveau, ſoit

au

au moins en enlevant ou battant les trouppes Françaiſes en détail, et en s'appropriant ſes magazins, enfin en pouſſant ſes avantages auſſi loin qu'ils pourraient aller; et toujours aſſez loin pour rentrer en campagne l'année ſuivante et plutôt que lui, et avec une ſupériorité décidée. La ſituation des quartiers du Maréchal rendait cette eſpérance fondée. Ils formaient un ſaillant vers Goettingen Munden et Caſſel, qu'on pouvait embraſſer en perçant par les flancs; et couper ainſi ce qui ſe ſerait trouvé engouffré dans ce ſaillant. Les préparatifs qu'éxigeait le mouvement de l'armée en avant prirent tant de tems, que nous ne pumes tomber qu'au commencement de Février ſur les quartiers des Français. Auſſi n'en enleva-t-on presque pas un ſeul. Ils étaient tous levés avant que nous euſſions mis un pied dans la Heſſe. Il eſt vrai que ſi Fritzlar avait pu être pris le jour même où il fut attaqué, et n'eût pas reſiſté quatre jours; ſi le Général de Breitenbach n'avait pas été tué et ſes trouppes repouſſées à l'attaque du poſte de Marbourg, les choſes auraient pris une autre face. Mais cela ne fait rien à ma théſe par deux raiſons. D'abord, c'eſt que ce n'auraient été que les quartiers de l'aile droite des Français qui auraient été expoſés par là, et dont la retraite aurait été coupée par la nature de leur poſition. Notre marche n'en aurait pas moins été trop lente pour ſurprendre un ſeul quartier; au ſens propre de ce terme. La perte que les Français auraient ſoufferte, ſerait

provenue de la diſpoſition de leurs quartiers et de nôtres, et non pas de la rapidité de notre marche. En ſecond lieu ce qui nous empêcha de nous rendre maitre de Fritzlar, ce fut préciſement de n'avoir pu nous mettre en mouvement aſſez promptement avec notre Artillerie, et d'avoir été obligé de la laiſſer en arrière pour nous mouvoir un peu plus vite. Une armée ancienne aurait été au milieu des quartiers de Mr. de Broglio avant qu'il en eût eu le moindre vent. Le ſoin de ſes ſubſiſtances ne l'aurait pas arrêté un minute. Si les Anciens n'étaient pas plus ſouvent ſurpris et battus dans leurs quartiers d'hyver, c'eſt qu'ils les prenaient tout autrement que nous. S'ils avaient voulu ne pas y mettre d'autres précautions, et ſi d'autres cauſes (comme, par ex; la difficulté de ſe rendre maitre de la moindre bourgade entourée d'un mur,) ne les avaient aſſiſté, l'armée la plus aguerrie contre le froid et un peu de mal aiſe, aurait toujours été ſure de détruire l'autre pendant l'hyver. Mais le Syſtême des trouppes était ſi différent du nôtre, que leur ſituation dans les quartiers d'hyver ne ſaurait ſe comparer avec ce qu'ils ſont à notre égard. Il ſera donc convénable de chercher des éxemples plus analogues encore.

Nous ouvrimes la Campagne de 1761. en marchant droit ſur le Corps d'Armée commandé par le Prince de Soubiſe pour l'accabler s'il était poſſible,

avant

avant ſa jonction avec le M^al. de Broglio. Les mêmes raiſons qui nous portaient à vouloir combattre le Prince, l'engageaient à éviter une action de tout ſon pouvoir. Il s'était poſté dans un aſſez bon camp près de Unna, tandisque nous campions dans les environs de Soeſt. Le Duc Ferdinand forma le projet de l'y attaquer en tournant ſon poſte. On avait fait reconnaitre pour cet effet un bois un peu marécageux à notre droite, qu'il nous fallait paſſer. On le jugea praticable. Ni le tems, ni l'envie de cacher notre deſſein à l'ennemi n'avaient permis de faire de grands travaux pour en faciliter les paſſages. On ſe mit en marche à l'entrée de la nuit. Malheureuſement au moment où nous partions, il s'éléva un orage qui trempa ſi bien le terrain par où les colonnes devaient paſſer, que l'on fut obligé de prendre un grand détour, pour ſe porter ſur Dortmund. Ce grand mouvement donna le tems à M^r. de Soubiſe de ſe reconnaitre et de décamper. Sans ce contretems nous aurions ſurement ſurpris le Prince dans ſon camp, ou nous ſerions entré d'emblée par ſes derrières, avant qu'il eut eu le moindre vent de notre marche. Il eſt pourtant très vraiſemblable que ſans l'attirail d'Artillerie, que l'on ne pouvait ſe diſpenſer de conduire avec ſoi dans une pareille expédition; et celui, qui accompagne néceſſairement l'Infanterie en toute occaſion; et ſi nous avions pu nous contenter d'un ſeul chemin, comme aurait fait une armée ancienne, nous au-

rions trouvé moyen de tomber ſur le Prince d
Soubiſe malgré les effets de l'orage.

En 1762. l'armée Françaiſe ſous les ordres d
Prince de Soubiſe et du Maréchal d'Etrées, s'étan
raſſemblée dans les environs de Caſſel, ſe porta u
peu en avant ſur les hauteurs entre Geismar e
Meyenbrechſen le quartier général à Wilhelmstha
et deux Corps avancés ſur l'un et l'autre de ſe
flancs; l'un aux ordres du Mis de Caſtries au delà d
Grebenſtein, l'autre aux ordres du Cte de Stai
ville, du coté de Schachten. Nous étions à qu
tre petites lieues de leur armée avec la nôtre, dan
notre ancien Camp ſur la Dymel, n'ayant que M
de Luckner dans les environs d'Eimbeck pour ob
ſerver le Corps du Cte. de Luſace. Les Franç
nous laiſſèrent avec le plus grand ſang froid d
monde nous emparer de tous les débouchés de
Dymel et du poſte de Sababourg, qui eſt la clé d
paſſages par le Rheinhartzwald. Ces préparati
faits, le Duc ne tarda pas un moment d'en profit
pour frapper un grand coup contre l'Armée Fra
çaiſe. Mr. de Luckner reçut ordre de paſſer
Weſer à Wambeck, de traverſer le Rheinhartzwal
et de ſe trouver ſur la gauche de notre armée
24. Juin au matin. La nuit de 23. au 24. à m
nuit, l'armée prit les armes et ſe mit en march
une ou deux heures après. Au petit point d
jour toute l'armée paſſa la Dymel ſur dix Colo
ne

nes, y compris le Corps du Mis de Granby. A cinq heures du matin nous découvrions le Camp Français, où tout était enfeveli dans le plus profond repos. Là deſſus nous nous formames en ordre de bataille. Cela nous prit tant de tems; les attentions qu'enſuite il fallut avoir en avançant ainſi ſur les trouppes Françaiſes, pour ne pas nous rompre et nous couper dans quelque partie; la néceſſité de trainer notre canon après nous contre une armée qui en avait, nous fit avancer ſi lentement, quoiqu'avec toute la célérité dont une Armée moderne eſt ſusceptible dans cette ſituation; que les Français eurent le tems de ſe reconnaitre. Ce fut ſans contredit l'appéſantiſſement de notre marche, plus que toute autre choſe, qui ſauva l'armée Françaiſe d'une deſtruction presque entière; et ſi nos armées pouvaient ſe remuer auſſi promtement que celle des Anciens; nous étions ce jour là dans le Camp des Français, avec ceux qui léur donnaient le premier avis de notre approche. Mais il n'eſt pas poſſible, avec cette multitude de Colonnes; avec cette attention que l'une ne dépaſſe pas l'autre en marche, de ſorte que le retard d'une ſeule s'étend ſur toutes; avec les longueurs qu'entraine l'action de ſe former ſur un auſſi grand front que celui que nous occupions, et celle d'avancer avec ce front énorme; que l'on puiſſe éxécuter un coup déciſif. On tourne bien une poſition, on ſurprend par une marche ſecrette le paſſage d'une rivière où d'un défilé. Mais

comment cela s'exécute-t-il? Eſt ce! de façon tomber tout d'un coup & à l'improviſte ſur le fla ou à dos de l'ennemi, et à le battre ainſi à plat couture? Non; tout cela ſe fait ſi lentement, q l'ennemi inſtruit de ce que l'on projette a toujou le tems de ſe ſauver d'une entière défaite, avec u perte aſſez légére, en comparaiſon au moins de qu'elle pourrait être, ſi nos Armées étaient capabl de ſe mouvoir avec plus de rapidité.

On me fera ſentir à la vérité, que viteſſe e lenteur ſont des termes rélatifs, et que ſi une Ar mée eſt privée du pouvoir de faire un mouvemen promt, pour attaquer; l'Armée oppoſée eſt da le même embarras, pour ſe défendre, ou pou échapper à l'attaque. Que l'on charge deux cou reurs d'un poids de cent livres chacun, ils ne cou ront plus ſi vite, ni l'un ni l'autre, que lorsqu'i ne portaient rien; mais celui qui était le plus agil auparavant, devancera encore l'autre. Il y a d vrai dans cette réflexion, ſans doute, et c'eſt là l ſeul principe des coups que l'on peut encore fra per, en dérobant des mouvemens à l'ennemi. Ma il n'en eſt pas moins vrai que ces mouvemens n peuvent rien avoir de bien déciſif, à moins d'un mal adreſſe toute particuliere du Général de l'enne mi. Car celui qui attaque ainſi, étant toujours ob ligé de faire un circuit dans ces cas-là, et ne pou vant gagner qu'une petite avance, parcequ'il n

peu

peut dérober ſon deſſein que pendant quelques heures, pendant lesquelles il ne peut faire qu'un chemin peu conſidérable; l'Adverſaire, pour peu qu'il ait ſu ſe poſter de la manière que le demandent ſes circonſtances, ſe trouve toujours en état, ſi non de prévenir tous les inconvéniens, au moins d'empêcher qu'ils n'ayent des conſéquences trop fâcheuſes, et telles qu'elles l'auraient été, ſi l'aſſaillant avait pu ſe mouvoir avec toute la promtitude d'une armée ancienne. Ce qui le prouve plus que tout ce que je pourrais alleguer, c'eſt que les Romains n'ont pu imaginer d'autres moyens de ſe mettre à l'abri des entrepriſes, que des ennemis auſſi leſtes pouvaient tenter contre une Armée dans ſes Camps, que de faire de chaque Camp une forteresſe inattaquable. Nous ſommes bien obligés ſans doute de prendre auſſi des précautions, pour éviter d'être ſurpris dans nos camps; mais ces précautions ſont d'un tout autre genre, et nous n'avons pas recours à la pelle et à la pioche pour cet effet. On verra dans la ſuite que les inconvéniens particuliers attachés aux fortifications qu'on pourrait faire à nos Camps, ſont ce qui nous empêche principalement d'employer ce moyen dont les Romains formérent un des principes de leur Art militaire. Cependant, quand même on admettrait, que c'eſt là la prémière, ou même la ſeule cauſe, pourquoi nous ne fortifions jamais nos Camps, dans la ſimple vue de les garantir d'une ſurpriſe: la nature des précautions

que nous prenons pour nous en garantir, n'en formerait pas moins une preuve complette, de l'appéſantiſſement de nos armées par l'Artillerie, et de la différence, entre les mouvemens que nous pouvons entreprendre, et ceux que les Anciens étaient capables d'éxécuter. Le détail de ces précautions appartient au Chapitre ſuivant. Mais quelques recherches ſur leur nature, pour confirmer ce que j'ai avancé, ne ſaurait être étranger à celuici.

Il faut commencer par obſerver qu'il y a deux accidens, contre lesquels il faut ſe garantir, dans ſes Camps. Le prémier d'être ſurpris par une attaque directe; le ſecond de l'être par un mouvement imprévu, capable d'entrainer des inconvéniens, auxquels on tenterait enſuite envain, d'apporter du réméde.

Pour prévenir la ſurpriſe d'une attaque directe, nous nous contentons de placer des gardes de Cavallerie et d'Infanterie devant l'armée, dont les dernières ſentinelles ne ſont pas à 1500 pas du Camp. Pour ſurcroit de précautions, on place quelque objet, qui force l'ennemi à défiler devant ſon front; et alors on eſt dans une parfaite ſureté. On campe de cette façon à la barbe de l'ennemi, et on dort la nuit dans le Camp ſans rien craindre. Cela ne ſe pourrait pas, ſi l'on n'était ſur, qu'avant que l'ennemi ait défilé et ſe ſoit reformé; ou ſeulement avant qu'il ait parcouru l'eſpace entre les poſtes

les

les plus avancés et le point d'attaque, on aura le tems de prendre les armes, et d'être en bataille. Chez les Anciens, une bonne groſſe rivière aurait ſeule pu couvrir aſſez puiſſamment le front d'une Armée, pour pouvoir dormir en ſureté. Tout autre défilé aurait été bien vite paſſé ; et pour les gardes avancées, cet obſtacle n'aurait ſervi de rien ; on aurait été en même tems qu'elles dans le camp ennemi. Il falait donc s'enfermer dans une forteresſe ; et ſi l'on ne trouve cet uſage conſtamment employé, qne chez les Romains ; c'eſt que les autres nations, moins verſées dans l'Art de la Guerre, avaient presque toujours recours au moyen ſimple d'ouvrir la Campagne par une bataille, qui obligeait l'ennemi vaincu, à ſe renfermer pour cette année dans ſes places.

Ce moyen là ne parait aſſurer un Camp que contre les ſurpriſes directes ; mais malgré cette apparence, on ſe tromperait en le croyant. Il aſſurait en même tems contre tout ce qu'on aurait pu entreprendre pour tourner l'armée. Cette forteresſe mouvante craignait auſſi peu une attaque en flanc, ou même à dos, que de front. Il y a plus ; c'eſt qu'elle empêchait l'ennemi de rien entreprendre d'ailleurs. Quelque marche qu'il eût fait, elle pouvait venir ſe placer partout où elle le trouvait bon ; et il fallait donc qu'il prit bien garde dans les mouvemens qu'il faiſait, de ne pas donner une pri-

ſe ſur lui, qu'elle aurait pu ſaiſir à l'inſtant; ſoit en ſe plaçant entre lui et ſes communications; ou en lui coupant la retraite; ou en le reſſerrant dans ſes vivres et ſes fourrages. Tout a changé pour nous à cet égard.

Avec la lenteur de nos armées nous ne connaiſſons d'autre moyen de faire un mouvement inattendu et hardi devant l'ennemi, en le lui dérobant, que de nous envelopper d'une foule de troupes légéres, que nous entretenons à cet effet, comme d'une nuée. Encore n'eſt-ce presque jamais, que le commencement d'un mouvement, qu'on peut lui cacher. Un demi-jour après qu'on s'eſt mis en marche, l'ennemi doit en être inſtruit.

Mais auſſi, ſouvent cela eſt-il plus que ſuffiſant, pour donner des avantages conſidérables à l'adverſaire, parcequ'on n'eſt pas moins lent et peſant que lui. Il faut donc abſolument être averti le plutôt poſſible, de tout ce qu'il entreprend, pour n'être pas mis hors de meſure: et cela ne peut s'éxécuter, qu'en tenant auſſi toujours ſur lui un grand nombre de trouppes légéres, pour éclairer tous ſes mouvemens. Cela oblige donc les deux partis, dans quelque ſituation qu'ils ſe trouvent, à multiplier cette eſpèçe de trouppes; et ce ſont elles qui forment de nos jours, le principal moyen d'aſſurer l'armée contre les entrepriſes inopinionées de l'ennemi.

Il y a bien encore la reſſource d'obliger l'ennemi à ne pouvoir entreprendre, que par de longs mouvemens, en s'étendant autant que l'on peut devant lui, ſans s'ouvrir ou ſe ſéparer. On y réuſſit par des corps détachés de l'armée. Mais outre que cette méthode a de bien grands inconvéniens, et qu'il faut au moins que la communication de ces corps ſoit conſtante et aſſurée, ce qui ne peut ſe faire, que par des poſtes intermediaires: elle a par elle même des bornes communement trop étroites, pour le beſoin qu'on en a.

On y ſupplée donc par des poſtes, dont l'emploi eſt d'arrêter tout ce qui ne paſſe pas leur force, et d'avertir des mouvemens de tout ce qui paſſe à leur portée, même en ſe répliant, lorsqu'ils y ſont obligés. Si tous ces poſtes ſe tiraient des trouppes de ligne, on s'affaiblirait trop, en cas d'une attaque prompte et directe de la part de l'ennemi. On y emploÿe donc, ce que nous nommons trouppes légéres, qui, plus promptes d'ailleurs dans tous leurs mouvemens, ſont moins expoſées à être coupées ou enlevées dans un poſte avancé que des trouppes de ligne. Sont-ce des trouppes comme elles qui les attaquent, elles leur réſiſtent, pourvu qu'elles ne ſoyent point ſurpriſes. Sont-elles attaquées par des trouppes de ligne, elles volent devant elles, et ſe réplient ſur l'armée, ſans craindre que celles ci, avec leur pas de tortue, puiſſent les atteindre.

Si

Si on ne s'arrêtait qu'au nom, on croirait que plein d'un eſprit de Syſtême, j'attribue à l'Artillerie un changement qu'elle n'a pas effectué. Les Anciens avaient des trouppes légéres, me dira-t-on, et même en plus grand nombre que nous. Les ⅔ de l'Infanterie Romaine étaient armés à la légére; et les peltaſtes formaient ſelon la Tactique Grecque, la moitié de la Phalange dans une armée. Chez les uns et les autres les Archers, les Frondeurs &c. étaient encore à part. Il en était de même à l'égard de la Cavalerie. Mais ce n'eſt pas au nom, c'eſt à la choſe, c'eſt à dire, à la nature, et à l'emploi de ces trouppes. Et ſi on veut comparer la nature de nos trouppes légères, et l'uſage que nous en feſons, avec les trouppes qu'on nommait ainſi chez les Anciens, on y trouvera des différences eſſentielles. Enſuite il faut obſerver, que la grande multiplication de l'Artillerie dans les Armées et celles de nos trouppes légères ſont de même datte, et marchent d'un pas égal, depuis l'abolition des armes défenſives: Alors on verra que j'ai raiſon de trouver une liaiſon de cauſe entre ces deux phénomènes.

Les trouppes légéres des Anciens ſe nommaient ainſi, dans le ſens propre du mot, parceque portant une armure très légére en comparaiſon de celle du fantaſſin de ligne, chaque homme était moins gêné et ſuſceptible de mouvemens plus rapides. C'eſt ainſi que du tems que la Cavallerie était

armée

armée de piéd en Cap, avec les chevaux bardés, on nommait à juſte titre et au propre, celle qui ne l'était point, ou qui l'était beaucoup moins, Cavalerie légére. Mais chez nous ce n'eſt point la difference de l'armure qui peut autoriſer cette dénomination. Le Soldat de nos trouppes franches, de nos Chaſſeurs, de nos Volontaires, ou quelque nom que l'on ait inventé pour déſigner notre Infanterie légère, porte le fuſil, la gibeirne, le havreſac même, comme le fantaſſin ordinaire. Si ſon fuſil eſt plus léger c'eſt très peu de choſe, et deux ou trois livres de plus ou de moins n'autoriſeraient pas cette diverſité de dénomination ; le hazard feſant ſouvent que cette différence ſe trouve entre les fuſils du même bataillon. D'ailleurs il y a des corps de trouppes légéres, dont les armes ſont plutôt plus péſantes que celles des trouppes de ligne ; tels ſont les chaſſeurs avec leurs carabines. Si le havreſac du Volontaire eſt moins farci de nippes ; c'eſt quelque choſe d'accidentel, et qui n'appartient nullement à l'eſſence des trouppes. Une couple de chemiſes et une paire de bas de réchange, avec un bonnet de nuit, néceſſaire au Soldat, grace à la forme ridicule de notre chapeau, ſuffit pour ſatisfaire les beſoins du fantaſſin de quelque éſpéce de trouppes qu'il ſoit. Si on lui en laiſſe porter davantage, c'eſt un abus. Pour le Cavalier, il eſt vrai que l'on ne voit point derrière celui des trouppes légéres une vraie tour d'équipage, qui cauſe ſouvent des hernies à l'homme,

fourniſſait, étaient toutes trouppes légéres dans le ſens où nous ſommes obligés de prendre ce mot c'eſt à dire, des trouppes avec peu ou point d'équipages et de train de charroi, et qui par conſéquent pouvaient faire leurs mouvemens avec toute la célérité du pas naturel, et non rétardé de l'homme ou du cheval; et qui outre cela pouvaient ſe mettre en mouvement au premier ſignal. Car ceci forme encore une différence bien remarquable, entre nos trouppes légéres et celles de ligne; c'eſt qu'il faut au moins deux heures à celle ci, pour paſſer de l'ordre du repos à celui de marche, pour lever le Camp et ſe mettre en mouvement. C'eſt là, à peu près, le temps qu'il faut, pour détendre, empaqueter, charger, atteller et commencer la marche, à compter du moment où les trouppes en reçoivent le premier avis. Au lieu que nos trouppes légères ont fait leur paquet et ſont décampées dans un demi quart d'heure. Encore ſouvent une marche peut-elle être retardée par l'attente où l'armée eſt de ſes convois de pain ou de fourage, dont les trouppes légéres ne ſe mettent pas fort en peine.

Si on entre plus profondement dans ce que je viens de détailler, on trouvera que tout eſt dans ſon ordre naturel, et un réſultat de la nature des choſes. Les Anciens, armés d'une manière qui ne leur laiſſait pas les mouvemens du corps aſſez libres pour courir, ou pour lancer des traits à la main, de

manière

manière à nuire à leurs ennemis de loin, avaient des Soldats particulierement deſtinés à ce dernier uſage, et à celui de courir rapidement quelques centaines de pas pour s'emparer d'un poſte, en attendant que l'infanterie peſante pût y arriver. Ces Soldats ne quittaient pas l'armée, et combattaient avec elle. C'était à la verité, à la debandade, parcequ'il n'y avait que ce moyen de faire uſage de leurs armes: car un frondeur, un archer, ne peuvent pas ſe tenir collés à leur camarade.

Nous autres qui avons tous la même arme, parcequ'elle eſt ſupérieure à toutes les autres, nous n'avons plus aucune raiſon d'armer et de faire combattre différemment quelques unes de nos trouppes. Mais cette armure et ce qui l'accompagne, joint à d'autres cauſes, ont tellement appéſanti nos armées que nous ne pouvons nous empêcher d'avoir des trouppes dont les mouvemens, non pas en ordre de bataille, le jour d'un combat, mais ailleurs, loin de l'armée, et lors même que celle ci eſt en repos dans ſon camp; ſoient plus rapides. La grande force de nos Armées, jointe au front étendu que leur donne nôtre ordonnance, rend les attentions ſur leur conſervation ſi néceſſaires et ſi variées, que nous ne pouvons y réuſſir, qu'en nous entourant au loin de poſtes, pour éclairer tous les mouvemens de l'ennemi et couvrir les nôtres. Ces poſtes dans le cas où ils ſont d'être attaqués à tout moment par

l'ennemi, ou de ſe porter ailleurs pour la ſureté de l'armée, doivent être continuellement prêts à marcher et promtement et vite. Il a donc fallu les alléger, non pas quant à l'armure, mais quant à tous les acceſſoires qui rendent nos trouppes ſi peſantes dans leurs marches.

Rien de plus frappant que ce que dit l'Auteur de l'Eſſai général de Tactique, et ce qu'ont dit avant lui bien des Militaires éclairés. Nos trouppes légéres, en entourant pour ainſi dire celles de ligne, les gâtent et les corrompent. Toujours aux priſes avec l'ennemi, elles empêchent celles ci de le voir et de s'aguerrir par ce moyen. Ils poſent là deſſus d'abolir cette différence entre ce que nous nommons trouppes légéres et trouppes de ligne, qui tout de même n'eſt plus fondée ſur l'armure; et puisque nous avons beſoin de nous entourer, comme nous faiſons, de détachemens de toute eſpèce, ils veulent qu'on y commande des trouppes réglées, ſoit à tour de rôle, ſoit en volontaires; comme on feſait autrefois avant qu'on eût ce nombre infini de corps légers que les dernières guerres ont introduits. Examinons impartialement ce projet.

Ceux qui le propoſent ſavent ſans doute qu'il y a quelque différence entre la manière de combattre de ces deux eſpèces de trouppes. Les légéres ſont ſouvent néceſſitées à combattre à la débandade,

et elles en ont tellement pris l'uſage qu'elles s'imaginent que cela eſt de leur eſſence, et qu'on régarde comme une choſe ſurprenante, lorsqu'elles ont fait quelque charge dans l'ordre et la ſituation habituelle des trouppes de ligne. Mais cela ne doit point être allégué comme un obſtacle; parcequ'on pourrait rompre toutes les trouppes aux deux manières de combattre. On le doit même dans tous les cas; parce qu'elles peuvent toutes ſe trouver dans celui de faire uſage de l'une et de l'autre. Auſſi n'eſt ce pas là, ce qui forme la moindre difficulté à mon avis. Celle qui nait de la différente manutention me parait bien plus conſidérable. La Cavallerie et les Dragons ſont tout autrement montés et équipés que les Houſſars. Doit-on monter la Cavallerie à la Houzarde, ou les Houzards comme des Cavaliers? Au premier cas, elle ne pourra pas réſiſter à celle qu'on aura placée ſur des chevaux plus puiſſans: Au ſecond, ce ſeront des régimens bien plus chers à former et à entretenir, ce qui fera une grande différence, dans l'état des dépenſes de la guerre. Les Houzards, et l'Infanterie légére n'ont presque pas d'équipage; l'Infanterie ne traine point d'Artillerie à ſa ſuite. Ils ne tirent presque rien des magazins, ſubſiſtant de ce qu'ils trouvent. Pour éviter la diſette ils ne ſe chargent point de proviſions ni leurs chevaux de fourage; mais lorsqu'ils trouvent quelque part de l'abondance, ils mettent leur ſuperflu ſur des charrettes de payſans, et le conduiſent à

leur ſuite quand ils peuvent: et au moment que ce train les embaraſſe, ſoit parceque la marche eſt trop rapide, ou que l'ennemi eſt à leurs trouſſes, ils le plantent là; ſûrs de reparer ce dommage au premier endroit où ils arriveront.

Comment faire donc, pour ſubſtituer de la Cavallerie et de l'Infanterie de ligne, à la légére? Equipera-t-on tous les corps de l'armée d'une double manière, pour ſervir en ligne et comme trouppes légéres? Quelle dépenſe cela n'exigerait-il pas? Quels désordres que cette double manutention. Ou bien les corps, qui ſortiront de la ligne, pour réléver ceux qui ſont aux poſtes avancés et faire à leur tour le ſervice des trouppes légéres, troqueront-ils d'équipage avec ceux qu'ils rélévent? Cela eſt ſujet à de très grands inconvéniens, dont voici les principaux.

D'abord on ne rémédie pas par là à l'article principal de dépenſe, qui eſt la grande conſommation de chevaux dans le ſervice des trouppes légéres, et la cherté de ceux de la Cavallerie et des Dragons, en comparaiſon de ceux de Houſſars. Obliger les trouppes en ſe relevant à changer de chevaux, c'eſt une idée qui ne peut entrer dans l'eſprit de perſonne. Ainſi ce ne pourrait être que pour le reſte de l'accoutrement, et du train qu'un tel changement peut avoir lieu, et ce n'eſt pas là l'article principal. En ſecond lieu ce n'eſt pas ſeulement la manière de com-

combattre, c'eſt tout le Service qui différe, entre les deux eſpèces de trouppes. Il ſerait à craindre; qu'en rélevant ainſi les corps, ſi on le feſait trop ſouvent, ils n'euſſent pas le tems de bien ſe former ni à l'un ni à l'autre; et ſi on les laiſſait trop longtems aux poſtes avancées, ſous la manutention des trouppes légéres, qu'elles ne perdiſſent de cette diſcipline militaire, néceſſaire pour former de bonnes trouppes de ligne, et toute différente de celle des trouppes légéres les mieux diſciplinées.

Mais il y a quelque choſe de bien plus important à conſidérer là dedans. Non ſeulement la manière de combattre, la manutention, et le Service de ces deux eſpèces de trouppes différent, mais il y a une différence totale dans l'eſprit qui y régne, et qui ſera bien plus difficile à accorder. L'eſprit des trouppes de ligne, eſt un eſprit d'ordre, de diſcipline, de fermeté, de ce point d'honneur mâle qui ſans rechercher le danger, y entre avec joye au premier ſignal, reſolu de n'en ſortir qu'avec gloire, enfin de cette fierté, qui ſe croit, ſans le faire ſentir, paitri d'un autre limon que le reſte des hommes; et qui fait qu'on mourrait plutôt mille fois que de rien faire d'indigne d'une ſi noble chimère. L'eſprit des trouppes légéres, eſt un eſprit vif, et ardent, et inquiet, courbé avec une violence ſous la diſcipline militaire, dont il ſe dédommage, en s'émancipant dans tout ce qui n'a pas un rapport direct au Ser-

vice. C'eſt un eſprit d'ambition et d'avidité, ne demandant qu'à être mené à l'ennemi, par le ſentiment de l'avantage qui en reſulte pour ſoi même, mais tout auſſi promt à ſe déſiſter d'une attaque, à la vue d'une trop grande ſupériorité de forces. On interprêterait mal mes intentions ſi on croyait que je veux faire la ſatyre de nos trouppes légéres. Tant s'en faut, que je regarde ce que j'en dis, comme une tache, ou que je veuille les blâmer par là. On peut aſſurer que c'eſt un reſultat néceſſaire de leur conſtitution et de la nature des choſes. La ſtabilité d'état eſt feule capable d'inſpirer une certaine conſtance de ſentimens à l'homme. Ce qui donne cet eſprit que je viens de détailler à nos trouppes de ligne; c'eſt, à l'égard de l'Officier, l'aſſurance de trouver dans une conduite ſans reproche, un entrétien conſtant, et même avec le tems de l'aiſance, pour prix d'avoir fait ſon devoir. Si on reformait à la fin de la guerre, les trouppes de ligne, comme on fait les trouppes franches, on y verrait regner le même eſprit. Quant aux Soldats un homme de cinq pieds ſix pouces eſt aſſuré de trouver partout la paye et l'entretien très modique du fantaſſin, et il ne craint guères qu'on le renvoye à la fin de la guerre. Mais outre que tous les hommes n'ont pas cinq pieds, ſix pouces; que dans les trouppes légéres on conſidére moins la taille et les autres qualifications que dans les trouppes de ligne; et que par conſéquent la plupart des Soldats de ces trouppes,

pes, ſont tout auſſi éxpoſés a être mis ſur le pavé que les Officiers, et doivent ſe reſſentir tout autant de cet eſprit qu'inſpire naturellement l'inſtabilité de l'état: il y a encore une autre raiſon qui agit ici. Dans les trouppes de ligne l'infiniment majeure partie des fantaſſins ſont des gens du pays même; et quoique le lieu national ne ſoit peut être plus ce qu'il a été autrefois et ce qu'il eſt encore chez des Nations républicaines, il s'en faut pourtant de beaucoup qu'il ne ſoit rien, ſurtout lorsqu'on tire tous les hommes d'un Régiment d'un même Canton, comme cela eſt d'uſage dans les trouppes Pruſſiennes et dans quelques autres. Cet arrangement, qui produit beaucoup de bons effets d'ailleurs, eſt un chef d'oeuvre de politique militaire, pour entretenir l'eſprit de corps, et bien plus efficace encore à cet effet que la perpetuité de nom, quoique celle ci ne ſoit rien moins qu'inutile, au point que je ne ſaurais comprendre, comment on n'abolit pas partout la coutume de donner aux Corps les noms variables de leurs Chefs. Si à l'uſage de former chaque Corps de gens d'une même province, on joignait celui de leur en donner le nom à perpetuité; je ſuis perſuadé que cela donnerait un eſprit de corps qui s'étendrait jusqu'au dernier Soldat, et qui irait jusqu'à l'entouſiasme.

On voit donc bien ce qu'il faudrait faire pour inſpirer la même façon de penſer aux trouppes légéres

géres qu'à celles de ligne. Il faudrait leur assurer un entrétien constant, fixer leur état, et leur perspective pour l'avenir, comme à l'égard des trouppes de ligne. Il faudrait les composer presqu'en total de gens du pays, comme on compose ainsi les autres. Je n'ai pas besoin de dire, quels inconvéniens cela entrainerait. Premièrement il faudrait que les états demeurassent toujours dans le même état de tension où ils sont en tems de guerre, et c'est ce qui est impossible par une raison très simple. Les trouppes de Ligne forment toujours la base et la vraye force des Armées. L'ambition et la jalousie des Souverains les engage tous à porter leurs forces militaires aussi haut qu'il leur est possible. Ils forment donc tout autant de Régimens de trouppes réglées qu'ils peuvent, et les entretiennent paix ou guerre, parcequ'il n'y a, comme je l'ai dit, que ce moyen de leur donner la constitution que de bonnes trouppes doivent avoir. La guerre vient, et ils font un effort pour ajouter à cette armée le nombre de trouppes légéres qu'il faut. Ils font des accords avec des hommes qui ont des talens, de l'ambition et de l'avidité, pour leur former à la hâte de ces trouppes légéres. Ces hommes appellent sous leurs enseignes, tous les vagabonds des états, que leur situation, ou leur peu de conséquence empêchent de prendre part à la guerre. Si les Souverains voulaient tirer seulement les Soldats de leur propre pays, cela leur couterait infiniment davantage, non

non pas pour la Solde et l'équipement, qui revient au même ſoit qu'on le donne à un homme du pays ou à un étranger: mais parcequ'un ſujet naturel eſt un homme trop précieux pour le ſacrifier à la terrible conſommation à laquelle les trouppes légéres ſont aſſujetties; et parcequ'ils ſe priveraient par là des recrues deſtinées aux trouppes de ligne. Aucun Souverain n'a la ſurabondance de ſujets néceſſaire pour ne pas y regarder de ſi près; mais quand ils l'auraient tous, ils aimeraient mieux ſans doute en former de nouveaux Corps de trouppes de ligne. Voilà ce qui empêche qu'on forme autrement les trouppes légéres, qu'on ne fait.

Mais, me demandera-t-on, eſt ce bien fait de compoſer les trouppes légéres de cette manière, de tout ce qu'il y a de vagabonds en Europe? Ne forment-elles pas la garde et la ſureté de l'Armée? Et ne ſerait-il pas par conſéquent plus important d'être aſſuré de leur fidelité, et de leur bonne volonté que de celle des autres trouppes? A cela je reponds: Que les trouppes réglées formant toujours la baze, et la force fondamentale des armées, c'eſt à la bonne compoſition de celle ci qu'on doit principalement s'attacher: Que les trouppes légéres ſont contenues par de bonnes trouppes de ligne dans leur devoir: Que pourvu que les prémières ayent des chefs expérimentés, qui les mettent en état de faire des coups lucratifs contre l'ennemi, el-

les ſont aſſez attachés à leur parti, par l'eſpoir du butin, pour pouvoir compter, autant qu'il eſt néceſſaire ſur leur fidélité. Enfin, je dis; qu'avec ce flux et ce reflux continuel d'hommes qu'il y a dans ces corps là, on ſe ſoutient, et qu'on obvie par là aux inconvéniens de n'en avoir pas aſſez, ou d'épuiſer ſon pays d'hommes en tems de guerre, par l'énorme conſommation qui s'en fait dans les trouppes légéres; et d'argent en tems de paix, ſi on entretenait conſtamment toute l'armée ſur le pied de guerre complet. Je ne dis pas après cela, que ſi on pouvait faire autrement, cela ne fût mieux; et que des trouppes légéres attachées à un État par tous les liens qui cimentent les bonnes trouppes, ne fuſſent bien ſupérieures à celles dont ſe ſervent la plupart des puiſſances de l'Europe. Malheureuſement il n'y a que la maiſon d'Autriche qui ait cet avantage, et il faudrait avoir peu obſervé le train que les affaires ont pris dans ce ſiécle-ci, pour ne pas ſentir quelle ſupériorité elle en rétire. Déjà le Roi de Pruſſe a formé ſes Houſſars ſur un pied ſtable, pour rendre par ce moyen au moins ſa Cavallerie légére égale à celle de ſa rivale. On peut voir la juſteſſe de mon raiſonnement par les fruits que ce grand Roi a rétirés de cet arrangement, puisqu'il a un corps de Huſſards, ſupérieur à ceux de toutes les autres Puiſſances, qui ne ſuivent pas le même ſyſtême, et avec lequel il a éxécuté des choſes miraculeuſes. Déjà on commence partout à former au moins un

fond

fond de trouppes légéres à pied et à cheval, et à l'entretenir en tems de paix, pour encourager ceux qui y ſervent en tems de guerre à ſe diſtinguer, afin de mériter par leurs ſervices d'être conſervé dans ce pied. Enfin, je le répéte, des obſervateurs attentifs pourront voir la vérité de ce que j'avance, dans les méſures qu'ils voyent prendre à la plupart des puiſſances habituellement en guerre, par rapport à leurs trouppes légères. Il ſera pourtant difficile qu'elles parviennent à les égaler à celles de la maiſon d'Autriche, qui ménace de prendre un ascendant marqué par là, ſur toutes les puiſſances militaires de l'Europe. Je ne parle pas des trouppes légéres de la Ruſſie, qui a quelques égards reſſemblent aux Autrichiennes; parcequ'elles ne peuvent leur être comparées à bien d'autres. Elles ſont trop ignorantes, trop barbares, trop peu attachées à un Etat qui les a plus ſubjugués qu'incorporés dans ſon ſein. D'ailleurs ce ne ſont que des trouppes légéres à cheval, au lieu que la vraie ſupériorité de la maiſon d'Autriche conſiſte dans l'excellence de ſon Infanterie légére, qui eſt d'un uſage bien plus univerſel que la Cavallerie.

Quoiqu'il en ſoit l'avantage qu'il y aurait à aguerrir nos trouppes de ligne en les tenant plus ſouvent ſur l'ennemi, eſt ſi manifeſte, qu'on ne doit point ſe décourager d'en chercher les moyens, par ce que j'ai dit des obſtacles qui s'y oppoſent. Peut être ne ferait-

ſerait-il pas impoſſible de les lever. Mais celui qui prétendra à la gloire d'en enſeigner les moyens, doit entrer dans de plus grands détails. Je crois en avoir fait ſentir la néceſſité, et être en droit de conclurre, que ce n'eſt rien dire, que d'inſinuer ſimplement; qu'il ſerait avantageux de diminuer le nombre des trouppes légéres, et d'employer à leur place des trouppes de ligne, ſi on ne montre en même tems comment on doit s'y prendre pour cela. Car ce n'eſt pas là une petite affaire. Cependant quand je ſonge que de tout tems les trouppes de ligne n'ont été employées que dans des combats, et qu'on les a toujours trop eſtimées, pour s'en ſervir dans des escarmouches journalières contre l'ennemi, pour lesquelles on a eu, tant à pied qu'à cheval, des trouppes particulières dans tous les *tems*: Quand je penſe, combien cet arrangement a toujours peu influé ſur la valeur des trouppes, quoiqu'elles ne voyent l'ennemi de près, que quatre à cinq fois tout au plus dans une campagne; je ſuis tenté de croire que ces petits combats journaliers aguerriſſeut les trouppes bien moins qu'on ne penſe. Je crois donc qu'en formant ſeulement les trouppes légères ſur un meilleur pied, on pourrait ſe diſpenſer d'employer des trouppes auſſi précieuſes que celles de ligne à un ſervice auſſi déſtructeur de toute manière. Car quoique les combats des trouppes légères ſoient peu meurtriers, ils ſe renouvellent ſi ſouvent que la perte d'hommes et de chevaux eſt

conſidérable au bout de l'année; ce qui n'eſt pourtant rien, en comparaiſon de ce qu'emporte la fatigue, et le libertinage. Il me ſemble donc qu'il y aurait un autre projet plus aiſé à éxécuter et en même tems plus utile. Le voici.

Le ſervice des trouppes légéres ne ſert pas tant à donner l'eſprit martial qu'on le dirait bien. Les trouppes de ligne doivent ſoutenir, mais rarement, des combats ſanglans où le peril eſt extrême. Les trouppes légéres en ſoutiennent au contraire tous les jours, dont le danger eſt petit. Cela fait deux genres d'eſprit tout différents, dont l'un ſert peu à acquerir l'autre. Mais ce dont le ſervice des trouppes légéres eſt la plus admirable école; c'eſt l'art de connaitre le pays; d'obſerver l'ennemi; de le ſurprendre; de ſe tirer d'un mauvais pas; de prendre promtement une bonne réſolution rélativement au deſſein que l'on a, et aux obſtacles que l'on rencontre. Ces connaiſſances, peu néceſſaires aux Soldats de l'Armée, ſont indiſpenſables pour les Officiers. Cela poſé il me ſemble qu'il ſerait aiſé de faire des trouppes légéres, l'école et la pépinière des Officiers des trouppes réglées. En tems de guerre, touts ceux qui voudraient ſervir comme Officiers, iraient faire une ou deux Campagnes en cette qualité dans les trouppes légéres, et paſſeraient de là dans les Régimens, ſuivant leur rang. En tems de paix on laiſſerait ſubſiſter le même uſage, pour l'a-

l'amour de l'ordre. Mais comme pendant la paix on n'apprend guères plus dans un corps de Volontaires que dans un corps de trouppes réglées, et que la paix pourrait durer trop longtems pour y laiſſer les jeunes gens qui y entreraient jusqu'à la guerre, il faudrait que tous ceux qui en ſeraient ſortis avant ce tems là fuſſent commandés à tour de rôle, pour y ſervir le tems requis, après quoi ils retourneraient dans leur rang à leur corps. Les emplois ſupérieurs, et les Compagnies des trouppes légères ne ſeraient pourtant donnés, qu'à ceux qui y auraient toujours ſervis; et le Chef d'un tel corps propoſerait à cèt effet au Souverain ou au Miniſtre, ceux que leurs talens joints à une inclination decidée pour le ſervice des trouppes légéres, rendraient particulièrement propres à y ſervir utilement, pour y reſter et paſſer à leur tour aux Compagnies, et aux premiers grades dont le nombre fixerait celui des ſujets qui ſeraient immuablement attachés à ces Corps. C'eſt ainſi que l'on pourrait je penſe allier tous les avantages et éviter tous les inconvéniens. Au moins je n'en ſaurais voir aucun qui s'oppoſât à ce projet-là. Je ſuis pourtant bien loin de prononcer déciſivement là deſſus, m'en remettant toujours au jugement de ceux qui ont plus de lumières.

Après cette excurſion amenée naturellement par le ſujet que je traitais, il faut en revenir aux marches, ſur lesquelles il ne me reſte plus qu'à faire obſer-

obſerver, combien le temps conſidérable que notre ordre de bataille éxige à prendre, et la néceſſité de marcher ſur pluſieurs colonnes, nous gêne et fatigue nos trouppes dans toutes les marches que nous faiſons à portée de l'ennemi. Une retraite éxige une arrière garde très nombreuſe, pour couvrir toutes les colonnes. Cette arrière garde, pour peu que l'ennemi la ſerre de près, eſt dans un état de manoeuvre continuel, ſur un terrein étendu, ce qui doit extrêmement la haraſſer. Lors même que l'ennemi ne ſe met pas d'abord aux trouſſes, de ce qui ſe retire, on n'oſe pourtant pas ſe négliger dans ſa retraite, et tout en marchant, l'arrière garde doit faire grande attention à être toujours en état de ſe former. Elle ne peut hazarder aucun mouvement, qu'autant qu'elle eſt eutourée de trouppes légères, et aſſez au loin, pour être aſſurée d'être avertie à tems de l'approche de l'ennemi; pour ſe mettre en bataille et s'oppoſer à lui. Il en eſt de même à peu près lorsqu'on avance contre l'ennemi, par rapport à l'avantgarde.

Lorsqu'il s'agit d'entrer dans un défilé; quelles précautions la lenteur de ce mouvement pour nous, n'obligent-elle pas de prendre! Que d'arrangemens, que de calculs pour être ſûr qu'on ne ſera pas pris, ſur le tems! Les Anciens marchant ſur une colonne, ſans grand attirail de guerre et ſans charrois, pouvaient y entrer avec bien moins de cérémonies;

parce-

parcequ'ils étaient ſûrs d'en être bientôt dehors. I n'avaient beſoin que de faire reconnaitre les ale tours du défilé, d'autant plus que pour troubler le paſſage, il fallait que l'ennemi fût bien près, qu'il y fut en force ; puisqu'il devait venir les att quer corps à corps. Au lieu qu'avec nos machin de jet d'à preſent, un nombre de pièces de can établies à la diſtance de près d'un quart de lieu ſont fort à craindre lorsqu'il s'agit de déboucher ſortir d'un paſſage reſſerré.

Enſuite, comme nous l'avons déjà dit; il s'agit pas ſeulement, dans nos marches et dans passages de défilés, d'avoir le tems de nous rang en bataille, ou de déboucher, et de nous forme ſur la place où nous nous trouvons, ou à la tête du defilé ; il faut encore, ou que cet endroit, ce débouché forme une poſition ; ou que nous ayions le tems d'en gagner une, ſoit en avant, ou en arrière; et dans toutes nos marches il faut que nous prenions nos arrangemens en conſequence. Les Anciens n'avaient pas beſoin de rechercher ſi ſoigneuſement l'emplacement ſur lequel ils deſiraient combattre, parcequ'il y en avait peu, qui euſſent pour eux des désavantages marqués, et auſſi dangereux que pour nous. C'eſt ce que nous ferons voir dans le Chapitre ſuivant, où nous parlerons des Camps, dont le choix dépend en grande partie de l'Art de connaitre et de choiſir des poſitions favorables pour combattre.

Chapitre VI.

C A M P S.

Comme dans presque tous les camps, pris à la guerre, il faut ſe tenir prêt à combattre; il faut auſſi les choiſir tous en conſéquence de ce but; et les prendre tels, qu'on ſoit en état de combattre avec avantage. Car ſi on negligeait un ſeul inſtant de prendre cette précaution; l'ennemi, quoique naturellement ſans intention de combattre dans ce moment là, ſaiſirait celui de la faute que l'on aurait faite, de prendre un mauvais camp et une poſition désavantageuſe, pour attaquer et pour vaincre. Cependant ce ne ſont pas là les ſeules attentions que l'on doive prendre, dans le choix d'un Camp, ce n'eſt qu'un principe fondamental et indiſpenſable. Il faut outre cela, que le poſte qu'on choiſit pour y camper, réponde au deſſein que l'on a; ſoit d'empecher l'ennemi de pénétrer dans les lieux et dans les contrées que l'on veut défendre, et de les couvrir contre tous ſes mouvemens; ſoit de pénétrer ſoi même dans ceux que l'ennemi occupe ou couvre, et de le dérouter, ou de le forcer par des mouvemens ſavamment combinés, de donner du jour quelque part, et de ſe laiſſer entamer. Ces vues ci ne juſtifient ſans doute jamais l'occupation d'un Camp réellement désavantageux; mais il faut combiner autant qu'on peut la bonté intrinſéque et la

bonté rélative des poſtes où l'on ſe place avec l'armée. De là il arrive ſouvent, qu'on choiſit une poſition moins avantageuſe pour le combat, que telle autre qu'on aurait pu prendre ; parcequ'elle remplit mieux les autres vues dont nous avons parlé.

Les Anciens avaient ſans doute en général les mêmes objets à remplir dans le choix de leurs camps, mais il ne leur fallait pas à beaucoup près autant de précautions qu'à nous. Les attentions auxquelles nous ſommes aſſujettis à cet égard ſont ſi variées, il en nait des combinaiſons ſi multipliées; que l'Art de la guerre, et en particulier la ſcience du choix des poſitions, en eſt devenu ſans contredit infiniment plus difficile pour nous, qu'elle ne l'était autrefois. Voici quelques détails qui prouveront cette vérité.

La lenteur que notre attirail de guerre, plus encore que le nombre de trouppes qui compoſent nos armées, met dans nos mouvemens, nous oblige à des attentions toutes particulières dans le choix de nos Camps, par rapport à l'éxécution des projets généraux de la campagne, auxquelles les Anciens n'étaient point aſſujéttis. Leur uſage ordinaire était à la verité, d'aller droit à la rencontre de l'ennemi, et de lui livrer une bonne bataille. Si on la gagnait on pourſuivait ſa victorie, auſſi loin qu'on pouvait. La perdait-on, l'ennemi était le maitre d'entreprendre ce qu'il voulait, jusqu'à ce qu'on eut ramaſſé

maſſé une nouvelle armée. Mais ce cas là, plus rare chez nous que chez les Anciens, n'était pourtant pas le ſeul. Il devint même moins ordinaire, à méſure qu'ils approfondirent mieux les reſſources de l'Art de la guerre. Enfin dans tous les tems il y avait des circonſtances, où l'un des partis évitant le combat, devait pourtant ſe maintenir dans un certain eſpace, et empêcher l'ennemi de pénétrer plus loin; lorsque p. ex: une des deux Armées attendait un renfort, ou qu'étant compoſée de nouvelles levées, ou découragée par des défaites antérieures, le Général ne voulait pas la hazarder contre l'ennemi. C'eſt dans ces ſituations et d'autres ſemblables, que tout dépend du choix des poſitions, et que les Généraux ont occaſion de déployer toute leur habileté, rélativement à cet objet. Comparons donc ſous ce point de vue, cette partie de l'Art de la Guerre chez les Anciens et chez les Modernes, et voyons quelle ſera la ſituation de deux armées dans ces circonſtances.

Je poſe une armée *A*, qui, plus forte par quelque endroit que ce ſoit, tente de pénétrer dans les contrées que l'Armée *B* couvre. Et quoique cette armée *B* ſoit dans des circonſtances à ne pas déſirer le combat, je ne veux pourtant pas qu'elle ſoit trop faible pour rien entreprendre. Au contraire je prétends que *A* ne puiſſe pas vouloir combattre *B*, ſi celle ci eſt très avantageuſement poſtée,

et que ſi *A* fait quelque faute, *B* ſoit toujors à même d'en profiter, pour ſe procurer la ſupériorité. Dans cette ſituation, l'armée *B* ſe choiſit un poſte, qui la mette à même de s'oppoſer aux mouvemens qu'*A* pourrait faire. Il faut que le Camp en lui même ſoit très bon, pour ôter l'envie à *A* d'aller attaquer *B*. Nous dirons plus bas combien de précautions cela éxige, dont les Anciens étaient diſpenſés. Mais ſuppoſé que le poſte ſoit bon, *A* tâchera d'en faire ſortir *B*. Elle marchera d'un autre côté, pour réuſſir dans ſes deſſeins. Il faudra alors que *B* ait pris ſes arrangemens de manière, pour être averti aſſez tôt de cette marche, afin d'avoir le tems de s'oppoſer aux entrepriſes de *A*. Il faut que la marche que *B* ſe verra obligé de faire, pour cet effet, puiſſe ſe faire ſurement, promtement, et qu'on trouve au bout encore une bonne poſition. Que fera *B* pour cela ? Elle jugera de ce qu'*A* pourrait entreprendre, et détachera des trouppes, de ſon Camp pour ſe placer ſur les paſſages de *A*, afin d'empêcher celle ci de s'en rendre maitreſſe. Elle repandra autour de ſoi et de ces corps détachés, ſes trouppes légéres auſſi loin qu'elle pourra, pour recevoir auſſitôt que poſſible, avis de tous les mouvemens de l'armée *A*, ou pour forcer *A*, ſi elle veut les dérober à faire de ſi grands détours, qu'on puiſſe être ſûr, qu'elle ne les achevera pas, avant qu'on n'ait pris les méſures néceſſaires pour y mettre obſtacle.

A de ſon côté ne peut pas non plus entreprendre tout ce qui lui ſemble bon. En tentant des entrepriſes, il faut qu'elle ſoit toujours aſſurée de ne point donner moyen à *B* d'en éxécuter de dangereuſes. En marchant toute entière quelque part, il faut qu'elle prenne garde de ne pas expoſer ſes contrées, ou au moins ſes communications. Il eſt donc plus probable, qu'elle tentera des entrepriſes par des corps détachés ; qu'amuſant *B* d'un coté, elle fera filer des trouppes d'un autre, pour ſe rendre maitreſſe d'un paſſage ou d'un poſte ; prête elle même à marcher pour ſoutenir ce corps dès qu'il aura réuſſi dans ſon entrépiſe. Sur ces détachemens qu' *A* fait, *B* eſt encore obligé d'en faire d'autres, de s'étendre, de multiplier les poſtes, de rédoubler de vigilance, pour qu'aucun mouvement d'*A* ne lui échappe, et qu'elle ſoit à même de s'oppoſer en force à tous.

Que d'attentions et de combinaiſons cela n'éxige-t-il pas! Il faut que tous ces corps détachés ſoient dans des poſitions où ils puiſſent ſe maintenir aſſez de tems contre des forces ſupérieures, pour qu'on ait celui de venir à leur ſecours. Il faut donc calculer la diſtance, la nature des chemins, les moyens que l'ennemi peut raſſembler pour tomber ſur un corps pareil; ceux que nous avons d'être inſtruits d'un tel deſſein, avant le tems de ſon éxécution, et ſi cet intervalle de tems eſt aſſez conſidérable pour nous laiſſer celui de le faire

évanouïr. Si les détachemens de cette nature, ne doivent être que des poſtes d'avertiſſement, il faut combiner leur poſition de manière qu'en remplifſant parfaitement leur objet, leur retraite ſur l'armée ou ſur un corps plus conſidérable et capable de les défendre, ſoit aſſurée. Enfin je ne finirais pas, ſi je voulais décrire en détail, tous les calculs, toutes les attentions, tous les ſoins, que cette néceſſité de s'étendre pour ſe tenir à portée de s'oppoſer à toutes les entrepriſes de l'ennemi, *entraîne*. Tout cela était preſque inconnu aux *Anciens*. En voici les raiſons.

Lorsque les Anciens voulaient être à même de s'oppoſer aux mouvemens d'un ennemi, ſans qu'il lui fût poſſible de leur en dérober *un*; *ils* ſe campaient à ſa barbe, et ſi près de lui, qu'*ils pouvaient* voir et entendre tout ce qui ſe paſſait dans ſon camp. Par ce moyen là, joint à la célérité de leur marche, ils pouvaient être ſûrs que l'ennemi ne leur échapperait pas. Deux cauſes nous rendent ce moyen là impoſſible, et toutes les deux ont leur origine dans l'invention de la poudre à Canon. L'une, c'eſt qu'il faut que nous nous campions hors de la portée de cette arme rédoutable, et cela ſeul nous empêche de nous approcher aſſez de l'ennemi, pour être aſſuré que la proximité ſeule, le mettra hors d'état de nous cacher ſes entrepriſes. Mais cette grande portée des armes à feu éxige de plus que nous portions nos gardes du Camp bien

plus

plus en avant, que les Anciens n'en avaient beſoin. Il faut qu'elle ſoient elles mêmes plus éloignées du Camp que cette portée, afin que l'armée puiſſe être avertie de l'approche de l'ennemi, et prête à combattre, avant qu'elle puiſſe être atteinte par ſon feu. Auſſi n'eſt ce guères que dans les manoeuvres que deux Armées font ſur le bord de quelque rivière conſidérable, qu'elles campent à la vue l'une de l'autre. Encore nos Camps ſont-ils ſi étendus, que lors même qu'on ſe voit d'un Camp à l'autre, il y a toujours quelque partie qui échappe, et que l'ennemi peut faire mouvoir ſans qu'on s'en apperçoive. En ſecond lieu on verra dans la ſuite, que tout était poſition chez les Anciens. Et par conſéquent ils étaient ſûrs de trouver un Camp partout; mais que les bonnes poſitions ſont infiniment rares pour nous, et qu'il s'en faut bien, qu'on n'en trouve partout où l'on en voudrait. Ces deux cauſes combinées font que l'on peut jamais ſe placer aſſez à portée de l'ennemi, pour tirer de là ſon aſſurance contre toutes ſes entrepriſes. Que dis-je? Tous ceux qui ont vu la guerre ſavent que bien ſouvent les armées ſont des mois, ſans ſe voir l'une l'autre de leurs Camps; ce qui mettrait l'ennemi en état d'éxécuter bien des entrepriſes avant qu'on en ſut rien, ſi on ne ſuppléait pas à cet inconvénient, par les corps détachés, les poſtes, les partis qu'on tient ſur lui, ou dans les environs des lieux qui pourraient être l'objet de ſes deſſeins.

Il faut pourtant tout dire auſſi. Les Anciens n'oſaient pas non plus avoir recours au moyen que nous employons. Des corps détachés, des poſtes repandus et éparpillés, auraient été trop expoſés, à cauſe de la célérité des mouvemens que des troupes ſi leſtes pouvaient éxécuter. Si une des deux armées avait voulu s'aſſurer contre les entrepriſes de l'ennemi, en s'étendant, en portant des corps ſéparés aux endroits ménacés, comme nous feſons; quelqu'un de ces corps aurait été bientôt taillé en piéces, par un mouvement bruſque de l'ennemi. La raiſon en eſt, non ſeulement, qu'une armée ancienne ſe mettait en mouvement avec rapidité; mais encore, que dans ce tems là on n'avait pas les moyens de ſe procurer des nouvelles de l'ennemi, que l'on a dans le nôtre. Ceci ne provient point à la verité de l'invention de la poudre, mais cela n'en ſert pas moins à prouver, combien d'autres cauſes que l'on ne croirait pas, influent ſur l'art de la Guerre.

Les déſerteurs, les priſonniers, les gens du pays, et les eſpions, ſont les moyens que nous avons d'être avertis des entrepriſes que l'ennemi projette. Les Anciens les connaiſſaient ſans doute; mais quelle différence entre l'uſage que nous en feſons et celui qu'ils en pouvaient faire! Lorsque les Nations ne ſe connaiſſent pas du tout, qu'elles n'entendent pas du tout le langage les unes des autres, la déſertion eſt preſque nulle. Les Ruſſes

n'ont

n'ont eu preſqu'aucune déſertion dans leurs Armées pendant la guerre en Allemagne; et encore moins de leurs trouppes légéres que des autres. Un Déſerteur Croate était aſſurément une très grande rareté. Mais les Trouppes Allemandes déſertaient en foule d'un ſervice à l'autre, dans les guerres entre l'Imperatrice Reine et le Roi. Pourquoi les Français déſertent-ils ſi exceſſivement? Sans doute la légéreté de la Nation y a beaucoup de part; mais elle ne ſortirait pas ainſi ſon effet, ſi le Français n'était pas auſſi aſſuré qu'il l'eſt, de trouver partout des hommes qui parlent ſa langue. Les déſerteurs de l'Armée Alliée chez les Français n'étaient pas ſi communs à beaucoup près, que les leurs chez nous; mais les trouppes qui déſertaient le moins c'étaient les Anglais. Ce n'eſt pas que le germe de la déſertion éxiſtât moins chez eux que chez nous; car aſſurément leur Infanterie était bien mal compoſée, comme tous ceux qui ſavent la manière dont elle fait ſes recrues, l'avoueront. La nation elle même n'en fait aucun cas, et c'eſt uniquement cette valeur innée à l'Anglais, qui la rend formidable dans le combat. Mais c'eſt que le Soldat Anglais en quittant ſon corps, avait cent contre un à parier, qu'il ne ſaurait où donner de la tête, à cauſe de la difficulté de ſe faire entendre. Ces preuves ſuffiſent, pour peu qu'on y joigne la conſidération, du peu de liaiſon entre les Nations de l'Antiquité, et de la differenee totale de leurs moeurs et de leurs langa-

ges, pour faire concevoir combien les Généraux anciens trouvaient peu de reſſources, pour être inſtruit de la ſituation et des deſſeins de l'Ennemi, dans les déſerteurs.

Quoiqu'on en diſe, les pays de l'Antiquité étaient moins peuplés et moins cultivés que les nôtres, que ceux au moins, qui ſont le plus ordinairement le théatre de la guerre comme l'Allemagne l'Italie, la Flandre &c. Plus le pays eſt peuplé, moins l'ennemi peut faire de mouvemens, ſans qu'on en ſoit averti, parcequ'il n'en peut faire aucun, dont les gens du pays ne s'apperçoivent, et dont la nouvelle ne courre comme le feu dans une trainée de poudre, jusqu'à l'armée oppoſée. Nos Généraux trouvent donc dans cette circonſtance des reſſources contre les entrepriſes de leur ennemi, que les Anciens n'avaient pas; mais en même tems des obſtacles inconnus à ceux ci pour entreprendre eux-mêmes, tout ce qui demande du ſecret pour réuſſir.

Les eſpions ſe trouvent plus aiſément à préſent qu'autrefois, non qu'on ſoit plus corruptible, à préſent, mais parceque les moyens de corrompre étaient plus rares alors. Je ne parle pas de l'argent. S'il était plus rare autrefois qu'à préſent, il vallait davatage, et cela revenait au même. Il eſt vrai pourtant que les moyens que le commerce fournit de faire tenir partout le prix de la trahiſon,

dans

dans le plus grand ſecret, la facilite conſidérablement. Mais pour ſe procurer des eſpions, il faut trouver les moyens d'entrer en liaiſon avec eux. C'eſt là dedans que la communication des idiomes eſt d'une néceſſité indiſpenſable. Même pour en envoyer de ſon camp dans le camp ennemi, il eſt néceſſaire qu'il y ait chez nous beaucoup de gens qui entendent et parlent parfaitement la langue de l'ennemi, ou que la nôtre y ſoit commune; ou enfin que les deux armées faſſent un grand uſage d'un tiers langage. Voilà un point, ſur lequel le Français, que l'on parle ſi généralement dans toute l'Europe, donne de grandes facilités. En général on peut aſſurer, que les peuples les plus éloignés de l'Europe ont plus de liaiſons enſemble, ou en peuvent former plus aiſément, que ne le pouvaient anciennement des peuples voiſins. Il eſt vrai que la langue Grecque était fort répandue dans l'antiquité. Mais ce ne fût que vers le tems de la déſtruction de la République Romaine qu'elle le devint; et même la réunion de la plus grande partie du monde connu ſous ſon empire y contribua le plus: de ſorte que les Romains n'en purent faire uſage pour faciliter leurs conquêtes. Il eſt donc certain, qu'il devait être plus difficile de former des liaiſons d'une armée Punique, à une armée Romaine, que d'une armée Ruſſe à une armée Eſpagnole de nos jours.

Il ne reſtait donc guères de moyens aux Anciens d'être inſtruits de ce que l'ennemi entreprenait, que les Priſonniers. Mais on n'en fait pas tous les jours, ni quand on veut, ni tels qu'on les veut, ou qu'il les faudrait, pour en apprendre ce qu'il importerait de ſavoir. Ce moyen étaît donc fort précaire, et ſujet à de grands hazards. Il ſouffrait même des inconvéniens aſſez conſidérables, en ce que les Anciens n'oſaient pas hazarder autant de parties, ni auſſi loin que nous. Les nôtres tirent un double avantage de ce que nos pays ſont fort peuplés; d'abord celui d'être mieux averti de l'approche de l'ennemi, d'autant plus, qu'on pourra toujours avoir dans chaque parti quelqu'un qui entende et la Langue de l'ennemi et celle du pays; enſuite celui de pouvoir plus aiſément faire leur retraite, dans des contrées remplies de villages, de chemins, de hayes, enfin de toutes les reſſources, qu'un pays coupé joint à la nature de nos armes fournit pour une retraite, ainſi qu'on le dira en ſon lieu. Ce double avantage leur permet de ſe porter bien plus en avant pour éclairer les démarches de l'ennemi.

Voilà une légére esquiſſe des raiſons qui empêchaient les Anciens, d'éparpiller leur armée, pour s'étendre devant l'ennemi, ſoit qu'on veuille le tâter et gagner ſon endroit faible ſans récourir au moyen d'un combat général, qui pourrait mettre le ſort de toute l'armée en peril; ſoit qu'on veuille s'op-

s'oppoſer à ce que ſa poſition et ſes mouvemens le mettent à même d'entreprendre. Ces raiſons leur épargnaient en même tems les ſoins et les combinaiſons innombrables, dont la néceſſité de ne jamais s'affaiblir en aucun endroit et de s'y expoſer par là à un échec, en s'éparpillant ainſi, embaraſſe ſi cruellement l'eſprit de nos Géneraux.

Je ſais bien que l'Auteur de l'éſſai Général de Tactique condamne cette méthode; et veut nous ramener à celle des Anciens. Il veut que nous tenions plus nos Armées enſemble, pour frapper de grands coups. Il prétend qu'une armée telle qu'il ſe la répréſente, et qui ſerait, ce qu'il nomme manoeuvrière, pourrait reſter réunie et s'oppoſer ainſi partout aux entrepriſes de l'ennemi, ſans s'étendre et s'éparpiller comme nous feſons à préſent. Il avoue ſans doute qu'il faudrait qu'une telle armée s'allegeât extrêmement ſur l'artillerie, ſur les équipages et ſur les ſubſiſtances. Mais non ſeulement, il penſe que cela ſe pourrait; il l'éxige encore. Mais en révanche il aſſure, que ſur ce pied là, une armée pourrait frapper ainſi les plus grands coups, ſoit en allant combattre l'ennemi dans un moment où il y penſerait le moins; ſoit en le tournant par un mouvement promt et réuni; ſoit en gagnant des marches ſur lui, et l'attirant par ces mouvemens dans quelque pas dangereux et où on pourrait l'accabler. L'idée eſt belle ſans contredit: mais l'éxécution

pêcher l'ennemi de rien éxécuter de dangereux, et de dérober aucun de ſes mouvemens, il faut encore ſonger au nombre infini de poſtes détachés dont une armée eſt, comme nous l'avons dit, forcée de s'entourer, comme d'une chaine, et qu'il faut placer avec tout l'art poſſible, tant pour qu'ils rempliſſent leur but; ſoit d'aſſurer des communications, de couvrir les mouvemens de leur Armée, ou d'éclairer ceux des ennemis; que pour ne pas les expoſer à être emportés par l'ennemi. Ceux qui ont quelques connaiſſances de l'art de la guerre, verront bien combien de combinaiſons, ſouverainement difficiles cela éxige, dont les Anciens étaient totalement diſpenſés.

J'ai dit plus haut que les Anciens avoient la reſſource de ſe camper tout près de l'ennemi, pour l'empêcher de leur dérober aucun de ces mouvemens. J'avoue pourtant que cette reſſource auroit été inſuffiſante dans bien des cas; et qu'il leur aurait fallu recourir aux moyens que nous employons, et y adapter leur ſyſtême militaire, de manière ou d'autre; ſi d'autres cauſes n'avaient influé, de façon à ne rien craindre ni des attaques, ni des mouvemens de l'armée ennemie, en reſtant réunis dans leur camp, et même lorsque de celui ci, on était hors de portée de veiller ſi exactement à toutes les entrepriſes du camp ennemi; comme cela ne pouvait manquer d'arriver ſouvent. Je crois faire plaiſir

ſir au Lecteur d'entrer dans quelque détail ſur les cauſes de cette différence.

Rien de plus facile ſans doute pour un corps d'armée de l'antiquité, dès que l'ennemi en était éloigné à une diſtance ſeulement médiocre, de lui dérober même un grand mouvement. Avec peu de précautions on aurait fort bien pu gagner ſur lui une ou deux marches, ſe porter ſur ſes flancs ou même ſur ſes derrières. Mais ce n'eſt pas tout que de faire un mouvement pareil Il faut qu'il méne à quelque choſe, et qu'on puiſſe l'éxécuter ſans danger.

Lorsque les Anciens ſe voyaient obligés de ſe choiſir un poſte à une certaine diſtance de l'ennemi, ils ſe campaient à la portée de la place où ſe trouvaient leurs principaux magaſins; ils mettaient garniſon dans celles qu'il leur importait de ſoutenir; enſuite ils feſaient le dégat dans le plat pays, ſi c'était une contrée ennemie, ou bien ils portaient les gens de la campagne à ſe ſauver eux et leurs meilleurs effets dans les villes voiſines, ſi le pays leur appartenait. Après ces précautions ils pouvaient être tranquilles, et attendre ce que l'ennemi entreprendrait, pour y apporter le réméde néceſſaire. Car ſuppoſé que l'ennemi ſe portât ſur leur flanc ou ſur leurs derrières, un tel mouvement ne décidait de rien, à moins qu'il ne pût s'établir là où il s'était porté, et voilà ce que ces précautions les met-

mettaient en état de ne guères craindre. Nous sommes sur ce point là dans une situation toute différente, et voici comment.

Un ennemi posté sur les flancs d'une de leurs armées, et encore plus sur ses derrières, interrompait sans doute leurs communications. Mais ils ne craignaient pas comme nous, une telle interruption momentanée. Leurs armées n'éxigeaient pas à beaucoup près le nombre de vivres que les nôtres consomment. Il leur était donc fort aisé de rassembler dans une place ce qu'il leur fallait pour plusieurs mois. Sans parler de notre Cavallerie, la quantité de chevaux et de gens que nos trains d'Artillerie et d'équipages nous forcent d'entretenir, font, qu'il nous est impossible de rassembler, en un seul lieu, des vivres, pour un espace de tems un peu considérable. De plus, quoique les vivres forment l'objet principal, ce n'est pas à beaucoup près le seul. Les inventions nouvelles des arts propres à nous procurer les aisances de la vie, qui sont devenu pour nous des nécessités; le volume énorme, et la grande consommation de nos munitions de guerre, nous donnent des besoins si variés et si fort rénaissans, que nous sommes obligés de les tirer de fort loin, et que la communication continuelle avec nos dérrières nous est devenu comme indispensable; de sorte que la moindre interruption de cette communication nous est insoutenable, à moins d'avoir pris nos mésures de si longue main,

que

que dans cent occaſions, cela nous eſt impoſſible, et que nous ſerons presque toujours forcés de tout faire plutôt que de nous y expoſer. Cela va ſi loin qu'une Armée ancienne aurait pu communément ſupporter plutôt une telle interruption, pendant deux mois, que nous pendant huit jours.

Si après s'être poſtés comme je viens de le dire, un ennemi avait voulu ſe porter ainſi au de là de leur camp; il ne pouvait le faire qu'en découvrant lui même ſes communications. Il eſt vrai qu'il pouvait de ſon côté ſoutenir cette ſituation plus longtems, que ne le pourraient nos armées; parcequ'il lui était aiſé de faire porter ſes vivres à la ſienne pour pluſieurs ſemaines. Mais à quoi cela lui ſervait-il, contre une armée qui pouvait aiſément raſſembler des vivres pour pluſieurs mois dans la place à la portée de laquelle elle s'était placée? Il devait être bien ſûr, qu'il ſerait obligé de révenir ſur ſes pas, pour ſe rapprocher de ſes ſubſiſtances, avant d'avoir forcé ſon adverſaire à lui laiſſer prendre quelque avantage réel ſur lui. Et de tels mouvemens pouvaient-ils ſe faire ſans fournir des moyens à l'adverſaire, de l'en punir de façon ou d'autre? Pour arriver à ſon but, il aurait fallu être en état de s'emparer d'un poſte, pour y raſſembler des moyens de reſter dans ſa nouvelle poſition. Cela ne ſe pouvait qu'en occupant quelque lieu à l'abri d'une inſulte. Et voilà ce qui conſtitue la grande

différence entre nous et les Anciens. Chez ceux-ci la prise de la moindre bicoque entourée de murailles, était une entreprise longue et difficile. Chez nous des villes fortes ne résistent guères à la puissance de nos attaques; et pour les lieux fermés, propres par leur grandeur, et les ressources qu'ils fourniſſent à former des points d'appuis, pour se porter plus loin, ils ne tinnent pas autant d'heures contre notre Artillerie, qu'ils auraient tenus de semaines contre les attaques des Anciens. Il n'y a pas de guerre qui ne fourniſſe des preuves de ce que j'avance. Gand, que les François emporterent deux fois par un coup de main, dans la guerre de 1701 et dans celle de 1740; Schweidnitz escaladé et emporté d'emblée par les Autrichiens, au moyen d'un mouvement, qui ne découvrit cette forteresse qu'un seul instant; Wolfenbuttel pris, et Brounſwik ſur le point de l'être dans un eſpace de moins de huit jours en 1761, ſont des preuves ſuffiſantes de la vérité de ce que j'avance.

Il faudrait avoir peu de connaiſſances, ſur l'art de la Guerre, pour ne pas ſentir quelle différence cela apporte à ce qu'on peut faire à préſent et à ce que l'on pouvait éxécuter autrefois. Il faut que nous ſoyions toujours alertes ſur nos communications, couvrant toujours tout ce qui n'eſt pas place très forte, et parfaitement approviſionnée pour ſoutenir un Siége. Cet approviſionnement là eſt

une

une affaire capitale. Garniſon nombreuſe, munitions de guerre et de bouche de cent eſpèces, et en quantité ſuffiſante, voilà ce que cela comprend; et qu'il y en manque ſeulement une ſeule, votre forteresſe eſt obligée de ſe rendre quelque formidable qu'elle ſoit, et quand même toutes les autres s'y trouveraient dans la plus grande abondance. Il faut que nous couvrions tout cela, non pas contre ce que toute l'armée de l'ennemi réunie pourrait entreprendre, mais contre les entrepriſes d'un corps un peu conſidérable, que l'ennemi eſt à même de détacher d'un moment à l'autre.

Une armée ancienne pouvait donc, après avoir mis des garniſons dans les villes capables d'aſſurer ſes flancs et ſes derrières, et avoir amaſſé des magazins dans celles qui ſe trouvaient à ſa portée, ſe tenir tranquillement dans une poſition forte, qu'elle s'était choiſie et attendre à quoi aboutiraient les mouvemens que l'ennemi feſait autour d'elle, pour frapper un coup ſûr, dès que l'ardeur de celuici à gagner quelque avantage, l'engagerait à quelque démarche inconſidérée; ce qui ne pouvait pas manquer d'arriver à une armée, manoeuvrant beaucoup autour de celle, qui, tranquille dans une bonne poſition, ne s'attache qu'à obſerver l'inſtant favorable. De cette façon les Anciens étaient toujours à même de ſuivre l'ennemi pour arrêter des progrès, au moment où ils feraient devenus dangereux, ſans

craindre l'avance que l'éloignement de ſon camp et l'agilité de ſes mouvemens pouvaient lui donner. Car quand on eſt ſûr des points fixes dans une contrée, c'eſt à dire des places, il eſt toujours aiſé, d'en rechaſſer l'ennemi, qui s'y eſt gliſſé.

Mais ce qui mettait le comble à tous les avantages; ce qui facilitait aux Anciens les moyens d'arrêter les entrepriſes de l'ennemi, en choiſiſſant lequel ils voulaient, des trois partis qu'ils avaient à leur diſpoſition; ſoit de ſe camper à ſa barbe et de l'empêcher ainſi de pouvoir remuer à leur inſu; ou de ſe tenir ferme dans un camp avantageux ſans s'embaraſſer de ſes efforts pour les en faire ſortir; ou enfin de le ſuivre dans ſes mouvemens, mais ſans ſe fatiguer, ſans s'évertuer, ſûrs d'arriver toujours à tems pour l'empêcher d'éxécuter rien de déciſif; tandis que ce n'eſt qu'à force de vigilance, d'attentions, de combinaiſons et en nous étendant que nous pouvons reſiſter à ſes entrepriſes; ce dernier et principal avantage, dis-je, c'eſt que la nature de leurs Armes et de leur ordonnance leur feſait trouver partout des poſtes et des poſitions. Le choix d'un Camp ne devait leur couter que la peine de jetter les yeux autour d'eux. Une hauteur quelconque, avec de l'eau et quelques pâtures à portée leur fourniſſaient une poſition avantageuſe, et voilà ce qu'ils pouvaient être bien ſûrs de rencontrer partout. Ainſi ils ne pouvaient jamais ſe trouver embá-

embaraſſés dans un mouvement qu'ils projettaient, par la difficulté de ne pas trouver une bonne poſition au bout. Pour nous c'eſt une toute autre affaire. Ce n'eſt pas que j'entende par poſition, une de ces ſituations ſingulières, qui préſentant à l'ennemi tous les désavantages poſſibles pour combattre, le mettent dans la néceſſité de le faire pour remplir ſes vues. Ces ſituations, extrêmement rares, ne peuvent être régardées, comme feſant régle dans le choix des Camps. Mais comme il faut pourtant, dans chaque camp, ſe tenir prêt à combattre, parceque l'ennemi peut venir nous y obliger; il n'eſt pas permis de prendre un Camp, où on ne ſoit en état de le faire avec avantage. C'eſt une régle dont nous ne ſaurions nous départir.

Nous éxigeons d'un Camp pour ne pas le nommer, mauvais; que ſon aſſiette ſoit forte; que toute l'Armée y ait de la place pour combattre, ſans que d'un autre coté il ſoit trop grand, et qu'elle ne puiſſe pas le garnir: que les flancs ſoyent convénablement appuyés: qu'on puiſſe y entrer et en ſortir aiſément; qu'il y ait de l'eau et du fourage. Voilà les qualités qu'un Camp doit avoir, rélativement à ſon aſſiéte et indépendamment de ſon rapport avec le plan de la guerre ou de la Campagne. Quoique les Anciens cherchaſſent à peu près les mêmes proprietés dans les leurs, il leur était bien plus facile de les trouver partout, au point néceſſaire pour,

eux. Leurs armes et leur ordonnance ne les rendaient pas à beaucoup près auſſi éxigeans que nous là dedans; et même il eſt aiſé de faire voir que quelques uns de ces points ne leur étaient pas eſſentiels; par ex: le plus important de tous pour nous; l'appui des flancs. Enfin, repétons le; partout ils trouvaient les moyens de remplir les conditions que leur Art de la Guerre leur préſcrivait pour ſe camper; ils pouvaient aſſeoir leur Camp toujours à 500 pas près, préciſement à l'endroit où il leur convenait de ſe poſter par rapport à leurs autres vues; et n'étaient jamais obligés, comme nous le ſommes ſouvent, de ſe placer à des lieues de l'endrait qui aurait ſatisfait à leur but, parcequ'il n'y avait point de bonne poſition à prendre dans cet endroit là. C'eſt une vérité qu'il eſt facile de prouver jusqu'à l'évidence.

La première attention dans le choix d'un camp, c'eſt que les flancs ſoient couverts, et aſſurés. Si nous pouvons être attaqués et pris en flanc; ſi ce à quoi nous nous appuyons eſt ſuſceptible d'être tourné par un mouvement rapide et prompt, nous ſommes infailliblement perdus. Cela nous rend fort difficiles ſur le choix des points d'appui de nos flancs. Un bois; à moins qu'il ne ſoit plein de défilés, d'un fond marécageux; en un mot: ſi la nature n'ajoute d'autres obſtacles à ceux que les arbres préſentent; eſt un couvert très perfide. Il en eſt de même d'un village, depuis que par le moyen des obu-

obuſiers on peut ſi aiſement le mettre en feu et forcer les trouppes a le vuider. Il ne reſte guères que les hauteurs inacceſſibles, les rivières et autres eaux les grands ravins, les places et les lieux fermés, où l'on puiſſe aſſeoir ſes ailes en aſſurance. Encore n'eſt ce pas tout que de trouver de tels appuis, puisqu'il ne ſuffit pas d'être en ſureté contre une attaque de près, corps à corps de la part de l'ennemi; il faut encore n'avoir rien à craindre de ſon feu, dans ſon Camp. Pour cela il faut qu'au de là de ces appuis, il ne ſe trouve aucun emplacement avantageux pour l'Artillerie, dont l'ennemi puiſſe s'emparer; c'eſt à dire qu'il faut, qu'à près d'un quart de lieue des ailes du camp il ne ſe trouve pas de hauteur plus élévée que celle que l'on occupe ſoi même. Cela ne ſe trouve pas partout, où on le voudrait, il s'en faut de beaucoup.

Il en était tout autrement des Anciens, qui ne s'embaraſſaient point du tout d'avoir les flancs appuyés dès que leur Armée n'était pas de beaucoup inférieure à celle de l'ennemi. J'en allegueraï des preuves au Chapitre des Batailles, où je ſerai obligé de revenir ſur cette matière; parcequ'en effet toutes les attentions que nous donnons au choix d'un camp, n'ont pour but, que d'y trouver un bon champ de bataille. En attendant la nature des choſes le démontre. Les Romains n'aſſéyaient point de camp, qu'ils ne l'entouraſſent de fortifica-

tions. Ils ne ſongeaient donc pas à l'appuyer aux ailes. Les Grecs n'avaient pas auſſi conſtamment cet uſage ſans doute; mais ils n'en recherchaient pas davantage dequoi couvrir leurs ailes dans ceux qu'ils prenaient. En effet, comment des armées à peu près égales en force auraient-elles pu ſe tourner? Si l'on avait voulu l'entreprendre de loin, l'armée oppoſée aurait été toujours à même de s'y oppoſer à tems, à cauſe de la rapidité naturelle des mouvemens des armées anciennes, augméntée, parceque celle ci n'aurait eu qu'à ſe mouvoir par la corde; tandisque l'autre aurait été obligée de parcourir l'arc du cercle. Si l'on avait voulu tourner une telle armée de près, rien de plus aiſé pour les Anciens que de ſe couler par un mouvement parallèle et de s'oppoſer ainſi à l'entrepriſe de l'ennemi. Souvent même il aurait été aiſé de l'en punir ſur le champ. Car entre armées égales des Anciens, l'une ne pouvait vouloir tourner l'autre ſur une aile, et par conſéquent la dépaſſer, ſans laiſſer l'ennemi dépaſſer l'aile oppoſée, et lui fournir les moyens de la tourner auſſi: ou bien ſans s'affaiblir; ou même s'ouvrir dans quelque partie du front. Et un ennemi attentif et alerte aurait aiſément pu profiter de ces circonſtances, pour battre celui qui aurait voulu le vaincre ainſi. Tout cela ne ſe trouve pas ainſi chez nous.

Le front étendu de nos armées nous met à même de dérober un nombre infini de mouvemens.

Nous

Nous pouvons tourner de loin, parcequ'il ſuffit de nous trouver à portée des armes à feu ſur le flanc de l'ennemi; pour avoir rempli notre but. Que dis-je il nous ſuffit de nous montrer ſur ſon flanc, dèsque ce flanc eſt abordable, pour l'obliger à fuir parce qu'avant qu'une de nos armées avec tout ſon attirail de guerre ait changé de place, et s'en ſoit choiſi une autre convenable; un corps en marche, aurait le tems de faire une ou deux lieuës, pour tomber ſur elle. D'un autre coté il nous eſt bien plus facile de nous étendre, ſans nous mettre en danger; parceque, pourvu que les intervalles que nous laiſſons quelque part, ſoyent bien couverts par le feu, on n'a pas à craindre que l'ennemi y pénétre; et puis il eſt plus aiſé de les cacher ſur un front auſſi étendu que le notre, et en tenant la partie qu'on affaiblit hors de portée ou hors de vue; ce que la diſtance à laquelle le feu oblige toujours nos armées de ſe former en bataille et l'étendue de notre front nous permet de faire avec aſſurance, dans quelque partie de l'emplacement que nous occupons.

Si des ailes nous paſſons au front du Camp, il y faut encore bien plus de cérémonies pour le rendre bon. La ſeule énormité de celui que nos armées occupent forme un grand obſtacle à leur trouver des poſitions convenables.

Toutes les parties d'une Armée doivent être diſpoſées de manière à s'entreſécourir, et à communi-

muniquer entre elles; rien ne doit ſéparer les unes des autres; ſans cela l'ennemi attaquera quelqu'une de ces parties démembrées et l'accablera, avant qu'elle ſoit ſecourue du reſte. Or il arrive, que preſque tout ce qui forme un bon appui pour les flancs, formerait auſſi une ſéparation entre les parties de la même armée, ſi le front le débordait. Il ſuit delà que dans un poſte, il faut éxactement ſe renfermer entre les points d'appuis des ailes. Et puiſqu'il faut auſſi qu'un champ de bataille ne ſoit, ni trop vaſte pour les trouppes qui doivent l'occupper, ni trop étroit; ce ſera toujours une affaire que d'en trouver un, juſtement pour le nombre de trouppes que l'on a. Un Camp ſera admirable pour quarante mille hommes; dans lequel quatre-vingt mille hommes, qui voudraient l'occupper, ſe trouveraient écraſés. Et d'un autre coté ſoixante mille hommes auront été admirablement poſtés dans un endroit, où, ſi vous n'en mettez que trente mille, ils ſeront perdus.

Avec ce front énorme, il faut que toutes les parties en ſoyent fortes; car ſi une ſeule a un défaut capital, toute la poſition ne vaut rien. Il faut qu'aucun ravin, ni ruiſſeau un peu important, ni bois, ni marais ne croiſe le front. Il faut qu'il n'y ait nulle part des hauteurs du côté de l'ennemi, qui dominent nos trouppes et notre artillerie, au moins à la moyenne portée du Canon, ce qui n'eſt

pas

pas une petite distance. Il faut que quelques parties considérables du front soient couvertes, pour que l'ennemi ne puisse pas choisir celles où il voudrait nous attaquer, mais qu'il soit réduit à certains points d'attaque. Il faut que notre artillerie elle même soit placée sur des élévations, d'où elle puisse voir approcher l'ennemi: encore faut-il que ces hauteurs s'élévent en pente douce, et que leur talut ne fasse pas des sinuosités qui dérobent l'ennemi à la ligne de tir, dans sa marche pour attaquer; et il faut de plus qu'elles voyent et donnent sur les points d'attaque que le terrain laisse sur le front. Il faut du fonds à un Camp pour s'y placer; et à une Armée en bataille pour s'y remuer et y faire tous les mouvemens nécessaires: Et quel fonds encore? au moins de six cens pas derrière toute l'armée; et là il ne doit y avoir ni grand ravin, ni riviére, ni marais, ni bois touffu, enfin aucun de ces obstacles, qui empêcheraient la libre communication de toutes les parties de l'armée. J'omets bien d'autres choses, parceque comme je l'ai dit, je serai obligé de révenir ailleurs sur cet objet.

Chez les Anciens tout cela était bien different. Ils trouvaient sans doute de l'avantage à se placer sur des hauteurs. L'ennemi obligé de grimper, et qu'on attendait de pied ferme sur la crête, arrivant fatigué et essoufflé au haut, était bien vite culbuté dans cet état; et leurs traits, surtout le pilum des Romains,

Romains; feſaient bien plus d'effét, lancé du haut en bas, que de bas en haut, et en grimpant. Mais auſſi était ce là tout ce qu'il fallait pour rendre leurs camps forts. Nulle néceſſité d'avoir des défilés devant le camp, parcequ'il n'y avait point d'artillerie qui rendit le paſſage des défilés difficile, et meurtrier. Nulle néceſſité que les hauteurs euſſent plutôt telle que telle autre ſituation, et formaſſent tels angles plutôt que tels autres entre elles. Il fallait bien que les parties de leurs armées entrecommunicaſſent, auſſi bien que chez nous; mais il était bien plus aiſé de trouver un terrain de 500 toiſes qui ne fût pas entrecoupé, qu'il ne l'eſt à préſent d'en trouver un de 5 à 6000 toiſes. Si le camp des Romains éxigeait quelque profondeur, leur champ de bataille en demandait au moins fort peu; et il était encore bien plus aiſé de trouver un eſpace de terrain médiocre, ſans rien qui le reſſerrât ſur ſes derrières, que de ne point rencontrer d'obſtacles dans l'immenſe place, qu'il faut à nos armées, d'une aile à l'autre.

Une des conditions principales dans un Camp, c'eſt qu'il faut qu'on en puiſſe ſortir du côté, par où on le veut. Cette condition n'en feſait pas une pour les Anciens, parce qu'elle ne leur pouvait jamais manquer. Un ſeul chemin propre à y faire marcher des hommes et des chevaux, et qu'on ne pût pas leur couper, leur ſuffiſait pour ſortir de leur camp; et s'il s'en trouvait un tel vers chaque coté,

où

où ils pouvaient avoir déſſein de marcher, tous leurs voeux ſur ce point devaient être ſatisfaits. Mais nous; comment ſortirions nous d'un camp par un ſeul chemin? quand aurions nous fini de le déblayer? Il nous en faut cinq où ſix au moins de chaque côté d'où nous pouvons avoir interêt de déboucher. Il faut que l'ennemi ne puiſſe nous embaraſſer dans aucun de ces chemins là. Pour que l'ennemi pût embaraſſer une Armée ancienne dans ſa marche, il fallait qu'il occupât quelque hauteur ſur laquelle on devait monter, ou au pied de laquelle le chemin paſſait. Si anciennement l'ennemi tombait ſur la marche, avant qu'on ſe fut formé, ce devait toujours être par la faute du Général qui conduiſait l'armée, ou de ceux qu'il chargeait de ſes ordres. On avait beſoin de ſi peu de tems pour ſe mettre en bataille; et les emplacemens propres à cela, ſe trouvaient tellement partout, qu'il fallait que l'ennemi fut en embuſcade bien près, pour ſurprendre l'armée en marche. C'était donc la faute de ceux qui conduiſaient l'avant garde ou les patrouilles des flancs s'ils n'avaient pas découvert cette embuſcade à temps. Mais pour nous la choſe eſt différente. Il faut que l'ennemi ne puiſſe occuper aucune hauteur, aucun point ſur toute la marche de notre armée, ſur aucune des cinq, ſix et plus de colonnes dont elle eſt compoſée, d'où il puiſſe la canonner. Il faut être aſſuré qu'il n'eſt et ne ſaurait ſe mettre à la portée de notre marche, car c'eſt

une

une telle opération pour nous, que de nous forma de prendre un champ de bataille, lorsque, sans être préparé, on vient annoncer que l'ennemi va taquer; qu'une armée dans ce cas là peut compte d'être battue. Assurément si Metellus avait eu un de nos armées à ses ordres, dans sa marche sur l Muthul, et qu'au passage des montagnes il eut trouvé Jugurtha là où il le trouva; il est très vraisemblable qu'il aurait mal passé son tems; que le canon de Jugurtha l'aurait empêché de se former, et que les trouppes de ce Roi seraient tombé sur les siennes, avant que tout eut été prêt à combattre. Metellus aurait du faire reconnaitre ce passage longtems auparavant, et vraisemblablement que, si on avait trouvé Jugurtha là où il était embusqué, on n'aurait pas du tout pu entreprendre cette marche; au moins par les gorges, par où Metellus passa. (V. Antiquités Militaires de Guischard T. I. p. 20 suiv.)

Si on réfléchit à ce que nous venons de détailler briévement, on sentira bien, que pour trouver un emplacement qui réuniſſe tant de proprietés, rélativemnt au nombre de combattans que l'on a sous ses ordres, on ne peut pas toujours choisir son camp où l'on veut; ni se camper toujours à portée de l'ennemi ou à sa vue; qu'il faut par conséquent souvent en choisir un, à plusieurs lieues de l'ennemi, ou du point que l'on aurait précisement en vue, et suppléer ensuite à un pareil éloignement, par d'au-

d'autres moyens, et ſurtout par des corps détachés ; dont on ne ſaurait par conſequent ſe paſſer, mais qu'il faut placer avec toutes les précautions que nous avons détaillées plus haut.

Bien des choſes que les Anciens ont faites, nous deviennent impoſſibles par la même raiſon. Si quelqu'un en doute, je le prie de ſe donner la peine de lire la Campagne de Céſar contre les Lieutenans de Pompée en Eſpagne ; que j'allégue en éxemple, parcequ'elle eſt ſi bien detaillée par le Colonel Guiſchard, et parcequ'en fait d'art de la Guerre des Anciens, on ne peut presque citer que les Guerres civiles des Romains; quelques guerres des Grecs entre eux, ou avec les Romains; et les campagnes entre ceux ci et Hannibal. Car presque tout ce que l'antiquité contient d'ailleurs, ſur les Guerres de ces deux peuples, contre ce qu'ils nommaient barbares, eſt rarement inſtructif, tant parceque ces barbares étaient ſi ignorans, ſi fort au deſſous d'eux, en fait de courage et de connaiſſances ſur l'art de la Guerre, qu'ils n'ont pu employer presqu' aucune ſcience à les vaincre ; que parcequ'on n'a pas des détails ſuffiſans ſur les événemens militaires de ces guerres. Je demande donc, ſi, dans cette Guerre, Céſar aurait pu, avec une de nos Armées, ſe camper à la barbe de Pétréjus, comme il fit; au point que celui ci ne pouvait faire un pas qu'il ne le vit auſſitôt, ce qui fut la cauſe principale du ſuccès

de la Campagne? Aurait-il pu le ſuivre dans ſa marche d'auſſi près qu'il fit; le faire harceler par ſa cavallerie, pour le rétarder, et le dévancer par ce moyen, en le cotoyant? De nos jours, Céſar campé plus loin de Petreius, aurait été averti plus tard de ſa marche; et n'aurait pas pu le ſuivre de ſi près. Le canon de l'arriére garde de Pétréius, et de poſtes d'Infanterie placés par lui de diſtance en diſtance ſur les hauteurs, pour couvrir ſa rétraite, auraient tenu par leur feu cette cavallerie en reſpect et dans l'éloignement. Céſar n'aurait pas pu non plus cotoyer l'ennemi de ſi près; de ſorte que jamais il n'aurait pu lui couper le chemin et le désarmer, comme il fit.

Un autre point très important et très difficile pour nous, et qui devait l'être à certains égards autant et plus pour les Anciens; c'eſt la ſureté des trouppes dans le Camp que l'on a choiſi pour elles. Les Romains y pourvoyaient admirablement bien en l'entourant tout entier de fortifications. Leurs trouppes légéres campaient hors de l'enceinte, et s'aſſuraient elles mêmes, et tout le camp, contre toute ſurpriſe, par des gardes et des partis. Nous ne ſommes pas auſſi inſtruits ni de la façon dont les Grecs campaient, ni quelles mésures ils prenaient pour ne pas être ſurpris. Car la légéreté avec laquelle une armée ancienne pouvait ſe mettre en mouvement, devait rendre cet objet là, très difficile à remplir. A préſent une armée ne ſe hazar-

dera pas à marcher pour en ſurprendre une autre, ſans avoir ſon Artillerie avec elle. Elle ne pourra y marcher que ſur pluſieurs Colonnes, elle voudra ſe former, au moins un peu, avant que de donner. Tout cela ne peut que rétarder la marche; faire naître les confuſions, que la multiplicité des colonnes rend preſque inévitables, dans les marches de nuit; enfin augmenter les difficultés pour la faire en ſécret et avec ſureté. Auſſi rien de plus rare aujourd'hui, que ces ſortes de ſurpriſes. Il parait donc que nous n'aurions pas beſoin de prendre d'auſſi grandes précautions pour la garde de nos camps que les Anciens. Mais d'un autre côté l'étendue de notre front, l'embarras d'une armée qui combat avec ſon Camp tendu et le temps conſidérable qu'il nous faut pour le déblayer; tant d'arrangémens qu'éxige notre attirail de guerre, pour ſe trouver entièrement préparé à combattre, ainſi que bien d'autres cauſes encore, contribuent à remettre les choſes dans l'ancien équilibre, et nous obligent à nous entourer d'une chaine de poſtes pour dormir en ſureté.

Pour en révenir aux Grecs, il parait qu'ils en étaient ſur l'article du Campement, dans la ſituation et dans les principes de nos Ancêtres, il y a deux ſiècles. Ils cantonnaient tant qu'ils pouvaient et ne campaient guères. Lorsque par la vivacité des mouvemens, la proximité de l'ennemi, ou par la nature du pays, ils ne pouvaient cantonner, ils

bivouaquaient plutôt qu'ils ne campaient. Cela leur était d'autant plus facile, que les mouvemens vifs ne duraient guères pendant la Campagne; une bataille y mettait fin promptement. D'ailleurs la beauté des climats où ils portaient la guerre, leur rendait l'attirail d'un Camp peu néceſſaire, il devait leur être aſſez indifférent de camper ou de bivouaquer. Enfin lorsqu'ils feſaient un long ſéjour dans quelque camp; par éx: lors d'un ſiége, ou dans le cas fort rare chez eux, de quelque poſte à maintenir avec opiniatreté, ils ſe barraquaient. Ce que je trouve de particulier, c'eſt que les dix mille ayent toujours cantonné. Comment pourſuivis par un ennemi acharné à leur perte, oſaient-ils riſquer de ſe diſperſer dans des villages? Cela prouve bien, que les Perſans devaient être d'une ignorance et d'une poltronnerie exceſſive pour ne pas ſurprendre quelqu'un des quartiers des Grecs, ſurtout avec leur ſupériorité en Cavallerie. Cela prouve encore qu'il n'y a pas beaucoup d'inſtruction à puiſer, pour un militaire, dans le récit de guerre de cette eſpèce. Ce qui ne me parait pas moins ſurprenant, c'eſt que les Grecs, qui ont marqué tant de ſubtilité et de préciſion, dans la compoſition, l'ordonnance et les évolutions de la phalange; et ſurtout tant de génie et d'application dans l'art des ſièges; n'ayent pas employé l'uſage de fortifier leur Camp, auquel les Romains ne manquaient jamais. Eſt-il poſſible qu'un peuple, qui avait

avait auſſi profondément médité ſur l'art de la Guerre que les Grecs, ne ſe ſoit pas aviſé d'un moyen auſſi excellent, pour aſſurer entièrement les trouppes dans le Camp, et qui d'ailleurs fourniſſait des reſſources innombrables, pour le ſuccès des opérations de la Campagne, comme on le voit par le parti qu'en ont ſû tirer les Romains? Le camp de ceux ci était une fortereſſe mouvante qui allait ſe placer, où bon lui ſemblait; ſans pouvoir être attaquée, et forcée à combattre que quand elle le voulait bien.

Le ſentiment des avantages, que ce peuple rétirait de la méthode d'entourer ſes camps d'une ligne de fortification, et de la fatigue extrême que cauſe à nos trouppes cette chaine de poſtes d'Infanterie que nous ſommes obligés de former autour de nos Camps, a porté quelques Auteurs militaires, à nous conſeiller d'y révenir. Mais cette idée ne peut partir, que de ce qu'ils n'ont point aſſez fait attention aux différences, que le tems, les inventions et les uſages modernes ont apportées à l'art de la Guerre.

D'abord l'étendue de notre front rendrait un pareil ouvrage infiniment plus long et plus difficile à éxécuter pour nous, que pour les Romains. Le Camp d'une armée Conſulaire avait 1000 à 1200 toiſes de pourtour. Une de nos armées de 50000 hommes ſeulement occupe un front d'une étendue au moins quadruple. En n'en fortifiant que le

front, il faudrait que chaque Soldat fortifiât au moins le double du terrain que devait fortifier le Soldat Romain. Mais il y a plus: nos fortifications, pour être capable de quelque défenſe, ont beſoin de parties ſaillantes, et c'eſt encore la poudre à canon qui en eſt la cauſe. Ces ſaillants donnent un beaucoup plus grand développement à nos lignes, qu'à celles que les Romains conſtruiſaient, proportionnellement au front de chacune. Autre cauſe d'un ſurcroit de travail pour notre Soldat. D'un autre côté une armée romaine ſe mettait en marche deux ou trois heures avant l'aube du jour; et n'ayant rien qui l'embaraſſât dans ſa route, elle ſe trouvait de bonne heure dans ſon nouveau camp, de ſorte que le Soldat avait tout le tems d'achever l'ouvrage, qu'il fallait faire pour le fortifier. Si nous conſidérons la façon dont nous marchons, nous y verrons de nouveaux obſtacles à la réaliſation de cette idée. L'énorme train de charroi que nous voiturons partout avec nos armées; le temps qu'il faut pour qu'une armée paſſe de l'ordre de bataille à celui de marche ſur pluſieurs colonnes; la multiplicité de ces colonnes, qui fait qu'il y en a toujours quelqu'une qui ſe trouve arrêtée par de mauvais chemins: tout cela fait que nous mettons des douze, des ſeize heures à faire cinq à ſix lieues. Jugez un peu s'il reſterait aſſez de temps et de forces aux trouppes, pour creuſer un foſſé et éléver un parapet ſur une étendue de 4 à 5000 toiſes? A peine

ne aurait on celui de les tracer. Car il faut encore obſerver que nos armes, et l'étendue du front de nos armées, éxigent qu'en traçant des ouvrages, on faſſe la plus grande attention à la ſituation locale, à moins qu'on ne veuille les rendre plus nuiſibles qu'avantageux. Il n'en était pas ainſi chez les Romains; le moindre Décurion de leur armée aurait pu en tracer le camp avec ſon enceinte; parceque au moyen du petit eſpace qu'il occupait en comparaiſon des nôtres, il ſe trouvait toujours ſur un terrein uni; et encore plus, parceque la différence des armes en mettait une totale entre l'attaque, et la défenſe, et par conſéquent entre les principes de la fortification.

Nous pourrions alléguer encore bien d'autres raiſons, pour prouver l'impoſſibilité d'adopter l'uſage des Romains ſur ce point là. On croit communément qu'il y a des nations qui aiment moins à rémuer la terre que d'autres. On peut même alléguer à ce ſujet l'exemple des Grecs et des Romains. Ceux-ci travaillaient à des ouvrages immenſes, avec une bonne volonté, une promptitude et une patience, qui paſſe toute imagination; au contraire des autres, qui étaient bien plus revêches ſur ce point. On veut que le Soldat Allemand ſoit là dedans de l'humeur des Grecs; et que brave dans le combat, il haïſſe extrêmement à manier la bêche et la pioche; au lieu que le Soldat Français, dit-on, eſt prompt à s'enterrer. Les Français d'un autre

côté ſe plaignent de la pareſſe de leur Soldat à creuſer la terre. Ce qu'il y a de ſingulier là dedans c'eſt qu'on s'exprime ſouvent, comme s'il y avait de la honte à une nation, à élever promptement des fortificatious, et à s'y bien défendre. Ce préjugé abſurde eſt indigne de gens de guerre, qui doivent ſavoir que le meilleur Soldat eſt celui, qui éxécute avec le plus de zéle, tout ce que ſon Général lui commande, pour vaincre l'ennemi; et pour un Général il n'y a de honte, qu'à ne pas vaincre et détruire l'ennemi, en conſervant ſes trouppes autant que poſſible. Ce ſerait donc un éloge pour les Français, s'il était décidé qu'ils fuſſent plus diſpoſés à remuer la terre, que nous autres Allemands. Il en eſt peut être quelque choſe, mais la différence n'eſt pas grande; et les trouppes Européennes en général ont une grande averſion pour le travail de la terre. La raiſon en eſt naturelle à mon avis. C'eſt un proverbe trivial, qui dit; *que les gens travaillent comme on les paye*; mais pour être trivial il n'en eſt pas moins vrai. La paye du Soldat moderne eſt ſi modique; qu'on ne peut éxiger de lui qu'il ſe conſume en travaux militaires, n'ayant pas dequoi réparer ſes forces épuiſées. Le Soldat Romain récevait outre ſa ration de blé, un dénier Romain tous les trois jours, avant les tems de Jules Céſar, qui doubla ſa paye. Il n'importe à combien on évalue ce denier en monnoye d'aujourdhui. Mais pour ſentir la différence entre la paye de notre Soldat et la

ſienne;

ſienne, il n'y a qu'à ſonger, que ſa paye de douze jours équivalait à une méſure de blé, que ce qu'on donne en un mois à nos Soldats, ne ſaurait payer. De cette paye ſi modique il réſulte une impoſſibilité de faire travailler nos trouppes comme les Soldats Romains, par plus d'une raiſon. D'abord on trouve bien des gens qui pour un entrétien chétif mais ſûr, hazarderont trois ou quatre fois par an de ſe faire caſſer la tête, mais on n'en trouvera pas, qui veuillent à ce prix faire journellement un travail, qui dans l'aiſance de la paix, leur procurerait une ſubſiſtance bien plus commode. Car que l'on ne s'y trompe pas, les marches, et ſurtout les gardes, toutes fatigantes qu'elles ſont et qu'elles paraiſſent, n'éxigent pas un effort de travail comme l'éxercice de la pioche et de la bêche. Dans les marches on traine inſenſiblement ſon corps et ſa charge; et pour les gardes, elles ne ſont réellement qu'une éſpèce d'oiſiveté active, que la pareſſe préfére beaucoup au travail des bras. Enſuite avec cet entretien chétif, on ne peut pas éxiger du Soldat un travail auſſi énorme que le ſerait celui d'éléver des lignes autour d'un Camp; après une longue et pénible marche, et à la veille d'en faire une autre: parcequ'il n'aurait pas les moyens de les réparer par une bonne nourriture. Enfin notre Soldat n'a pas le tems de travailler ainſi. Il faut que, pour ſubvenir à la modicité de ſon entretien, on lui permette d'aller chercher d'autres moyens de nourri-

ture, ſoit dans les champs ſoit dans les Villages. Comment pourrait-on prétendre qu'après une longue marche, il travaillât à fortifier ſon camp? Comment le pourrait-il, ſachant que de tout le jour, il n'aurait que ſa chétive et modique ration de pain pour ſe réfaire? Cela peut bien s'exécuter dans quelque occaſion preſſante, une ou deux fois dans une campagne, mais non pas habituellement, comme chez les Romains. Il faut, avec la paye qu'on donne à notre Soldat, abſolument ſouffrir qu'à la fin d'une marche, il aille dans les prochains villages, chercher des légumes, ou quelque choſe de ſemblable pour ſa nourriture. Cela, eſt ſujet à de grands inconvéniens; il faut l'avouer. Le camp reſte dégarni, et pourrait être expoſé quelquefois à des échecs ſenſibles, vis à vis d'un ennemi hardi. Ou bien dans la ſuppoſition que les méſures que l'on prend de nos jours, pour la garde d'un camp, rendent un tel accident peu à craindre; on ne ſaurait nier au moins, que cela n'accoutume les trouppes au déſordre, au brigandage, à la déſertion. Jamais nous ne parviendrons, de cette manière, à entretenir dans nos camps une diſcipline comparable à celle des Romains, où, quand le Général l'ordonnait, un arbre planté aux portes de leur camp conſervait tous ſes fruits. Il eſt pourtant bien naturel, que, quand on ne donne pas réellement dequoi ſubſiſter à des gens, et ſurtout à des gens de guerre, il faille ſouffrir qu'ils en prennent où il y en a; et

de

de cet uſage d'aller chercher et de prendre des ſubſiſtances, quand il faut, nait néceſſairement celui d'en prendre quand il ne le faudrait pas, et de prendre tout ce qu'on trouve; en un mot de piller et de voler.

Avec tout cela ; il faut dire les choſes comme elles ſont. C'eſt un grand mal, que cette paye ſi peu proportionnée à l'entrétien d'un homme, que l'on donne à préſent aux trouppes: la choſe eſt manifeſte. Mais ce n'en eſt pas du tout un, parceque cela nous empêche de fortifier habituellement nos camps, comme feſaient les Romains. Car non ſeulement la grande étendue, que l'ordonnance exténuée de nos trouppes les oblige d'occupper, rend la choſe impraticable, comme nous l'avons détaillé; mais c'eſt qu'au moyen de nos armes un camp fortifié n'eſt plus du tout ce qu'il était, et ne peut plus rendre les mêmes ſervices qu'autrefois. Ceci nous améne naturellement à un point important, et intimément lié à la matière que nous traitons ; ſavoir, les changemens apportés par nos armes dans la fortification de Campagne.

Tout ce qui ſe nomme fortification ſe fondant ſur le même principe général, elle n'a pas pu changer eſſentiellement ; au lieu que les moyens de détruire toutes les fortifications artificielles, ont changé du tout au tout, et ſe ſont perfectionnés à un point incroyable. Ce principe général de la fortification,

cation, dont je parle; c'eſt de rendre l'accès de l'attaquant à l'attaqué difficile. La gravité feſant tendre tous les corps vers le centre de la terre et les y précipitant même, lorsqu' aucun obſtacle ne les retient; l'homme qui monte perd la plus grande partie de ſa force, en voulant vaincre cette tendance, et ſe trouve dans cette ſituation peu en état de réſiſter à un ennemi. Voilà pourquoi, dès qu'il s'agit d'une attaque corps à corps, un ſimple foſſé forme déjà un obſtacle aſſez grand, lorsqu'il eſt bordé d'ennemis. Pour ſe fortifier, c'eſt à dire, pour ſe mettre en état, de réſiſter à un ennemi ſupérieur, on a donc, de tout tems, creuſé un foſſé et employé la terre qu'on en tirait, à augmenter la hauteur que l'ennemi devait eſcalader pour nous joindre; et à en former, en un mot, un rempart. C'eſt ainſi qu'on ſe fortifiait anciennement; c'eſt ainſi qu'on ſe fortifie encore aujourd'hui; car nous n'avons pas encore trouvé ou inventé d'autres matériaux, que de la terre, des faſcines, des palliſades etc. que les anciens poſſédaient et connaiſſaient auſſi bien que nous; et avec ces matériaux il n'eſt guères poſſible de faire autre choſe que ce qu'on en a fait depuis trente ſiécles.

Mais depuis que les progrès dans les ſciences et les arts, ont fait inventer une matière toute nouvelle pour l'attaque, ſi ſuperieure à nos moyens de défenſe et qui les détruit ſi aiſément, ceux ci ne peuvent

peuvent être employés qu'à force d'art, et ne rendent même plus du tout les ſervices qu'on en rétirait autrefois.

Toutes les machines de guerre d'une armée ancienne, réunies contre un eſpace de douze pieds d'un parapet de pure terre, et de ſix piés d'épaiſſeur, n'en auraient pas entamé la crête, quand on les aurait plantées à cinquante pas de diſtance, et qu'on aurait tiré pendant vingt quatre heures, avec elles. Dix pièces de gros canons, placées à 200 toiſes d'un rétranchement, en raſeront huit à dix toiſes dans une couple d'heures, pourvu que les canonniers ſachent leur métier. Cela fait une différence notable, et voici comment.

Tout eſcarpement, ſoit qu'il faille le déſcendre et ſurtout le monter, ne forme un obſtacle conſiderable, qu' autant que l'ennemi attend ceux qui montent au haut, pour les culbuter dans le précipice; ſoit en leur jettant toutes ſortes de choſes peſantes ſur le corps; ſoit en les pouſſant, dès qu'ils peut les atteindre avec ſes armes de main. Mais ſi on peut parvenir à écarter ceux qui défendent un rétranchement de terre, alors la montée n'en eſt ni difficile ni dangereuſe, ni longue pour une troupe, dont chaque individu s'entre-aide. Or nous avons ce moyen d'écarter les défenſeurs d'une fortification par nos armes de jet, dont la violence, la juſteſſe et l'activité ſurpaſſe à l'infini, tout ce que

les

les Anciens poſſédaient d'approchant. Auſſi faut il bien obſerver que le *vallum* des anciens était un rempart, tandisque nous n'employons la terre que nous tirons du foſſé, qu'à faire un parapet. Je m'explique. L'élévation formée par la terre tirée du foſſé, ſert chez nous principalement et presque uniquement à couvrir le Soldat des traits de ſon adverſaire. Chez les Anciens ce point de vue n'était que très ſubordonné ; l'objet principal était d'augmenter la hauteur que l'ennemi devait eſcalader, et de donner plus de tems et de moyens de le précipiter en bas. Ceux qui défendaient un retranchement montaient ſur l'élévation de terre qu'ils avaient faite, et ne ſe tenaient pas derrière comme nous feſons. Ils ſe couvraient alors contre les traits aſſez faibles qu'on leur lançait par leurs boucliers ou par un léger blindage qu'ils plaçaient au deſſus qui n'aurait pas reéſiſté à notre coup de fuſil. On veut à la verité que nous en uſions de même, et que pour défendre nos rétranchemens, nous montions auſſi ſur le parapet : et aſſurément il n'y a point d'autre manière de bien défendre un rétranchement, que celle là. Mais elle n'eſt praticable que lorsque l'ennemi eſt dans le foſſé, et qu'il n'a pas aſſez de monde, pour laiſſer des trouppes ſur la contreſcarpe, dont le feu nettaye le parapet, tandis qu'on travaille à l'eſcalader. Ainſi cette méthode peut et doit même ſe partiquer toutes les fois, qu'un détachement, dans une redoute ou dans quelqu' autre

petit

petit fort de campagne, eſt attaqué par un autre détachement. Mais pour la défenſe d'un camp rétranché, la choſe eſt différente.

Cette attaque, ſuppoſant toujours ſupériorité dans celui qui l'entreprend, en ſuppoſe auſſi en artillerie. On la commence alors par une canonade très vive et de fort près ſur le rétranchement. On augmente même cette ſuperiorité en Artillerie, en réuniſſant l'effet de toutes les piéces que l'on a, ſur les points du rétranchement, que l'on veut attaquer. On parvient par ce moyen à en raſer une partie. Ce feu d'enfer réuni ſur ces points fait du mal aux trouppes, qui ne ſe ſentant plus couvertes par leurs ouvrages, commencent à n'y avoir plus confiance. Il arrive même aſſez ſouvent, qu'elles cédent à ce ſeul feu, et qu'elles abandonnent le bord du foſſé, avant que l'ennemi y parvienne. On ſent bien qu'alors le paſſage du foſſé, et l'eſcalade de l'eſcarpe et du parapet, qui devraient former les plus grands obſtacles à la priſe du rétranchement, n'en oppoſent plus aucun ; et qu'il n'y a plus que le débouchément par ces paſſages, et l'action de ſe former au dedans du rétranchement, ſoit ſous le feu de l'Infanterie placée en arrière, ſoit malgré les charges de la Cavallerie, poſtée communément de façon à pouvoir tomber ſur tout ce qui entre dans les lignes ; qui forme une difficulté. Mais cette difficulté eſt bien petite en comparaiſon de ce qu'aurait

rait été l'autre, ſans notre Artillerie. Un ennemi ſage, qui en entrant dans le rétranchement a ſoin de s'étendre à droit et à gauche ſur le parapet, au lieu de tomber précipitamment et à la boulevue par l'ouverture qui lui a facilité l'entrée, dans le feu ou dans la Cavallerie de l'ennemi: Un ennemi, exercé à déployer promptement et avec ordre; qui, en entrant ſe forme d'abord; appuye ſes ailes au retranchement; ſoutient et répouſſe par un feu nourri l'ennemi déjà étonné; et qui donne ainſi à ſes travailleurs le tems de faire des ouvertures au retranchement pour faciliter l'entrée à la Cavallerie et à l'Artillerie qui ſuivent: un tel ennemi, dis-je, ne ſera presque jamais rejetté hors du rétranchement, et pourra être ſûr de le forcer.

L'effet, et en partie la preuve de ce que j'avance ici, ſe trouvent dans la façon de conſtruire les rétranchemens, et dans les changemens qui y ſont arrivé, depuis que l'uſage et le maniment de l'Artillerie s'eſt perfectionné, et que le nombre des pièces s'eſt multiplié.

Au moment où les armes à feu ont fait le principal, ou plutôt le ſeul moyen de défendre des rétranchemens, parceque le feu de l'ennemi empêche nos Soldats de monter ſur le parapet pour ne pas perdre ainſi le principal et le plus précieux de leurs avantages ſur l'ennemi; la vraie défenſe, qui eſt celle de front, a ceſſé. On n'a pu que rendre l'approche

proche des lignes ſanglante. Mais cet obſtacle ſurmonté, et l'ennemi arrivé au bord du foſſé, presque toute défenſe eſt finie; c'eſt une verité, dont on eſt ſi bien perſuadé, qu'on éxige que chaque partie de toute la fortification ait ſa défenſe de flanc; faute de quoi un tracé ne ſaurait paſſer pour ſupportable. Auſſi les Ingénieurs modernes ſe ſont-ils attachés depuis longtems, à inventer des tracés de lignes, où chaque partie ait cette eſpèce de défenſe; où elle ſoit comme ils diſent, flanquée par quelque autre. Ce mot ſeul de flanquer, qui équivaut en termes de fortifications à celui de défendre, prouve la verité de ce que j'avance.

Mais il y a bien plus. On a ſi bien réconnu, que tout l'effet d'une fortification ne conſiſtait qu'à couvrir les trouppes qui s'y trouvent contre le feu de l'ennemi, et à rendre l'approche de celui-ci juſqu'aux lignes, difficile et ſanglante; qu'on rejette preſque univerſellement les lignes continues, dont ſe couvraient autrefois les armées; qu'on ne conſtruit preſque plus que les ſaillans d'une fortification; et qu'on place les trouppes à découvert dans les eſpaces qu'auraient du occupper les courtines. On ſait que ſi l'ennemi a une fois paſſé à travers le feu de ces pièces; ſi les feux croiſés qui en reſultent, tant devant leur front que devant celui des trouppes placées dans les intervalles, ne parviennent pas à mettre en desordre les aſſaillans; il eſt

aſſez indifférent que les trouppes ſoient couvertes d'un rétranchement ou non. Par conſéquent on ne ſe donne pas la peine de le conſtruire; ſurtout, parce qu'il entraine des inconvéniens plus conſidérables, dans les circonſtances préſentes, que ne ſont les avantages que peut procurer un rétranchement continu. Celui-ci n'en a d'autre, que de couvrir les trouppes du feu de l'ennemi, particulièrement de celui de mouſquéterie; car pour le coup de canon, il faut qu'un rétranchement ſoit d'un profil très épais et conſtruit avec grand ſoin, pour qu'il réſiſte au boulet, ſurtout aux coups de canon réitérés. Voici en revanche en quoi conſiſtent les inconvéniens du rétranchement continu. Lorsque les trouppes voient l'ennemi s'en approcher, elles ont une peur d'autant plus grande, qu'elles mettaient plus de confiance en leur parapet; et elles l'abandonnent par conſéquent. Or dèsque les trouppes abandonnent quelque part le bord du parapet, àlors au lieu de nuire aux aſſaillans, il leur devient infiniment avantageux. Ils le bordent, et par un feu dominant, partant de cette élévation ſur les trouppes qui l'ont abandonné, et ſur celles qui tenteraient de s'avancer pour les ſoutenir, ils couvrent le débouché de tout ce qui entre après eux dans le rétranchement. Au lieu, que s'il n'y a aucune fortification, les trouppes moins étonnées de voir les aſſaillans venir contre elles, pourront, en avançant brusquement et à propos ſur eux, au mo-

moment où le feu des pièces ſaillantes les aura mis dans quelque désordre (ce qui ne ſaurait preſque pas manquer d'arriver) les rompre tout à fait et compléter leur déroute. D'ailleurs la protection que les trouppes placées entre ces ouvrages, tirent d'un parapet, contre le feu, n'eſt pas ſi importante qu'on pourrait le croire; parce qu'étant poſtées un peu en arrière, cela les aſſure aſſez contre le feu de fuſil de l'ennemi, tant que celui-ci ſe trouve encore lui même ſous celui des ſaillans. Même cet ennemi cherchera de préférence, à emporter ces ouvrages avancés, dont le feu l'incommoderait tant, s'il voulait paſſer entre eux, et il tournera tout le ſien là contre, ce qui garantira encore mieux les trouppes derrière les intervalles. Mais comme il doit alors rencontrer tous les obſtacles attachés à l'attaque d'un rétranchement, et de plus ceux que cauſent des trouppes en état de donner ſur les flancs des aſſaillans; de ſoutenir les attaqués; de répouſſer ceux qui auraient pu réuſſir à s'emparer de quelqu'un de ces ouvrages: on obtient par ce moyen tous les avantages que des rétranchemens peuvent fournir rélativement à nos armes.

Il s'en ſuit de ce que nous venons de dire, que nous devons, dans nos fortifications de campagne, faire plus d'attention à ce qui peut empêcher l'ennemi d'approcher de nos rétranchemens, qu'à ce qui peut l'empêcher de les eſcalader. Les paliſſades, les fraiſes ſont très bonnes pour les forts aban-

donnés à leur propre défenſe, occuppés par un détachement, et qui ne doivent réſiſter qu'à l'attaque d'un détachement ſemblable. Mais pour les ouvrages plus étendus, les abbatis, les puits, les avantfoſſés pleins d'eau, ſont d'une utilité bien plus grande; parcequ'ils tiennent l'ennemi plus longtems ſous un feu aſſez bien dirigé; tant par la figure que ceux qui conſtruiſent ces ouvrages, leur donnent; que par l'aſſurance du Soldat, qui ſe trouvant presque entièrement couvert, tire fort bien contre un ennemi, occupé à ſurmonter des obſtacles qui le tiennent encore éloigné de lui.

On m'objectera ſans doute que les Anciens avaient dans leurs rétranchemens auſſi leurs ſaillans; qu'ils ſavaient fort bien rendre l'abord de leur camp difficile par la conſtruction de puits, d'abbatis et d'autres obſtacles ſemblables, témoin les Ouvrages entrepris par Jules Céſar au blocus d'Aleſia. Je ſais bien que les Anciens avaient des armes de jet, et que par conſéquent il pouvait leur être avantageux de tenir l'ennemi longtems expoſé à leurs coups. Pour les ſaillans, on les employait apparemment à tirer en flanc ſur l'ennemi, qui, entré dans le foſſé tentait d'eſcalader le rempart. Mais ce n'était aſſurément pas l'objet principal; et c'eſt toujours celui là qui forme la baſe de l'art. Pour s'en perſuader, on n'a qu'à conſidérer que les Romains regardaient la paliſſade ou plutôt la fraiſe dont ils enfou-

entouraient le rempart vers ſon ſommet, et qu'ils fortifiaient d'une manière particulière, comme la pièce principale de leur rétranchement. Il faut encore obſerver que les tours rondes, les ſeuls faillans de leurs rétranchemens étaient trop petites, pour former un objet eſſentiel, comme nos grandes pièces flanquantes. D'ailleurs ſi cela avait du être leur but, le propre front de ces tours n'aurait pas été flanqué, et ce qui devait renforcer le reſte aurait été la partie la plus faible. J'imagine donc avec raiſon qu'on s'en ſervait plutôt pour voir ce que l'ennemi entreprenait en s'approchant du rempart, que pour le défendre de là; la principale defenſe provenant de la place même où ſe feſait l'attaque. Qu'on ſonge enſuite par rapport aux obſtacles jettés en avant des fortifications, combien ils ont été rares chez les Anciens; qu'ils n'ont presque jamais eu lieu que dans les ſiéges, la ſeule occaſion où on faiſait uſage des machines de jet, dans les plus beaux tems de la tactique Romaine; Que dans le blocus d'Aleſia, Ceſar ſe trouvait dans une ſituation toute particulière, bloquant un Camp de 80000 hommes rétranché ſous une place; y ayant une armée ennemie de 240,000 hommes au dehors, prête à l'attaquer. Il devait ſuppléer au nombre à force d'ouvrages. Son deſſein parait avoir été, de gagner du tems dans l'attaque par ces obſtacles, pour pouvoir ſe porter ſans crainte en force du côté où les ennemis l'entreprendraient; de les forcer à venir

à lui ſur un petit front, pour être à même de connaitre les points d'attaque qu'ils choiſiraient; et il ne ſemble pas qu'il ait cru leur faire eſſuyer une perte aſſez conſidérable au paſſage de ces obſtacles, par ſes armes de jet, pour l'obliger à rébrouſſer chemin, ainſi que nous pourrions l'eſpérer, au moyen de nos armes à feu; ce qui même forme le but presque unique que nous ayons en conſtruiſant ces ſortes de moyens de défenſe ſi uſités dans la fortification moderne. Et aſſurement, dans la ſituation où ſe trouvait alors César, ces vues valaient bien la peine de s'aſſujettir à tout le travail qu'il entreprit devant cette ville, et que peut être il nous décrit auſſi avec trop de jactance. Quoiqu'il en ſoit je prie encor le Lecteur, de ſonger combien les exemples de trouppes Romaines attaquées dans leurs Camps ſont rares dans l'hiſtoire; combien les Romains ſe croyaient ſûrs dèsqu'ils avaient fait leurs retranchemens. Cela eſt au point, que l'on peut avancer, qu'aucun camp Romain n'a été proprement forcé. Dans tous les exemples connus de cette nature, il y a eu de la ſurpriſe, ou quelque autre cauſe de cette eſpèce, expliquant la raiſon d'un phénoméne, qui dans le cours ordinaire des choſes ne devait pas exiſter. Alors le Lecteur ſentira je crois la vérité de ce que j'avance ſur la différence totale du principe de la fortification et de la défenſe, chez les Anciens et chez les Modernes.

Il y a un fait dans l'Antiquité, qui me parait venir bien à l'appui de mon opinion. Lorsque Céſar vint ſe placer ſi près des Lieutenants de Pompée ſur les bords de la Ségre, que ſa troiſième ligne fut obligée de travailler au rétranchement, couverte et cachée par les deux autres lignes qui ſe tenaient en bataille pendant ce tems là, il commença par faire faire le foſſé, ſans en employer les terres à en former un parapet ou un rempart. Au contraire il fit éparpiller cette terre, pour que ſon élévation ne décelât pas ſa manoeuvre. Jamais il n'aurait pu ſonger à prendre un tel parti s'il n'avait eu raiſon de régarder ce foſſé comme un obſtacle aſſez grand pour mettre ſes trouppes à couvert d'une attaque, et leur donner les moyens de perfectionner enſuite l'enceinte du camp. Un de nos Généraux aurait-il pu en agir ainſi? Pétréjus maitre de la hauteur, avec une artillerie avantageuſement poſtée, n'aurait-il pas fait réculer les trouppes ſi loin au delà de leur foſſé, que rien ne l'aurait empêché de le paſſer? Je ſais bien que de nos jours on n'oſerait jamais ſe camper auſſi près de l'ennemi, et dans la ſituation où Céſar ſe campa vis à vis de Pétréjus; mais je ne parle que par ſuppoſition, et proportion gardée d'éloignement, en admettant la diſtance des armes de jet entre les deux camps. Lorsqu'un de nos Généraux veut ſe fortifier à la hâte; que fait-il? Il ne tire point de foſſé ſans parapet; il n'éléve pas même les courtines de ſa fortification, et ne s'enve-

loppe pas d'un parapet et d'un foſſé en ligne paralléle avec ſon front, ſauf à éléver enſuite les ſaillans propres à renforcer cette ligne. Au contraire il commence à tracer et à éléver les ſaillans, et ne fait conſtruire les courtines, que les dernières, s'il les juge avantageuſes. Je dis plus, cette ſeule obſervation, ſi vraie d'ailleurs; que jamais un Général de nos jours ne pourrait ſe camper ni à la diſtance, ni dans la ſituation rélative, où Céſar ſe campa à l'égard des Lieutenans de Pompée en Eſpagne, de quelque fortification qu'il entourât ſon camp; eſt la plus forte preuve de ce que j'avance; qu'un Camp retranché n'eſt plus du tout pour nous, ce qu'il était pour les Anciens.

Auſſi voyons nous les Romains mettre la plus forte confiance dans leurs rétranchemens, indépendamment du terrain, qui n'ajoutait ou n'ôtait rien à leur force. Céſar placé ſur un terrain, où il n'o-

ſait combattre l'armée d'Afranius et de Pétréjus, ſe trouvant ſur le panchant de la hauteur dont ceux ci occupaient le ſommet, aſſeoit ſon camp dans cet endroit là même; et s'y trouve ſi inattaquable, dès-

qu'il a achevé l'enceinte, qu'il détache des Légions pour d'autres entrepriſes. Cela n'eſt pas étonnant en effet, et nous l'avons déjà dit: On ne trouve point d'éxemple d'un Camp retranché des Romains attaqué et forcé, ſi ce n'eſt par ſurpriſe et par la négligence de ceux qui le gardaient. Chez nous c'eſt tout le contraire. Les camps retranchés que l'on

l'on a attaqués, ont presque tous été emportés, et la plus grande partie, ſans que la ſurpriſe y ait eu de part. S'il y en a qu'on n'ait pas voulu et oſé attaquer, c'eſt que le poſte était très fort en lui même et que les rétranchemens n'ont fait qu'ajouter un certain dégré d'invulnerabilité pour les défenſeurs au commencement de l'attaque, aux avantages que fourniſſait le ſimple terrain. Jamais tous les rétranchemens du monde ne rendront bonne une mauvaiſe poſition; ils pourront ſeulement augmenter les difficultés de celle qui en préſente naturellement à l'ennemi. Un camp rétranché ne ſaurait paſſer pour bon que lorsque une grande partie de ſon front eſt couverte de puiſſans obſtacles; que tous les feux y ſont avantageuſement poſtés, qu'ils ſe réuniſſent bien ſur les endroits expoſés à l'attaque; et qu'à portée de ces endroits et de ces feux, l'ennemi ne trouve pas d'emplacement avantageux, pour en ruiner ou en faire taire les défenſes.

Je le répéte et j'inſiſte: les cauſes en ſont palpables. Le ſens naturel montre d'abord, que tant que le Soldat ſe tient derrière le parapet le coup de fuſil, dont la direction va en ligne droite, ne ſaurait défendre le pied des Ouvrages, ni par conſéquent empêcher l'ennemi de l'eſcalader. L'on conſtruit ſans doute les lignes de façon, que chaque partie du foſſé ſoit vue et défendue en flanc de quelque partie du rétranchement. Mais il eſt aiſé de

voir que cela ne ſuffit pas. D'abord cet arrangement, qui peut être fort bon pour la défenſe du foſſé d'une place, qui a 20 à 24 toiſes de large ſur 18 à 20 piés de profondeur, n'opére que faiblement pour défendre celui d'un retranchement qui n'a que deux toiſes de largeur, et dans lequel un homme un peu leſte ſaute à pieds joints, s'il n'aime mieux deſcendre par le talut commode, qu'on eſt obligé de donner à des ouvrages ſans aucune eſpèce de revêtement. D'ailleurs un ennemi en attaquant tout un front de fortification, forcera chaque ligne de ce front de ſonger à ſa propre défenſe, et alors ce feu de flanc ſi rédoutable, qui devait balayer tout le foſſé n'aura plus lieu. Faire monter le Soldat ſur le parapet, pour réjetter, à coups de bayonnettes ou de croſſe ſur la tête, tout ce qui ſe trouvant dans le foſſé, eſſayerait d'escalader le parapet, ſerait un bon expédient, ſi le feu des trouppes qui ſoutiennent l'attaque ne le tenait un peu trop en reſpect. Je l'ai déjà dit; ce moyen eſt excellent et tout à fait néceſſaire pour défendre un retranchement contre une attaque de nuit; ou lorsqu'un détachement ſe trouvant dans quelque ouvrage de campagne y eſt attaqué par un autre détachement plus fort que lui, mais non aſſez fort pour ſoutenir par un feu impoſant la manoeuvre de ceux, qui du fond du foſſé tentent de monter ſur le parapet. Si les Romains couverts d'armes défenſives, capables de les garantir contre la plupart des traits d'alors, jugeaient à pro-

propos, malgré cela, de couvrir leurs Soldats ſur le rempart de leurs camps d'un parapet mince à la vérité et qui n'excluait point comme les nôtres la défenſe de haut en bas : on doit bien rendre la juſtice à nos trouppes, d'avouer, que ces mêmes Romains auraient été auſſi peu d'humeur qu'elles, de s'expoſer ſur la crête d'un de nos parapets, à nud, à la tempête de coups de feu pleuvant ſur ceux qui tenteraient de défendre ainſi leurs rétranchemens.

D'un autre coté cette eſcalade d'un retranchement n'eſt pas pour nous ce qu'elle était pour les Anciens. Parvenu au pied d'un camp Romain, les aſſaillans le trouvaient tout neuf et intact. Cette fraiſe formidable qui en feſait la principale force, et dont les Soldats portaient toujours les inſtrumens en marche (tant ils y avaient de confiance) était toute entière. Mais il n'y a ni fraiſe, ni palliſades, ni même parapet qui tienne contre notre canon, pour peu qu'on ait eu le tems de tirer contre; la moitié du foſſe eſt comblée de débris aux points où on veut attaquer : et de plus, pour peu qu'on veuille rendre un parapet capable de réſiſter au canon, et l'empecher de combler le foſſé par ſon éboulement, il faut lui donner un tel talut, ſans compter la berme qu'il faut y laiſſer, qu'on l'eſcaladerait aiſement, quand il ne ſerait pas ruiné.

Je n'ai encore rien dit des autres déſavantages attachés aux lignes fermées, et qui ſont conſidérables,

bles. Il eſt ſouvent fort aiſé d'empêcher une armée moderne d'en ſortir. La longueur du train qu'elle charrie après elle, le tems qu'il lui faut pour déployer ſon front énorme, le nombre de débouchés qu'il faut qu'elle ait, pour ſe mettre en marche, rendent la ſortie de ces lignes très difficile lorsque l'ennemi ſe tient à portée; et donnent à celui ci toutes les facilités du monde de faire ſans crainte les mouvemens les plus haſardés. Et il faut bien noter, que ſi l'on voulait ramener l'uſage des rétranchemens, pour s'épargner la fatigue, que cauſe aux trouppes cette grande chaine de poſtes, qu'on eſt obligé de tirer autour de l'armée pour ſa ſureté; comme le propoſent quelques Tacticiens modernes; on n'y réuſſirait que par des lignes fermées. Il n'y a que celles là qui puiſſent rompre et arrêter les ſurpriſes. Dans les rétranchemens à Ouvrages détachés, que l'on conſtruit communément de nos jours, une Armée a beſoin de la même vigilance, que ſi elle n'avait rien devant ſon front; car ces ouvrages n'augmentent ſa force qu'autant qu'elle eſt derrière en bataille, et prête à recevoir l'ennemi. On ſe tromperait fort ſi on croyait pouvoir au moyen de pareils Ouvrages épargner la fatigue des Gardes du Camp aux trouppes; on ne ferait que l'augmenter inutilement, partout où on les conſtruirait ſans autre motif que celui là. Il faut donc laiſſer encore les choſes ſur le pié ou elles ſont; parceque leur nature même l'éxige; et la méthode ſi ſage, ſi prudente, ſi digne d'éloge

d'éloge des Romains ne ſaurait nous ſervir de modéle. Ils feſaient fort bien d'entourer tous leurs camps d'une enceinte, à l'abri de laquelle les trouppes dormaient en ſureté. Mais pour nous, il faut que nous achetions cette ſureté aux dépens d'une partie conſidérable, de notre armée qui eſt obligée de ſe fatiguer, et de veiller tandis que le reſte dort.

Ces obſervations me paraiſſent aſſez juſtifier le peu d'uſage qu'on fait des rétranchemens dans l'art de la guerre moderne, en comparaiſon de celui qu'en feſaient les Romains. Ceux même que l'on conſtruit à pièces détachées ne fourniſſent plus les mêmes moyens de défenſe qu'autrefois. Les obuſiers eſpèce de piéces d'Artillerie trop peu en uſage jusqu' ici chez la plupart des nations militaires de l'Europe, mais qui prennent de plus en plus faveur, les rendent plus faciles à attaquer qu'ils ne le feraient ſans cela ; ſurtout lorsque ces ouvrages ſont fermés par la gorge, comme les redoutes en quinconce du Maréchal de Saxe. Les éclats des grénades, que ces pièces, ſi faciles à tranſporter et à manier, lancent ſi loin, obligent facilement des trouppes à les abandonner, lorsqu'on en réunit les coups ſur les points qu'on veut attaquer.

En général ces réfléxions ne me ſemblent pas inutiles pour l'art de fortifier. Le principe une fois connu donne les régles. Ce n'eſt pas que celles ci n'ayent

n'ayent été connues et pratiquées déjà par les bons Ingenieurs : Mais c'était plus par une eſpèce de tact, que par un développement net des raiſons qui les faiſaient agir ainſi. Je penſe donc avoir montré clairement en quoi conſiſte l'eſſence de la fortification de Campagne rélativement à nos armes, ſavoir à rétenir l'ennemi longtems ſous le feu à une certaine diſtance du rétranchement. Dès là ce ſont les avantfoſſés, les puits, les inondations qui forment les principaux moyens de notre fortification paſſagère. A cela il faut réunir des emplacemens heureux pour l'Artillerie et la mosquetterie, et c'eſt la nature qui les fournit. C'eſt là qu'on éléve des parapets pour garantir les pièces et les hommes du feu ennemi, plus que pour empêcher l'ennemi de les eſcalader. Ces emplacemens étant importans on réunit autour d'eux les obſtacles, pour en défendre l'accès. On y fait des puits, des avant foſſés, des fougaſſes. L'ennemi étant obligé de s'en emparer avant de pouvoir marcher aux autres trouppes, celles ci ſe tiennent en arrière, hors du grand feu, mais à portée de troubler l'attaque de ces ouvrages. Pourque l'ennemi n'y trouve pas d'appui, ſuppoſé qu'il y entre, on les laiſſe ouverts par la gorge, que l'on ferme par des chevaux de friſe ou d'autres obſtacles aiſés à déblayer. Voilà comme on en agit, ou du moins comme on doit en agir, pour augmenter les avantages naturels que fournit un poſte.

Mais

Mais tous ces ſecours étant toujours bien loin de garantir infailliblement contre le ſuccès d'une attaque, on a toujours plus de confiance dans la bonté et dans le nombre des trouppes, et dans les avantages du terrein, que dans les rétranchemens. On ne peut pas tirer non plus, des retranchemens les reſſources, qu'en ont tirés les Anciens, et qu'ils fourniraient, ſi nos armes mettaient plus d'équilibre entre l'attaque et la défenſe; et ce moyen ne répare en aucune façon la difficulté dans le choix des camps.

Il réſulte de tout ce que nous avons dit dans ce chapitre, que l'article du choix des Camps eſt devenu infiniment plus difficile et plus compliqué dans l'Art de la Guerre moderne, que dans celui des Anciens; et que leurs exemples, et ce que leurs Généraux ont pu éxécuter dans ce genre là, ne peut nous ſervir de régle ni de modéle.

Chapitre VII.

DU PASSAGE DES RIVÈRES.

On ſait qu'une des principales maneouvres à la guerre, c'eſt le paſſage des Rivières, lorsqu'on agit offenſivement; et la réſiſtance qu'on oppoſe à ce paſſage, lorsqu'on ſe tient ſur la défenſive. Les opérations rélatives à cet objet ayant ſouffert des changemens conſidérables par l'invention de la poudre,

j'ai

j'ai penſé, non ſans raiſon, que cela méritait un éxamen particulier.

J'ai été confirmé dans cette idée, par la réflexion: que le paſſage et la défenſe des Rivières, reſſemble en général aux manoeuvres de cette nature que l'on peut éxécuter, à l'égard de toutes les eſpèces de défilés; et que par conſéquent je pourrais traiter tout d'un coup, cette branche importante de l'Art de la Guerre. Quel que ſoit le défilé qu'on veuille paſſer, les mêmes difficultés ſe préſentent. Il ne ſuffit pas d'être maître de l'entrée, parceque dans le défilé même on eſt hors d'état de combattre; on ne peut que marcher. Il faut encore être maître du débouché, pour pouvoir en ſortir après y être entré. Tous les défilés coupent l'armée en deux, tant qu'elle eſt occupée à les paſſer, et empêchent une partie de ſécourir l'autre. Il faut donc ſe garder d'être ſurpris par l'ennemi, dans ce moment de ſéparation; et ſur le tems du paſſage, dans un état à ne pouvoir pas lui tenir tête. Par conſéquent il faut diſpoſer ſon mouvement de manière, non ſeulement à être le maître de l'entrée et de la ſortie du défilé; mais encore à avoir fait paſſer un aſſez grand nombre de trouppes, pour faire tête à l'ennemi, avant que de l'avoir ſur les bras: et ſi les trouppes ne ſe trouvent pas encore aſſez en force pour cela, par le nombre, il faut que l'art y ſupplée, et mette celles qui ont paſſé en état de faire aſſez de réſiſtance, pour que le reſte

ait

ait le tems de paſſer; et non ſeulement de paſſer, mais encore de ſe former. Ce dernier point eſt important, car il ne ſuffit pas que des trouppes ſortent pêle-mêle d'un défilé: il faut qu'elles ayent les moyens au débouché de ſe ranger en ordre de bataille, parceque ce n'eſt que dans cet ordre là qu'on réſiſte à l'ennemi. Cet article demande les plus grandes attentions.

Cependant, outre ces difficultés communes à tous les défilés, les paſſages de rivières en ont d'autres, qui leur ſont particulières. Elles dérivent principalement de ce qu'il faut preſque toujours ſe créer les moyens de paſſer. Un paſſage entre deux grandes montagnes eſcarpées, entre une chaine de rochers et un fleuve ou la mer, à travers des forêts touffues, forment ſans-doute des défilés; mais le chemin pour y paſſer eſt tout fait. Au lieu que, pour paſſer une rivière, il faut des ponts, et qu'il faut preſque toujours ſe les conſtruire. Ainſi il faut calculer les moyens pour ces paſſages, de façon à avoir tout le tems de faire ſon pont; de le paſſer et de ſe former en aſſez grande force au delà, pour tenir tête à l'ennemi, avant qu'il puiſſe vous accabler, et pour ſoutenir le paſſage de toute l'Armée. Voilà quelle a été de tout tems la baſe, la régle fondamentale de cette eſpèce de mouvemens, ſi commune à la guerre; et il n'y a que l'application de cette régle aux moyens et aux circonſtances, qui ſoit difficile; comme il n'y a qu'elle

qui varie. Ce ſont ces moyens et ces circonſtances, qui ayant changé dans la milice moderne, ont apporté des changemens dans l'éxécution de cette manoeuvre, auſſi importans qu'ordinaires et nous allons les éxaminer.

Une armée qui veut paſſer une rivière ſuppoſe toujours une armée ennemie qui la défend. Ces deux opérations du paſſage et de la défenſe d'une rivière ſe combinent toujours enſemble, et nous les conſidérerons dans cette réunion. Mais nous diſtinguerons deux manières d'éxécuter un pareil paſſage. L'une de vive force, lorſque par une ſupériorité en nombre ou en qualité de trouppes, et en autres moyens, on parvient à chaſſer l'ennemi poſté de l'autre côté de la rivière ou du défilé lui-même voyant et ſachant que l'on veut paſſer. L'autre par ſurpriſe, lorsqu'on ſait, par ruſe, cacher à l'ennemi, le deſſein que l'on a de paſſer, ou le lieu, où l'on veut éxécuter le paſſage; et qu'on ſe tranſporte au delà du défilé, et en particulier de la rivière, avant qu'il s'en doute. J'obſerverai là-deſſus que je nomme encore paſſage par ſurpriſe; celui qui ſe fait, lorsqu'après avoir dérobé une partie de ſes mouvemens à l'ennemi, celui-ci vient à en être inſtruit, mais trop tard, pour pouvoir s'y oppoſer avec ſuccès. Ces ſortes de paſſage commencés par la ſurpriſe finiſſent communément par la force et pourraient être régardés comme d'une eſpece mêlée et particulière, qu'on ne devrait pas con-

confondre avec ceux, où tout le mouvement s'achéve à l'insu de l'ennemi, et sans qu'il puisse s'y opposer du tout. Mais comme dans ces occasions, il s'agit toujours de prendre ses mésures de façon, soit à avoir achévé le passage; ou à être le maître de l'achéver, avant que l'ennemi puisse l'empêcher, et qu'il ne faut pas vouloir trop subtiliser sur des matières de cette nature, pour ne pas les embrouiller, à force de vouloir être clair: je ne ferai pas cette subdivision inutile, et me contenterai d'éxaminer quelles facilités et difficultés rélatives nous avons vis à vis des Anciens, soit pour passer les rivières de vive force ou par surprise; soit pour se défendre contre l'une ou l'autre de ces manières de les passer.

Le passage d'une rivière de vive force formait chez les Anciens un obstacle d'une difficulté toujours égale, sans que le terrain y entrât pour rien. Une ignorance, ou une pusillanimité extraordinaire de la part de l'ennemi pouvait seule le faire réussir. Chez nous, il y a telle situation, où un passage de vive force serait impossible à éxécuter; et il y en a telle autre, où il est également impossible de l'empêcher. Les raisons en sont sensibles.

Quand la rivière forme un récoude du côté de celui qui veut forcer le passage, et que le bord opposé est dominé par le sien, nos armes de jet sont si perfectionnées, pour la rapidité, pour la violence, et pour la justesse; que leurs coups se réu-

niſſant par là en avant de l'endroit où on veut paſſer, en interdiſent abſolument l'approche à l'ennemi le plus déterminé. Lors même que l'eſpace eſt trop grand pour être couvert par les coups de fuſil, les feux croiſés d'une nombreuſe Artillerie y ſuffiſent. Les ponts ſe conſtruiſent, les trouppes paſſent et déploient ſous un pareil feu, ſans que rien puiſſe les troubler. Si nos armes ne lançaient pas leurs projectiles ſi loin, il ſerait plutôt poſſible de répouſſer un ennemi, qui tenterait, avec de tels avantages, de paſſer une rivière. Prémiérement les hauteurs ne bordent que rarement une rivière d'aſſez près, pour que le coup de fuſil qui en part donne au delà de la rivière; au moins auſſi loin qu'il le faudrait pour couvrir par des feux croiſés, tous les mouvemens du paſſage. Et quand cela ſerait, ces feux ne couvriraient jamais qu'un petit eſpace au delà de l'endroit du paſſage. L'ennemi ſe tenant à portée l'aurait bientôt franchi, et abordé les trouppes, après quoi tout feu protecteur devient inutile. Mais la longue et dangereuſe portée des pièces couvre un grand eſpace de terrein, tant en largeur, pour favoriſer le déployement, qu'en avant: et l'ennemi eſt obligé, par conſéquent, de parcourir un grand terrain ſous ce feu meurtrier, pour attaquer les trouppes qui paſſent la rivière: Ou plutôt il eſt obligé de les laiſſer paſſer; parce qu'il n'eſt pas dans la nature, qu'une attaque, à laquelle il faut marcher pendant longtems à travers un feu

auſſi

auſſi effrayant, puiſſe réuſſir. De la portée éloignée, où celui, qui, dans ces circonſtances, veut défendre le paſſage, eſt obligé de ſe tenir, il réſulte un nouvel avantage pour celui qui veut paſſer. Ne pouvant empêcher la conſtruction des ponts, ni celle de l'ouvrage dont on les couvre, et dont le feu doit protéger les commencemens du paſſage; il ne reſterait, à celui qui défend la rivière d'autre reſſource, que celle d'attendre, qu'il êut paſſé aſſez de trouppes, pour qu'il valût la peine, de ſacrifier beaucoup de ſes gens, pour les tailler en pièce: et pas aſſez pour lui réſiſter. Ce point exact eſt en ſoi même aſſez difficile à déterminer; mais quand on l'aurait ſaiſi; l'eſpace d'un quart de lieue, qu'il faudra parcourir pour arriver ſur les trouppes qui paſſent, éxige tant de temps, lorſqu'il faut le traverſer avec un corps conſidérable, que vraiſemblablement, avant d'avoir éxécuté toutes les manoeuvres que ce mouvement en avant, éxigérait, pour être fait avec les précautions néceſſaires, il aurait déjà paſſé un nombre de trouppes capables de réſiſter à tout ce qui ſe porterait ainſi en avant. On s'abuſe encore, en croyant qu'on pourra arrêter des trouppes au paſſage, par de pures charges de Cavallerie. Mener de la Cavallerie à la charge, ſous le feu d'une batterie, qui la prendrait en flanc, ce ſerait en expoſer par là même beaucoup le ſuccès. Mais encore ce même ſuccès des charges de la Cavallerie contre de l'In-

fanterie, eſt ſi incertain, et ſi journalier, que quand même ſa rapidité lui rendrait le paſſage ſur le terrein couvert par les batteries du bord oppoſé, aſſez aiſé, pour parvenir juſqu'aux trouppes qui auraient paſſé, il ſerait fort douteux qu'elle les renversât: et malheur à elle, ſi répouſſée par le feu de l'Infanterie, elle avait à répaſſer en désordre ce terrain, battu! Elle ſerait cruellement écharpée. En un mot, de quelque façon qu'on s'y prenne, un paſſage protégé par un feu ſupérieur et avantageuſement placé, ne peut preſque pas manquer de réuſſir de nos jours.

Chez les Anciens la choſe était bien différente. Ils ne trouvaient que peu de rivières, (j'entens de celles qui forment un obſtacle un peu conſidérable, et non pas de celles qu'on couvre de ponts, au moyen des poutres et des portes des maiſons voiſines), au de là desquelles leurs armes de jet portaſſent. Et il y a encore bien loin entre porter au delà de la rivière et porter aſſez au delà, pour couvrir le pont, le débouché et le d'éployement des trouppes de l'autre côté. Leurs machines ne portaient ni aſſez loin, ni aſſez juſte, et ne pouvaient être ſervies aſſez promptement pour donner à cet égard, une protection efficace: Les ennemis pouvaient ſe poſter ſans crainte auſſi près du débouché, qu'ils le jugeaient à propos, et qu'il était néceſſaire, pour tomber ſur ce qui aurait paſſé, dans le moment précis, où cela pouvait faire effet. Ces circon-

conſtances abſolument indépendantes de la configuration, ni de la rivière même, ni du terrain à l'entour, ſuffiſaient pour rendre impoſſible un paſſage de vive force, devant tout ennemi, doué du courage et de la prudence la plus ordinaire.

On trouvera cependant peu de rivières, où il n'y ait des ſituations pareilles à celles que je viens de décrire. C'eſt pourquoi il y a auſſi peu de rivières, dont une armée puiſſe défendre le paſſage à une autre, qui lui eſt auſſi ſupérieure qu'il le faut, pour que l'une agiſſe offenſivement et l'autre défenſivement. Je ſais bien qu'il n'eſt pas indifférent de paſſer une rivière ici ou là; que le tout n'eſt pas toujours de la paſſer; et qu'il peut y avoir telles gorges au delà; qu'on peut rencontrer l'ennemi après le paſſage, dans une poſition ſi forte, et ſe trouver obligé de lui paſſer ſur le ventre pour remplir le but pour lequel on a paſſé, que l'on en perd toute envie de tenter le paſſage, quelque certitude qu'on ait de l'éxécuter dans cet endroit. Cela n'eſt pas douteux; et c'eſt auſſi là-deſſus que roule préciſément la défenſe d'une rivière, qui peut-être, n'aurait plus lieu du tout de nos jours, ſi ce n'était pour ces raiſons, ou d'autres ſemblabes, déduites non du paſſage même, mais des acceſſoires,

Je ne parle pas des facilités nées de nos pontons et d'autres inventions de ce genre, puiſque ce n'eſt pas à l'artillerie que nous les devons, mais à d'autres cauſes, dont il ſera parlé ailleurs. Mais

ce que je ne puis me diſpenſer d'obſerver, c'eſt qu'il n'y a guères que cette eſpèce de défilé là, dont la poudre à canon nous ait facilité les moyens de forcer le paſſage. Tous les autres n'en ſont devenus que plus difficiles à paſſer. Il n'y a presque que ceux là, où du canon placé en deça du défilé, puiſſe commander au delà et couvrir le débouché. Or la même difficulté qu'il ya à empêcher le débouché et le déployement de trouppes ſous le feu d'une Artillerie nombreuſe et bien placée éxiſte au double et au quadruple, lorsqu'il s'agit de déboucher et de déployer ſoi même en face de l'ennemi et ſous ſon feu, ſans une pareille protection; et c'eſt là le cas où l'on ſe trouvera, presque toutes les fois que l'on aura à forcer d'autres eſpéces de défilés, qu'une rivière.

Pour s'en convaincre, il faut encore conſidérer, que, hors cette protection déciſive du feu, dans les circonſtances avantageuſes du terrain que j'ai développées, et hors la rapidité avec laquelle nous pouvons conſtruire des ponts; toutes les autres circonſtances dans le paſſage des rivières et des autres eſpèces de défilés, ſont contre nous et à l'avantage des Anciens. C'eſt auſſi ce qui a du leur rendre, ſelon mon opinion le paſſage des rivières par ſurpriſe, beaucoup plus aiſé qu'il ne l'eſt pour nous: et voilà ce que je vais détailler.

D'abord quoique l'art de faire des ponts ait été bien abrégé, et rendu plus applicable à toutes les

les circonſtances, au moyen des pontons, que nos Armées charrient partout à leur ſuite; les Anciens avaient un avantage déciſif pour la ſurpriſe du paſſage des Rivières, c'eſt d'avoir beaucoup moins beſoin de ponts que nous. Leur Infanterie paſſait par les gués les plus difficiles, auſſi bien que le peut faire notre Cavallerie. Or il n'y a presque pas de rivière, même des plus grandes, où on ne trouve des gués dans la belle ſaiſon. Qu'on ſe figure donc combien cela devait leur faciliter le paſſage d'une rivière à l'inſu de l'ennemi.

Deux raiſons leur rendaient le paſſage d'un gué bien plus aiſé qu'à nous, au moins pour l'Infanterie. D'abord leurs armes, dont l'eau ne leur ôtait point l'uſage, comme il fait aux nôtres. En ſecond lieu, ils étaient bien plus accoutumés à l'eau que nous; tous ſavaient nager, et il aurait été infiniment plus rare de trouver un homme dans une armée Grecque ou Romaine qui ne fût pas bon nageur; qu'il ne l'eſt d'en trouver dans les nôtres un, qui le ſoit. Cela facilite le paſſage d'un gué en plus d'une manière. En prémier lieu on n'a pas beſoin de le ſonder ſi ſcrupuleuſement; ſuppoſé qu'il y ait un eſpace de quelques pas incertains, le Soldat qui ſait nager n'y périra pas, malgré ſes armes. Enſuite un gué de quatre pieds d'eau ne ſaurait ſe paſſer ſans avoir l'uſage de l'eau, et ſans ſavoir nager. Car l'homme inexpert et poltron, eſt aiſement cul-

buté par l'eau, en touchant même le fond; parce que les corps étant, comme on ſait, plus légers dans cet élement, réſiſtent naturellement moins à ſon action ſur eux; et il faut que dans un endroit un peu profond, l'adreſſe et même l'intrepidité, ſans laquelle nous ne ſaurions faire uſage de nos forces et de nos facultés, ſuppléent au défaut de la réſiſtance naturelle. Or l'homme le plus courageux manque de cette intrépidité dans un danger qui ne lui eſt pas familier, c'eſt ce que l'expérience prouve tous les jours. Ainſi les plus braves Soldats riſqueraient d'être emportés par l'eau dans des gués profonds. Enfin avec le peu d'habitude que les Européens ont de l'eau, le Soldat qui s'y jette, ſurtout à la ſuite d'une marche qui l'a échauffé, ne peut manquer de s'en reſſentir, et un Corps de troupes qui paſſerait un gué dans ces circonſtances, ne manquerait pas d'avoir beaucoup de malades.

Quant aux armes, on dira que le Soldat n'a qu'à prendre ſa giberne et ſon fuſil ſur la tête, comme l'ont fait quelquefois des trouppes obligées de paſſer un gué profond. Cela a pu s'éxécuter quelquefois dans des circonſtances particulières, ſoit que les trouppes emportées par l'ardeur du combat, ayent trouvé l'obſtacle d'un ruiſſeau aſſez profond pour mouiller leur fourniment, mais où il ne s'agiſſait que de faire quelques pas dans l'eau: ou par un détachement de gens réſolus et choiſis, et animés par l'eſpoir de quelque grand coup. Mais prétendre

dre qu'un corps d'armée traverſera de la ſorte un gué de quatre pieds de profondeur, ſur une longueur de cinquante pas ſeulement, je ſoutiens que cela ne ſe peut pas, parceque cette attitude génerait trop le Soldat, l'expoſerait à ſe bleſſer l'un l'autre, et à être infailliblement culbuté par le courant même le plus paiſible. Il eſt donc décidé que nous ne pouvons, à cauſe de nos armes, paſſer en corps des gués de plus de deux pieds et demi de profondeur, et cela ſeul en réſſerre exceſſivement le nombre pour nous.

Mais il faut tout dire: Une Armée ancienne pouvait presque auſſi peu paſſer une Rivière conſidérable à gué, qu'une moderne, ſurtout s'il était queſtion d'un paſſage par ſurpriſe. Les raiſons en ſont claires. Il fallait toujours un pont pour paſſer les équipages et s'il s'était agi de paſſer un gué, tel que je le décris, le Soldat chargé du poids qu'il portait, aurait été auſſi incapable que le nôtre de le faire. Il aurait fallu qu'il s'allegeât entièrement, et ne portât que ſes armes. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était de tranſporter avec lui ſa ſubſiſtance pour quelques jours. Dans cette ſituation le rétard qu'éprouvait la conſtruction de leurs ponts, leur aurait cauſé bien de l'embarras. Une Armée qui aurait paſſé la rivière, laiſſant tous ſes vivres et tous ſes équipages de l'autre côté, pour pluſieurs jours, aurait été bien expoſée à les voir détruire par l'ennemi, et elle même par conſéquent miſe hors d'état

tat de tenir la Campagne. D'ailleurs lorsqu'il s'agit de surprendre le passage d'une rivière cela se fait rarement avec toute l'armée. On dérobe difficilement un tel mouvement à l'ennemi, qui dans un cas pareil observe soigneusement votre armée, et va communement se camper vis à vis. On ne peut détacher alors qu'un corps à son insu, avec ordre de préparer tout ce qu'il faut pour le passage, et dans l'intention de le suivre, dèsque cela sera fait. Voilà quelle est d'ordinaire la manière dont on s'y est pris de tout tems, et dont on s'y prend de nos jours. Moyennant cette considération il semble que tout s'égalise encore davantage. Notre Infanterie ne saurait passer les gués comme celle des Anciens, cela est vrai; mais on n'a qu'à envoyer dans ce cas là un Corps de Dragons, avec des Fantasins en crouppe, et tous les gués que les Anciens auraient passé, ce Corps pourra surement les passer aussi.

C'est ce qu'on ne saurait contester. Mais c'est aussi là que commence une autre différence notable. Un Corps pareil envoyé au delà de la riviére pour la construction du pont, et pour en couvrir le débouché, se fortifiait chez les Anciens tout comme chez nous. Chez eux, sa fortification une fois achevée, il pouvait se régarder comme inéxpugnable; rien n'était plus capable d'empêcher la construction du pont, ni d'en masquer le débouché. Chez nous la chose est bien différente. Nous l'avons

vons déjà dit, un Ouvrage de campagne n'oppoſe pas à beaucoup près, de nos jours, la même réſiſtance, aux Aſſaillans, que chez les Anciens. Ainſi un Corps qui a paſſé de la manière, que nous avons dit; s'il eſt abandonné à ſes propres forces, ſi des batteries du bord oppoſé ne le couvrent pas, eſt toujours très expoſé, malgré ſon foſſé et ſon parapet, n'étant pas ſurtout auſſi avantageuſement armé que celui qui pourrait l'attaquer. Car il n'eſt presque pas poſſible de trouver de gué aſſez bas pour y faire paſſer de l'Artillerie; de ſorte que le Corps qu'on envoye ainſi au delà d'une rivière, ſe trouvera communément dépourvu de cette défenſe utile, vis à vis d'un ennemi qui en eſt muni. Ainſi pour avoir fait paſſer ce Corps, et pour l'avoir placé dans l'Ouvrage qui doit ſervir de tête de pont; la réuſſite du paſſage n'eſt pas encore décidée.

Il s'y trouve toujours un double obſtacle. Nos armées ne ſauraient ſe contenter d'un pont de pontons; il leur en faut au moins deux, et lorsque la rivière n'eſt pas trop large on en fait davantage. Cela vient de ce que les ponts établis ſur les pontons que nous trainons à la ſuite de nos armées, ſont ſi étroits, et ſi fort ſujets à caution, qu'on risquerait extrêmement de voir l'Armée coupée en deux, par quelque accident qui arriverait au pont; et que le paſſage éxigerait des journées, avant d'être achevé, même en ſuppoſant, qu'il n'arrivât aucun accident.

cident. Les Anciens en mettant plus de tems à faire un pont que nous, le feſaient beaucoup plus large et plus ſolide. J'avoue bien que la conſtruction de deux et même de quatre ponts, n'éxige pas plus de tems pour nous, que ſi l'on n'en feſait qu'un, parcequ' on les conſtruit tous en même tems. Mais malgré nos ponts doublés, triplés, et quadruplés, le paſſage d'une de nos armées eſt toujours beaucoup plus long, que celui d'une armée Romaine; en ce que les nôtres ſont communément plus fortes; en ce qu'à force égales le train de charrois, qui accompagne les nôtres, augmente outre méſure la longueur d'un pareil mouvement; et enfin en ce que deux et même trois ponts des nôtres, ne ſont pas auſſi larges, que les ponts que les Anciens conſtruiſaient pour leurs paſſages. A cela il faut ajouter, que ce n'eſt pas le tout que de paſſer, qu'il faut ſe former en ordre de bataille; et qu' avec notre front étendu, cela éxige un temps beaucoup plus conſidérable, et même des circonſtances plus heureuſes, que chez les Anciens. Nos trouppes ne ſauraient ſe renfermer dans l'Ouvrage élévé à la tête des Ponts par le Corps détaché, parcequ'on ne ſaurait en conſtruire un aſſez grand pour cela. A méſure, et pour peu qu'elles s'étendent, elles perdent la protection de ſon feu pour favoriſer le développement. La néceſſité de s'étendre, et ſurtout celle d'éviter les emplacemens désavantageux, rélativement à l'artillerie ennemie les obli-

ge de ſe porter bien vite en avant, au de là d'un pareil Ouvrage. Il faut que tout cela ſoit fait heureuſement, avant de pouvoir dire, que le paſſage eſt achevé, et à l'abri d'être troublé d'une maniere facheuſe par l'ennemi. Chez les Anciens, des Armées rangées ſur une grande profondeur, ſans train d'Artillerie à leur ſuite, paſſaient rapidement une rivière ſur un pont large, et déployaient de même. Suppoſé même qu'il n'y eût eu qu'une partie de l'Armée de paſſée, un Corps d'Infanterie rangée en maſſe profonde à l'antique, oppoſait une toute autre protection à ce qui devait encore paſſer, contre l'ennemi; que nos bataillons ſur leur front étendu et ſans profondeur. D'ailleurs entre le tems, où leurs batteurs d'eſtrade leur annonçaient l'approche de l'ennemi, et celui où ils pouvaient l'avoir ſur les bras, l'eſpace était aſſez long à leur egard; ſoit, pour ſuſpendre ſans danger tout le mouvement; ſoit pour l'achever avec pleine ſureté. Car ou bien il n'y avait que peu ou point de trouppes de paſſées, et alors il était aiſé d'arrêter le mouvement, et de rétirer ce qu'il y avait au de là ſans aucune perte: ou bien une grande partie de l'Armée ſe trouvait de l'autre côté de la rivière; et alors le reſte érait bien ſûr de paſſer auſſi, avantque l'ennemi arrivât ſur ce qui ſe trouvait ſur l'autre rive. Mais chez nous, qui pouvons inquièter, troubler même un paſſage à un quart de lieue de diſtance, nous, à qui il faut tant de tems pour paſſer et pour déployer au paſſa-

ge ; ceux qui veulent ſurprendre cette manoeu
à l'ennemi, n'ont pas ſi beau jeu à beancoup p
Si celui ci gagne quelque hauteur qui domine
paſſage, et y place du Canon et des Obuſiers;
avec cela, cette hauteur, comme cela eſt fort po
ble, ſe trouve trop éloignée, pour que les p
mières trouppes qui paſſent, puiſſent tout de
te ſe porter en avant, et s'en emparer ; le p
ſage peut fort bien devenir déſaſtreux. Il n'y
qu'une choſe qui ſerve à cet égard, ceux qui v
lent ſurprendre un paſſage de rivière. C'eſt la le
teur de leur ennemi dans ſes mouvemens. Po
peu qu'ils ayent gagné quelque avance ſur lu
Avant qu'il ſe ſoit mis en mouvement, après a
reçu avis de la ſurpriſe qu'ils tentent; avant, qu
arrivant en Colonne à portée du terrein où
le paſſage, il ait lui même déployé et ſe ſoit
avec les précautions convénables, pour ſe po
en avant ; le paſſage eſt en grande partie ach
les hauteurs, qui l'auraient dominé, ſont occupé
et on voit communement, l'Armée qui avait voul
défendre la rivière ſe réplier au milieu de ſon mou
vement, pour en arrêter le paſſage, et ſe porter
en arrière pour rétirer à ſoi les corps détachés, et
chercher un autre point de défenſe. L'article de
ſe faire joindre par les corps détachés eſt ſurtout
auſſi difficile qu'important, lorsqu'on s'eſt fort
étendu, pour défendre la rivière; et que l'ennemi
a ſu percer quelque part dans la chaine qu'on avait
formée.

Il réſulte de tout ce que je viens de dire, que ſi l'attaque et la défenſe des rivières ſont à certains égards plus faciles, et à d'autres plus difficiles pour nous que pour les Anciens, et que par conſéquent les avantages et les désavantages ſe balancent; au moins les combinaiſons rélatives à ce mouvement ont changé; qu'ainſi les exemples de ces derniers, ne peuvent nous ſervir de modéles, et que celui qui veut y puiſer des connaiſſances utiles, doit être doué d'un grand diſcernement, pour obſerver quels changemens les circonſtances ont apporté, dans l'application de leurs faits d'Armes en ce genre, à ceux que nous pourrions entreprendre.

Voici un réſumé des conſéquences qui découlent de ce que nous avons détaillé.

Le paſſage de vive force, ne pouvait abſolument s'éxécuter anciennement, ni par un gué, ni encore moins au moyen d'un port qu'il aurait fallu conſtruire, pour peu que l'ennemi qu'on avait en tête ne fût pas tout à fait mépriſable. Il ne faut pas citer le paſſage du Granique par Aléxandre. Si cette rivière n'avait pas été défendue par des Perſes, ou ſi les Grecs ſoudoyés par Darius y avaient fait leur devoir, Aléxandre aurait du y périr mille fois.

Pour nous, lorsque le terrein favoriſe cette manoeuvre à un certain point, elle ne ſaurait pres-

que manquer de réuſſir. Dans ce cas là, ce n'eſt pas tant à défendre le paſſage même qu'il faut s'attacher, mais à punir celui qui l'a entrepris après l'voir achevé; ou bien à arranger toutes choſes de manière, à l'empêcher de rétirer aucun avantage de ſon paſſage, dans cet endroit ſi favorable pour lui.

Mais auſſi, dèsque le terrain ne réunit pas à un haut dégré les moyens que nous avons détaillés, toute entrepriſe pour forcer le paſſage d'une rivière, de nos jours, ne ſaurait réuſſir, que devant un ennemi tout à fait incapable. C'eſt ainſi qu'il ne faut jamais citer, ou prendre pour modele, ni le paſſage du Rhin au Tollhuys ſous Louis XIV en 167, ni ceux même que Charles XII a éxécutés, malgré ſes radeaux, ſa paille mouillée qu'il feſait allumer et autres ruſes de ce genre qu'il employait; et qui, ſi ſes adverſaires avaient réuni ce qu'il faut pour faire la guerre avec ſuccès, n'auraient ſervi de rien.

Le paſſage d'une rivière par ſurpriſe, était aſſez facile à éxécuter chez les Anciens; parceque le moindre gué, tout pénible fut-il, les mettait en état de porter un Corps au de là d'une rivière; parce qu'un Poſte une fois fortifié était bien plus difficile à forcer pour eux, que pour nous; parce qu'enfin leurs Armées paſſaient et ſe formaient bien plus vite que les nôtres, qu'on ne pouvait alors s'oppoſer au débouchement des trouppes de loin comme à préſent

préſent, et qu'il fallait que cela ſe fit par une attaque corps à corps, contre laquelle le moindre avantage pouvait ſervir de protection. Auſſi ne trouvons nous pas, que les Campagnes des Anciens euſſent roulé à beaucoup près autant ſur la défenſe des rivières, que les nôtres. Encore moins, prenaient-ils pour cela les mêmes méſures que nous.

C'eſt une choſe connue, que, ſuivant les meilleurs Ecrivains militaires, pour défendre une rivière, il ne faut pas s'étendre ſur ſes bords; mais ſe placer avec toute l'Armée dans une poſition centrale, d'où on ſoit à même de ſe porter, à tems et en force, partout où l'ennemi pourrait tenter quelque choſe, en tenant des poſtes vigilans ſur tout l'eſpace de la rivière à portée de l'ennemi, pour être averti de tous ſes mouvemens. Cette methode, excellente pour nous, parceque le paſſage d'une rivière éxige un tems conſidérable, n'aurait rien valu chez les Anciens, où une marche et le paſſage aurait été aiſément dérobé à un ennemi poſté de cette manière. Ils ne trouvaient d'autre reſſource, qu'en ſe campant tout près de l'ennemi, et à portée d'être à l'inſtant inſtruit de tous ſes mouvemens.

Mais il faut avouer auſſi; que ce qui, chez nous, forme un reſſource pour celui qui veut ſurprendre le paſſage d'une rivière, et ce qui en formait une chez les Anciens pour celui qui voulait la défendre; c'eſt d'un côté la lenteur et la peſanteur

de nos marches, et la légéreté et l'agilité des leurs. Pour peu que l'ennemi ait gagné quelque avance, il a bien du tems avant que l'Armée qui-défend la rivière ſe ſoit portée ſur lui, de ſa poſition centrale; ou ſi elle s'eſt étendu le long de la rivière, avant qu'elle ſe ſoit raſſemblée, pour tomber ſur l'endroit du paſſage. Chez les Anciens, ſi l'ennemi n'avait bien vite expédié les préparatifs pour le paſſage, il ne tardait guères, à avoir l'armée oppoſée ſur les bras; au moins ce n'était pas la peſanteur de ſa marche, qui l'empêchait d'arriver à tems. Il ſuit de là que chez nous une Armée qui veut défendre une Rivière, doit s'alléger autant que poſſible, et mettre toute ſon induſtrie, à diſpoſer toutes choſes de manière, pour être en état de ſe mouvoir promptement. C'eſt le ſeul moyen qu'elle ait, de réuſſir dans ſon projet de défenſe.

Quant au projet de ſe placer au de là de la rivière pour empêcher l'ennemi de la paſſer, il me parait, n'en déplaiſe à l'Auteur de l'Eſſai général de Tactique, qu'il ne nous convient guères; mais je penſe que les Anciens pouvaient plutôt en faire uſage. Voici mes raiſons; je laiſſe au Lecteur à prononcer. L'Armée qui defend une rivière eſt toujours la plus faible par quelque endroit; ſoit par le nombre des trouppes; ſoit par leur qualité; ſoit par le génie des Généraux; puisqu' elle ſe tient ſur la défenſive. Chez les Anc ens la manoeuvre de mettre

tre une rivière que l'on a à dos, entre l'ennemi et ſoi, ne formait aucune difficulté. Les Lieutenans de Pompée ne furent pas un inſtant en peine comment ils répaſſeraient la Ségre à la vue du Camp de Céſar. Chez nous cela forme une opération très difficile. L'Armée eſt obligée de s'entourer de fortifications, et même de plus d'un rang, pour pouvoir ſe réplier dans ſes Ouvrages intérieurs, lorsque le developpement des premiers devient trop grand, pour les trouppes qui ſont encore en deçà de l'eau. Or il faudrait que le Général chargé de l'offenſive, fût infiniment inférieur à celui qui conduirait la défenſive, s'il ne parvenait à acculer celui, qui aurait ſuivi le ſyſtême de défenſe du paſſage dont il eſt queſtion, à la rivière auteur de laquelle ils auraient ainſi manoeuvré. Alors le Général de la defenſive ſe verrait obligé d'éxécuter le mouvement dont nous venons de parler, et il eſt douteux qu'il s'en tirât ſans échec. Ce ne ſerait au moins ſurement pas le cas le plus ordinaire.

Tels ſont les changemens opérés par l'invention de la poudre à canon, dans la partie de l'art de la guerre, qui régarde le paſſage et la defenſe des rivières. Pour peu que mes idées ſoient juſtes et clairement énoncées, il ne peut y avoir aucune difficulté, à ſpécifier en quoi cette même invention, avec toutes ſes conſéquences, a fait changer la manière de paſſer les autres défilés, et d'en défendre le paſſage.

Ce qui rend le paſſage et la défenſe des autres défilés plus rare, et par conſéquent de moindre importance, c'eſt qu'il y en a très peu qui préſentent un front auſſi étendu, et auſſi également difficile à paſſer que les rivières. Il eſt par conſequent plus aiſé de les éviter ; ou bien, ſi on ne peut s'empêcher de manoeuvrer dans leurs environs, au moins de les tourner.

Mais lorsqu'il faut abſolument les paſſer, toutes les difficultés qui peuvent ſe rencontrer dans un tel paſſage s'augmentent à notre égard, ſans aucun avantage qui en répare l'accroiſſement. L'Artillerie une fois bien et avantageuſement établie ſur le bord d'une rivière peut nous mettre en état de la paſſer, en dépit des efforts de l'ennemi pour l'émpêcher. Mais les obſtacles qui forment les autres défilés, ne ſont pas de nature à être dominés d'un bout à l'autre, par nos bouches à feu. Par conſéquent la longueur et la peſanteur, que les trains qu'elles éxigent, donnent à nos marches, agiſſent toutes ſeules, ſans contrepoids. D'un autre côté nous pouvons, par l'invention de nos pontons nous donner auſſitot dix paſſages ſur une rivière, que nous nous en donnons un, ce qui accélére d'autant le mouvement de l'armée qui veut ſe tranſporter au delà. Les autres défilés ne comportent pas de pareils moyens, et par conſéquent la ruſe eſt preſque autant en défaut à notre égard, pour de pareils paſſages que la force. Cela fait qu'il y a de nos jours

bien

bien des pays qui oppoſent des obſtacles invincibles, à ce que nos armées y manoeuvrent, et les traverſent, lorſque l'ennemi eſt en état de s'y oppoſer. Il eſt impoſſible que des armées traverſent les Pyrénées, les Alpes, ou ſeulement le Harz de nos jours, lorsqu'une armée ennemie ſe trouve à portée des débouchés, et peut tomber ſur les bras aux corps ſéparés, obligés de marcher par pluſieurs routes ſans communication, ou à grandes diſtances à la ſuite les uns des autres, ſi par l'impoſſible toute l'armée ne veut prendre qu'un ſeul et même chemin.

Chez les Anciens il n'y avait aucune difficulté à ce qu'une armée marchât ſur une ſeule colonne. Elles ne marchaient preſque jamais autrement. Le débouché d'une armée, qui par ſa grande profondeur occupait un petit front, s'éxécutait rapidement. Partout elle trouvait, comme on le verra dans la ſuite, un champ de bataille convénable à ſon étendue, et à ſes armes. Il réſultait de là qu'anciennement il était fort aiſé de ſurprendre le paſſage de ces défilés. Auſſi trouvons nous peu d'armées anciennes arrêtées par de pareils obſtacles dans leurs opérations, et ſurtout arrêtées au débouché et par la difficulté d'en ſortir. Le paſſage d'Annibal à travers les Alpes pour entrer en Italie, n'eſt pas tant fameux, par les difficultés que l'ennemi, que par celles que la nature lui oppoſa. Il fallut qu'il ſe frayât un chemin, là où il n'y en

avait point encore, dans un pays difficile au delà de toute expreſſion et peu connu. Voilà ce qui égala ce paſſage à un des travaux d'Hercule, et non pas les ruſes de guerre, et le génie militaire qu'il fut obligé de déployer, pour déboucher dans la plaine malgré les Romains. Au lieu que c'eſt une choſe réconnue, que ſi, au commencement de la guerre de ſucceſſion, des égards pour les Vénitiens avaient permis à Mr. de Catinat de ſe porter, jusques devant les débouchés des Alpes, il fermait abſolument l'entrée de l'Italie au Prince Eugène.

Il faut obſerver là-deſſus que ce qui rend la guerre un peu moins difficile à cet égard, qu'elle ne le ſerait; ſi, avec les cauſes d'appéſantiſſement dans les marches, qui nous ſont particulières, la ſurface de l'Europe n'avait pas changé; c'eſt que les accroiſſemens de la population et de la culture dans cette partie du monde, ont rendu les pays de défilés beaucoup plus rares; qu'ils ont augmenté conſidérablement le nombre des routes, au travers de ceux, que la nature a formés, pour reſter tels jusqu'à la fin du monde; et qu'ils les ont rendus pour la plupart plus commodes. Qu'on conſidére ſeulement quelles peines les mouvemens des plus petits corps d'armée ont couté dans l'Amérique Septentrionale, lors de la guerre de 1755. entre les Français et les Anglais; à cauſe des bois pleins de fonds marécageux, et qui n'offraient presqu'aucuns paſſages. Du tems des Romains les

trois

trois quarts de l'Europe ne différaient presqu'en rien de ce qui eſt à préſent le continent Septentrional du Nouveau monde. L'Allemagne, une grande partie des Gaules et de l'Eſpagne, étaient couvertes de bois. S'il en était encore ainſi; c'eſt alors, que la guerre ſerait difficile à faire, qu'il faudrait de grands moyens pour éxécuter de petites choſes; et que le moindre accident empêcherait la réuſſite des plus laborieuſes combinaiſons du génie. En un mot on ne pourrait alors faire la guerre comme nous la feſons.

Mais une autre obſervation bien plus importante, et qui confirme trop ce que j'ai avancé, pour que je puiſſe l'omettre, c'eſt la différence totale dans la manière ancienne et moderne de défendre ces ſortes de défilés. Nous trouvons ſans doute bien ſouvent des armées dans l'Antiquité, embaraſſées par des obſtacles de ce genre, à arriver aux lieux où elles tendaient. Mais auſſi nous obſervons toujours, que l'ennemi ſe trouve dans le défilé, où il a ſaiſi les paſſages, et que la difficulté conſiſte à le dépoſter. Deux raiſons concourraient à autoriſer cette manière de défendre le paſſage; la prémière était le petit nombre de chemins qu'il s'agiſſait de garder pour fermer abſolument l'entrée d'un pays: la ſéconde, la difficulté extrême de forcer des troupes placées dans des gorges. Ces deux raiſons n'éxiſtent plus pour nous, au moins de la même ma-

nière. Il nous eſt infiniment plus facile qu'aux Anciens de tourner de pareils poſtes; et les ſituations, où on peut s'aſſurer d'avoir parfaitement bouché ainſi un paſſage, ſans pouvoir être pris à dos, et ſans ſe voir forcé de cette manière, à laiſſer le paſſage libre, ſont infiniment rares. On ſent bien qu'il ne s'agit pas là de conduire toute l'armée à coté de ce poſte, ce qui peut être impoſſible parceque les chemins par où des colonnes d'armées peuvent paſſer ſont rares dans des pays de gorges; mais ſeulement de faire couler des trouppes par quelque ſentier, qui prenne le poſte à réyers, en chaſſe les ennemis, et ouvre la route plus aiſée, à la colonne qui doit y paſſer. Or la correſpondance des gorges entre elles, par la nature des hauteurs qui d'un point commun pouſſent des rameaux de hauteurs fort éloignées vers les extremités, quoiqu'elles ſe touchent à leur origine; et les connaiſſances que nous avons acquiſes ſur ces objets, font qu'il nous eſt très facile de tourner des poſtes de cette manière, même dans les pays les plus difficiles. En ſecond lieu pour que les Anciens fuſſent en état de dépoſter un détachement de trouppes placé ſur des hauteurs dans un pays de défilés, il fallait qu'ils puiſſent arriver ſur lui avec avantage. Si la hauteur ſur laquelle les ennemis ſe trouvaient pour empêcher le paſſage, était iſolée, de façon à ne pouvoir y arriver de plein pied ou d'un terrain ſupérieur, on ne pouvait eſpérer de le chaſſer, à moins qu'il ne

ſe defendit mal; car les armes de jet des Anciens n'atteignaient pas aſſez loin, et n'étaient pas aſſez formidables, pour dépoſter l'ennemi d'une montagne voiſine, lors même qu'on ſe trouvait ſur une autre, qui comme nous dirions, la commandait. L'ennemi ſe trouvait-il fortifié, ſur ſes hauteurs, il était presqu'impoſſible de le forcer et de le chaſſer; à raiſon de la plus grande force de réſiſtance des fortifications des Anciens à leurs attaques, dont il a été parlé. Mais elles ſe croyaient communément aſſez aſſurées par le ſeul avantage de la poſition dans ces cas-là; et négligeaient fort ſouvent de ſe fortifier. Quant à nous, il n'y a guères que des forteresſes qui aſſurent un poſte dans des gorges. S'il y a autour de la hauteur qu'elles occupent, et d'où elles commandent le paſſage, une autre plus élévée, elles voudraient envain ſe maintenir ſur la leur. Un feu ſupérieurement placé eſt ſûr de les chaſſer, quand même elles ſeraient poſtées dans un fort. Dès qu'on peut amener des Charrois aux environs du poſte qu'ils occuppent; on peut encore, au moyen des Obuſiers, les en chaſſer, pour peu qu'elles y ſoient reſſerrées, ce qui ſe trouve presque toujours; ou à moins qu'elles n'ayent des édifices voutés dans leurs ouvrages, pour s'y mettre à couvert de la grêle de grenades que l'on peut faire pleuvoir ſur elles du bas en haut, et à une grande diſtance. Enfin, ſoit poſte, ſoit rétranchement, tout, hors une vraie forteresſe, céde dans peu à la ſupériorité de notre Artillerie. Voi-

Voilà pourquoi auſſi une armée qui veut defendre des défilés de cette eſpèce, ne va jamais de nos jours s'y enfourner, et ſe partager en corps pour en défendre ainſi les gorges. Ce ſerait le moyen infaillible de ſe faire battre en détail. Il n'y a que des corps d'armée faibles, en comparaiſon de ceux dont ils attendent l'attaque; qui ne pouvant y réſiſter d'aucune autre manière, prennent ce parti là, comme le ſeul qu'il y ait pour rétarder au moins le paſſage, qu'on ſait bien ne pouvoir empêcher. Mais ceux dont la force peut au moins ſe comparer au nombre des trouppes ennemies, vont ſe poſter devant les débouchés, tenant des poſtes d'avertiſſement et non de défenſe dans les gorges. De cette façon on peut compter de battre l'ennemi en détail. Car s'il ſe partage en Corps, et qu'il ſuive pluſieurs routes, puisqu'en effet il n'y a plus de ces pays ſi ſauvages qu'ils n'en préſentent qu'une, pour paſſer des chaines de montagnes; ces Corps déboucheront peut être en même tems, mais leur ennemi pourra tomber à volonté ſur celui qui lui conviendra le mieux. Et ſi pour éviter ce malheur toute l'armée ſuit enſemble la même route, on accable ce qui ſort le premier; car on en a toujours le tems, puisqu'il faut abſolument que l'armée ſe partage en diviſions, pour traverſer un pays de défilés ſur un ſeule Colonne. Mais chez les Anciens le débouchement aurait été trop prompt pour ſuivre cette méthode. On ſe poſtait, comme je l'ai

dit,

dit, dans les gorges, qui étaient bien plus aiſées et plus ſures à garder.

Auſſi trouvons nous que de nos jours les pays à grands défilés forment des barrières bien plus inſurmontables entre les Armées que chez les Anciens. S'il en avait été alors de même ſur ce point, les Romains auraient été arrêtés presque partout dans leurs expéditions, l'Europe étant, comme on l'a dit, pleine de ces eſpèces de pays. De nos jours la Suiſſe, le Tirol et les Alpes en général, le Harz, le Schwarzwald, le Coelniſch Sauerland, et quelques autres contrées de cette eſpèce, ſont des barrières, où nulle armée n'oſe entrer, faute de pouvoir s'y placer, s'y rémuer et ſurtout en ſortir vis à vis de l'ennemi. Ils ne ſeraient apparemment pas regardés de même par des armées anciennes, et bien des pays, où elles ont fait la guerre, n'étaient guères plus cultivés, ni plus clairs que ceux là.

Après avoir détaillé ainſi ce qui concerne le paſſage des défilés en général, et en particulier celui des rivières; je vais paſſer à l'objet principal de tout l'Art de la guerre; ſavoir les Batailles.

Chapitre VIII.

BATAILLES.

Il y a trois choſes à diſtinguer dans la matière de ce chapitre ci; ſavoir l'emplacement, ou le champ de

de bataille, l'action même; et la retraite. On penſe bien qu'il n'y en a pas une de toutes les trois qui n'ait eſſuyé des changemens très conſidérables par celui des armes: puisqu'en fait de bataille les armes ſont le pivot ſur quoi tout roule. Dans les autres parties de la guerre, il y a bien d'autres circonſtances qui agiſſent: mais dans les combats, où tout ſe décide par les armes; ce ſont elles auſſi qui font tout, et puis qu'elles ont totalement changé, tout a du changer avec elles. Pour mettre de l'ordre dans mes récherches, j'éxaminerai jusqu'à quel point chacune de ces trois choſes n'eſt plus ce qu'elle était autrefois.

Il arrive ſans doute quelquefois que deux armées marchent l'une contre l'autre, dans la réſolution de s'attaquer partout où elles ſe trouveront; l'on ne ſaurait dire alors, qu'elles ſe choiſiſſent un champ de bataille, puisqu'elles prennent celui que le hazard de leur rencontre leur préſente. Mais le cas le plus ordinaire de beaucoup; c'eſt que l'une donne la bataille, et que l'autre la reçoit dans la poſition qu'elle ſe choiſit à cet effet. Cela eſt même naturel; puisque s'il y a des raiſons qui faſſent ſouhaiter de livrer bataille à l'un des partis; ces mêmes raiſons doivent presque toujours porter l'autre, à ne pas la déſirer, et à n'y conſentir par conſéquent, que lorsque l'avantage du terrein compenſe ces raiſons, par l'attente probable d'une heureuſe iſſue. Encore trouve-t-on, lors même que les

deux

deux armées ont eu des raiſons de déſirer le combat, et qu'elles ont marché à la rencontre l'une de l'autre; qu'il y en a presque toujours eu une, qui s'eſt arrêtée dans ſa marche, ſur la nouvelle de l'approche de l'ennemi, pour ſe choiſir une poſition et y attendre l'attaque de celuici; ſoit qu'elle eût moins d'envie du combat que l'autre; ſoit que la timidité du Général lui eût fait juger ce ſecours néceſſaire, pour réſiſter à ſon adverſaire. Nous parlerons donc du choix d'un champ de bataille comme d'une choſe presque indiſpenſable, pour l'un ou pour l'autre parti, lorsqu'il s'agit d'en livrer une.

Le choix d'un Camp roule en grande partie ſur le choix d'un Champ de Bataille, ainſi nous avons deja traité pluſieurs points rélatifs à cét objet-ci, dans le Chapitre qui traite de l'autre. Il ne me reſte plus qu'à détailler mieux, ce que je n'ai obſervé qu'en paſſant, et à rapporter le tout plus particuliérement au ſujet, dont il eſt ici queſtion.

Pour ſe convaincre parfaitement combien peu les Anciens avaient beſoin d'être ſoucieux de la nature du terrain ſur lequel ils devaient combattre; en comparaiſon des attentions qu'il faut que nous y donnions; (tant parceque leurs armes ne leur permettaient pas de dériver de là beaucoup d'avantages, que parce qu'ils étaient ſûrs de trouver partout ceux dont ils avaient beſoin;) on n'a qu'à lire leurs Auteurs Militaires, et voir à quel point ils

traitent

traitent ſéchement cet objet. Végéce en parle au Chap. XIII. du 3eme Livre qui contient douze lignes. Le tout ſe réduit à deux préceptes. Le premier de ſe placer ſur les hauteurs, qui ſeront meilleures, ſelon lui, plus elles ſeront hautes ; parceque celui qui gravit une hauteur a deux obſtacles à vaincre; la pente et l'ennemi. Le ſecond de chercher les terreins coupés ſi on eſt fort en Infanterie, et les plaines lorsque la Cavallerie forme la force de l'Armée. Il eſt vrai, qu'il faut encore rapporter ici la fin du 20ème Chap. du même Livre. Là, en décrivant ſept manières de ranger une armée en bataille et de la faire combattre, il dit ; „La ſeptième manière de combattre eſt celle, où celui qui „combat ſe ſert de l'avantage du terrein. Cette ma„nière peut ſervir à répouſſer l'ennemi, même avec „une armée plus faible, et avec de moins bonnes „trouppes que les ſiennes. Elle conſiſte à couvrir „une de ſes ailes par une montagne, par la mer, par „un fleuve, un lac, une ville, par des marais, ou „des ravins; de façon que l'ennemi ne puiſſe la join„dre, et à ranger le reſte en ligne droite. Alors on „place à l'aile qui n'eſt pas couverte toute ſa Caval„lerie, tant peſante que légére. De cette façon on „peut combattre ſi l'on veut l'ennemi ſans risque, „étant renforcé à une aile par la nature du terrain, „et à l'autre par le double de Cavallerie." Frontin dans ſon Ouvrage, nommé vulgairement, des Stratagêmes, traite dans un Chapitre aſſez court, de l'empla-

l'emplacement à choisir pour une bataille. Il y allégue quatorze exemples dont il n'y en a que sept, qui se rapportent véritablement à l'objet dont il s'agit ici, et qui tous les sept ne sont au fond que l'application des trois préceptes allégués par Végéce, de sorte que cela sert de confirmation à l'opinion avancée, et de preuve que ces trois préceptes renfermaient à peu près tout le code de la science des positions, relativement au combat, chez les Anciens. Au contraire les trois Chapitres suivans du même Livre dans l'Ouvrage de Frontin, qui traitent; De la manière de ranger et de faire combattre l'Armée; De la manière de porter le désordre de bataille des ennemis; et enfin; Des embûches; contiennent quatrevingt dix exemples. Ce dernier surtout en contient seul quarante sept, de differentes ruses, qui suffiraient absolument pour prouver, combien la nature de l'art de la guerre a changé; puisque la plus grande partie n'en est plus du tout applicable. Mais ce qu'on voit encore mieux par là; c'est que la décision des combats dépendait anciennement, infiniment plus de l'action des troupes, et de leurs manoeuvres en elles mêmes; que de leur emplacement relativement au terrein. Au lieu que chez nous c'est tout le contraire. Le terrein sans les trouppes, n'y fait rien, cela ne vaut pas même la peine d'être observé. Ainsi c'est toujours l'action des trouppes qui forme la baze du tout. Mais cette action est tellement dépendante

du terrein, que celui ci eſt devenu pour ainſi dire l'objet principal. On n'en peut attribuer la cauſe qu'à nos Armes, et c'eſt ce que nous allons démontrer.

Je le répéte; notre fuſil eſt principalement arme de jet. Malgré la bayonnette qu'on y attache, il ne forme jamais qu'une très mediocre arme de main; qui eſt courte et avec cela peu maniable: en un mot telle, qu'on ne peut l'employer de cette manière qu'en un beſoin preſſant. L'action du fuſil, entant qu'arme de jet, commence à ſa plus grande portée; et finit lorsque l'ennemi eſt aſſez près de nous, pour que notre coup une fois tiré, nous n'ayons plus le tems de récharger avant qu'il nous joigne; c'eſt à dire qu'il agit entre 350 et 50 pas. Il faut donc abſolument employer tous moyens, pour obliger l'aſſaillant; par un feu meurtrier, de rébrouſſer chemin, entre cette diſtance; et c'eſt de ces moyens la, que dépend la bonté d'une poſition. Car enfin qui dit, poſition, choix d'un terein pour combattre; dit en même tems, une armée, ſe ſentant plus faible par quelque endroit, que celle qui marche pour l'attaquer dans quelque poſition qu'elle la trouve; et il eſt toujours de l'interêt d'une pareille armée que l'ennemi ne la joigne pas; parcequ' abandonnées alors à leurs forces naturelles, les trouppes les plus faibles doivent néceſſairement ſuccomber.

L'Arme, de nos jours, la plus formidable, eſt ſans contredit l'Artillerie. Les trouppes qui attaquent ne ſauraient en faire qu'un très faible uſage, dès qu'elles s'approchent. Elle eſt donc principalement faite pour celles qui ſe defendent ; qui veulent ſe maintenir ſur un terrain, contre les attaques de l'ennemi. Son emploi ceſſant abſolument dès que les deux partis ſe joignent, cela même affaiblit encore davantage celui qui défend ſon poſte, et forme une nouvelle raiſon de tout employer, pour que l'aſſaillant ne parvienne pas jusqu'à lui.

Obſervons encore que le jet de nos fuſils et de nos canons ſe fait en ligne droite ou à peu près; que l'action de toutes les bouches à feu qui lancent leurs projectiles dans une ligne remarquablement parabolique, eſt très incertaine, ſurtout contre des corps en mouvement ; et que par conſéquent c'eſt ſur les autres que roule principalement toute la défenſe, tous les moyens d'arrêter l'approche de l'ennemi. Or il faut ne pas oublier que par rapport aux armes de jet qui lancent leur trait en ligne droite, la puiſſance de leur action dépend principalement du terrein. C'eſt une choſe fort délicate, que la manière de bien placer l'Artillerie et la Mousqueterie. Elles ne doivent être placées ni trop haut, ni trop bas. Les moindres ſinuoſités dans le terrain, des ondoyemens peu conſidérables en amortiſſent tout l'effet; et permettent à l'ennemi d'appro-

cher presque ſans perte, et alors celle des trouppes, ſi mal ſoutenues par leur feu, eſt inévitable.

C'eſt de là et de quelques autres circonſtances, qui réſultent médiatement de nos armes, que découlent tous nos principes ſur l'art des poſitions.

Le principal, c'eſt d'aſſurer nos flancs. La meilleure poſition ne vaut rien ſans cela. Les Anciens n'y ſongeaient que lorsqu'ils ſe ſentaient les plus faibles de beaucoup. Encore Vegéce recommande-t-il de ne couvrir qu'une aile dans ces circonſtances. Cette différence a ſes cauſes, et les voici. Nos armes ont fait changer notre ordonnance, et notre ordonnance a étendu exceſſivement le front de nos Armées. Ce front déméſuré en a fait des corps ſi peu maniables, que dèsqu'elles ſont placés ſur un terrein, elles y ſont comme immobiles. En voulant déplacer, réculer ou avancer un bout d'une chaine ſi longue et ſi mince, on risque ſi fort de la caſſer; il y faut tant de précautions, qui entrainent tant de lenteurs; qu'on ne ſaurait trop éviter tout ce qui pourrait conduire à cette néceſſité : Et elle ne manque jamais de naitre, dès que l'ennemi tourne une aile.

Encore les trouppes ſe rémueraient-elles peut être. Mais elles ont chez nous, même ſur le champ de battaille, un train de charroi, dont il faut qu'elles ſe faſſent accompagner, ſi elles ne veulent perdre

dre une grande partie de leurs forces, et accroitre d'autant celles de l'ennemi. Il faut emmener le Canon ſi on ne veut le voir tourner auſſitôt contre ſes troüppes, et changer par cela ſeul leur mouvement rétrogade; enſuite il faut lui trouver un emplacement avantageux, dans la nouvelle poſition qu'on va prendre. Cela rend cette reſſource, de prendre une nouvelle poſition, lorsqu'on ſe voit tourner par l'ennemi, ſi précaire, qu'on ne ſaurait y compter le moins du monde.

Tout cela était inconnu aux Anciens. Egalement en état de s'oppoſer aux mouvemens que l'ennemi pouvait entreprendre de loin ou de près; l'ennemi qui les tournait, devait bien prendre garde à ce qu'il entreprenait, pour ne pas ſe voir ou tourner par l'autre aile, ou percer dans les endroits où il s'affaibliſſait, en voulant s'étendre, et ſurtout dans l'angle qu'il faut former, lorsqu'on veut attaquer de front et en flanc à la fois. Chez nous l'aſſaillant n'eſt expoſé ni à l'un ni à l'autre de ces accidens et voici pourquoi.

On peut poſer qu'il y a chez nous deux manières de tourner une aile mal appüyée; et les circonſtances qui accompagnent nos armées dèsqu'elles ont une fois pris leur poſte, en rendent le ſuccès presqu' infaillible. On peut réfuſer une aile, et renforcer autant qu'il faut celle avec laquelle on attaque; pour tourner avec toute la ſuperiorité né-

ceſſaire le flanc mal appuyé de l'ennemi. On peut encore détacher un corps de ſon armée, lui faire faire une marche ſéparée pour ſe porter par là ſur le flanc ennemi. Cette dernière manière ſi ſouvent entrepriſe avec ſuccès, ne pouvait être employée ainſi par les Anciens; et toutes les deux ſont accompagnées de circonſtances, qui en rendent le ſuccès bien plus infaillible pour nous que pour les Anciens; ce qui nous met par conſéquent dans la néceſſité de couvrir nos ailes avec le plus grand ſoin.

Réfuſer une aile, c'eſt chez nous, la tenir hors de la portée du feu, c'eſt à dire à 6 ou 800 pas au moins de l'ennemi. Ces 800 pas ſont un voyage pour l'aile de l'ennemi: il lui faut un tems conſidérable pour les parcourir ſans déranger ſon ordre de bataille et ſans s'expoſer dans ſon mouvement. L'aſſaillant n'a donc pas à craindre que l'ennemi le puniſſe de ſon entrepriſe, dans la partie de l'aile qu'il réfuſe et qu'il a affaiblie pour renforcer l'autre. D'ailleurs il y a peu de contrées dans le monde, qui dans un eſpace de 6 à 800 pas n'offrent des moyens, ou de couvrir l'aile qu'on réfuſe contre l'attaque des ennemis, ou au moins de cacher ſes mouvemens. Chez les Anciens on ne s'embaraſſait pas de ce que l'ennemi feſait à cette diſtance; pas plus au moins que nous ne nous embaraſſons de ce qu'il fait, lorsqu'il eſt encore à deux lieues de nous. La raiſon en eſt, que nos

troup-

trouppes commencent à agir les unes contre les autres, à mille pas par le Canon, et à 4 ou 500 pas, par la Mousquéterie. Chez les Anciens elles n'agiſſaient les unes contre les autres que lorsqu'elles ſe touchaient. D'ailleurs la promptitude des mouvemens chez les Anciens était infinie en comparaiſon de notre lenteur. Les Anciens ne pouvaient donc faire de mouvemens déciſifs, qu'à la vue les uns des autres; à la diſtance à laquelle nos trouppes ſont déjà dans le feu du combat. Des armées alors ſe voyaient venir; aucune des entrepriſes de l'une ne pouvait ſe céler à l'autre, qui était toujours à même d'y apporter le réméde que la nature des choſes indiquait. Il ne s'agiſſait que d'avoir le coup d'oeil aſſez promt pour cela. Mais pour nous il n'y a point de coup d'oeil qui y ſuffiſe; nous ne pouvons nous mettre en ſureté contre des entrepriſes de cette nature qu'en mettant nos flancs entièrement à l'abri de toute attaque.

Quant à l'autre manière de tourner une aile elle roule ſur deux principes. Le premier, c'eſt qu'une armée eſt tournée, dès que des trouppes ennemies ſe trouvent ſur ſon flanc même à une très grande diſtance. Celle à laquelle le feu agit eſt déjà très conſidérable; et la lenteur avec laquelle des trouppes poſtées changent leur ordonnance fait, que l'ennemi peut parcourir un grand eſpace avant qu'ils l'ayent changée. Si pendant ce tems là ils ont ſeu-

lement pu s'approcher à la portée du feu, la chose devient impoſſible. Voilà pourquoi une armée auſſitôt qu'elle reçoit la nouvelle qu'un corps détaché s'eſt porté ainſi ſur ſon flanc, ne ſonge d'abord qu'à la rétraite; parce qu'elle ne voit pas de moyen, de parer à cet inconvénient, avant que l'ennemi tombe ſur elle. Le ſecond principe, c'eſt qu'on peut compter qu'un ennemi poſté et attendant l'attaque, ne pourra tomber, ni ſur l'armée, ni ſur le Corps détaché, pour peu que leurs mouvements ſoient combinés avec réflexion. On pourra toujours, ou ſe réjoindre, avant qu'il ait éxécuté ce mouvement; ou, ce qui vaut bien mieux, tomber avec le corps qu'il laiſſerait en repos, pour accabler l'autre, ſur ſon mouvement, et le prendre en flanc, tandis qu'il l'éxécuterait, ce qui ne pourrait manquer de cauſer ſa perte totale.

Il y a deux cauſes entièrement rélatives à nos armes, qui facilitent à un point extrême une telle entrepriſe, contre une armée dont le flanc n'eſt pas à l'abri de toute inſulte. Des corps qui forment un crochet, peuvent s'étendre, ſe ſéparer même à la très grande portée du fuſil, ſans rien craindre; parceque les feux croiſés de l'Artillerie et de la Mousquéterie couvrent la trouée tellement, que l'ennemi ne ſaurait tenter d'y entrer. Les Anciens ne ſavaient ce que c'étaient que feux croiſés; l'attaque aux armes de main était la ſeule véritable; les escarmouches des Vélites n'étaient qu'un jeu, qu'un eſpèce

pèce de préambule, qui ne décidait rien : et à l'arme blanche le coin était une ordonnance favorite pour percer une troupe bien ſerrée, la prendre enſuite en flanc, et la défaire. Combien cela n'aurait-il pas été plus aiſé à éxécuter, à l'égard d'une armée, qui ſe ſerait ſéparée, pour en prendre une autre en flanc. Les Anciens pouvaient donc ſans crainte former la potence, pour s'oppoſer à celle qui aurait formé le crochet, dans le deſſein de les prendre en flanc. Et voilà ce que nous ne pouvons pas, et ce qui forme la ſeconde raiſon, pourquoi, un mouvement combiné de cette nature peut s'éxécuter ſans danger de nos jours. Une armée qui ſe place en potence, et qui forme quelque grand ſaillant dans ſon ordre de bataille; y a par la même un endroit très faible. Les trouppes placées ainſi, ne ſauraient réſiſter aux feu croiſés, à ceux d'enfilade, d'écharpe et de révers, dont un ennemi qui ſait profiter de ſes avantages peut les accabler, dans cette ſituation. Voilà pourquoi une armée tournée ainſi par l'ennemi n'a pas même la reſſource, de lui faire face, en jettant des trouppes en potence ſur ſon flanc. Il faut qu'elle cherche une poſition en arrière. Il eſt douteux qu'elle en trouve tout de ſuite une auſſi avantageuſe, que celle qu'on l'aurait ainſi forcée d'abandonner. Mais quand il y en aurait une à portée, ce ſerait toujours un mouvement rétrograde, qui par ſes impreſſions peut avoir de mauvaiſes ſuites. Tout cela ne ſerait pourtant que peu

de choſe; le principal c'eſt d'avoir le tems d'éxécuter ce mouvement rétrograde, ſans être au moins entamé par l'ennemi, et même ſans recevoir un échec conſidérable; et c'eſt ce qui devient presque impoſſible avec la peſanteur de nos armées, d'autant plus que la promptitude, qui eſt excellente pour un mouvement en avant, eſt ce qu'il y a de plus dangereux dans un mouvement rétrograde; rien n'étant plus capable que cela de le changer en une fuite totale. Il faudrait donc éxécuter ſon changement de poſition en arrière avec lenteur, tandis que l'ennemi mettrait dans ſa marche ſur vous toute la célérité poſſible. Qu'on ſonge donc quelle avance il faudrait avoir ſur lui, pour avoir achevé ſon mouvement; et ſi on peut s'expoſer à un pareil événement. Je ne finirais point ſi je voulais citer tous les éxemples qui prouvent la vérité de ce que j'ai avancé jusqu'ici. Les Militaires qui ont vu des événemens, ou même ceux qui en ont lu avec un eſprit d'obſervation, en connaitront aſſez et me diſpenſeront d'en citer. Je conclus qu'il eſt pour nous d'une néceſſité indiſpenſable, et tout à fait inconnue aux Anciens, de couvrir les flancs. Cela n'eſt pas un petit objet, par deux raiſons. La première que tous les appuis ne ſont pas bons pour les flancs. Un bois, un Village, par exemple, que l'on comptait autre fois parmi les bons appuis, ne le ſont plus que conditionnellement, à cauſe de la grande quantité d'artillerie que l'on traine à préſent avec ſoi, et avec laquel-

quelle on eſt en état, de forcer de pareils obſta-
es ſans grande difficulté. La ſeconde c'eſt que
la reſtraint extrêmement le nombre des poſitions
lativement à la force dont eſt le Corps que l'on
eut y placer. Deux appuis excellens, s'ils ſont
op proches, ne vaudront rien pour une grande
rmée. Obligée de ſe placer ſur quatre ou cinq
gnes, pour ſe renfermer entre les appuis des flancs,
ui pourraient cauſer ſa perte ſi elle les débordait,
lle ne pourra agir avec toutes ſes forces, et dès-
ors ſa poſition excellente par elle même, ne vau-
ra rien pour elle. Cet inconvénient n'eſt pour-
ant ni le plus ordinaire, ni le plus à rédouter. Il
tait même connu des Anciens, qui blament des
énéraux de s'être placés avec des armées nombreu-
es et capables d'envelopper celle des ennemis dans
es lieux ſerrés. Le défaut contraire eſt beaucoup
lus commun, et beaucoup plus embaraſſant. A ſa-
oir, lorsque les deux appuis ſont trop éloignés,
our les trouppes qu'on veut y placer. Quelque
vantageux que ſoit alors un poſte d'ailleurs, on ne
eut pas le ſoutenir, parcequ'on s'affaiblirait cruel-
ment en s'étendant. Voilà l'inconvénient qui
'embaraſſait jamais les Anciens, puisque comme
ous l'avons vu, ils étaient, à moins que leur ar-
née ne fût ſans aucune proportion avec celle de l'en-
emi, tout à fait diſpenſés du ſoin d'appuyer leurs
eux flancs; et quand il ne s'agit que d'en appuyer

un,

un, ce qui même était assez rare chez eux, cela ne peut jamais former de difficulté.

Après avoir éxaminé ainsi ce qui concerne les flancs dans une position, il faut passer aux attentions qu'éxige le front. Quoiqu'en géneral nous observions les préceptes de Végece à ce sujet, ils ne forment qu'une très petite partie de ce qu'éxige le choix d'un bon champ de bataille.

D'abord nous tâchons de couvrir notre front de quelque obstacle, qui empêche l'ennemi de marcher sur nous en front de bandière, et qui l'oblige de se rompre devant nous. Cet obstacle est souvent une rivière ou au moins quelque ruisseau, sur lequel l'ennemi est obligé de faire des ponts, et de les passer en défilant. Si un tel ruisseau a des bords humides, qui obligent l'ennemi de défiler avant d'y arriver et après l'avoir passé; ou quelque autre empêchement autour de ses bords, au moyen desquels l'ennemi soit contraint de marcher plus longtems en colonne, sans que rien le dérobe aux yeux et aux coups de feu; la position en devient plus forte. On voit bien que l'ordonnance mince ayant affaibli l'effet de nos armes à feu, nous cherchons ainsi les moyens de forcer l'ennemi, à se rémettre dans un ordre profond, pour rendre notre feu plus meurtrier, plus propre à lui faire abandonner le projet de parvenir jusqu'à nous.

Outre

Outre cela nous récherchons beaucoup à couvrir notre front, au moins en partie, d'obſtacles inſurmontables, pour réduire, comme nous diſons, l'ennemi à des points d'attaque ; c'eſt à dire, pour que l'ennemi ne puiſſe pas nous attaquer ſur tout notre front, et pour que nous connaiſſions d'avance les endroits où il formera l'attaque. La raiſon en eſt que notre feu éparpillé ſur tout le front, contre des trouppes rangées ſur l'ordre mince, ne fait ſouvent pas aſſez d'effet, pour les arrêter, et les forcer à rébrouſſer, pour peu qu'elles ſoient braves, d'autant moins qu'elles nous oppoſent alors un feu égal. Ce n'eſt qu'en réuniſſant plus de feux que l'ennemi n'en peut oppoſer, ſur un eſpace, où des corps de trouppes ſe ſuivent à la file, et où ſi on manque les unes, on donne dans les autres; que nous pouvons eſpérer avec fondement de rendre une attaque vaine. Il y a pourtant encore une autre raiſon à cela. C'eſt l'étendue du front de nos armées, qui rendant la vue de tout ce qui s'y paſſe impoſſible, met le Général dans l'embarras, s'il ne ſait d'avance où on l'attaquera, pour prendre des méſures aſſurées, et pouvoir réunir là toutes ſes attentions. S'il était poſté de façon, qu'on pût l'attaquer ſur telle partie de ſon front, que l'on jugerait à propos ; l'attaque pourrait tomber ſur un endroit trop peu garni pour y réſiſter, et tandis qu'il en ſerait lui même éloigné; de ſorte que le désordre pourrait être mis irreparablement dans ſes trouppes, avant qu'il eût le tems de s'y oppoſer.

Ni

Ni l'une, ni l'autre de ces raiſons n'exiſt
pour les Anciens. Nos attentions, par rapp
la prémière, leur auraient ſurtout été inut
Que leur aurait en effet ſervi un obſtacle, à
600 pas de leur front? L'ennemi l'aurait paſſé
perdre un homme. Et ſuppoſé qu'en ſe plac
tout près, il ne lui eût pas été poſſible de le
verſer, qu'en ſerait-il arrivé? Il n'y aurait pa
de combat dans cet endroit. Mais ce n'eſt pa
le véritable avantage. Celui ci conſiſte à comb
tre et à vaincre. Quant à ce que nous nomm
réduire l'ennemi à des points d'attaque, c'eut
chez eux ſe priver ſans fruit d'une partie de
trouppes; parceque tout ce qui ſe ſerait tro
derrière un marais, un étang, un ravin ou un
tre obſtacle inſurmontable; n'aurait pas pu n
davantage à l'ennemi; que ſi cela avait été à
lieues du champ de bataille; au lieu que chez no
au moyen d'une poſition avantageuſe, le feu de
trouppes peut couvrir et défendre l'emplacem
que l'ennemi veut attaquer, auſſi bien ou plu
bien mieux, que ſi elles l'avaient devant elles. L
armée de l'Antiquité cherchait bien, lorsqu'
était faible, un champ de bataille ſerré, pour
pêcher l'ennemi de faire uſage de la ſupériorité
nombre contre elle, en l'enveloppant; mais ce n
pas dequoi il s'agit ici. Loin de vouloir qu'u
partie de ſon front fut couvert d'obſtacles qui
rendiſſent inabordable, toute ſon étendue, gra

u petite, devait être entièrement libre, pour agir vec toutes ſes forces contre l'ennemi.

Nous régardons un Village à 3 ou 400 pas de notre front dès qu'il eſt formé de façon, qu'on puiſſe y poſter avantageuſement des trouppes, comne un grand renfort. L'ennemi ſe voit alors communément obligé de commencer par l'attaque de ce illage qui lui coûte ſouvent beaucoup de ſang, et à aquelle il échoue aiſément. Il eſt vrai que dans es derniers tems cette reſſource a été moins emloyée qu'autrefois, et qu'une bonne batterie d'Obuſiers, nettoye communement bientôt un tel poſte, à moins qu'il ne ſoit plus à l'abri du feu, qu'ils ne le ſont pour l'ordinaire; et cela fait que les Villages propres à renforçer le front ſont bien plus difficiles à trouver de nos jours, où les Armées conduiſent de ces bouches à feu avec elles, qu'autrefois, lorsqu'elles étaient moins en uſage. Mais, ſoit que le village ſoit à l'abri d'une pareille attaque en lui même, ſoit que les moyens pour la faire manquent à l'ennemi; cela forme alors toujours un bon moyen de défenſe, témoin tant de batailles où cette circonſtance a décidé la victorie. Il roule entièrement ſur ce que le feu des trouppes de ce village, empêche l'ennemi d'aborder l'armée qui en eſt couverte ſur toute l'étendue de ſa portée; et il était par conſequent inconnu aux Anciens.

D'un autre coté tout ce qui couvre l'ennemi à 300 pas au moins de notre front, et nous voile ſes

mouve-

mouvemens, ſans les embaraſſer ; comme [illegible] champs clos, bois clairs, etc. forme un grand [illegible] à une poſition, parcequ'une grande partie de [illegible] force ſe perd, dèsque nos armes de jet ne [illegible] pas atteindre l'ennemi, ſur tout l'eſpace [illegible] portée.

Nous aimons aſſez à nous placer ſur des [illegible] teurs, mais par de tout autres raiſons que les [illegible] ciens. Chez ceux ci le choc de l'Infanterie [illegible] deſcendait, était irréſiſtible, pour celle qui [illegible] tait. Ainſi Céſar, avec les meilleures troupes [illegible] l'Univers, n'oſa jamais attaquer l'armée de [illegible] jus, tant qu'elle ſe trouva poſtée ſur la hauteur [illegible] d'Ilerda. Nous avons ſur le point des hauteurs [illegible] toute autre théorie, analogue à nos armes. Et [illegible] les principes.

Toute hauteur fort roide, que l'on n[illegible] monter qu'en graviſſant, et en désordre, for[illegible] très bon obſtacle contre l'ennemi; parce qu[illegible] ſûr de le culbuter, en tombant ſur lui, au m[illegible] où il ſera parvenu à peu près ſur la crête, [illegible] qu'il ait eu le temps de ſe former et de ré[illegible] Mais ſi elles ne ſont pas fort roides, elles ne [illegible] de rien, pour l'avantage et la ſupériorité du [illegible] qui ne ſaurait avoir lieu par les raiſons ſuiv[illegible] Pour éxécuter ce choc, il faudrait aller au [illegible] de l'ennemi; car ſi on s'en laiſſait joindre, [illegible] ſommet d'une hauteur dont l'eſcarpement n[illegible]

pas été aſſez roide, pour le mettre en désordre, on aurait perdu tout l'avantage qu'on aurait pu tirer de la poſition. Une brigade iſolée ne ſaurait ſe détacher ainſi pour aller au devant de l'ennemi; elle courrait riſque de ſe voir accablée ſans pouvoir être ſécourue. Il faudrait que de proche en proche toute l'armée s'ébranlât pour ſoutenir ce mouvement, et pour empêcher que la ligne ne fut rompue par là. Que de tems cela ne démanderait-il pas? Les Armées des Anciens occupant un petit front, s'ébranlaient aiſément tout entières; et tombaient en maſſe ſur l'ennemi qui montait la hauteur. D'ailleurs elles étaient abſolument obligées de joindre l'ennemi pour le battre; et il valait mieux que ce fût ſur le panchant de la colline où la trouppe qui choquait en deſcendant, avait tout l'avantage; que ſur le ſommet, où le terrain était égal. Nous au contraire, nous pouvons faire aſſez et plus de mal à l'ennemi de loin, que de près; notre fuſil étant, comme nous l'avons dit, une bien meilleure arme de jet que de main; ſans parler de notre Artillerie dont l'uſage ceſſe abſolument dès que les trouppes ſe joignent. Nous n'avons donc pas lieu de ſouhaiter de joindre l'ennemi; au contraire lorsque, ne nous ſentant pas les plus forts, nous nous tenons ſur la défenſive, nous avons tout l'interêt du monde, de le laiſſer parcourir tout l'eſpace qui nous ſépare de lui, ſous notre feu; parceque la dernière décharge, qui ſe fait à brule pourpoint

eſt ſouvent celle qui décide, avec des trouppes aguerries, et qui la donnent ſans perdre contenance. Il ne faut pas oublier que je ſuppoſe ici des trouppes, et de l'Infanterie encore, placées ſur des hauteurs, où elles ſe ſont choiſies un poſte, et que ces hauteurs ne ſont pas aſſez roides pour forcer l'ennemi à rompre ſon ordre en les montant. Je dis alors, que l'avantage de ces hauteurs, ne conſiſte pas à augmenter la force du choc de l'Infanterie qui dans l'attaque irait à la rencontre de l'ennemi; mais à tenir cet ennemi plus longtems ſous un feu, auquel il ne peut pas répondre, parcequ'on ne tire fort mal de bas en haut; et parcequ'on marche toujours plus lentement en montant, que de plein pied. J'ajoute encore une autre raiſon qui nous empêche de deſcendre ces hauteurs, et nous oblige à en occuper et à en tenir les ſommets. Avec le petit front des Anciens, une hauteur aurait été bien petite ſi elle n'avait pas contenu toute une de leurs Armées. Le nôtre eſt communément dix fois plus grand; il n'y a donc point de hauteur où toute une de nos Armées puiſſe ſe placer; il faut que nous en occupions toujours toute une chaine. On ſait que les hauteurs jointes enſemble par un ſommet commun, ſe partagent presque toujours par des ravins conſidérables, dès qu'on avance ſur leur pente. Une armée formée en une ligne ſolide ſur le ſommet des hauteurs, ſe trouverait par conſéquent partagée par pluſieurs dangereuſes

reuſes lacunes, ſi elle s'ébranlait pour les deſcendre. Nous ne pouvons donc par toutes ſortes raiſons aller au devant de l'enemi et le précipiter par notre choc, et ce n'eſt pas cela ce qui nous fait récher-cher les hauteurs. Vóici quelles en ſont les vraies raiſons.

Lorsqu'on eſt ſur des hauteurs, on découvre au loin devant ſoi; l'ennemi n'eſt à couvert nulle part; on le voit arriver de loin; on obſerve tous ſes mouvemens; et on s'arrange en conſéquence. Appercevoir de loin l'ennemi; voilà juſtement ce que nous voulons; pour qu'il ſoit expoſé à nos coups, de leur plus grande portée jusqu'à ce qu'il nous joigne. D'ailleurs les coups tirés de haut en bas ſont plus aſſurés que ceux qu'on tire de bas en haut, et à tel point, que nos armes à feu ne ſauraient donner juſte dans un objet placé ſur le ſommet d'une hauteur, lors même que notre oeil le voit et que nous en ſommes vus auſſi par conſéquent. A cauſe de la ligne parabolique que décrit le projectile, le coup donnera toujours, ou en deçà ou en delà de cet objet. Par conſéquent des trouppes placées un peu en arrière de la crête d'une hauteur, pouvant voir et tirer à leur aiſe ſur l'ennemi, ſont à ſon égard comme ſi elles étaient couvertes d'un parapet. Ajoutons à cela que la trouppe qui monte, marche toujours plus lentement, et eſt par conſequent plus longtems expoſée au feu que celle qui deſcend. Voilà les raiſons qui font que les trouppes de nos jours,

lorsqu'elles ſont dans le cas d'attendre un combat, vont toujours ſe placer ſur les hauteurs, lorsqu'elles en trouvent. Mais ces mêmes raiſons font, que pour ſe donner un plein avantage; ces hauteurs doivent être faites d'une manière particulière; de ſorte que ſi elles ne le ſont pas, comme cela arrive ordinairement, il faut avoir bien des attentions pour rémédier à leurs defauts, auxquelles rien n'engageait les Anciens; parceque toutes les hauteurs leur étaient bonnes, et qu'ils n'avaient qu'à s'y poſter ſimplement, de manière à obliger l'ennemi à les monter, pour venir à eux.

Il faut donc d'abord que l'eſcarpement des hauteurs, pour qu'elles ſoient pleinement favorables, ne faſſe point de ſinuoſités, et qu'il ſoit formé en plan incliné, afin que l'ennemi ne ſe trouve en montant nullepart à l'abri du feu. S'il ſe trouve de ces enfoncemens dans l'escarpement, alors il faut porter des trouppes et du canon en avant, ſur le panchant de la hauteur, auſſi loin qu'il eſt néceſſaire, pour découvrir l'ennemi dans cette emboſſure; ſauf à elles de ſe réplier, ſi l'ennemi ne pouvait être repouſſé par leur feu. Ou bien il faut que des hauteurs voiſines, on puiſſe battre en flanc ces enfoncemens, et tenir ainſi l'ennemi ſous un feu continuel pendant tout le tems qu'il monte.

Il faut encore que les hauteurs ne ſoient point trop élévées, ni leur eſcarpement trop roide, à moins

moins qu'il ne le ſoit au point, de ne pouvoir le monter qu'en désordre, et en graviſſant. C'eſt que le coup de feu de haut en bas, eſt très mal aſſuré lorsqu'il part d'une trop grande élévation, et que même on ne ſaurait pointer les pièces avec juſteſſe, que jusqu'à un certain point au deſſous de la ligne horizontale.

En nous plaçant ſur des hauteurs, il faut encore bien prendre garde aux réplis qu'elles forment; afin que l'ennemi ne puiſſe point ſe gliſſer jusques près de nos trouppes, ſans être apperçu, par quelqu'un des fonds qui les ſéparent et qui vont ſouvent en ſerpentant. Il faut qu'il y ait des trouppes et des pièces placées de manière à battre ces fonds dans toute leur étendue. Il en eſt de même, de tout ce que nous nommons, ravins; qui ſe trouvent presque dans toutes les ſituations coupées. Si ces ravins courent dans une direction paralléle à notre front, ils forment un très bon renfort de poſition. Mais s'ils coulent obliquement jusqu'à nos trouppes ou à peu près, il faut bien faire attention de les battre dans toute leur longueur, et cela éxige bien des précautions, lorsqu'ils forment pluſieurs angles, dans leur étendue.

Enfin pour ne pas trop m'étendre ſur ce ſujet, qui eſt ſuceptible d'un bien plus grand détail, je finirai par obſerver, que les Anciens, par le petit front qu'ils occupaient, ſe trouvaient en état de

poſter toujours leurs armées en ligne droite. lieu que nous ſommes presque toujours oblig faire former des angles à notre front, à c de ſa grande étendue. Si ces angles ſont trans, ils augmentent ſans contredit la f de la poſition en couvrant la plus grande tie du front de feux croiſés. Mais d'un autre s'ils ſont ſaillans, ils forment un endroit fa qu'on ne ſaurait garantir que par les reſſource plus récherchées de l'art; et on ne ſe donne aſſurement des rentrans, ni on n'évite pas m les ſaillans, quand on le voudrait.

Enfin il faut que le champ de bataille ait profondeur conſidérable, uniquement pour no poſter, et encore plus pour pouvoir y faire tou mouvemens néceſſaires. Mille pas ne ſaura être regardés que comme la moindre profond qu'une armée, combattant ſur deux lignes et une réſerve, en arrière, puiſſe éxiger. Il fau plus qu'on puiſſe ſortir aiſément de ſon cham bataille, et que les derrières fourniſſent des mo de faire une rétraite avec ſureté. Or tout cela des choſes que les Anciens trouvaient partout plus aiſément, que nous.

On voit bien par cette esquiſſe de ce qu néceſſaire, pour former un bon champ de bat à l'égard de nos armées, ſi on le met en comp ſon avec ce que Végéce récommande à ce ſi

que l'invention de la poudre à canon, a extrêmement multiplié les attentions ſur cet objet. Si, outre ce que j'en ai dit, je voulais, comme Frontin, faire un Chapitre des exemples où le choix et l'emploi du terrein, a donné ou enlevé la victoire; ſon étendue prouverait encore mieux, jusqn'à quel point la nature de nos armes a rendu cet article infiniment plus important pour nous, qu'il ne l'était pour les Anciens. Mais quoique j'aye omis encore bien des choſes, à ce ſujet, je m'en tiendrai à ce que j'en ai rapporté; en ayant dit aſſez, pour mettre le Lecteur inſtruit et attentif à même de ſe faire une juſte idée du reſte. J'en viens donc au ſecond point; ſavoir l'action et le combat même.

Lorsqu'un Général a placé ſes trouppes, dans une poſition avantageuſe, et de la façon qu'il a jugé la plus convénable au terrein: ou bien ſi c'eſt lui qui veut attaquer l'ennemi dans ſon poſte; lorsqu'il a formé ſon plan d'attaque, ſur la diſpoſition de ſon adverſaire, èt qu'il a tout acheminé, pour l'éxécution de ce plan: enfin lorsque des deux cotés le combat s'engage; il faut alors que l'un et l'autre Général abandonne la plus grande partie de ſes trouppes à elles mêmes, et à la conduite de ceux qui les commandent ſous lui. On ne peut attribuer cela qu'à l'invention de la poudre à Canon, parcequé c'eſt l'énorme étendue de notre front qui en eſt la principale cauſe. Elle eſt telle, que quand une de

nos armées ſe trouverait dans une plaine raſe comme la main, un homme ne pourrait la voir d'un bout à l'autre. Mais outre cela, il eſt impoſſible de trouver un poſte, où le terrain ne cacherait pas une grande partie des trouppes à la vue, en quelque lieu qu'on ſe plaçât. On pourrait être tenté d'y ajouter la fumée épaiſſe qui accompagne les décharges de nos armes, et qui ſe diſſipe ſi difficilement; mais elle ne couvre pas les trouppes autant qu'on le croirait, aux yeux d'un Spectateur qui n'en eſt pas enveloppé lui même.

Ce point là entraine pluſieurs conſéquences très importantes et qui méritent bien d'être obſervées.

Il faut d'abord un bien plus grand effort d'eſprit dans un Général d'armée de nos jours, pour en commander une, le jour d'une bataille, qu'anciennement. Le Géneral après avoir fait ſes diſpoſitions, ſe choiſit un poſte; ſoit un endroit d'où il peut le mieux voir et ſon armée, et celle de l'ennemi; ſoit celui qu'il régarde comme le plus critique et le plus déciſif pour la victoire. Ne pouvant jamais voir à plein ni les mouvemens de l'ennemi, ni même ſes propres trouppes, il faut qu'il ait tout ſon terrein et l'arrangement de ſes trouppes abſolument préſent à ſon imagination. Sans cela il ne peut agir qu'en tâtonnant et il faut qu'il tremble à chaque ordre qu'il donne. Voici comment il faut

ſe

ſe figurer ſa ſituation. Je ſuppoſe qu'un Officier vienne lui dire; Monſieur, tel Général vous fait avertir, que l'ennemi a réuſſi à s'emparer de telle hauteur, de façon qu'il s'eſt vu lui même obligé de ſe réplier, et que ſi Vous ne le faites promptement ſoutenir, il ſera chaſſé de poſte en poſte, et que l'armée ſe trouvera tournée ou coupée de ce coté là. Il eſt aiſé de dire qu'il enverra ordre à des troupes de la réſerve d'y marcher. Mais il peut, ſur de pareils rapports, avoir déjà employé une partie de ces trouppes de la réſerve. Il faut alors qu'il ſache préciſement, d'où il peut tirer le ſecours qu'on lui demande, ſans dégarnir un autre poſte important: Il faut qu'il ſache que les trouppes, auxquelles il va faire donner ces ordres, ſe trouvent là, où il envoye ſon Aide de Camp; pour que celui ci ne perde point de tems à les chercher; et ne ſoit peut être pas obligé de révenir demander de nouveaux ordres; parcequ'il ne ſe perd dejà que trop d'inſtans précieux, à envoyer faire le rapport de ce qui ſe paſſe, et à porter l'ordre que ce rapport éxige, ſans qu'il doive y entrer de nouvelles cauſes de rétardement. Sans aucun rétard pareil, les choſes peuvent avoir changé quatre fois de face, entre le tems où l'Officier eſt parti pour faire le rapport, et celui où on éxécute ce qui a été commandé en conſéquence; à plus forte raiſon, s'il intervient des contretems de cette nature.

Chez les Anciens où le Général pouvait parfaitement voir toute ſon Armée d'un coup d'oeil, il n'avait pas beſoin d'être averti de ce qui ſe paſſait, ni de faire un effort d'imagination, pour ſe rappeller toutes les circonſtances locales, rélatives à ce qu'on lui rapportait des événemens qui avaient eu lieu dans telle et telle partie de ſon armée, et pour donner là-deſſus des ordres pertinens. A peine avait-il beſoin d'envoyer quelcun porter l'ordre qu'il jugeait à propos de donner ſur ce qu'il voyait. Pour peu qu'il en eût envie il pouvait y aller lui même; parcequ'avec un cheval un peu agile, une couple de minutes ſuffiſaient aſſurément, pour ſe tranſporter d'une aile d'une pareille armée à l'autre.

Il réſulte de là que quand la diſpoſition générale du combat eſt une fois fixée, et ordonnée, un Général d'armée de nos jours, eſt obligé d'abandonner la plus grande partie de l'éxécution, aux commandans des Diviſions et des brigades. Tous les mouvemens qui demandent une promte réſolution; ſoit pour attaquer, ſoit pour faire une contredi-ſpoſition, à l'égard d'un accident inattendu doivent être éxécutés communément par les Officiers Généraux en ſousordre de leur chef, faute de pouvoir la plupart du tems, lui envoyer demander des ordres. Une conſéquence naturelle de ceci, c'eſt que les Officiers généraux dans nos armées ne devraient être que des hommes très éclairés, et

presque auſſi capables de ſaiſir l'enſemble et de guider le tout, que celui qui eſt à la tête. Un Souverain doit de nos jours faire la plus grande attention au choix de ceux qu'il éléve à ce grade, et ſi ce n'était encore plu ouvrir la porte à la faveur et à l'intrigue, et par conſéquent aux mauvais choix, on devrait ne jamais avancer aux charges d'Officiers généraux, ſuivant l'ancienneté; mais uniquement ſuivant les connaiſſanoes et la capacité. En effet trop de choſes dépendent de leur propre détermination, le jour d'un combat; il faut que le Général ſe répoſe ſur eux de trop de détails, dont l'influence eſt très conſidérable, pour que ce puiſſent être des hommes médiocres. Lorsqu'il arrive qu'un coup déciſif à porter à l'ennemi, ou la néceſſité de parer à quelque attaque ou à quelque accident imprévu, ſe préſente à eux, et les oblige à prendre un parti ſur le champ; ce qui n'eſt pas rare; il faut qu'ils combinent le mouvement qu'ils font avec l'enſemble, auſſi bien que quand le Général en chef, envoye ordre à telle partie de ſon armée de faire tel mouvement. Quelle prudence et quelle bonne volonté le bien des affaires n'éxige-t-il pas dans un Officier général, lorsque quelque raiſon importante l'oblige de ne pas ſe conformer aux ordres qu'il a, ou qu'on lui porte, comme cela arrive journellement? Il faut qu'il concilie deux choſes fort délicates, les loix de l'éxacte obéiſſance militaire, qui oblige de ſoumettre ſes propres lumières à celles de

ſes ſupérieurs, avec l'emploi de ces mêmes lumiè-
res pour procurer le bien général. Il faut qu'il
raiſonne pas, et qu'il raiſonne pourtant ſur les or-
dres qu'il reçoit. Avec mille occaſions, de mal fai-
ſuppoſé que ſon interêt perſonnel l'y appelle, ſa
pourtant pouvoir être puni; parcequ'en obéiſſa
mal à propos il peut prétexter ſes ordres et l'obéi-
ſance militaire; et qu'en désobéiſſant, il peut ſe
couvrir de l'égide de la néceſſité; il doit être trop
vertueux pour jamais ſe reſſudre à les embraſſer.
Il doit enfin avoir toute la capacité et toute la bon-
ne volonté pour ſaiſir, dans toutes les occaſions,
un juſte milieu, ſur des points ſi délicats.

Il eſt vrai que l'étendue même du front des
Armées, apporte quelque réméde au mal, en-
que jamais elles ne ſe chargent ni en même tem
ni même ſucceſſivement ſur tout leur front. Mr. le
Feuquières, qui ne veut donner le nom de bataille
qu'aux affaires de cette eſpèce, ſe trouverait obligé
de bannir ce mot de la langue, et d'y ſubſtituer ce-
lui d'affaire ou de combat, s'il voulait reſter exacte-
ment fidéle à ſa définition. Effectivement il ſe trouve
ſur toute la longueur du front d'une Armée beau-
coup d'endroits où les trouppes ne ſauraient s'appro-
cher, même à la portée de fuſil. Ces endroits obli-
gent de ſe tenir éloigné dans pluſieurs autres, où
les trouppes pourraient ſe joindre. Cela fait qu'on
choiſit un ou deux ou trois endroits, par où l'on

tâche

tâche de percer l'ennemi. Ce ſont ces endroits qui attirent l'attention du Général, et qui par les bornes qu'y mettent leur peu d'étendue et l'unité des moyens et du but, lui rendent la poſſibilité de régir le tout, qui ſans cela paſſerait tout pouvoir humain. Le feu et la fumée même, qui, s'ils s'étendaient ſur toute la ligne, empêcheraient de rien diſtinguer, font qu'on diſtingue mieux à une certaine diſtance, ce qui ſe paſſe dans ces poſtes, iſolés par là même de toute l'armée, qu'on ne le ferait ſans cela; de ſorte que le Général peut d'un poſte central bien choiſi, voir ce qui ſe paſſe aux points d'attaque; et donner des ordres en conſéquence, ſans avoir toujours beſoin d'attendre le rapport de ceux qui y ſont. Il peut ſe porter tout de ſuite lui même à ceux, où il voit que les choſes périclitent à un certain point, pour y apporter du réméde parce qu'il eſt aſſez facile, de reconnaître les deux feux oppoſés, et par conſéquent de voir quel parti céde, et lequel avance. Sans cette reſſource, et ſi toute la ligne d'une de nos armées chargeait ou était chargée à la fois, ce ſerait une machine entièrement ingouvernable le jour d'une bataille. Il faudrait que le Général abandonnât abſolument tout au hazard, et à la conduite de ſes Généraux, auſſitôt que le combat aurait commencé.

Les Chefs de nos Armées trouvent encore une reſſource dans la lenteur et dans l'incertitude des mou-

mouvemens de leur adverſaire. C'eſt encore ici que l'étendue du front répare d'un autre côté l'embarras qu'il cauſe. Il faut tant de tems pour ranger une armée, et pour faire avancer les trouppes, ſans déranger leur ordre, lorsqu'on veut faire un mouvement en avant; qu'une armée que l'on attaque, a presque toujours le tems de reconnaitre où l'on portera ſes efforts et de prendre ſes méſures en conſéquence. Si c'eſt ſur un petit nombre de points que l'on veut ſe porter, il faut prendre de grandes précautions pour ne pas rompre l'enſemble de l'armée, et ne pas préſenter quelque part le flanc, ou des ouvertures dangereuſes à l'ennemi. Si on avance en ligne, la varieté du terrain qui change à toutes les centaines de pas, pour ainſi dire, éxige encore de grandes attentions, pour qu'on ne ſe trouve pas imperceptiblement ſéparé et coupé par un ravin, un ruiſſeau un fond marécageux, un bois, qui ne paraiſſant rien d'abord, peuvent devenir des obſtacles inſurmontables à la communication, qui doit néceſſairement ſubſiſter dans tous les cas, entre toutes les parties d'une armée. Ces attentions, ces précautions à prendre demandent du tems, de ſorte que réellement nos Armées, en comparaiſon de celles des Anciens, ne ſe forment et n'avancent qu'à pas de tortue. Il réſulte de là, que lorsqu'il arrive quelque choſe, qui éxige, qu'on change quoi que ce ſoit à la diſpoſition; on a communément le tems non ſeulement d'éxécuter ce changement, mais encore

core de démander pour cela les ordres du Général, en ſuppoſant que ce ne ſoit pas lui, qui en ait apperçu le prémier la néceſſité; parceque, comme on l'a dit, il ne ſaurait tout voir. D'un autre côté ſi une attaque ne réuſſit pas, ou qu'il arrive quelque contretems, on ſe réplie en arrière, et on récommence après avoir rémédié ou changé à ſa diſpoſition, ce que les circonſtances éxigent. Avant que l'armée poſtée ſe ſoit portée en avant pour profiter de ce désordre, ou de ce faux arrangement, tout eſt ſouvent réparé. Si ce n'était cela, et la crainte que l'on a, de ce que l'ennemi pourrait entreprendre, au cas que l'on hazardât quelque choſe; que d'armées ſeraient battues à platte couture, et détruites, par le défaut d'enſemble, que l'étendue de nos poſitions doit apporter, et apporte continuellement, dans une action générale! La lenteur, l'incertitude et le flottement dans les mouvemens des armées, les ſauve l'une ou l'autre, et ſouvent toutes les deux, le jour d'un combat, d'une entière deſtruction. Les Généraux ſentent bien auſſi que cette machine ſi longue eſt ingouvernable; c'eſt pourquoi ils les tiennent en combattant presque toujours hors de portée, et un pied en l'air, pour ne pas s'engager trop avant, et pouvoir ſe rétirer auſſitôt qu'ils le jugent à propos.

Voilà pourquoi on voit ſi rarement dans les batailles modernes, de ces mouvemens hardis, faits à la vue de l'ennemi, ſoit pour l'ouvrir, ou le tourner,

ner, ou le charger dans quelque point, auque ne s'attendait pas; ſoit pour s'oppoſer à de par mouvemens, qu'il aurait entrepris lui même co me cela ſe lit dans un ſi grand nombre de comb de l'antiquité. Une armée ancienne était presq toute entière ſous la voix de ſon Général; au moi une grande partie entendait ſes ordres, et ils pa faient à l'inſtant à ceux qui ne les pouvaient pas e tendre. L'exécution ſuivait auſſitôt; le Géné voyait lui même s'ils s'éxécutaient bien et pouva les corriger; comme un Colonel corrige les faute qu'un Regiment commet, ſur la place d'éxercice. Chez nous il faut que cela paſſe ſouvent de la bo che du Général, par celle d'un de ſes Aides de Cam au Commandant d'une diviſion; et de celui ci, p pluſieurs autres bouches, à chaque corps ſous ordres. Avant que ces ordres parviennent jusqu ceux qui doivent les éxécuter, la raiſon qui les av fait donner ne ſubſiſte ſouvent plus et il en nait tr ſouvent un nouveau désordre, qui éxige d'autres o dres pour y rémédier. C'eſt ainſi que l'étendue d notre front eſt la plupart du tems une cauſe de con fuſion le jour de combat, qui occaſionerait la de ſtruction des armées, ſi la même lenteur et la mê me confuſion ne regnait pas chez l'ennemi et n'em baraſſait ſes mouvemens, et ſouvent ſi le Ciel n pourvoyait, ſans qu'on ſache trop comment.

Toutes nos opérations de guerre ſont dev nues plus difficiles, depuis l'invention de la pou dre;

lre ; et doivent par conſéquent couvrir nos Généraux de plus de gloire ; parceque la réuſſite dans l'éxécution, eſt toujours un effet de leur habilité. C'eſt ce qui réſulte de tout ce qui a été dit jusqu'ici. Mais pour les batailles, il faut y faire une exception. Le hazard y a une part infinie, et bien plus grande à préſent qu'autrefois. J'entens par hazard, toutes les cauſes, que le Général n'a pu prévoir, et ſur lesquelles il n'a pu avoir d'influence. Ce n'eſt abſolument pas le ſuccès, dans cette opération de guerre qui décide du mérite d'un Général moderne, ni en bien ni en mal; parceque le plus beau projet, peut tourner mal, ou n'être ſuivi que d'un ſuccès très médiocre, ſans la moindre faute de celui qui commande en chef ; et que la plus mauvaiſe diſpoſition peut reſter impunie, et même remporter l'avantage, par un concours de circonſtances, entièrement hors de la Sphére d'action du Général. Ce n'eſt pas que je prétende dire qu'une bataille gagnée ne puiſſe être très glorieuſe pour un Général; cela ſerait une aſſertion exceſſivement ridicule. Mais cette gloire eſt le fruit d'une bonne diſpoſition pour le combat, et non pas du ſuccès. Il ne la mériterait alors pas moins, s'il l'avait perdue, aux yeux d'un juge éclairé. Je dis, et je ſoutiens, que le ſimple fait du gain d'une bataille, ne peut donner, tout au plus qu'un préjugé en faveur des talens militaires d'un Général, et jamais n'être la preuve de ſon mérite. Il n'en était pas ainſi chez

les Anciens, parceque le hazard n'influait alors pas tant ſur les batailles; leur perte était presque toujours l'effet de l'inconduite du Général, ou de la lâcheté des trouppes.

Il faut que de nos jours, un Général ſe contente de donner des diſpoſitions générales, lorsqu'il s'agit de livrer une bataille, et qu'il en laiſſe l'éxécution en détail à ſes ſubordonnés, ſans qu'il puiſſe faire autrement. Ces diſpoſitions ſont formées ſur des notions générales, et qui quand elles ſeraient plus détaillées, dans la tête même du Général, ne peuvent pas être infuſes avec ce détail dans la tête de ceux qui ſont chargés de l'éxécution. Comment ces réſolutions, ces diſpoſitions, ces mouvemens ſi rapides, que les Généraux anciens ſaiſiſſaient comme des traits de lumières, les formant et les feſant éxécuter dans un inſtant, ſur la vue la plus nette de la ſituation de l'ennemi, et ſur le champ de bataille même, pourraient-elles avoir lieu de nos jours? Outre l'étendue de notre front, qui fait que tout mouvement doit s'éxécuter chez nous avec lenteur, et être amené et préparé de loin, pour ne pas rompre l'enſemble de cette chaine énorme et ſi fragile, dont il a été parlé, il y a encore d'autres raiſons qui s'y oppoſent. En voici quelques unes. La grande portée des bouches à feu, le nombre de poſtes dont une armée s'entoure font qu'on ne peut la réconnaitre que de fort loin. On ne peut donc voir que très imparfaitement les détails du terrain. Les lu-

nettes

nettes d'approche, l'habitude de voir du pays d'un oeil militaire et de juger ſur de légers indices, comment les branches des hauteurs s'étendent, quel eſt leur eſcarpement, quel eſt le cours et la profondeur des eaux courantes, et la nature du terrain qui les entoure, et autres particularités importantes, réménédient un peu à cet inconvénient; et on peut ſuppléer à ce qui manque ſur ce point, par le rapport de ceux qui connaiſſent le pays: cependant tout cela ne fournit encore que des notions trop peu détaillées, pour le beſoin que l'on en a. Mais ce n'eſt pas tout que le terrain; un autre point non moins important ce ſont les diſpoſitions que l'ennemi a faites pour défendre ce terrain. Voilà ce qu'on ne ſait jamais que vaguement, et quand par le plus grand hazard, on l'aurait ſu en détail, par des déſerteurs, ou des eſpions, les choſes peuvent avoir changé vingt fois de face, entre le rapport qu'on en a eu, et le tems d'en faire uſage. Des armées anciennes ſe trouvaient encore hors de portée à une diſtance où les nôtres ſe battent à outrance et avec toute la vivacité poſſible. Elles voyaient donc à plein, et le terrain et la diſpoſition de l'ennemi. Comme il ne fallait qu'un inſtant pour donner à des armées d'un ſi petit front, les ordres, que l'on voulait, et pour les leur faire éxécuter; il ne s'agiſſait d'autre choſe; ſi non, que le Général ſaisît tout d'un coup, ſur la vue de la ſituation des ennemis, le meilleur parti qu'il y avait à prendre, et le fît éxécuter. C'était

alors ſon Génie qui opérait; l'idée partait de lui-même; l'armée ne feſait que l'éxécuter. On voit bien qu'il n'en eſt pas ainſi, lorsque des ſubordonnés ſont obligés d'agir à une demi lieue du Général en chef, qui ne peut ni les voir, ni en avoir ſouvent des nouvelles; ſur des inſtructions vagues, et qui ſouvent ſe trouvent fauſſes. Tout dépend alors; ſi ces ſubordonnés agiſſent ſuivant ces inſtructions, ou ſi l'heureux hazard, qui les rend conformes à la véritable ſituation des choſes; ou bien de la prudence et des lumières de ces ſubordonnés, lorsque ces mêmes inſtructions portent ſur une baze érronnée, et qu'ils ſe voyent obligés de les abandonner.

C'eſt encore une maxime connue et bien fondée parmi nous qu'on ne doit pas faire faire de mouvemens aux trouppes ſous le feu de l'ennemi, hors celui d'avancer droit ſur lui. Il faut donc que tous les mouvemens de déployement ou autres de cette eſpèce, ſe faſſent au moins à 6 ou 800 pas de diſtance, parceque ſi elle eſt moindre le feu de l'artillerie eſt trop terrible, pour que le désordre ne ſe mette pas dans des trouppes qui en ſe mouvant ont rompu leur ordre de bataille, et ne peuvent par conſéquent plus être ſi bien contenues par leurs Officiers. Je ne dis pas qu'il ſoit abſolument impoſſible de ſe mouvoir à une moindre diſtance ſous le feu de l'ennemi; mais je ſoutiendrai toujours, qu'il faut bien connaitre les trouppes avec leſquelles on

peut

peut le risquer; qu'on ne le peut pas avec toutes sans distinction; et que dès lors la possibilité de le faire, ne forme plus la régle, mais l'exception. L'assaillant peut donc se mouvoir dans un arc de cercle dont tous les points sont à 800 pas de l'armée ennemie. L'armée attaquée n'occupe qu'une partie de la corde de cet arc, et tous ses mouvemens se concentrent là. Si à cela on ajoute encore la lenteur naturelle de tous nos mouvemens, on voit bien que l'assaillant n'en peut faire que rarement un, que l'attaqué n'ait le tems de prévoir et de parer, pourvu qu'il ne manque pas de tête et de lumières. Cela coupe encore bien davantage les moyens de placer de ces coups de génie, de ces éclairs de dispositions et d'évolutions décisives, qui ont si souvent procuré la victoire aux Généraux de l'antiquité.

Si on croit cependant l'attaqué beaucoup mieux partagé de nos jours qu'il ne l'était anciennement, parce qu'il voit venir de loin son ennemi et qu'il a le tems de se préparer et d'opposer les meilleures dispositions à ses attaques, on se trompe. Il a un désavantage qui emporte cela et plus encore. Voici ce que c'est. Il est presque dans l'impossibilité de punir un ennemi, qui aura fait une fausse manoeuvre à quelque distance de lui, et qui voudra y rémédier, en se portant en arrière, soit pour se désister de son attaque, soit pour la récommencer d'un autre côté, et avec d'autres dispositions. A ce sujet il faut observer que ce qui

arrive presque toujours chez nous, que l'un des deux partis donne, et que l'autre reçoit le combat. n'était pas ainsi chez les Anciens, au moins pas à ce point là. Leurs armes leur rendaient le choc inutile ceſſaire, parcequ'il n'y avait point de combat pour eux à moins que les trouppes ne ſe joigniſſent, et qu'une Infanterie ſur laquelle l'ennemi arrive au pas redoublé, eſt auſſi ſurement culbutée, ſi elle l'attend de pied ferme, ſans aller au devant de lui; que de la Cavallerie qui en agirait ainſi, vis à vis de celle qui la charge; les circonſtances étant les mêmes. Ainſi les deux armées allaient donner l'une contre l'autre; avec cette différence, que l'armée qui attendait le combat, poſtée ſur quelque hauteur, n'en descendait pas entièrement, et laiſſait approcher l'autre jusqu'à une certaine diſtance avant de s'ébranler. Cela donnait à l'armée qui recevait le combat, toujours les moyens de faire de ſon côté des mouvemens d'aſſaillans, car cette diſtance quoique très petite à notre égard, était aſſez grande pour que les Anciens euſſent le tems de faire des mouvemens imprévus, comme de s'étendre, d'avancer une partie de leur armée en réfuſant l'autre. Il fallait donc que l'aſſaillant prit bien garde aux diſpoſitions qu'il feſait, pour ne pas affaiblir ou rompre quelque part ſon armée, dans la vue d'éxécuter quelque deſſein, puisque l'ennemi, par ſa proximité et par la néceſſité où il était de ſe porter auſſi en avant, pouvait et devait facilement tomber ſur cette

partie

partie débile, et battre ainſi celui qui croyait vaincre. Sa diſpoſition une fois faite, il ne pouvait non plus rien y changer, ni même ſe réjetter en arrière pour rémédier à ce qu'elle pouvait avoir de défectueux, à cauſe de la grande proximité où il ſe trouvait de l'ennemi, qui l'aurait infailliblement battu à platte couture, en l'attaquant ſur le tems d'un pareil mouvement. Tels étaient les avantages de celui qui recevait la bataille anciennemment, avantages très conſidérables, et qui n'ont plus lieu de nos jours.

Pourquoi n'avons nous plus ces avantages? C'eſt que le terrain devient un point ſi capital; à cauſe de l'Artillerie, et même en égard à l'effet de la mousqueterie, que celui qui attend le combat ſe voit obligé de le réchercher avec tout le ſoin poſſible. Lorsqu'il l'a trouvé, il faut abſolument qu'il le maintienne avec toute la ténacité poſſible, tant parceque, dèsque les trouppes ſe joignent, il n'a plus lieu; que parceque ſouvent à 200 pas en avant, ou en arrière il n'éxiſte plus du tout. Je ne parle pas des obſtacles que l'étendue de notre front apporte à de pareils mouvemens en avant, parceque j'en ai déjà parlé. A 300 pas le combat entre trouppes armées comme les nôtres, eſt déjà engagé avec toute la vivacité poſſible; ainſi on doit déjà connaitre au double de cette diſtance par l'effet des batteries, ſi l'attaque qu'on projette, réuſſira ou non! Or à 600 pas on peut hardiment ſe réplier, et faire

enſuite marcher les trouppes d'un autre côté, pour tenter une nouvelle attaque, ſans craindre d'être pris ſur le tems, par un ennemi qui perdrait ſes avantages, s'il ſe portait auſſi loin en avant. Voilà ce qui rend la deſtinée de l'aſſaillant meilleure chez nous qu'elle ne le ſerait ſans cela.

J'obſerve encore qne cette proximité à laquelle des Armées anciennes étaient l'une de l'autre avant de pouvoir ſonger à combattre, le peu d'étendue de leur front, et l'impoſſibilité de faire uſage de nos moyens de couvrir les flancs, rendaient les effets des embuscades et d'autres ruſes de guerre, bien plus poſſibles pour eux que pour nous. Une petite trouppe cachée, n'ayant qu'un petit tour à faire pour tomber ſur l'ennemi, pouvait aiſément y mettre le désordre avant qu'on eût le tems de la reconnaitre. Mais de nos jours, où il faudrait qu'elle fît un détour énorme pour tomber ſur les flancs, ou à dos, on aurait bientôt vu ce que c'eſt, et on l'aurait vite forcé de rébrouſſer chemin. Et ſi c'était une grande trouppe; elle ne pourrait pas ſe cacher, et ne ſe mouvrait pas aſſez vite pour éxécuter un coup pareil. C'eſt cette différence dans l'étendue du front des armées, de leur profondeur, de la diſtance à laquelle elles combattent qui rend l'éxemple de presque toutes les ruſes, dont les Anciens ſe ſervaient, pour s'arracher la victoire, inapplicable pour nous; au point que nous nous étonnons ſouvent en les liſant comment elles ont pu leur réuſſir.

On

On voit au reſte par ce qui a été dit jusqu'ici, que chez les Anciens la victoire dépendait des deux côtés abſolument de la juſteſſe d'eſprit dans le Général, à projetter les plus habiles mouvemens, ſur le champ, et ſur la ſeule vue de ceux de l'ennemi; et de la promptitude à les éxécuter ſans désordre, dans les trouppes. Il faut pourtant obſerver encore que tout ce que je viens de dire jusqu'ici, ne doit s'entendre que de l'Infanterie, dont j'ai parlé préférablement; tant parcequ'elle eſt l'ame de nos armées; que parcequ'il était queſtion de poſition à attaquer et à défendre; et que ce dernier objet roule presque entièrement ſur l'Infanterie. Pour la Cavallerie elle n'a pas changé d'armes, et par conſéquent ſa manière de combattre eſt encore eſſentiellement la même. Que dis-je, l'analogie entre l'armure de la Cavallerie, et celle de l'Infanterie ancienne, en fait naitre la plus grande entre la façon d'agir de ces deux eſpèces de trouppes; de ſorte qu'on ne ſaurait ſe faire une plus juſte idée des principes de l'art militaire de l'Antiquité, ſurtout rélativement aux combats, que par ceux de notre Cavallerie à cet égard. C'eſt là que l'ordre et la rapidité dans toutes les évolutions poſſibles, fait tout, et que le terrain ne fait rien. Il eſt vrai que la Cavallerie n'en a qu'un ſur lequel elle puiſſe combattre, ſavoir la plaine unie. Mais quoique l'Infanterie ancienne pût ſe mouvoir dans toutes ſortes de terrains, parceque l'homme eſt plus ferme et plus leſte dans tous ſes mouvemens que le

cheval; il lui fallait pourtant un terrain libre pour combattre, comme à notre Cavallerie avec ces deux ſeules différences. La prémière, qu'un champ libre de 60 à 80 pas ſuffiſait à l'Infanterie pour ſe charger, au lieu que la Cavallerie demande un plus grand eſſor, et par conſéquent un champ de combat beaucoup plus vaſte; ſurtout ſi elle doit faire des mouvemens. La ſeconde que la Cavallerie veut un terrain à peu près de niveau, parcequ'elle ne charge bien ni en montant ni en descendant, au lieu que l'Infanterie ancienne récherchait de préférence les hauteurs. Mais ces deux différences n'en apportent que dans le choix du lieu où on veut combattre, et nullement dans la manière d'agir ſur ce terrain. Celle ci eſt la même; et ce qu'on voit de nos jours, s'éxécuter par la Cavallerie; les régles qu'elle ſuit dans ſa manière d'agir pour obtenir la victoire, ſont celles que ſuivaient les Anciens pour leurs Armées entières. La Cavallerie en plaine ſans appui des flancs n'eſt jamais embaraſſée que lorsqu'elle en a une beaucoup plus nombreuſe en tête, capable de l'envelopper abſolument. Ce n'eſt point du terrain qu'elle occupe, qu'elle attend la victoire; elle le quitte ſans balancer pour aller au devant de l'ennemi; mais c'eſt de la promtitude de ſes mouvemens, de l'effet d'une attaque imprévue, ſur quelque partie faible, ſouvent de quelque ruſe de quelque embuscade. Je ne pouſſerai pas plus loin ce paralléle; cela ſuffit pour perſuader le Lecteur de ſa verité. D'a-

D'après ces idées, fondées, ſur ce que l'on voit tous les jours à la guerre, et ſur le réſultat du paralléle de presque toutes les rélations des batailles modernes et anciennes, on peut entrevoir la cauſe de la vanité, que les perſonnes attachées à l'Etat major de l'Armée, et chargées des détails topographiques, attachent, ſelon l'Auteur de l'Eſſai Général de Tactique, à leur béſogne. L'infanterie ſoutenue de l'Artillerie, fait la force principale de nos armées; tout roule à leur égard, ſur le terrein tant pour l'attaque que pour la défenſe. Il n'eſt pas bien étonnant que ceux qui ſont employés, à raiſon de leur connaiſſances ſur la nature et le meilleur emploi de cette partie ſi néceſſaire, s'en faſſent un peu accroire. S'ils pouſſent pourtant cette imagination trop loin, on ſent bien que cette vanité devient ridicule. La bonne manière de les en guérir, ſerait, ce me ſemble, de réduire la théorie du terrain et de ſes effets à des principes fixes, ce qui n'a point encore été fait, et ce qui eſt très poſſible; enſuite il faudrait que tous les Officiers ſe la rendiſſent familière, parcequ'en effet elle leur eſt néceſſaire à tous. Une choſe que tout le monde ſait, ne peut plus être un ſujet de vanité.

J'aurais plus de confiance en ce moyen, que dans ce que ce même Auteur propoſe, pour que l'action de nos trouppes dépende moins du terrain, et que celui ci ne joue plus un rôle ſi conſidérable

dans

dans les grands événemens militaires. En perfectionnant la tactique, en rompant mieux que nous ne fesons les trouppes à en éxécuter toutes les manoeuvres, il prétend, que celles ci opéreraient bien plus qu'elles ne font dans nos guerres. Des armées manoeuvrières, (c'eſt ſon expreſſion,) mettraient celles qui ſe meuvent comme les nôtres, bientôt hors de meſure. Ce ſeraient alors, comme chez les Anciens, des mouvemens bien combinés, et promptement éxécutés qui décideraient les batailles. Les Armées viendraient à la rencontre l'une de l'autre; ſe tiendraient en ſuſpens, ſur les diſpoſitions d'attaque et de contre-attaque que chacune méditerait; et finiraient par ſe choquer avec violence dans les points qu'elles auraient choiſis, comme les plus propres à leurs vues. Cette idée eſt belle; elle peut être éxécutée à un certain point; et je crois ſans peine qu'une grande partie des trouppes de l'Europe ne ſont pas encore parvenues à ce point là. Mais je ne ſais: il me parait que le grand Génie militaire, qui a fait faire des pas de Géans à la tactique depuis le commencement de ſon régne, l'a portée presque au plus haut point de juſteſſe et de promptitude poſſible; car enfin la nature de l'homme étant connue; l'ordonnance des trouppes données, il n'y a qu'une meilleure manière d'éxécuter les mouvemens que la guerre demande. Au moyen de ces données cette manière peut ſe trouver, et à moins que Vous

ne

ne changiez quelque choſe aux prémières on ne pourra rien changer à l'autre. Or il me parait que cette manière a été trouvée, ou à peu près, par ce Monarque étonnant, et qu'il ne peut être queſtion que de plus ou de moins de promptitude et d'ordre dans l'éxécution, ce qui a encore ſes bornes fondées ſur la nature humaine. Et il ne faut pas croire, à ce ſujet, que ce qu'on a pu faire faire une fois à dix, à vingt, à cent hommes, on le fera faire auſſi à toute une armée. Je ſais bien à la vérité, que ce grand Roi a réaliſé à un certain point, et peut être au plus haut point poſſible, l'idée de l'Auteur que j'ai cité. Je ſais qu'il en a rétiré les plus grands avantages, et que pluſieurs des batailles qu'il a livrées, ne reſſemblent point à celles que bien d'autres trouppes ſe ſont données, depuis l'introduction de l'ordonnance actuelle, et de la multiplication des bouches à feu. Cependant en méditant bien tout ce que j'ai vu et lu, j'oſe penſer, que le terrain maitriſe trop les deux grands pivots de nos armées. L'Infanterie et l'Artillerie, pour que les manoeuvres puiſſent jamais réprendre l'ascendant, qu'elles avaient autrefois ſur le ſort des combats. Elles contribueront ſans doute à la victoire, et il faut y éxercer les trouppes avec tout le ſoin imaginable. Celles qui marcheront, qui doubleront, dédoubleront, déployeront, et ſe mettront en colonne plus rapidement et avec plus d'ordre que d'autres auront un avantage immenſe; non ſeulement

un

un jour de combat, mais dans toute la conduite de la guerre. Mais il ne faut pas penſer, que cela ne puiſſe leur donner la victoire, indépendamment du terrain. Je me crois autoriſé à ſoutenir, qu'une Armée qui aura choiſi une bonne poſition, y réſiſtera certainement, à fermeté égale dans les troupes, et à prudence égale dans les chefs, et y battra l'ennemi; quand même celui ci ſerait bien plus manoeuvrier qu'elle. Les lenteurs inſéparables des manoeuvres de l'Infanterie la mieux éxercée, à cauſe de l'attirail de guerre qu'elle traine après elle, mettra l'armée moins éxercée toujours en état de découvrir à tems ſon deſſein et de s'y oppoſer, ſi d'ailleurs le Général qui la commande fait ſon métier. Il ne faudrait à l'Armée moins manoeuvrière que plus de précautions dans ſes mouvemens, et plus de tems pour les éxécuter. Cela la jettera dans bien des inconvéniens ſans doute, tant pour éviter ſa défaite, que pour gagner des avantages, et ſurtout pour pourſuivre ceux qu'elle aurait pu ſe procurer. Mais j'oſe dire que le génie d'un grand Général y pourra ſuppléer, ſurtout dans la guerre défenſive et que ce déſavantage ſera même moins ſenſible dans une bataille, que dans tout autre occaſion de guerre. Je ſuis autoriſé à en juger ainſi, par l'éxemple même du grand Roi, qui a ſu porter ſi loin, l'art de mouvoir les trouppes. Dans un tems où les ſiennes avaient une ſupériorité énorme et décidée ſur celles de ſes ennemis, dans tout ce qui con-

concerne la tactique, elle ne put pourtant pas lui donner ces avantages irréſiſtibles ſur eux, qu'elle aurait du lui fournir ſi nos armes n'avaient changé de nature, et ne plaçaient les plus ſûrs moyens de victoire dans le terrain ; et qu'elle lui aurait donné chez les Anciens. Ajoutons à ceci encore une obſervation très importante. C'eſt que pluſieurs des victoires que ce grand Monarque a remportées, c'eſt au ſavant uſage qu'il a fait, d'une Cavallerie ſupérieure, formée par lui même, qu'il les doit. Or nous l'avons dit; les manoeuvres, et la rapidité des mouvemens ſont tout pour la Cavallerie, qui n'a pas changé de nature.

Chez les Anciens toute l'habileté d'un Général n'aurait pu ſuppléer au défaut de bien manoeuvrer dans les trouppes; parceque le terrain n'était presque rien, et les manoeuvres tout. Le terrain nous fournit mille moyens d'éviter le combat, d'ôter à l'ennemi l'envie d'en livrer un, ce qui donne de grandes reſſources à un Général. Les Anciens, par plus d'une raiſon, ne pouvaient faire la guerre ſans donner des batailles, et dans ces batailles on combattait presque ſur le même terrain ; puisque le combat ne commençait proprement que lorsqu'on s'était joint. Les trouppes qui manoeuvraient le mieux étaient alors ſûres de la victoire, parcequ'elles chargeaient l'ennemi d'une façon imprévue, qui ne manquait pas de le rompre.

Tel

Tel eſt le tableau comparatif de la ſituation où nous nous trouvons, nous et les Anciens, rélativement au combat proprement dit, à l'action même. Il nous reſte à éxaminer en quoi l'invention de la poudre a fait changer le troiſième point, ſavoir la rétraite après l'action. Il n'y a point de défaite ſans victoire, ni de rétraite ſans pourſuite; ainſi en parlant de la ſituation du parti vaincu et obligé de céder le champ de bataille à l'ennemi, je traite par là même de celle, où ſe trouve le vainqueur qui doit pourſuivre celui qui ſe rétire.

C'eſt ici ce qui forme le triomphe complet de nos armes, parcequ'elles mettent non ſeulement des bornes à la victoire, mais qu'elles peuvent même donner les moyens de la rétablir. Chez les Anciens des trouppes une fois renverſées ne pouvaient guères réparer le combat. Et quant à la rétraite, c'était on peut le dire, une choſe inconnue pour eux. L'iſſue d'une bataille était chez eux, la victoire ou une entière déroute. Voici les détails néceſſaires ſur cet objet pour appuyer ce que j'avance.

Nos armes nous obligent à combattre à une aſſez grande diſtance, et cette diſtance fait que nos trouppes, lorsqu'elles ſe débandent, ſe mettent rarement à fuir ſi pleinement, qu'on ne puiſſe bientôt les raſſembler. Il ne s'agit pour elles que de ſe mettre hors de la portée du feu, et elles n'ont ſouvent que quelques centaines de pas à faire en

arrière

trière pour cela. L'ennemi, trop éloigné d'elles, lorsqu'elles ſe rétirent, et craignant de déranger ſon ordre de bataille en les pourſuivant, les laiſſe aller. Mais quand on détacherait même des troupes pour les pourſuivre; une maiſon, un chemin creux, la moindre petite haye, que la tête des fuyards peut gagner et occuper, ſuffit pour que le reſte ſe rémette ſous la protection du feu qui en ſort et qui arrête ceux qui pourſuivent.

Une trouppe ne ſaurait en mettre une autre en désordre, ſans déranger un peu ſon propre ordre. Si l'Infanterie qui a été forcée de ſe réplier, a de la Cavallerie pour la ſoutenir; il n'eſt pas rare, que celle ci culbute l'Infanterie victorieuſe, avant qu'elle ſe ſoit rémiſe de ſon dérangement. Les Anciens ne pouvaient pas ſoutenir comme nous une de ces armes par l'autre, parce qu'ils avaient peu de Cavallerie, et parcequ'ils étaient obligés de placer le peu qu'ils en avaient ſur les aîles; pour empêcher celles ci, d'être tournées par la Cavallerie ennemie. D'ailleurs l'Infanterie culbutée, était ſuivie de ſi près, par celle qui avait culbuté, qu'une charge de Cavallerie aurait foulé aux piés les amis, ſans pouvoir percer qu'en désordre jusqu'à l'ennemi.

Je ne parle pas du ſecours que l'Infanterie de prémière ligne peut recevoir de celle de la ſeconde, lorsqu'elle ſouffre; parceque les Romains au moins rangeaient leur Infanterie de façon à faire uſage de

cette reſſource. Il eſt vrai qu'elle était inco
aux Grecs, qui mettant toute leur confiance d
Phalange, étaient battus ſans réméde, dèsque
dre de cette maſſe ſe dérangeait. Auſſi était c
un grand défaut de leur Art militaire; quoi
faille avouer, qu'il était inſéparable du Syſtèm
leur ordonnance. Car comment ſoutenir une maſ
ſeize de profondeur, rangée ſans presque aucu
tervalle? Tout ce qui aurait été derrière, aurai
infailliblement entrainé par ſon désordre. C
auſſi manifeſtement cet avantage, dans l'ordr
bataille des Romains, qui décida de la ſupéri
de ceux ci ſur les Grecs.

Mais outre les reſſources que nous fourn
la nature de nos armes, et l'ordonnance r
ſoit pour rallier notre Infanterie, lorsqu'ell
du deſſous, et la ramener au combat; ſoit p
faire ſoutenir par d'autres trouppes: (la nat
nos armes; en ce que nos trouppes comb
avec elles d'aſſez loin, pour avoir le tems de
mettre, avant que l'ennemi leur tombe ſur le
pour les en empêcher; ou celui de faire plac
qui approche pour les ſoutenir, ſans y me
désordre, et pour donner aux trouppes de l
le tems de ſe rémettre avant d'entrer en c
ſuppoſé qu'il y eût eu quelque part du dérang
par la précipitation de la rétraite: l'ordre r
parceque des trouppes ſur cette ordonnan
ſauraient entrainer en fuyant un corps qui s'a

ur les ſoutenir, et qu'elles s'écoulent en un mon-
nt avec facilité, même par de petits intervalles:)
tre ces reſſources, dis-je, que nous avons, pour
ablir le combat, nous en trouvons encore d'au-
s dans la nature de nos armes, pourqu'un mau-
s ſuccès contre l'enhemi, n'entraine pas la per-
de toute l'armée, comme cela arrivait presque
jours chez les Anciens.

Avant de détailler ceci, il faut pourtant que
ſerve encore ici, que les Romains ne parve-
ent à leur but, de faire ſoutenir les trouppes dans
combat, qu'en en formant des corps à très petit
nt, et les coupant par des intervalles égaux à ce
me front. Cet arrangement eſt tout à fait dans
prit de l'ordonnance profonde lorsqu'on veut y
dre les moyens de ſoutenir des trouppes rom-
es par d'autres, et donner à celles là les moyens de
rémettre. Car il ne faut pas ſonger ici, aux grands
ervalles qu'il y avait entre les files chez les Ro-
ins; et croire, que, parceque des trouppes frai-
s, qui allaient réléver des combattans harraſſés,
liſſaient et s'en chaſſaient quelque fois entre les
s pour prendre leur place; les fuyards d'une
uppe culbutée euſſent pu s'écouler au travers. Il
faudrait pas du tout connaitre la nature d'une
te, pour ſe l'imaginer, et pour ne pas voir,
un corps profond renverſé doit néceſſairement
porter tout ce qui s'avance ſur lui, à moins qu'il
trouve partout de très grands intervalles. Ainſi

il faut, pour être en état, dans l'ordre profond de ſoutenir une prémière ligne par une ſéconde, couper l'une et l'autre en petits corps, rangés avec de grands intervalles, et les placer en échéquier, comme faiſaient les Romains. Il n'y a que ce moyen là: mais il ne laiſſe pas que d'avoir ſes inconvéniens. Des trouppes ainſi rangées donneront toujours priſe à une cavallerie hardie, et à tout ce qui ſera aſſez leſte pour tourner ces petits corps ſéparés en les attaquant. Auſſi les Romains jugèrent-ils ſouvent à propos de changer leur ordre de bataille, pour imiter celui des Grecs. Cependant dans les cas ordinaires, il vaut beaucoup mieux, avoir une ſeconde et une troiſième ligne même, pour ſoutenir et rétablir le combat; puisqu'au fond elle peut venir au ſecours de la première, ſi l'on tentait d'en couper et tourner les parties iſolées; que d'attendre tout ſon ſalut d'un ſeul corps, quelque forte que ſoit ſon ordonnance; qui, ſi le désordre s'y met une fois, entraine la ruine de toute l'armée.

Quoiqu'il en ſoit nous réuniſſons ſur ce point les deux avantages: celui de n'avoir pas beſoin de couper nos trouppes par de ſi petites parties, ni par de ſi grands intervalles; avec celui de pouvoir les faire ſoutenir. On ſent bien que dès qu'un corps ſur ſeize, ou même ſeulement ſur dix de hauteur ſe met en confuſion, c'eſt une foule qui rétombe en aveugle ſur tout ce qui ſe trouve dérrière elle.

elle. Suppoſé que le prémier et le ſecond rang des fuyards apperçoivent le corps qui s'avance ſur eux pour les ſoutenir, et puiſſent lui faire place; au moins les autres n'en verront rien, et donneront tout au travers. Leur choc le dérangera avant qu'il puiſſe donner ſur l'ennemi; et lorsque celui ci ſuit de près comme cela ne manque pas dans une mêlée à l'arme blanche; on n'a pas le tems de ſe rémettre; car l'ordre n'eſt pas aiſément remis dans un corps profond. Mais quand nos bataillons ſe dérangent, cela ne manque presque jamais de s'opérer à des centaines de pas de l'ennemi. La nuée des fuyards eſt large mais ſans profondeur; tous peuvent appercevoir ce qui s'avance pour leur ſoutien; lui faire place, et s'écouler par les intervalles que chacun voit; et qui, ſans être ni ſi grands ni ſi nombreux que ceux des Romains, le ſont toujours aſſez, pour que des corps minces et où chacun voit ſon chemin, puiſſe y paſſer; et pour qu'il ne faille pas faire un grand tour pour y arriver. D'ailleurs on éxerce les trouppes à ce mouvement, de laiſſer paſſer une prémière ligne qui ſe rétire, à travers une autre qui s'avance.

La prémière ſe partage en ſections, qui par un à droite paſſent à travers des intervalles de trois files, qui ſe rangent pour leur laiſſer le paſſage libre, et qui ſe rémettent auſſitôt que tout a paſſé, ce qui ne cauſe pas le moindre rétard. On ne me dira pas, peut être, que cela ne ſe fait pas ſur le

champ de bataille, comme ſur la place d'éxercice, ſans m'en faire trop accroire, je puis aſſurer, qu'on ne me dirait par là rien de bien nouveau. Mais ſi on voulait régarder comme inutile, tout ce qui ne s'éxécute pas ſur le champ de bataille, auſſi réguliè-rement, que ſur la place d'éxercice, il faudrait ré-noncer à toutes les évolutious. On doit régarder comme un point certain, que rien ne ſe fait en campagne, comme à l'éxercice en tems de paix. Le mouvement le moins réguliérement fait, dans cette dernière ſituation, éxige toujours une tenſion dans le corps et l'eſprit du Soldat, qu'il ne peut ſoutenir pendant le tems et dans les circonſtances ſujettes à donner des diſtractions, où il eſt obligé de manoeu-vrer, le jour d'un combat. On n'éxige là que du ſilence pour entendre les ordres, et autant d'atten-tion et de juſteſſe qu'il faut pour éviter la confuſion. C'eſt aux Officiers à ſuppléer au reſte. Mais cela n'empêche pas que les trouppes les mieux rompues aux éxercices en temps de paix ne ſoyent toujours celles qui éxécutent avec le plus d'ordre et ſans con-fuſion tout ce qu'il faut faire devant l'ennemi. Lors-qu'il s'agira donc pour de pareilles trouppes de paſ-ſer au travers d'un bataillon qui s'avance pour pren-dre leur place, ou de laiſſer paſſer un bataillon qui ſe rétire; cela ne ſe fera pas comme à la place de parade, chaque peloton paſſant par ſa trouée à di-ſtances égales, de ſorte qu'au mot; *halte*, *front*; le bataillon ſoit tout prêt à ſe réformer par un quart

de

de converſion de tous les pelotons. Mais cela pourra toujours ſe faire ſans déranger le bataillon qui s'avance. Les trouées ſe formeront où elles pourront, il y paſſera ce qui ſe trouvera à portée; cinq files par l'une, dix par une autre, cinquante par une troiſième: mais ce ſeront toujours trois files qui feront place et qui réboucheront le trou auſſitôt que tout aura paſſé. Voilà comment il faut ſe répréſenter la choſe; et alors on verra que ce mouvement n'eſt pas imaginaire, et qu'il prouve que l'ordre mince admet le paſſage des fuyards au travers de ceux qui s'avancent ſur auſſi peu de profondeur pour les ſoutenir et leur donner les moyens de ſe rallier derrière eux, ſans déranger l'ordre de ceux ci.

J'ai poſé, que la nature de nos armes et les conſéquences qui en découlent étaient telles, qu'un mauvais ſuccès, ſoit du côté de l'aſſaillant, ſoit de celui qui défend un poſte, n'entraïne plus, comme autre fois la perte d'une armée; c'eſt à dire, que nous ſommes en état même après une bataille perdue de faire une rétraite; tandis que chez les Anciens le vaincu était toujours mis dans une déroute totale, et toute ſon armée détruite.

Cette différence vient manifeſtement de nos armes. Chez les Anciens il n'y avait pas de combat ſans mêlée. Les fuyards avaient le vainqueur à leurs talons. Point de moyen de gagner quelque

avance pour ſe rallier, pour ſe rémettre. Nous ne nous engageons presque jamais ſi avant. La force de nos armes de jet eſt telle, qu'elle met les trouppes en désordre à une aſſez grande diſtance. Mais auſſi, ou bien ce désordre eſt aſſez tôt réparé; ou lors même qu'il ne peut pas ſe réparer, il y a aſſez loin de l'ennemi aux fuyards, pour empêcher celui ci de les talonner de ſi près, et pour laiſſer aux autres le tems de gagner l'avance néceſſaire, pour lui échapper.

Les Anciens dès qu'ils étaient battus, ne pouvaient presque jamais ſe rallier, qu'avec une difficulté extrême, à moins que des trouppes fraîches de ſeconde ligne ou de réſerve, n'avançaſſent pour ſoutenir les efforts de l'ennemi, et leur fournir ainſi les moyens de ſe rémettre. Pour nous, dèsque nous pouvons placer quelques uns des fuyards même dans un lieu, d'où ils puiſſent faire feu ſur l'ennemi, à couvert de quelque obſtacle qui les empêche d'être forcés auſſitôt; le vainqueur eſt arrêté dans ſa pourſuite, et les fuyards ont le tems de gagner les devants et de ſe mettre en ſureté. Et il n'eſt pas poſſible de trouver une contrée en Europe, où l'on ne rencontre à chaque pas un bois, un ravin, un ruiſſeau, des hayes, une maiſon, ou quelque choſe de ſemblable, pour y poſter un détachement, dont le feu donnant en flanc ſur la colonne de ceux qui pourſuivent, les arrête par là tout court. On voit bien, que ſans la portée de nos armes, un

poſte

oſte pareil ne pourrait pas couvrir une rétraite. es vainqueurs dans leur pourſuite ſe contenteraient le le masquer, pour l'empêcher de tomber ſur le lanc de ceux qui pourſuivent; mais on ne ſaurait masquer comme cela le feu qui ſort d'un pareil poſte, et qui mettrait infailliblement le désorde parmi tout ce qui paſſerait à ſa portée. Obſervons pourtant, que je mets ici les choſes au pis; en ſuppoſant que, forcés à ceder à la ſupériorité du feu de l'ennemi, tout va à vau-déroute, et que c'eſt aux fuyards eux mêmes à couvrir leur rétraite par quelque reſſource pareille. Je dis, que, même dans ce cas là, la diſtance de l'ennemi aux fuyards, et les précautions que celui ci eſt obligé de prendre, pour ne pas tomber lui même dans un trop grand désordre, en les pourſuivant, font, que la tête des fuyards eſt toujours en état de s'emparer d'un poſte pareil, qu'elle trouvera partout, pour couvrir la rétraite du reſte. Mais il faut ſonger que le moindre Officier, s'il attaque ou s'il ſe defend quelque part, ne manquera jamais de faire garnir d'avance, tout ce qui peut ſervir à couvrir ſa rétraite, dèsqu'il s'apperçoit qu'il va être obligé d'en faire une. A plus forte raiſon un Général n'y manquera-t-il pas dans un combat, où il peut le faire avec des trouppes fraiches, et en aſſez grand nombre, pour tenir en reſpect tout ce que l'ennemi pourrait détacher, avec ordre de s'aventurer à la pourſuite.

A cela ſe joint encore, la grande étendue de notre front; qui fait que communément, il n'y a que quelques parties des armées qui s'engagent. Tout le reſte s'eſt tenu ſouvent pendant tout le tems, hors de la portée de l'ennemi. Ces trouppes font, ou de leur côté, une rétraite presque auſſi tranquille, que ſi elles n'avaient fait que décamper devant l'ennemi; ou bien on les employe à ſoutenir la rétraite de celles qui ont combattu; à les dégager, à former une arrière garde puiſſante et capable d'arrêter les Corps détachés pour pourſuivre et pour faire des priſonniers.

Car il faut bien obſerver que la lenteur dans les mouvemens d'une armée, dont nous avons déjà détaillé les cauſes, opére auſſi pour empêcher celle qui a vaincu, de pourſuivre en entier, l'ennemi. Chez les Anciens, les Armées ſe choquaient toujours ſur tout leur front: et lors même qu'elles s'entre attaquaient par la ligne oblique, l'aile qui ſe réfuſait au combat, était à peine auſſi éloignée de l'ennemi, que le ſont chez nous celles qui combattent. Dans cette proximité; avec un champ de bataille étroit que l'oeil pouvait embraſſer, et qui n'offrait nulle chicane de terrain; lorsque toute l'Armée vaincue feſait volte face, toute celle des vainqueurs ſe mettait ſans risque à ſa pourſuite. Obligés d'ailleurs de choiſir un emplacement, où rien n'empêchaït les armées de ſe joindre ſur tout

leur

leur front; emplacement, que la petiteſſe de celui ci leur rendait fort aiſé à trouver; un tel champ de bataille n'offrait aucun obſtacle à la pourſuite. Chez nous au contraire le champ de bataille eſt toujours parſemé d'obſtacles qui empêchent les deux armées de ſe joindre ſur tout leur front, à cauſe de ſon étendue énorme. Ces mêmes obſtacles empêchent auſſi toute l'Armée victorieuſe de ſe porter en avant, avec aſſez de viteſſe, pour que le vaincu ne puiſſe pas faire de rétraite; et pour le mettre dans une fuite entière. Elle n'a de parti à prendre, que de détacher des corps de trouppes, pour troubler l'ennemi, dans ſa rétraite; l'empêcher d'emmener ce qui l'embarraſſe dans ſa marche, comme équipages et canons; faire priſonnier ce qui reſte en arrière, ou ce qui ſe trouve en désordre dans la partie même où l'on a combattu; couper enfin, ſi l'on eſt heureux, quelque corps plus expoſé dans la retraite, ou que l'ennemi eſt obligé de ſacrifier pour ſauver le reſte. Si toute l'Armée voulait ſe mettre en colonnes pour ſuivre celles de l'ennemi, elle ne l'atteindrait pas, et n'oppoſant alors à ſon arrière garde qu'une tête d'avant garde tout au plus égale en front à l'arrière garde de l'armée vaincue, l'une n'aurait aucun avantage, et l'autre n'en couvrirait pas moins la rétraite. Si elle voulait ſe porter en avant en front de bandière, ce mouvement romprait l'armée, et l'expoſerait beaucoup vis à vis d'un ennemi qui, ayant des trouppes encore enſemble,

ſerait bien aſſez courageux, pour ſaiſir un moment favorable de charger lui même; ou bien il ſe ferait avec tant de lenteur, que l'ennemi ſerait bien loin, avant qu'on eut fait le prémier quart de lieue. Voilà auſſi ce qui arrive. L'Armée victorieuſe campe ſur le champ de bataille le jour de la victoire, ou ſe porte, tout au plus, à une demie lieue au delà.

On ne m'objectera pas ſans doute qu'il y a eu des actions ſans rétraite, où tout s'eſt mis à fuir à la débandade, et qui ont entrainé la ruine totale d'une Armée. Il y a eu dans tous les tems des Généraux qui ont commis des fautes exceſſives, et qui en ont été punis. Un Général mal habile, qui s'eſt laiſſé battre; ou un plus habile, à qui la tête tourne après une bataille perdue; peuvent tous les deux, ne point faire de rétraite du tout; et alors les troupes ſe ſauvent comme elles peuvent, et il s'en perd ſans doute beaucoup. Mais cela n'empêche pas, que la nature de nos armes ne ſoit telle, qu'elle nous met en état de faire une rétraite, lors même qu'on a eu le ſort contraire dans les combats; par oppoſition aux Anciens, qui par la nature de leurs armes, ne pouvaient livrer de combat, qui n'entrainât une diſperſion totale de tout ce qui avait combattu. Il fallait ſe rétirer ſans combattre; ou, dèsque le combat avait lieu, la rétraite devenait impoſſible; il fallait vaincre ou fuir; détruire ou être détruit.

C'eſt

C'eſt encore à cela qu'il faut attribuer la quantité d'hommes, que coutait chez eux une bataille. On a voulu juſtifier les Armes à feu, du réproche d'infernalité, que leur ont fait des déclamateurs de toutes les eſpèces; en ſoutenant qu'elles étaient moins meurtrières que les armes de main, dont ſe ſervaient les Anciens; et on a voulu prouver cette opinion par la comparaiſon du nombre des morts, dans les battailles de l'un et de l'autre âge. Cette opinion eſt vraie et fauſſe, ſuivant l'idée qu'on y attache. Si on compare l'effet des deux eſpèces d'armes dans le tems du combat: les nôtres, tant parcequ'elles excluent toutes les armes défenſives, que parcequ'elles déchirent plus violemment le corps humain, ſont incomparablement plus meurtrières. La pointe d'une fariſſe, celle de l'epée gliſſaient ſur la moindre lamelle de fer ou de cuivre, qu'on lui oppoſait. Un cuir bouilli un peu fort, ſuffit pour faire tomber à plat un coup de taille. Rien de tout cela n'oppoſe la moindre réſiſtance à une balle, encore moins à un boulet. Ainſi l'on peut aſſurer que nos combats coutent la vie à bien plus d'hommes que ceux des Anciens. Mais le combat une fois fini et décidé, le carnage ceſſe chez nous, au lieu que c'était là où il commençait chez les Anciens. Les fuyards pourſuivis l'epée dans les reins par les vainqueurs, tombaient ſans reſſource ſous leurs coups. C'était là où le vainqueur portait des coups aſſurés et mortels, à des hommes

mes qui ſe précipitaient les uns ſur les autres, ſa pouvoir ſe défendre. Celà n'a point lieu chez nou par les raiſons que j'ai dites; qui nous mettent en état de faire une rétraite après un combat malheureux, et de ſauver de très grands débris d'une armée battue. On aura donc raiſon de dire, que nos armes ont rendu nos batailles moins meurtrières, ſi on attache à cette expreſſion, l'idée de l'enſemble de tous leurs effets. Mais on aura tort, ſi on n'a égard qu'à leur action immédiate.

La preuve de ce que j'avance, ſe trouve dans la grande diſproportion qui ſe trouve toujours dans les batailles des Anciens, entre le nombre des morts des vainqueurs, et celui des vaincus. Quoiqu'on diſe du peu de fond qu'on peut faire, ſur la véracité des hiſtoriens de l'Antiquité; et ſurtout quant à l'éxactitude des nombres dans leurs Ouvrages, plus ſujets que tout le reſte aux erreurs de Copiſte: on ne ſaurait, (à moins de pouſſer le Pyrrhonisme hiſtorique au delà de toutes les bornes,) nier que le nombre des morts n'ait été communément incomparablement plus grand du côté des vaincus, que de celui des vainqueurs. Je crois aiſément qu'on n'a pas été fort éxact anciennement à faire le dénombrement des trouppes des deux côtés, ni celui des morts. Artaxerxe marchant avec une Armée de 1,200,000 hommes, contre ſon frère Xerxes qui en conduit une guères moins nombreuſe en Gréce;

Gréce; ſont ſurement des éxagérations, de la part de ceux, qui, frappés de la vue d'une multitude énorme, et obligés de lui donner un nombre, en ont nommé un tel que leur imagination troublée leur dictait. On ne riſque ſans doute rien à réduire ces Armées au tiers ou au quart des nombres indiqués. Il en eſt de même des morts en bien des occaſions, où leur nombre ſurpaſſe toute créance. Vingt mille morts peuvent en paraitre 100000, à celui qui ne les compte pas. L'éxactitude de notre Service; la façon dont l'art d'écrire et de chiffrer eſt généralement répandu de nos jours, au point de l'éxiger du moindre corporal; nous garantiſſent de ces erreurs. Mais ſi les nombres éxagérés que l'on trouve par ci par là dans les hiſtoriens Anciens, ne peuvent être admis; il n'en eſt pas de même de la proportion entre les morts des deux partis. Les Anciens connaiſſaient trop bien les loix de l'hiſtoire, et avaient en général trop d'amour de la gloire, pour les enfreindre auſſi inpudemment, que les en accuſent ceux, qui affectent un Pyrrhonisme hiſtorique outré. Dans tous les cas, où l'hiſtorien a pu recevoir des notions ſur le nombre des morts, je ne défendrai pas l'éxactitude du nombre même, mais bien celle de ſa proportion. Ainſi je ne ſtatuérai rien ni ſur le nombre des morts ni ſur la proportion de ces nombres, dans les batailles d'Oſiris ou de Semiramis; parceque les hiſtoriens qui en parlent, n'en ont pu avoir la moindre connaiſſance. Mais lorsqu'il

qu'il eſt queſtion de la bataille de Marius contre les Cimbres; ou d'autres ſemblables; je ne voudrais pas garantir le nombre des morts à quelques milliers près, parceque le Général Cimbre ne recevait pas le rapport journalier du pied complet de ſes régimens par écrit, et que ce n'eſt pas de là qu'eſt tiré la liſte des morts, comme chez nous, mais d'un dénombrement vague, ou même d'une eſtimation au coup d'oeil. Cependant je ne croirai jamais qu'une vanité patriotique ridicule, ait porté les hiſtoriens Romains à augmenter ſans méſure le nombre des morts du parti ennemi, et à diminuer de même celui des leurs. Je ne le croirai pas; tant, parcequ'il n'y a que celui qui ne connait pas les anciens, qui ſoit capable de les ſupçonner d'un crime de faux auſſi ridicule; que parceque je n'apperçois rien d'impoſſible dans la choſe même.

Parcequ'une choſe n'éxiſte plus, ou même qu'elle eſt impoſſible et inconcevable dans le temps préſent, il ne faut pas penſer qu'elle l'ait toujours été, et qu'elle n'ait jamais éxiſté. Cette façon de juger quoique aſſez naturelle, et très commune, n'en convient pas d'avantage à ceux qui ſe piquent d'un eſprit philoſophique. Il eſt vrai que chez nous, le nombre des morts n'eſt ſouvent guères plus grand du côté des vaincus que de celui des vainqueurs; au moins y a-t-il toujours de la proportion, même quand des trouppes ſe battent mal,

contre

contre d'autres qui ſe battent bien. Chez les Anciens la choſe était différente. La raiſon en eſt qu'il ſe tue beaucoup de monde, de nos jours, dans le combat, et peu dans la fuite, et que chez les Anciens il ſe tuait beaucoup de monde dans la fuite et peu dans le combat. Il y a deux cauſes de cela. La première celle que je viens de détailler. L'étendue de notre front fait que les armées ne ſe chargent qu'en peu de points, et d'aſſez loin pour laiſſer les moyens de faire une rétraite avec quelque reſte d'ordre, après un mauvais ſuccès, à quoi la nature de nos armes eſt encore favorable. La ſeconde c'eſt que la culture a percé jusqu'aux dernières claſſes des hommes; que le commerce des nations a formé un lien entre elles, qui a adouci la férocité naturelle dans les combats. Le Soldat n'eſt pas fort avide du ſang de ſon ennemi; il n'en veut communément qu'à ſa bourſe à ſa montre &c. qu'il obtient tout auſſi bien en le feſant priſonnier, qu'en le tuant. Il faut encore obſerver, que l'éloignement dans lequel les trouppes combattent, rend leur acharnement les unes contre les autres, bien moins vif, que du tems où les combattans ſe voyaient le blanc des yeux; et donne beaucoup plus de priſe à l'Officier, pour modérer la ferocité, qui pourrait animer le Soldat. C'eſt encore ici un effet de la nature de nos armes. Vingt Soldats avec un Officier cantonnés quelque part, quoiqu'entourés d'ennemis, ſe rendent par une eſpèce de capi-

tulation; parceque ſi on les pouſſe au déſeſpoi
pourraient ôter la vie à bien de braves gens a
de la perdre. On s'arrête hors de la portée du
ſil, et on entre en pourparler avec eux. Chez
Anciens, en avançant ſur une petite trouppe d'
nemis, en foule et le bouclier haut; on était
de leur ôter ſans danger tout l'uſage de leurs arm
et de les tuer ſans riſque: au lieu que chez no
plus la foule qui marcherait à une petite troup
ſerait grande, plus les coups de celle ci ſerai
dangereux, dans tout l'eſpace à parcourir. Ce q
je dis eſt vrai; et j'en appelle à tous les Officiers q
ont vu des trouppes ſe charger à l'arme blanch
s'il n'eſt pas bien plus difficile alors de rétenir la
reur du Soldat, de l'empêcher de tuer tout ce q
rencontre, que lorsque les trouppes ſe ſont te
comme elles font communément, dans la port
ordinaire de la charge avec les armes à feu.

Toutes ces choſes dûment conſidérées, o
ſentira aiſément; que ſi quelque cauſe obligeait l'u
des deux partis à prendre promptement la fuit
chez les Anciens, le nombre des morts devait êt
fort petit des deux côtés, au moment où le comb
finiſſait, et où la fuite commençait. Mais com
tout concourait à rendre terrible, le carnage qui
feſait des vaincus dans la fuite, ſans que le vai
queur y perdit rien; il était très naturel, qu'il n'
eut aucune comparaiſon entre la perte d'homm
de celui ci et celle des autres. Cent hommes co

tre vingt mille, n'ont alors rien d'incroyable. Une pareille disproportion n'éxiſte jamais chez nous; et voilà ce qui la rend incroyable, à ceux, qui ne conſidérent les objets que légérement. Chez nous les batailles les plus déciſives entrainent tout au plus un grand nombre de priſonniers. Encore un Général habile, s'il n'a pu éviter le malheur d'être battu, trouve dans nos armes des reſſources, pour empêcher que ce malheur ne ſoit ſuivi d'une déroute totale et de la priſe d'une trop grande partie de ſon Armée. Mais ſans nos armes, toute ſon habileté ne lui ſerait d'aucune reſſource ſur ce point.

La Cavallerie n'ayant point changé d'armes a auſſi moins changé de nature que l'Infanterie, ſur ce point ci comme ſur tant d'autres. Ses combats et leurs ſuites, ne différent guéres de ce qu'ils étaient chez les Anciens. L'Arme de la Cavallerie, moins meurtrière que celle de notre Infanterie tue moins de monde. Mais il y a dans un combat de Cavallerie infiniment plus d'hommes frappés, à proportion du nombre des combattans, que dans nos combats d'Infanterie. Je ne puis m'empêcher de faire obſerver à ce ſujet, que les Anciens ne parlent point des bleſſés dans leurs batailles, au lieu que nous en marquons toujours le nombre. Cela vient indubitablement de ce que les bleſſures que font nos armes à feu mettent communément un homme pour longtems et ſouvent même pour toujours, hors de ſervice: au lieu que chez les Anciens peu

de ſemaines ſuffiſaient pour guérir tous les bleſſ
dont presque aucun n'était perdu.

On peut encore obſerver que le nombre d
tués et des bleſſés, dans les combats de Cavaller
eſt encore de nos jours, beaucoup plus grand
côté des vaincus, que de celui des vainqueurs;
proportion de celui des tués et des bleſſés dans l
fanterie des deux partis parceque la Cavallerie
tue et en bleſſe bien plus dans la fuite que dans
combat même. Il eſt vrai que cette diſproporti
n'eſt pas ſi grande que chez les Anciens. On p
en aſſigner pluſieurs raiſons. Il y en a quelq
unes de communes à toute Cavallerie, et elles
ſaient auſſi que le nombre comparatif des tués et
bleſſés dans la Cavallerie ancienne était bien mo
dre que dans l'Infanterie. Voici les raiſons.
courſe rapide du cheval dérobe infiniment p
d'hommes aux coups des adverſaires dans une f
de Cavallerie, que dans une déroute d'Infanter
L'homme eſt infiniment plus leſte et plus ingam
que le cheval, pour ſe gliſſer partout après ce
qu'il pourſuit, et ſuivre tous les détours dont cel
ci s'aviſe, afin de lui échapper. Enfin le coup
l'homme à pied eſt infiniment plus ſûr que celui
l'homme à cheval, dont il y en a dix qui frapp
l'air, et dix autres qui tombent à plat, contre
qui bleſſe, ſoit dans le combat ſoit dans la po
ſuite. Il y a d'autres raiſons particulières à no
Cavallerie, dont voici les principales. Notre C
va

vallerie n'a presque plus d'armes défenſives. Cela doit faire qu'il s'en bleſſe plus dans le combat même où le nombre des bleſſés et des tués ne ſaurait jamais différer conſidérablement entre lès deux partis. Les armes défenſives de la Cavallerie et de l'Infanterie chez les Anciens devaient faire, que, tant qu'on combattait de part et d'autre, de vingt, peut être de cent coups portés, et qui touchaient, à peine un ou deux bleſſaient-ils: au lieu que nos Cavalliers ne ſe touchent presque pas ſans ſe bleſſer. Chez les Anciens tant Cavallerie qu' Infanterie, ce qui était frappé l'était donc principalement dans la fuite, où le vainqueur ne fait aucune perte. Ajoutons à cela les progrès de la culture, qui rendent le Soldat infiniment moins âpre au carnage, après la victoire qu'il ne l'était anciennement. Cela rend le nombre de ceux qui ſont frappés dans la fuite beaucoup plus petit: on ſe contente de faire des Priſonniers. Ces deux raiſons développent je penſe ſuffiſamment pourquoi la diſproportion entre les tués et les bleſſés des deux partis, dans la Cavallerie moderne n'approche pas de cette même diſproportion dans les Combats de Cavallerie des Anciens.

Tout cela ſert, ſi je ne me trompe, très bien à prouver nos aſſertions ſur l'article des rétraites après le Combat. On doit ajouter encore, que lorsque la Cavallerie peut ſe mettre aux trouſſes de l'Infanterie il ſe fait bien plus de priſonniers, que quand l'Infanterie qui a chargé, eſt ſeule obligée

de pourſuivre l'ennemi qu'elle a débusqué de son terrain. Encore ces priſonniers ſont-ils pour la plupart bleſſés, parceque l'humanité ne perce mais aſſez profondément dans le coeur de tous les hommes, pour empêcher le Soldat de frapper son adverſaire, lorsqu'il l'a joint jusqu'à la portée de l'arme blanche. *) Par bonheur nos armes et presque tous les terrains fourniſſent aſſez de moyens à l'Infanterie, pour tenir la Cavallerie écartée, et se rétirer ainſi devant elle, ſans une trop grande perte ſans cela nos batailles perdues, entraineraient souvent des conſéquences beaucoup plus grandes qu'elles n'en ont communement.

Je ne penſe pas, qu'après ce que je viens de détailler, on puiſſe alléguer rien de bien concluant contre la plupart de nos aſſertions. Si le préſent Ouvrage ne parait pas inutile; s'il a le bonheur d'obtenir le ſuffrage de Juges éclairés, et qu'on trouve que j'aye réuſſi à détailler les vrais effets, qu'a eu la poudre à Canon, ſur les principales parties de la Guerre de Campagne: je pourrai quelque jour pouſſer mes récherches plus loin, et montrer quelle influence d'autres cauſes ont eu, tant ſur le même objet, que ſur tout notre ſyſtême militaire en général.

*) Je ne veux pour preuve de tout ce que j'ai avancé ici, que la rélation de la bataille de Roſsbach, que je prie le Lecteur de lire attentivement à l'occaſion de ceci.

RENVOI
ou Explication raiſonnée des Planches.

Planche Ière.

Section de la Phalange, nommée Xénagie, ayant fait volte face, en conſervant l'ordre des rangs entre eux des trois manières indiquées dans la planche même.

Les petits cercles pointillés marquent le premier emplacement de la ſection; ceux qui ſont faits au trait, celui, où ſe trouvent tous les Phalangites, après avoir achevé cette évolution. Les rangs étant numerottés on ne ſaurait ſe tomper ſur leur ordre, ni ſur le front des trois ſections.

NB. La Xénagie était une ſection de la phalange, de ſeize files, ſur ſeize rangs, formant par conſéquent un quarré parfait. Elle était de 256 hommes, et feſait la 64ème partie de la grande Phalange, complette, de 16324 h. (V. p. 199.)

Planche IIème.

Fig. 1ère répréſente un bataillon éxécutant la contremarche par pelotons, après avoir fait un à droite. Mais comme cela pourrait géner un peu le peloton des drapeaux; la

Fig. 2. montre un bataillon éxécutant le même mouvement, mais différemment, en ce que

toute l'aile droite ayant fait un à droite, éxécut contremarche par la droite; et que l'aile gauc après avoir fait à gauche, contre marche pa même coté, au moyen de quoi le peloton du c tre où ſont les drapeaux ne ſe trouve aucunem dérangé. V. p. 204.

Fig. 3. repréſente les deux diviſions du cen d'un bataillon, avec le peloton des drapeaux en deux, feſant volte face, en gardant l'ordre des ra entre eux, au moyen de demi converſions par qua de pelotons. Voici comment ce mouvement pou rait s'éxécuter: Le Chef du bataillon commande Volte face à droite par quarts de pelotons; (cha quart ſuppoſé de cinq ou de ſix files, ſans cela ce rait par tiers ou demi pelotons.) A ce comman ment les Officiers ſortiraient et diviſeraient leurs lotons, et le peloton des drapeaux ferait à dro (Si l'on commandait Volte face à gauche, ce d nier peloton ferait à gauche.) Cela fait; le Ch commanderait: *A droite demi converſion*: mar Les ſections des pelotons la feraient chacune, c peloton des drapeaux marcherait autant de pas p ſon flanc que chaque ſection aurait de files. L Officiers et les bas Officiers, (marqués ici par un p tit cercle, pour les diſtinguer) qui ſe feraient ten hors des rangs pendant le mouvement, rentreraie tout de ſuite à leur place entre les pelotons, que l vuides reſtants après le mouvement leur indiq raient d'abord. Le peloton des drapeaux ferait fro du nouveau côté, ſans bouger, et le bataillon s vancerait enſuite trois pas, pour s'aligner en même et avec ce peloton. La Figure repréſente mouvement, les demi converſions étant éxécut le front renverſé; les Officiers rentrés à leurs p

ces, mais le bataillon n'ayant pas encore fait les trois pas en avant pour s'aligner ſur ſon premier emplacement. V. p. 206.

Fig. 4. repréſente le même mouvement éxécuté par des demi converſions à gauche, non pas pour faire volte face, mais pour renverſer l'ordre des rangs. Pour cet effet, les demi converſions faites, on commande demi tour à trolte, et le peloton des drapeaux fait trois pas en avant, pour que tout le bataillon puiſſe s'aligner en ſoi même et ſur lui. V. p. 206.

Planche IIIème.

Fig. r^ère répréſente deux Xénagies d'une Phalange en mouvement pour faire un quart de converſion, pour démontrer l'impoſſibilité qu'elles auraient à l'éxécuter.

Fig. 2. Quatre Xénagies d'une Phalange feſant le même mouvement deux à deux, pour faire voir, qu'elles pourraient l'éxécuter en ſe gênant un peu.

Fig. 3. Deux Xénagies qui s'étant ſerrées avant d'éxécuter le quart de converſion, et n'occupant plus que l'eſpace a. a. ſont en état de faire ce mouvement ſans ſe déranger. Pour ces trois Figg. V. p. 213.

Fig. 4. Manière de faire éxécuter le quart de converſion à un bataillon entier, en uſage de nos jours. V. p. 217.

Fig. 5. Deux Xénagies d'une Phalange, ſe formant ſur leur flanc par le déployement en éventail, homme par homme, pour montrer la manière dont

les anciens ont pu éxécuter cette evolutoi
vant ſe ſervir des quarts de converſion po
ſet. V. p. 219.

Fig. 6. Trois manipules Romains d
mes de front ſur 10 de profondeur, ſe fo
leur flanc par le déployement en tiroir, a
rompu par des quarts de converſions, qu
faire en un beſoin ſans ſe ſerrer, comme
en A. A. A. Ou bien en ſe ſerrant avant
cuter, plus ou moins comme en a. a. a.
marqués s'étant ſerrés au point, où l
trouppes. V. p. 218.

Planche IVème.

Fig. 1ère. Manipule Romain placé d'
l'alignement AB. et qui a du ſe porter dar
ment obliquement parallèle CD. montran
dont ce mouvement a pu s'éxécuter par la
AC. FG. repréſente la forme de ce ma
plein mouvement pour ſe porter en CD,
courir les deux cotés du parallélogramm
CE. V. p. 221.

Fig. 2. Bataillon placé d'abord en E
veut ſe porter en GH. Il commence p
mouvement de converſion par pelotons
point néceſſaire, pourque tous les peloto
vent perpendiculaires ſur FH. et ſes
Après avoir marché jusqu'en GH. tous les
ſe trouvent avec leur aile gauche dans l
a. a. a. de la ligne GH, et ſe rémettent en
le mouvement de converſion contraire à c
avaient fait d'abord. V. p. 222.

Planche Vème.

Fig. 1ère. Huit Xénagies d'une Phalange en
he de paragogue ou par le flanc, paſſant un
qui n'admet que quatre files ou le quart de
ofondeur de la phalange. Deux Xénagies ont
, et ſont en halte jusqu'à ce que la troiſième
. Celle ci y eſt occupée: la 1ère ſection s'eſt
jointe aux deux Xénagies de la tête: la 2de a paſſé
ſe poſter à ſa place près de la 1ère; la 3ème eſt
pont, qu'il faut qu'elle paſſe entièrement avant
ouvoir marcher à ſa place près de la 2de: En-
la 4ème après avoir occupé ſucceſſivement la
de la 3ème et de la 2de, vient de ſe porter à celle
1ère vis à vis du pont, et eſt ſur le point de
cher pour le paſſer. Dèsque cela ſera fait les
Xénagies de la tête marcheront l'eſpace qu'oc-
une Xénagie pour laiſſer à la quatrième celui
faut pour paſſer; et les cinq d'en deça de la ri-
s'avanceront d'autant, jusqu'auprès du pont,
quoi elles feront halte jusqu'à ce que la qua-
ne ait achevé de paſſer. Et le paſſage ſera une
de petites marches et de petites haltes jusqu'à
ue le tout ſoit à l'autre bord, ce qui demandera
oins quatre fois et un quart le tems qu'il au-
fallu, pour parcourir toute la longueur de la
ange. NB. De quelque manière que les Grecs
t éxécuté de pareils paſſages, ils n'ont pu le faire
d'une manière ſemblable pour le fond à celle-ci,
igeant le même eſpace de tems, s'ils ont voulu
ire avec ordre. V. p. 228.

Fig. 2. Huit Xénagies d'une phalange mar-
t en Epagogue dans un défilé qui en admet une
ront; pour prouver que dans un pareil défilé, la
lange devait s'étendre au double de ſon front,
et

et reſter dans cet état ſi la tête ne feſait halte au débouché. Comme chaque Xénagie doit occuper la place de l'autre devant le défilé par une marche en paragogue avant de pouvoir y entrer, il y aura diſtance égale au front entre les Xénagies 1. 2. et 3. Entre celles 3 et 4 il n'y en a qu'une égale au demi front, auſſi 4 n'a-t-elle occupé que la moitié de l'emplacement néceſſaire pour entrer dans le défilé. V. p. 230.

Fig. 3. Six Xénagies paſſant un pont qui n'admet que le front d'une demi Xénagie, pour prouver que la colonne devait occuper alors le triple de la longueur du front. V. p. 230.

Fig. 4. A. A. Deux bataillons en Colonnes à huit diviſions, paſſant un pont par demi peloton. Comme il y aurait alors 3 pas de diſtance entre chaque demi peloton de plus que ſon front, cela fera ſur les deux bataillons cent pas. BB. Deux bataillons s'étant rompu en Colonne par pelotons, et paſſant un pont de même largeur ſans que les diſtances ſe trouvent le moins du monde dérangées; tout ce qui ne peut paſſer, s'attachant par un ſimple, *à droite* à la queue de ce qui paſſe et ſe réformant tout de ſuite au débouché. NB. Pour ſe conformer à l'uſage on a deſſiné les pelotons 1 et 2 du ſecond bataillon, comme ſi 1. était encore à la place, où il a achevé ſa converſion, lorsque 2. le joint, pour commencer la ſienne: mais ſi le pas de converſion eſt accéléré comme il faut, 1. aura déjà parcouru ſa profondeur avant que, 2. arrive à la place où il doit tourner. Cela ne dérangera aucunement les diſtances, parceque le prémier peloton de toute la Colonne aura gagné tout autant d'eſpace au commence-

mencement et que les autres ne feront que le régagner chacun à leur tour. P. 233. ſuiv. et p. 241.

Fig. 5. Bataillon placé en A B et ſe portant à travers un terrein coupé en C D. Cette figure fait voir combien cette manoeuvre, de s'attacher par un *à droite*, ou, *à gauche*, à ce qui peut paſſer de front; et de déployer autant que poſſible dès que le terrain le comporte, facilite la marche à travers toutes ſortes de terrains ſans en déranger l'ordre, et ſans la rallentir; ce qui eſt impoſſible avec l'ordre profond, p. 250.

Fig. 6. Cette Figure et les trois de la Planche VI. montrent la manière dont une Colonne en marche, après s'être rompue par pelotons peut prendre une direction oblique, pour ſe mettre enſuite en bataille dans cette direction par de ſimples quarts de converſion. Jugeant par l'Ouvrage intitulé: Eſſai général de Tactique, que cette évolution ſi utile eſt peu connue des Tacticiens Français, je crois que quelques détails là deſſus ne ſeront point désagréables, p. 251.

La 6ème *Fig.* dont il eſt queſtion ici repréſente deux bataillons, qui s'étant rompu par pelotons pour marcher par la droite dans la direction A B paralléle à E F, qui marque l'aile gauche de l'ennemi, veulent tomber promptement ſur cette aile gauche en ligne oblique, et ſe former pour cela dans l'alignement C D. Pour cet effet le pton 8. du 2e bat. fait ſeul le mouvement de converſion néceſſaire pour ſe trouver perpendiculairement ſur la ligne C D. Tous les autres ptons font à gauche et marchant par leur flanc, ſe portent ainſi, en gardant

dant bien leurs diſtances et autant que faire ſe peut leur hauteur avec leur aile gauche en CD, pour ſe trouver perpendiculairemcnt ſur cette ligne: après quoi il ne s'agit plus que de faire un quart de converſion à gauche pour ſe trouver formé tout de ſuite en CD comme on voulait l'être, p. 251.

Planche VIème.

Fig. 1ère. On y voit deux bataillons rompus en colonne et marchant par leur droite, dans la direction AB; qui ont voulu former la ligne oblique en jettant leur aile droite en arrière au lieu de porter leur gauche en avant, ſur la ligne CD. Le 8ème p^ton du 2. bat. fait le mouvement de converſion qu'il faut pour ſe trouver perpendiculairement ſur CD. Les autres font à droite et marchent ainſi qu'il a été dit jusqu'à ce que leur aile gauche ſe trouve en CD, après quoi ils ſe trouvent formés par un quart de converſion à gauche, p. 251.

Fig. 2. Jusqu'ici l'une des ailes a ſervi de pivot pour ce mouvement, mais dans cette figure, c'eſt ſur le centre que deux bat. qui marchent par AB veulent ſe porter dans l'oblique CD. Le p^ton 8 du 1er bat^on et le p^ton 1 du 2ème marchent, en gardant leur front par le pas oblique de façon à avoir l'aile gauche en CD, et à y être perpendiculairement. Les autres p^tons du 1er bat^on font à gauche; ceux du 2ème bat^on à droite et marchent par leur flanc, de la façon ſusdite; et ſe trouvant bien alignés et diſtanciés en CD, ils ſe forment tous par un quart de converſion à gauche, p. 251.

Fig. 3. Deux bat^ons marchant, après s'être rompus en colonne à droite par p^tons, dans la direction

ſection AB, veulent ſe former obliquement en CD, ce qui éxige qu'ils ſe portent en même tems en avant. Le p^ton 1 du 1er bat^on ſe trouvant juſtement dans la ligne CD s'y porte perpendiculairement par un mouvement de converſion, et marche auſſitôt en avant; tous les autres p^tons font à droite, et entrent par le flanc dans le même alignement. Dans ce mouvement ils obſervent de gagner toujours du terrain en portant l'aile par le flanc de laquelle ils marchant en avant, et l'autre en arrière. A méſure que chaque p^ton ſe trouve avec ſa gauche en CD, l'Officier commande: *Halte: Front:* et ſe porte en avant. Le p^ton 1 du 1er bat^on s'arrête dès qu'il ſe trouve à l'extremité de la ligne que l'aile droite doit former. A méſure que les autres pelotons arrivent à leur emplacement, ils prennent leurs diſtances et le parfait alignement, et la tête n'ayant que peu de chemin à faire en comparaiſon de la queuë doit marcher plus lentement, p. 251.

Obſervations générales ſur tous ces mouvemens.

1.

Quoique ces Figures n'épuiſent pas toutes les manières de faire ces mouvemens là, elles ſuffiſent parfaitement pour les déterminer. Car dans ces évolutions renverſées, on fait tous les mouvemens marqués au rébours. Lorsqu'il eſt dit ici qu'on fait à droite: on fait à gauche et ainſi du reſte.

2) Rélativement à Fig. 2. Pl. VI. on voit bien que les deux bataillons pourraient prendre tel point de la ligne AB pour pivot du tour qu'ils voudraient faire, et qu'ainſi une Colonne peut ſaiſir le moment qu'elle veut dans ſa marche pour éxécuter ce mouvement.

3) Ce qui peut s'éxécuter ſur ce point avec deux bataillons peut ſe faire de même avec vingt.

4) Ces

4) Ces mouvemens là ne ſont pas faiſés à éxécuter avec ordre et il y faut beaucoup d'attention de la part de tous les Officiers. Voici les principes, auxquelles il faut s'attacher.

1) Dèsque le moment de l'éxécuter eſt arrivé, on commande *Halte* à toute la Colonne; on inſtruit les Officiers des points de vue du nouvel alignement, et quels pelotons ou bataillons, ſuivant la grandeur de la Colonne, feront à droite ou quels à gauche. Cela fait on commande: Marche entrez dans le point de vue. Ce qui eſt fort près du pivot, y entre par la marche oblique; tout le reſte par celle du flanc.

2) Les Officiers, s'ils ne ſe trouvent pas naturellement au flanc par lequel leur peloton doit marcher, doivent s'y porter et le conduire dans l'alignement. Cela fait, ils doivent ſe porter tout de ſuite ſur l'aile qui ſe trouve dans la ligne des points de vue, et régarder devant et derrière eux, pour voir s'ils y ſont éxactement.

3) Les pelotons devant ſe trouver perpendiculairement ſur l'alignement, c'eſt à l'Officier à avertir ſon peloton quelle aile doit ſe porter en avant ou en arrière en marche.

4) Dèsque le peloton ſe trouve dans l'alignement l'Officier commande: *Halte*, *Front:* ce qui s'éxécute ſans temps, et le peloton jette les yeux et s'aligne vers l'aile où ſe trouve l'Officier et où il prend ſa diſtance.

5) La marche des ptons, pour ſe porter dans le nouvel alignement, ſe fait toujours au pas redoublé. Mais il ne faut pas marcher trop vite, pour que les Soldats ne perdent pas haleine, que les pelotons ne s'ouvrent pas, et qu'il n'y ait en général aucune confuſion. Aucun pton ne doit courir hors de la colonne, et ils doivent tous marcher autant que poſſible à la même hauteur. Dans ces mouvemens il y a trois choſes à conſidérer; à le faire promptement; à garder l'alignement; à conſerver les diſtances. Rélativement au premier point; il ſera toujours plus avantageux de faire tourner la colonne ſur ſon Centre toutes les fois qu'on pourra le faire: et il faut auſſi, comme on l'a dit faire toujours le tour au pas rédoublé.

Le ſecond point demande 1) que les ptons marchent plus lentement à méſure qu'ils ſont plus proches du pivot. 2) Il faut déterminer le point où les ptons doivent avoir les yeux. Quand la Colonne ſe tourne ſur le centre, ceux qui auront fait à gauche les porteront à gauche: et ceux qui auront fait à droite auront les yeux à droite. Si la colonne ſe jette toute en avant ou toute en arrière, c'eſt au chef à déterminer ſi l'on doit ſe régler ſur la tête ou ſur la queue: mais le mieux eſt toujours de tenir les yeux ſur le point de pivot. 3) Il ne faut pas éxiger que les pelotons marchent à hauteur égale parceque cela générait et rallentirait trop le mouvement. Le mieux eſt que chaque peloton marche à la hauteur de la 6ème file de ſon voiſin du coté où il porte la vue.

Pour le 3ème point il faut conſidérer qu'on ne peut pas marcher en avant et de côté, et vîte en même tems. Voici les régles les plus ſûres à obſerver pour allier la promtitude avec l'ordre. 1) Il ne faut pas qu'en feſant le tour, le peloton de la tête ſe porte beaucoup en avant; et pas plus qu'il n'eſt beſoin pour ſerrer les pelotons les uns ſur les autres. 2) Si malgré cela la tête ſe porte en avant, il ne faut pas que les autres pelotons et ſurtout ceux du pivot s'obſtinent à tourner ſur leur propre place. Ils doivent ſuivre le mouvement de la tête, pour éviter les ouvertures dans la Colonne: et ce ſont les Officiers de l'Etat major qui en obſervant le mouvement des autres bataillons peuvent le mieux avertir les pelotons du leur, de quel coté ils doivent ſe tenir, pour éviter les flottemens et les incertitudes de ceux-ci. 3) Il faut ſonger plutôt à éxécuter ce mouvement avec célérité qu'à garder ſcrupuleuſement les diſtances; et il vaut mieux ſe ſerrer un peu vers la tête, que de s'étendre et de ſe ſéparer vers la queue. Alors la Colonne fera 40 à 50 pas en avant, ce qui ſuffira pour donner le tems aux Officiers de réprendre leurs diſtances et s'aligner parfaitement. Mais ſi on s'obſtine à tourner ſur la place, on trouvera toujours, en ſe formant enſuite par le quart de converſion, des ouvertures et des preſſes dans divers endrairs de la Colonne. Car c'eſt un pur hazard quand les diſtances ne ſe perdent pas. D'ailleurs quelle néceſſité y a-t-il que l'on tourne exactement ſur la place? Rarement aura-t-on trouvé le point ſi juſte en feſant faire halte à la Co-

lonne pour tourner; qu'il ſoit néceſſaire de tourner ſur la place pour ſe trouver juſte dans le flanc de l'ennemi, et que 50 où même 100 pas de plus ou de moins y faſſent de la différence. Enfin le ſuccès de cette évolution dépend de la rapidité bien plus que de cette préciſion. C'eſt donc à la première qu'il faut avoir égard et il n'y a d'autre moyen que celui là.

6) Lorsque cette évolution s'éxécute comme dans Pl. VI. Fig. 3. on ne penſe pas du tout à garder les diſtances; et les pelotons ſe ſerrent au contraire jusqu'à demi diſtance, mais ils la réprennent enſuite à méſure qu'ils avancent en ſuivant la tête.

Planche. VIIème.

Fig. 1ère. Le Quarré des dix mille en action de paſſer une rivière, ſur un pont aſſez large pour y paſſer ſeize de front. C'eſt un arrangement ſuppoſé, ſuivant lequel ils auraient pu paſſer en ordre, et qui ſuffit pour prouver, avec quelle lenteur ils devaient éxécuter ce mouvement. On a deſſiné le quarré en entier de l'un et de l'autre côté, pour plus de clarté. Mais on ſent bien que ſur de grandes craintes à avoir de la part de l'ennemi; ce qui aurait paſſé ne ſe ſerait éloigné de la rivière, qu'à méſure que des ſections fraiches ſe ſeraient attachés aux flancs du quarré; et ce qui aurait été en deçà s'en ſerait approché, à méſure que quelque Section ſe ſerait détachée pour paſſer. V. p. 262. On voit bien ſans que je le diſe, que de cette manière on a pu faire paſſer les équipages quand et comme on l'a jugé convénable, pour ne point déranger l'ordre de marche des ſections.

Fig. 2. Avant de faire voir la différence et les avantages de l'ordre mince, dans cette occaſion là, j'ai donné ici le deſſein de pluſieurs manières dont un bataillon ſe met en quarré chez nous. Quoique

ce

ce ne ſoit qu'un bataillon, on ſent bien que c'eſt la même choſe; car quatre bataillons peuvent ſe mettre en quarré de la même manière que quatre diviſions. Fondé ſur cette vérité je pourrai toujours comparer les moyens dont toute la Phalange ou telle de ſes parties, ont pu ſe ſervir pour former le quarré, et ceux dont ſe ſert un de nos bataillons. L'Avantage que nous avons ſur ce point n'eſt pas grand. Il conſiſte à être le maitre d'employer pluſieurs méthodes pour cela, au lieu que les Anciens n'en avaient guères qu'une, un peu plus lente peut être que les nôtres en elle même, quoique plus courte, à raiſon du front plus petit à égalité de nombre de combattans; mais très bonne à tous autres égards. Auſſi n'eſt ce pas la démonſtration d'un pareil avantage que j'ai eu en vue: J'ai prétendu éclaircir par là encore mieux mes idées, ſur la différence des deux ordres de bataille, par rapport aux évolutions, et je me flatte que cela pourra y contribuer.

En AA. le p^ton 3 fait d'abord demi tour et les p^tons 2 et 1. font à gauche. 3 marche en avant, et 2. et 1. par le flanc jusqu'au p^ton 4: alors ils ſe forment le front renverſé par un autre à gauche; et commencent enſuite le quart de converſion qui doit les porter ſur le flanc du quarré. Cependant 3 qui a parcouru le front de deux pelotons avant que 2. et 1. ayent fait la moitié de ce quart de converſion, fait une demi converſion à droite qui le porte ſur la queue du bataillon quarré, en tournant les rangs. Comme pendant ce tems là tout s'eſt fait, mais à rebours, ſur l'autre flanc du bataillon, le quarré ſe trouve fermé, tous les premiers rangs en dehors,

et les pelotons 2. et 1. et 7. et 8. n'ont plus qu'
demi tour, pour faire front à l'ennemi.

En BB. N^ro. I. tout le Bataillon hors la
diviſion fait à gauche et marche par le flanc
div^on 3 faiſant la contremarche et ſe répliant
Dèsque 3 a achevé la contremarche, 3 et 2 font
et par la même chacune du coté oppoſé: 1 fait
renverſé par un nouvel à gauche et 4 fait demi
Alors le bataillon eſt comme en II. Cela fait,
met en marche et parcourt le front d'une divi
et à méſure que celle ci avance 2 et 4 rempliſſe
vuide en déployant en éventail, comme on le
en III. En IV. le mouvement eſt achevé et les
viſions du flanc s'enchaſſent dans les autres.

En CC. tous les pelotons hors 4 et 5. font
mi tour à droite. 3 et 6. ſe portent en avant
pace de deux pelotons. 1 et 2 font quart de co
verſion à droite et 7 et 8 à gauche. 2 et 7 marc
alors jusqu'à leur emplacement dans le quarré; 1
8 les ſuivent l'eſpace du front d'un peloton; enſu
ils ſe portent par le pas oblique à leur place dans
quarré. Pendant ce tems là 3 et 6 ferment le qua
de leur côté par des demi converſions.

Fig. 3. Repréſente un batail[illegible] en AA. f
mant un quarré d'une autre manière. Les trois
lotons de la droite, par un, *à droite*, et les trois
la gauche par un à gauche, font la contremarc
chacun en lui même; et ſe trouvant alors à la qu
l'un de l'autre, ils continuent à marcher par le fl
en ſuivant la figure du quarré jusqu'à ce que 3 e
ſe joignent.

Ce même quarré paſſe enſuite un défilé, n'admettant qu'un peloton de front, ſans ſe rompre. Tout ce qui ne peut pas paſſer de front s'attache par un, *à droite*, ou, *à gauche* à ce qui paſſe, et déploye en éventail auſſitôt que le terrain le permet. V. p. 262.

Il n'eſt pas néceſſaire de dire que ce dernier point eſt impoſſible à un quarré ſur l'ordre profond. Quant à la formation du quarré il n'y a que la manière Fig. 2. BB. qui eût pu convenir aux Grecs. Suppoſons quatre diviſions égales, de Phalangites, pour former le quarré, le πλαισιον ισοπλευρον de Xénophon. La 3ème aurait fait la contremarche à la Lacédémonienne pour doubler, enſuite en marchant par le flanc ſur la 2de pendant ce doublement, la 4ème diviſion aurait marché par le flanc pour ſe joindre à la 2de. La 3ème ſe ſerait rémis et aurait marché en avant; et les diviſions 4 et 1. auraient deployé en éventail après avoir fait demitour; cette eſpèce de déployement étant très convénable à l'ordonnance, comme on peut le voir Pl. III. Fig. 5.

Imprimé à Deſſau,
chez H. Heybruch, Imprimeur privilégié.

Errata.

P. XI. L. 23 *au lieu de:* & ratifier *liſez:* & rectifier.
p. XV. L. 12 *au l. de:* ces individus trouveront *l.* ces individus ſe trouveront.
p. 2. L. 16 *au l. de:* & ne pouvait pas *l.* ne pouvait.
p. 11. L. 5 *au l. de:* 100 pf. — 360 pf. *l.* 100 ℔. — 360 ℔.
p. 16. L. 25 *au l. de:* Que dis-je, *l.* Que dis-je?
p. 33. L. 4. *au l. de:* Alors on oura *l.* Alors on aura.
p. 37. L. 24 *au l. de:* Je ne parle ici de l'élégance *l.* Je ne parle ici que de l'élégance.
p. 53. L. 2 *d'en bas au l. de:* en bataille, rangée *l.* en bataille rangée.
p. 76. L. 15 *au l. de:* gagne le deſſus, ſuppoſé deux corps *l.* gagne le deſſus. Suppoſé deux corps.
p. 85. L. 18 *au l. de:* Et puis bien des coups *l.* & bien des coups.
p. 94. L. 21 *au l. de:* l'ennemi ne charger *l.* l'ennemi recharger.
p. 131. L. 25 *au l. de:* & pour établir ainſi *l.* & pour rétablir ainſi.
p. 147. L. 18 *au l. de:* qui ſavant tirer, *l.* qui ſavent tirer,
p. 150. L. 3 *d'en bas au l. de:* à chacun de voir l'ennemi; *l.* permet à chacun de voir l'ennemi;
p. 169. L. 25 *au l. de:* pour le faire; *l.* pour le taire;
p. 172. L. 23 *au l. de:* au plus grand débriment *l.* au plus grand détriment.
p. 174. L. 2 *au l. de:* que nous voulons frapper, *l.* que nous voulons frapper;
p. 176. L. 23 *au l. de:* avaient donné une eſpéce *l.* avaient donc une eſpéce.

p. 185. L. 13 *au l. de :* ce marche par le flanc *l.* ce qui marche par le flanc.

p. 189. L. 9 *au l. de :* qu'on n'expliquera par ce moyen, *l.* qu'on n'expliquera pas par ce moyen,

p. 213. L. 1 *de la Note au l. de :* ne dément par *l.* ne dément pas.

p. 256. L. 7. *au l. de :* ils marchaient triphalangie, c'eſt à une partie *l.* ils marchaient en triphalangie, c'eſt à dire une partie.

p. 278. L. 12 *au l. de :* & de ſon arrivée. *l.* & ſon arrivée.

p. 280. L. 18 *au l. de :* de 30 à 100 pieds *l.* de 80 à 100 pieds

p. 304. L. 26 *au l. de :* ſur l'ennemi *l.* ſur le Maréchal de Broglio.

p. 312. L. 22 *au l. de :* a défiler devant ſon front; *l.* à défiler, devant ſon front;

p. 314. L. 2 *d'en bas au l. de :* entrepriſes inopinionées *l.* entrepriſes inopinées.

p. 316 L. 13 *au l. de :* de ces trouppes. Et ſi ont veut *l.* de ces trouppes qu'il faut regarder ; & ſi on veut.

p. 322. L. 13 *au l. de :* Ils poſent là deſſus *l.* Ils propoſent là deſſus.

p. 327. L. 7 *au l. de :* & quoique le lieu national *l.* & quoique le lien national.

p. 384. L. 9 *au l. de :* autant de parties *l.* autant de partis.

p. 351. L. 8 *au l. de :* parceque l'on ne voit pas *l.* parceque l'on ne veut pas.

p. 370. L. 7. *au l. de :* & de poſtes d'Infanterie *l.* & des poſtes d'Infanterie.

p. 372. L. 21 *au l. de :* dans le recit de guerre *l.* dans le recit de guerres.

p. 390. L. 5 *au l. de :* pour l'obliger *l.* pour les obliger.

p. 402. L. 4 *au l. de :* auſſi importans qu'ordinaires *l.* auſſi importante qu'ordinaire,

p. 417. L. 18 *au l. de:* au moyen d'un port *l.* au moyen d'un pont.

p. 418. L. 22 *au l. de:* tout penible fut-il, *l.* tant pénible fut-il,

p. 433. L. 13 *au l. de:* le désordre de bataille *l.* le désordre dans l'ordre de bataille.

p. 437. L. 5 *au l. de:* leur mouvement rétrogarde; enſuite il faut *l.* leur mouvement retrogarde en fuite; il faut.

p. 450. L. 13 *au l. de:* parcequ'on ne tire *l.* parceqn'on tire.

p. 471. L. 14 *au l. de:* & même en égard *l.* & même eu égard.

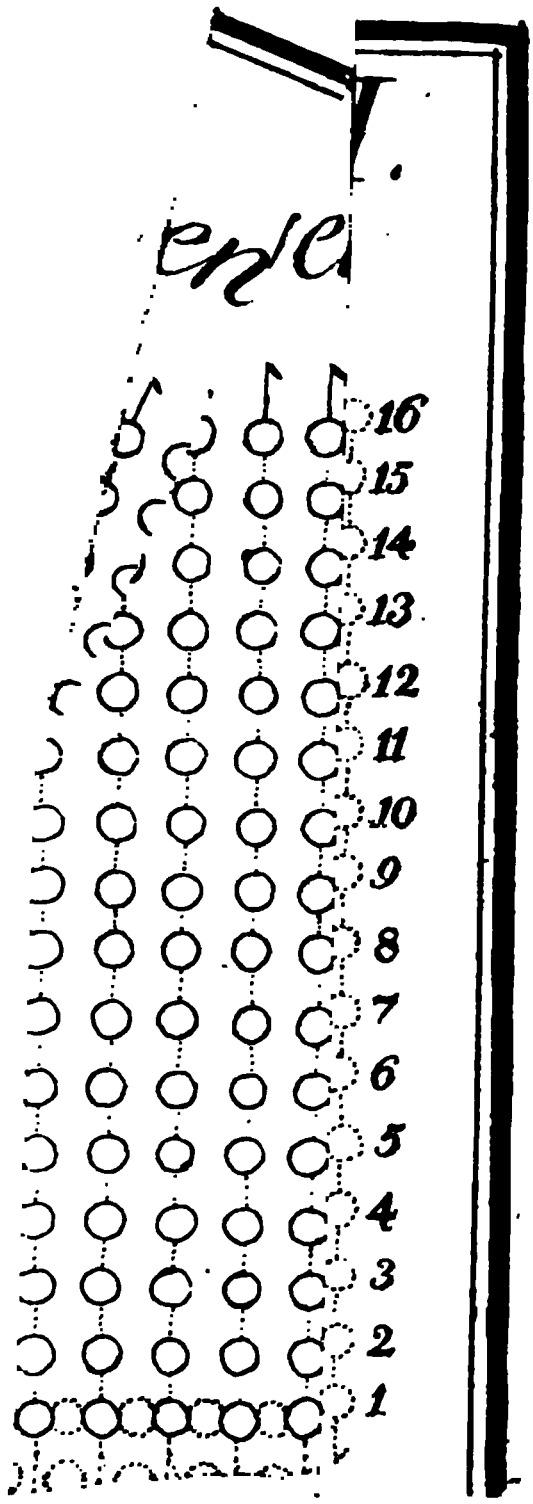
p. 477. L. 20 *au l. de:* de nos armées. L'Infanterie *l.* de nos armées, l'Infanterie.

p. 483 L. 22 *au l. de:* & s'en chaſſaient *l.* & s'enchaſſaient.

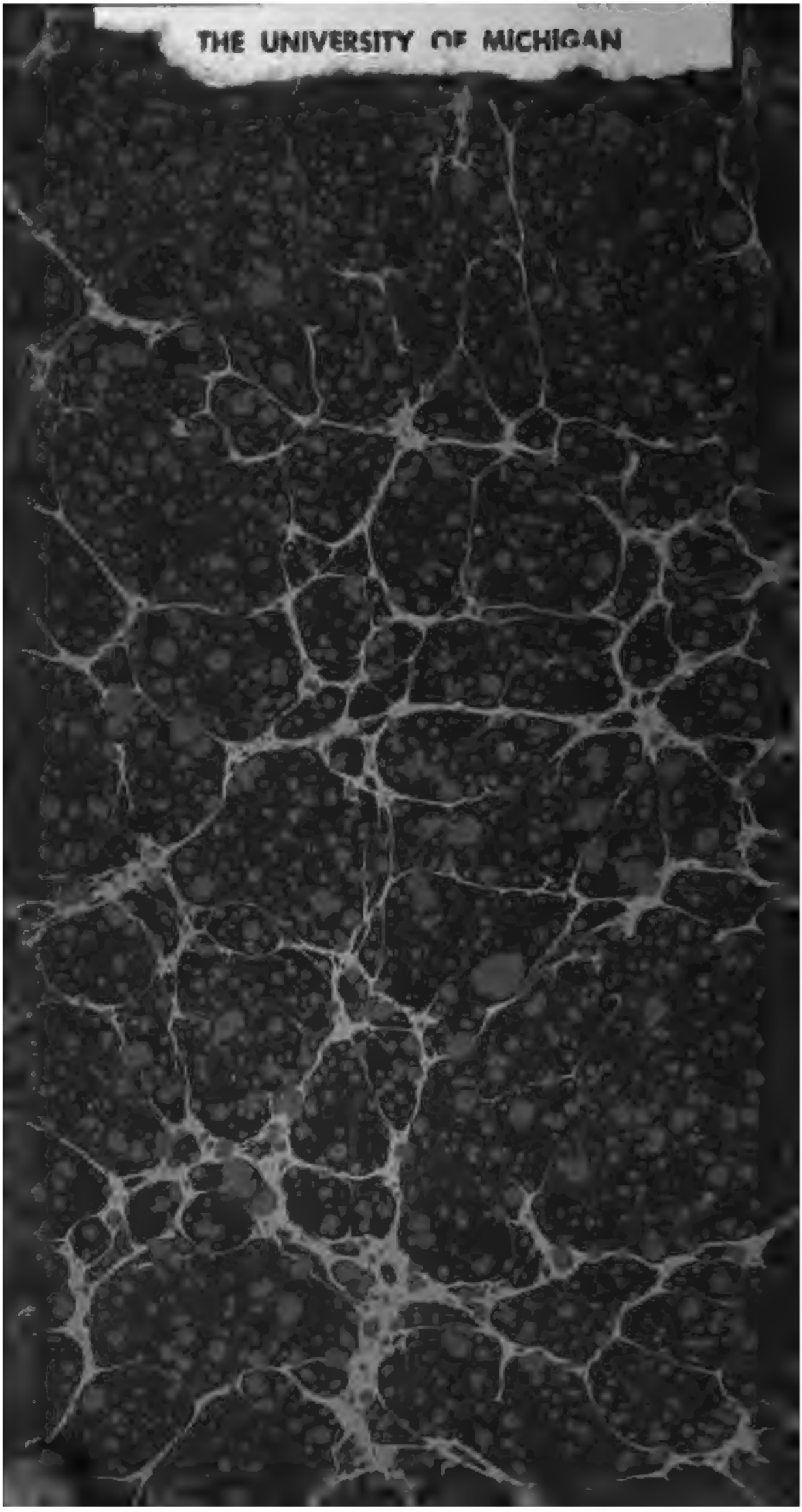
p. 494. L. 2 *d'en bas au l. de:* contre ſon frère Xerxes *l.* contre ſon frère. Xerxès

p. 495. L. 13 *au l. de:* du moindre corporal; *l.* du moindre caporal;

Nota. On ne s'eſt attaché à marquer ici que les erreurs typographiques, qui nuiſent au ſens des paſſages; & on prie le Lecteur de vouloir bien excuſer & corriger les autres, qui n'offrent aucune difficulté.


16
15
14
13
12
11
10
9
8
7
6
5
4
3
2
1

16
15
14
13
12
11
10
9
8
7
6
5
4
3
2
1


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN